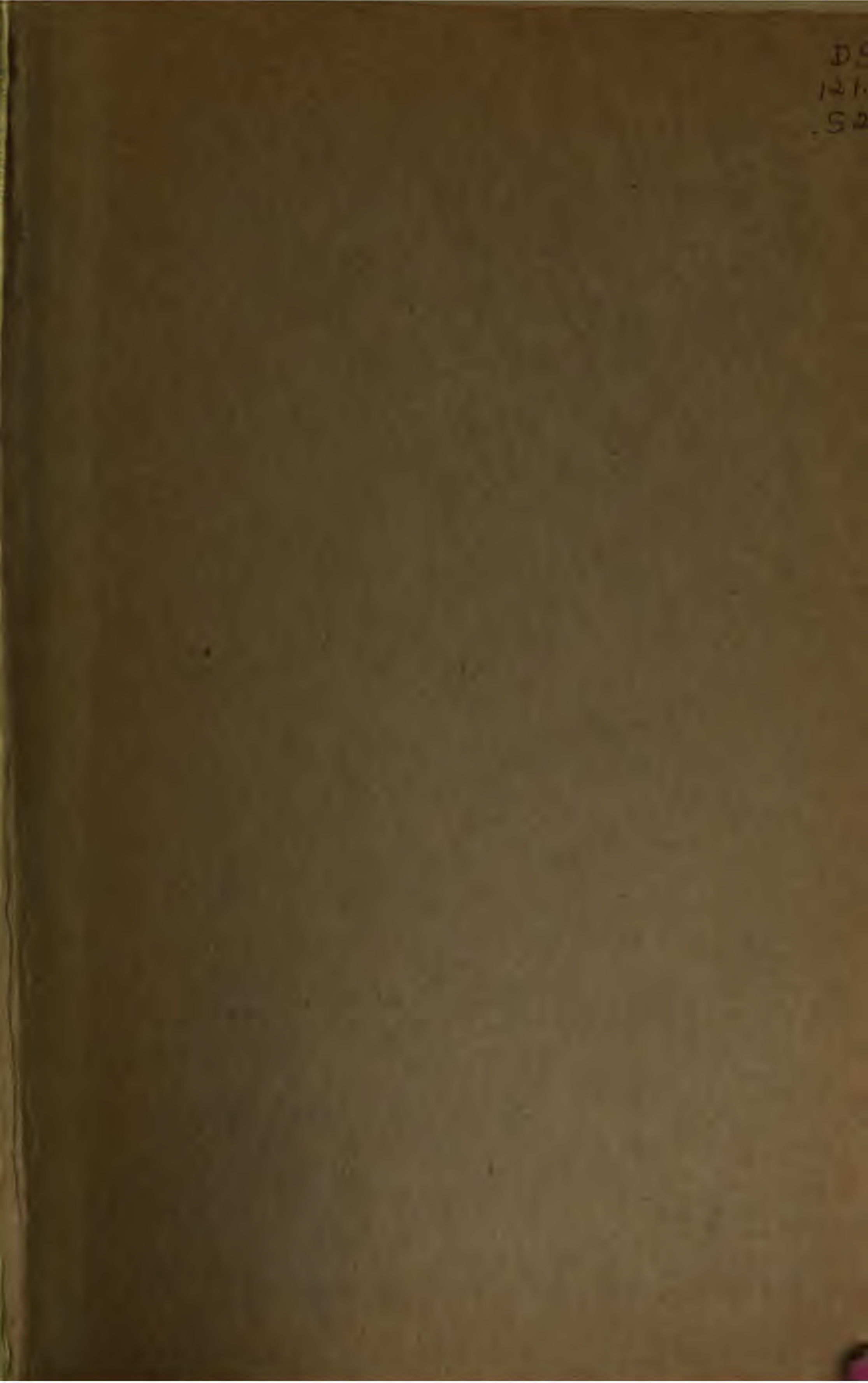

SE TAIRE ET FAIRE


DS
121
.S2

HISTOIRE

DES

MACHABÉES

OU

PRINCES DE LA DYNASTIE ASMONÉENNE

PAR

F. DE SAULCY, Louis Félicien Joseph Caignart de

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
28, RUE BONAPARTE, 28

1880

Sigmund Kib.
3-23-28

AVANT-PROPOS

En 1866, lorsque je publiai les *Derniers Jours de Jérusalem*, j'avais conçu le plan d'une trilogie qui devait résumer l'histoire de la nation juive, depuis la chute de la dynastie de David, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus.

En 1867 parut l'Histoire d'Hérode, comprenant, dans la première partie, les événements de l'histoire judaïque, accomplis depuis la mort du roi Asmonéen, Alexandre Jannée, jusqu'à l'avènement de l'Iduméen Hérode.

Restait à retracer à grands traits les faits héroïques de la vie des Machabées, avec une introduction contenant le récit des événements qui suivirent la prise de Jérusalem, par Nabuchodonosor, jusqu'au jour de l'insurrection glorieuse de Matathias et de ses fils.

J'ai enfin rempli le cadre que je m'étais proposé de remplir ; et je rends grâce à Dieu de m'avoir laissé vivre assez longtemps pour terminer l'œuvre que j'avais entreprise.

F. DE SAULCY.

Paris, 11 juin 1880.

LES

MACHABÉES

PREMIÈRE PARTIE

CHUTE DE LA DYNASTIE DE DAVID, ET CAPTIVITÉ DE SOIXANTE-DIX ANS.

Le moment où le puissant Empire d'Assyrie devait s'écrouler était arrivé: Sennacherib, repoussé des frontières de l'Égypte, avait vu sa puissante armée succomber presque tout entière sous les murs de Jérusalem. Désespéré, affolé de terreur, il avait regagné sa capitale, avec ce qui lui restait de soldats vivants.

Bien peu de temps après son retour à Ninive, il périssait assassiné par ses fils Adramélekh et Sarasar, que la nation bannit, en punition de leur parricide. Ce fut Assarachoddas (Asarhaddon) qui succéda à Sennacherib[1].

Ézéchias occupait le trône de Juda depuis l'an 727 avant J.-C. La délivrance miraculeuse de Jérusalem exalta ses sentiments

1. En 712 avant J.-C.—Ant. Jud. X, t. 5. — Isaïe, XXXVII, v. 36. « L'ange de » Jéhovah sortit et tua au camp d'Assour 185,000 hommes; et quand le matin on » se leva, c'étaient tous des corps morts. 37. Sennachérib, roi d'Assour, s'en alla; » il s'en retourna et s'arrêta à Ninive. 38. Il arriva, comme il était prosterné dans » le temple de Nisroch, son Dieu, qu'Adramélekh et Sarasar, ses fils, le tuèrent par » le glaive et s'enfuirent au pays d'Ararat; et Asarhaddon, son fils, régna en sa » place. » — Ces trois versets se retrouvent textuellement au IIe livre des Rois XIX, v. 35 à 37. — Chroniques, II, XXXII, v. 1 à 22.

de reconnaissance envers Jéhovah, auquel il rendit, avec tout son peuple, les plus splendides actions de grâces. Il venait à peine de donner un exemple de piété bien rare, il faut le dire, parmi les princes issus de David, lorsqu'il tomba si gravement malade que tout le monde, ses médecins, comme ses amis et ses proches, désespérèrent de sa guérison. Lui-même ne se faisait plus aucune illusion, et il sentait venir la mort, avec d'autant plus d'angoisses, qu'il ne laissait pas d'enfant après lui, pas d'héritier légitime de sa couronne. Du fond de son cœur il supplia le Très-Haut de l'épargner, si peu que ce fût, mais au moins assez de temps pour qu'il pût connaître les joies de la paternité. Dieu eut pitié de lui, parce qu'il ne demandait que la grâce d'avoir un fils qui pût lui succéder, et ce fut le prophète Isaïe qui vint, de la part de Jéhovah, annoncer à Ézéchias qu'il serait guéri dans trois jours : qu'il vivrait quinze années encore, et qu'il engendrerait des fils. Le roi, plus ému que confiant, supplia Isaïe de lui donner un signe de sa mission divine. — « Lequel veux-tu? répondit le prophète. — Vois ; le soleil projette l'ombre sur la dixième marche du palais ; que cette ombre rétrograde pour revenir ensuite au même point, et je croirai en tes paroles. » — Le prophète pria, le miracle demandé s'accomplit, et la convalescence du roi commença sur l'heure. La première pensée d'Ézéchias fut de monter au temple, pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces[1].

A cette même époque, le trône de Babylone était occupé par Baladas (Mérodak-Baladan), qui envoya une ambassade à Ézéchias, pour lui offrir son alliance et son amitié. Le roi de Juda, heureux de ces ouvertures inespérées, ne se contenta pas de les accepter, mais il combla des plus grands honneurs les envoyés Babyloniens, auxquels il fit voir avec ostentation tous ses joyaux et toutes ses richesses, avant de les congédier.

1. En 713 av. J.-C. — A. J. X, II, I. — Isaïe, XXXVIII, v. 1 à 8. — Rois, II, XX, v. 1 à 2. — Dans les Chroniques II, XXXII, v. 24 à 26, il est dit que la reconnaissance d'Ézéchias fut loin d'être aussi spontanée et aussi complète.

A peine étaient-ils partis qu'Isaïe reparut devant le roi. — « Quels sont les hommes qui viennent de s'éloigner? dit-il. — Des ambassadeurs du roi de Babylone, auxquels j'ai montré tout ce que je possédais, afin qu'ils pûssent dire à leur maître quelle est ma puissance. — Eh bien ! répondit le prophète, sache que le moment est proche où toutes ces richesses dont tu es si fier, seront emportées à Babylone, où les fils nés de ton sang seront mutilés, et deviendront des eunuques au service du roi de Babylone. Voilà ce que Dieu a décidé. »

Ézéchias épouvanté supplia le prophète d'intercéder pour son peuple, et comme il savait que les décrets de Dieu sont immuables, il se contenta de demander que ces événements ne s'accomplissent pas de son vivant [1].

1. En 713 av. J.-C. — A. J. X, II, 2. Isaïe, XXXIX, v. 1 à 8. — Rois, II, XX, v. 12 à 19. — Chroniques, II. XXXII, v. 31. L'historien Josèphe auquel nous venons d'emprunter le récit qui précède, y ajoute les réflexions suivantes :

« Ce prophète (Isaïe) qui se sentait inspiré de Dieu, et qui savait qu'il ne prédisait » que des vérités, a pris le soin de consigner par écrit toutes ces prophéties et de » les léguer ainsi à la postérité, pour que celle-ci pût en vérifier le rigoureux » accomplissement. Il n'est pas le seul, du reste, qui ait pris cette précaution, douze » autres prophètes ont imité son exemple, et tout ce qui nous est arrivé d'heureux » ou de malheureux, est exactement arrivé comme ils l'avaient prédit (A. J. X, » II, 2). »

Ainsi, Flavius Josèphe, le prêtre Juif, traître à sa patrie, Flavius Josèphe qui vivait au milieu des Romains, lorsqu'il écrivit ses *Antiquités judaïques*, sous la protection toute-puissante de Vespasien, et de ses deux fils, Titus et Domitien qui sans aucun doute ne tenaient guère le Judaïsme en honneur, Flavius Josèphe, au contact de la société païenne qu'il devait éviter de froisser, écrit sans hésiter ce qu'il pense de l'authenticité des prophéties invoquées par lui. Il sait bien que parmi ses innombrables lecteurs, tout païens qu'ils sont, il ne s'en trouve pas un seul qui osera révoquer en doute, non pas l'existence des prophètes et de leurs écrits, mais bien la valeur même de ces écrits, en tant que prédictions d'inspiration divine ; toutes ses assertions sur les Prophètes sont donc accueillies et respectées... Et voilà que dix-huit cents ans plus tard, nos contemporains pour qui la tradition de père en fils est morte, s'évertuent à qui mieux mieux à taxer d'imposture tout ce que contiennent les écrits de ces mêmes Prophètes. Pour en venir à leurs fins, tous les moyens sont bons ; tantôt ils dédoublent les personnages ; tantôt des découvertes de la science moderne ils font litière, quand elles leur paraissent gênantes. Ainsi par exemple, le déchiffrement des écritures égyptienne et assyrienne apporte-t-il des vérifications inattendues des assertions bibliques, ils proclament ce déchiffrement plus que douteux ! Ah ! Messieurs les négateurs, osez donc vous hasarder à

Lorsque les quinze années de vie promises à Ézéchias furent accomplies (698 av. J.-C.), ce prince mourut âgé de 54 ans, et après une règne de 29 années. Il laissait pour successeur au trône son fils Manassès qui était né d'Akhiba, femme de Jérusalem. Le nouveau roi, bien loin d'imiter son père, poussa l'impiété plus loin encore que ses prédécesseurs, et souilla le temple et la Judée entière de ses profanations. Quiconque se montrait fidèle au culte de Jéhovah, était poursuivi avec rage et mis à mort. Les avertissements des prophètes eurent beau se multiplier; leurs paroles ne furent pas écoutées; mais le châtiment ne se fit pas attendre [1].

L'armée du roi de Babylone et de Chaldée envahit et ravagea les états de Manassès qui tomba par surprise entre les mains de

fournir la moindre justification de vos doutes! Vous avez beau jeu, certes, car les preuves de ces déchiffrements, on les a généreusement mises à la portée de tous les esprits. Hé! bien! prenez-les corps à corps, démontrez qu'elles ne sont pas logiques, rigoureuses, mathématiques même, et alors, seulement alors, vous aurez le droit de garder votre ton de persiflage et de dédain; jusqu'à ce que vous ayez prouvé à votre tour, logiquement, rigoureusement, mathématiquement, que vous êtes dans le vrai, soyez moins superbes, s'il vous plait!

Il ne suffit plus, en effet, de nier, du haut de son orgueil paresseux, les découvertes d'autrui, parce qu'elles sont longues à étudier, ou qu'elles embarrassent les idées préconçues; on exige autre chose aujourd'hui; car si l'on a toujours de la prédilection pour les esprits négateurs, on entend désormais que ceux-ci justifient quelque peu leur droit de nier. Allons donc! à l'œuvre! s'il a été possible de faire croire à la réalité des découvertes que vous déclarez fausses, combien il vous sera plus facile d'en démontrer la fausseté! Essayez donc, et ne vous bornez plus à émettre des doutes que vous ne ressentez pas peut-être! Toutefois notez bien ceci: Je vous défie de démolir, quelque ardeur que vous y mettiez, le noble édifice de ces découvertes qui honorent l'esprit humain. Tant que vous les jugerez sur l'étiquette exclusivement, vous serez peut-être à l'aise; mais si vous avez l'honnêteté élémentaire d'y regarder de plus près, je vous le déclare à l'avance, vous sentirez vos doutes offensants fondre comme la neige au soleil. Mais aurez-vous le courage et la loyauté nécessaires pour aborder des études dont pourtant les longueurs vous sont épargnées par ceux que vous dénigrez à tout hasard? Là est toute la question. Il est si commode pour certains esprits de s'affranchir d'un travail sérieux, et ne s'en tenir aux appréciations de ce qu'ils appellent la raison! et puis il est si dur de faire amende honorable, et de désavouer hautement les erreurs les plus monstrueuses, dès qu'on les a commises!

1. A. J. X, III, I. — Josèphe nomme Akhiba la mère de Manassès. Son vrai nom était Hafsi-Beha. Rois II, XXI, v. 1 à 8.

l'ennemi, et se vit menacé du dernier supplice. Le malheur ouvrit enfin les yeux à ce prince qui comprit qu'il ne devait ses propres revers qu'à sa perversité, et il revint à Dieu qu'il n'implora pas en vain, dans sa détresse. Son repentir désarma la colère de Jéhovah et Manassès, rendu à la liberté par son vainqueur, rentra dans sa capitale [1].

Son premier soin fut de purifier le temple et de relever l'autel des holocautes, en édictant des peines sévères contre quiconque se détournerait de la loi de Moïse.

Puis, instruit par la triste expérience qu'il avait subie, il songea à rendre Jérusalem plus facile à défendre. Ses murailles furent donc relevées et un mur nouveau, couvrant le quartier d'Ophel, fut ajouté à l'enceinte primitive [2].

Des tours d'une grande hauteur furent réparties sur l'enceinte militaire, et les forteresses extérieures furent abondamment munies de tout ce qui pouvait les mettre en parfait état de défense [3].

Jusqu'à la fin de sa vie Manassès resta fidèle au culte du vrai Dieu, et il mourut en paix en 643 av. J.-C. à l'âge de 67 ans, dont il avait passé 55 sur le trône. La sépulture ne lui fut pas donnée dans l'hypogée royale, et il fut enterré dans ses jardins (ἐν τοῖς αὐτοῦ παραδείσοις). Il laissait un fils nommé Amos ou Ammon, né de la reine Émalsema qui était originaire de

1. En 671 av. J.-C. Dans les Chroniques I. LXXXIII, v. 11 à 13, il est dit très explicitement que Manassès prisonnier fut emmené à Babylone.

2. Chroniques II, XXXIII, v. 14. Cette muraille d'Ophel existe encore en partie et ses assises inférieures restées en place, sont et seront toujours un objet d'admiration pour le voyageur émerveillé de l'immensité des blocs qui les constituent.

3. Sans aucun doute la construction antique et d'appareil purement judaïque sur laquelle est aujourd'hui placée la porte moderne de Damas, nommée communément Bab-el-Aamoud, nous représente une de ces forteresses dont parle Josèphe.

Les autres étaient vraisemblablement les tours Meah et Hananéël, dont il si fréquemment question dans l'Écriture Sainte. Les emplacements de celles-ci ne sont certes pas difficiles à retrouver, car l'une existe encore en partie à l'angle nord-est du Haram-ech-Chérif, et l'autre est devenue Baris, nommée plus tard Antonia.

la ville de Iabata; ce prince prit immédiatement la couronne [1].

Ammon, bien loin de suivre les derniers exemples donnés par son père, prit à tâche d'imiter les vices et les cruautés de ses premières années. Aussi une conspiration ourdie par les familiers du palais, ne tarda-t-elle pas à lui apporter le châtiment qu'il s'évertuait à mériter. Après deux ans de règne (643 à 641 av. J.-C.), il mourut assassiné, à l'âge de 24 ans. Le peuple néanmoins, extermina ses meurtriers et donna la sépulture à son corps, à côté de celui de son père, c'est-à-dire loin du sépulcre royal.

Josias, fils et successeur d'Ammon, n'avait que 8 ans lorsqu'il monta sur le trône de Juda (en 641 av. J.-C.) Sa mère nommée Iadis, était originaire de la ville nommée Boscethi [2] (Βοσχεθι).

Josias se montra dès l'âge le plus tendre le digne rejeton de David. Tout entier à la religion, il poursuivit sans relâche l'idolâtrie qui avait envahi Jérusalem, et pour y parvenir plus sûrement, il s'entoura, avec une prédilection qui ne se démentit jamais, des conseils des docteurs les plus vénérés de la nation Bientôt le culte mosaïque reprit tout son éclat, et le temple de Jéhovah fut somptueusement réparé, sous la direction d'Amasias (Mâasiah) gouverneur de Jérusalem, de Saphan le Grammate, de Joatès (Joas) le chancelier, et d'Éliacias, le grand-prêtre [3].

Ce fut à l'aide de contributions pieuses et de dons volontaires que ces importants travaux purent être entrepris et menés à bonne fin.

Dans la 18e année du règne de Josias (623 av. J.-C.) le grand-prêtre Éliacias reçut l'ordre d'utiliser tout ce qui restait de mé-

1. A. J. X, III, 2. — Rois II, XXI, v. 18. Le jardin où fut enterré Manassès est appelé ici le jardin d'Ouza. Au verset suivant nous trouvons le véritable nom de la mère d'Ammon : c'était Meschulamah fille de Harous de Iothbah. Dans les Chroniques II, XXXIII, nous lisons : v. 20. « Manassès se coucha auprès de ses ancêtres et il fut enterré dans sa maison... » (Cfr. — Chron. II, XXXIII, v. 21 à 25.)

2. A. J. X, IV, I. — Rois II, XXII, v. 10 à 26. Ici le nom de sa mère est Iedidah fille d'Adaïah, de Boskath.

3. A. J. X, IV, I. — Rois, II, XXII, v. 1 à 7. — Chron. II, XXXIV, v. 8.

taux précieux disponibles, provenant de la contribution religieuse et du trésor du temple, pour reconstituer le mobilier sacré, en cratères, patères et phiales d'or et d'argent. En vidant les caisses du temple, le grand-prêtre retrouva les saints livres de Moïse, qu'il s'empressa de mettre entre les mains de Saphan le Grammate.

Celui-ci, après les avoir parcourus, vint annoncer au roi que ses ordres étaient exécutés, et il lui donna lecture des livres de Moïse, qu'on venait de découvrir. Le roi, profondément ému, déchira sa robe, réunit sur-le-champ le souverain pontife, le grammate et les plus intimes de ses amis, et les envoya auprès de la prophétesse Houlda[1], femme de Selloum, qui était un homme de la plus haute naissance, afin de la supplier d'intervenir auprès de Jéhovah, pour qu'il se montrât propice à la nation. Il était à craindre en effet que les infractions commises contre les lois mosaïques, n'eussent irrité le Tout-Puissant, au point de lui faire décréter l'exil des Juifs, et leur fin misérable au milieu des nations étrangères. Après avoir écouté les messagers de Josias, la prophétesse les renvoya auprès du roi, avec ordre de lui annoncer que la sentence de Dieu était prononcée, et que désormais nulle prière ne pourrait la faire révoquer; que le peuple juif était condamné, qu'il serait emmené en exil et dépouillé de tout ce qu'il possédait, parce qu'il avait violé la loi sacrée pendant de longues années, sans jamais manifester le moindre repentir, et cela malgré les avertissements sévères et souvent renouvelés des prophètes; qu'enfin, par miséricorde

1. Houlda, חלדה, 'Ολδά jouit toujours parmi les Juifs d'une grande renommée. Pour eux une des portes, aujourd'hui condamnées, situées au sud de Haram-ech-Cherif, porte le nom de la prophétesse, et ils admettent la présence de son tombeau dans le caveau sépulcral qui existe au-dessous de l'Église de l'Ascension, sur le mont des Oliviers; ce caveau contient en effet un sarcophage probablement chrétien, accompagné d'une inscription encastrée dans la muraille, et ainsi conçue :

ΘΑΡΣΗ ΔΟΜΕΤΙΛΑ ΟΥΔΕΙΣ ΑΘΑΝΑΤΟΣ

« Sois en paix, Dométila; personne n'est immortel. »

Quelle est cette Dométila? Nous l'ignorons.

pour lui seul, qui s'était conduit en roi juste, l'exécution de l'arrêt divin resterait suspendue jusqu'au moment où il aurait cessé de vivre [1].

Josias, lorsqu'il eût entendu la réponse de Houlda, envoya dans le pays entier des émissaires chargés d'appeler immédiatement à Jérusalem tous les prêtres et tous les lévites, sans distinction d'âge. Dès qu'ils furent réunis, le roi leur lut d'abord les livres saints, et leur fit jurer ensuite de se montrer désormais fidèles observateurs de la loi de Moïse. Tous firent le serment exigé, et procédèrent aux sacrifices d'expiation par lesquels ils espéraient calmer le ressentiment de Jéhovah. Josias donna en outre au souverain pontife l'ordre de rassembler tous les vases et autres ustensiles qui avaient pu servir au culte des idôles. Ils furent immédiatement détruits par le feu et leurs cendres jetées au vent. Quant aux ministres des faux dieux, qui n'étaient pas de la lignée d'Aaron, tous furent mis à mort [2].

Une fois la capitale purifiée, le roi Josias parcourant les provinces, détruisit de fond en comble tous les édifices consacrés jadis par l'impiété de Jéroboam, et les ossements des faux prophètes de l'idolâtrie furent brûlés sur l'autel même que Jéroboam avait fait construire à Beit-El « où nous savons, ajoute » Josèphe, qu'au moment où Jéroboam célébrait un sacrifice » sur cet autel, en présence du peuple, un prophète nommé » Achias s'approcha de lui et lui prédit qu'un roi du sang de » David, et nommé Josias, exécuterait tous les actes que nous » venons de raconter. Cette prédiction s'accomplit de point en » point, après un intervalle de 361 ans [3]. »

Josias ne se contenta pas de presser ses propres sujets de revenir au culte de Jéhovah ; mais il s'efforça même de convertir ceux des Israélites qui n'avaient pas été emmenés en captivité

1. A. J. X. IV, 2. — Rois II, XXII, v. 8 à 20. — Chron. II, XXXIV, v. 14 à 28.
2. A. J. X, IV, 3. — Rois II, XX, III, v. 1 à 23. — Chron. II, XXXIV, v. 29 à 38 ; XXXV, v. 1 à 19.
3. A J. X, IV, 4.

par les Assyriens, et qui étaient restés dans le pays. Là, comme en Judée, tous les édifices publics et privés furent fouillés de fond en comble, dans la crainte que quelque simulacre païen n'y restât caché. Quand toute la terre judaïque eut été ainsi purifiée, Josias convoqua le peuple entier à Jérusalem pour la célébration de la Pâque prochaine. Dans cétte solennité le roi offrit à Dieu 30,000 agneaux et 3,000 bœufs. Les grands du royaume imitèrent cet exemple, car ils offrirent aux prêtres 2,600 agneaux, et 5,000 aux lévites, avec 500 bœufs. Jamais, depuis le temps de Samuel, la Pâque n'avait été célébrée avec une pareille somptuosité et une si large observance de la loi sacrée[1].

Le règne de Josias fut prospère et glorieux entre tous ceux de sa dynastie ; mais le terme en était marqué, et ce roi pieux périt dans les circonstances que nous allons raconter.

Néchao, roi d'Égypte, en apprenant l'issue de la révolution qui venait de renverser l'empire d'Assyrie, et de transférer toute la puissance aux Babyloniens et aux Mèdes, conçut l'idée de profiter de l'occasion et de porter la guerre sur les rives de l'Euphrate, afin d'étendre sur l'Asie la domination égyptienne. Il se mit en marche à la tête de son armée et parvint à Mendès, ville qui faisait partie du royaume de Josias[2].

Celui-ci prétendit s'opposer de vive force au passage de l'armée égyptienne à travers ses états. Néchao s'empressa de lui envoyer des parlementaires, pour lui dire qu'il n'avait aucun mauvais dessein contre lui, et qu'il se dirigeait uniquement vers l'Euphrate; mais qu'il l'engageait, dans son intérêt, à ne pas le forcer à le combattre, en s'opposant à l'accomplissement de ses projets.

Josias ne voulut rien entendre, et déclara qu'il était prêt à barrer le passage à Néchao. Il devait en être ainsi pour que sa

1. A. J. X, IV, 5. — Rois II, XXIII, v. 1 à 25. — Chron. II. XXXV, v. 1 à 19.
2. Où devons-nous chercher cette ville de Mendès ? Serait-ce par hasard Kafar-Menda qui se trouve située près de Saint-Jean-d'Acre ? C'est bien possible !

destinée s'accomplit. Le roi de Juda avait disposé son armée en bataille, et, monté sur un char, il en parcourait le front d'une aile à l'autre, lorsqu'une flèche égyptienne vint l'atteindre et calma singulièrement son ardeur guerrière. La blessure était grave ; il donna donc aussitôt l'ordre de sonner la retraite, et retourna à Jérusalem, où il mourut promptement des suites du coup qu'il avait reçu. On lui fit de magnifiques funérailles, et on l'ensevelit dans le sépulcre royal.

Josias mourut en 610 avant J.-C., âgé de 39 ans, après 31 ans de règne. Toute la nation juive pleura la perte d'un roi qu'elle adorait, et se livra pendant bien des jours à la manifestation de ses regrets et de son deuil[1].

Arrivé à ce point de son récit, Josèphe ajoute un nouveau passage extrêmement curieux concernant les prophètes; nous ne saurions nous dispenser de le traduire fidèlement :

« Le prophète Jérémie a composé sur la mort de Josias un » chant lugubre que nous possédons encore[2].

» Ce même prophète annonce également tous les malheurs » qui doivent accabler Jérusalem, et il prédit par écrit le dé- » sastre qui s'est accompli de notre temps, aussi bien que celui » qui fut l'œuvre du roi de Babylone. Jérémie ne fut pas le seul » à prédire au peuple Juif les malheurs qu'il devait subir, et » avant lui, le prophète Ézéchiel nous avait transmis deux livres » sur ce même sujet. Tous les deux, Ézéchiel et Jérémie, » étaient de race sacerdotale; mais Jérémie a séjourné à Jéru- » salem depuis la treizième année du règne de Josias, jusqu'à » la destruction de la ville et du temple. Plus loin nous racon- » terons les aventures de ce prophète[3]. »

1. A. J. X, V, I. — Rois, II, XXIII, v. 29 et 30. — Chron. II, XXV, v. 20 à 25.

2. Josèphe a évidemment utilisé ici le verset 25 du chapitre XXXV du IIe livre des chroniques.

3. A. J. X. V, I. — Le verset 3 du chap. XXV de Jérémie ainsi conçu : « De- » puis la treizième année de Josias fils d'Ammon, roi de Juda, jusqu'à ce jour, voici » vingt-trois ans, la parole de Jéhovah m'a été adressée.» Cela prouve jusqu'à l'évidence que Josèphe, en écrivant son livre des *Antiquités judaïques* avait sous les yeux les prophéties de Jérémie.

L'appréciation de Josèphe sur les événements auxquels s'appliquent les prophéties de Jérémie nous intéresse au plus haut point; rien de plus explicite que les expressions καὶτὴν νῦν εφ' ἡμῶν γενομένην ἅλωσιν : celles-ci concernent incontestablement le siège et la ruine de Jérusalem accomplis par Titus, tandis que les mots de la phrase τὴν τε βαϐυλῶνος αἵρεσιν, nous signalent clairement la catastrophe que suivit la captivité de Babylone. Voilà donc en termes précis ce que pensait un prêtre Juif, il y a dix-huit cents ans, de l'accomplissement des prophéties de Jérémie.

Qu'on relise maintenant le chapitre XIX de Jérémie et on y trouvera un tableau terrible de la ruine de Jérusalem accomplie par Titus :

« 6. C'est pourquoi voici : Il viendra un temps, dit Jéhovah, » où ce lieu ne sera plus appelé Topheth et vallée de Benhin- » nom, mais Vallée du carnage. — 7. Je bouleverserai en ce lieu » les projets de Jehouda et de Jérusalem ; je les ferai tomber » sous le glaive, devant leurs ennemis et par la main de ceux » qui en veulent à leur vie, et je donnerai leurs cadavres en » pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. — 8. Et je » ferai de cette ville un objet de stupéfaction et de dérision ; » quiconque passera devant elle sera stupéfait et insultera à » toutes ses plaies.

» 9. Et je leur ferai manger la chair de leurs fils et la chair » de leur filles; et l'un mangera la chair de l'autre, pendant le » siège, et dans l'extrémité à laquelle les réduiront leurs enne- » mis et ceux qui veulent leur ôter la vie. »

Quant à la prise de Jérusalem par le roi de Babylone et à la captivité, elles sont partout prédites dans les écrits de Jérémie ; il suffit de les ouvrir pour les y trouver à chaque page. Je me contenterai donc de transcrire ici les passages les plus saillants :

« XX. v. 4. Car ainsi, dit Jéhovah, je te livrerai à la frayeur, » toi et tous tes amis ; ils tomberont par le glaive de leurs enne- » mis ; tes yeux le verront et je livrerai tout Jehouda entre les

» mains du roi de Babel qui les transportera à Babel, et les tuera
» par le glaive.

» 5. Je livrerai toute la puissance de cette ville, tout son travail, tout ce qu'elle a de précieux, et je mettrai tous les trésors des rois de Jehouda entre les mains de leurs ennemis qui les pilleront, les enlèveront et les transporteront à Babel.

» 6. Et toi Pach'hour, avec tous les habitants de ta maison, vous irez en captivité; tu viendras à Babel, là tu mourras; là tu seras enseveli, toi et tous tes amis auxquels tu as prophétisé le mensonge[1]. »

Quant à la durée de la captivité de Babylone, nous la trouvons fixée de la manière la plus précise dans les versets suivants du chapitre XXV de Jérémie.

« II. Tout ce pays-là sera un monceau de ruines, un désert, » et ses peuples serviront le roi de Babel, soixante-dix ans.

» 12. Mais lorsque ces soixante-dix ans seront écoulés, je punirai le roi de Babel et ce peuple-là, dit Jéhovah, de leurs iniquités, ainsi que le pays des Casdim, et j'en ferai une solitude éternelle[2]. »

Nous avons vainement cherché dans Jérémie la complainte que Josèphe lui attribue et qui aurait trait à la mort de Josias. Le chapitre XXII seul nous a semblé, jusqu'à un certain point, pouvoir, en quelques-unes de ses parties, s'appliquer à cet événement. Ainsi le verset 10 de ce chapitre est conçu comme il suit :

« 10. Ne pleurez plus celui qui est mort, et ne faites pas de » complainte sur lui, pleurez plutôt celui qui est parti ; car il » ne reviendra plus et ne reverra plus son pays natal. »

Celui qui est mort paraît bien être Josias, et par suite *celui*

1. Cfr. Jérémie, XXI, v. 4 à 10. — XXII, v. 34 à 25. — XXV, v. 8 à 13. — XXVI, v. 4 à 6. — XXVII, v. 4 à 8, etc., etc.

2. Cette même assertion positive se trouve au verset 10 du chapitre XXIX. Le chapitre XXXI, sans fixer la durée de la captivité n'est pas moins explicite (Versets 8 à 14). Il en est de même pour les chapitres XXXIII, v. 37 à 44 et XXXIII, v. 7 à 13.

qui est parti et qui ne *doit plus revenir* se trouve tout naturellement être Joakhaz, le fils et le successeur de Josias.

Les versets qui suivent sont ainsi conçus :

« 11. Car ainsi, dit Jéhovah, sur Schalloum fils de Josias,
» roi de Juda, qui devait régner à la place de Josias son père, et
» qui est sorti de cette ville : il n'y reviendra plus !

» 12. Mais il mourra dans le lieu où on l'a transporté ; là il
» mourra, et il ne verra plus ce pays-ci. »

Si maintenant nous consultons les sources, le Schalloum, fils de Josias dont il est ici question, ne peut être que Joakhaz, dont nous allons nous occuper, et retracer la courte histoire.

Dès que Josias fut mort (610 av. J.-C.), son fils Joakhaz, âgé d'environ 23 ans, monta sur le trône à sa place. Il était fils d'Amitala, native de la ville de Lobana [1].

Joakhaz était vicieux et de mœurs dépravées. Au retour de la campagne qu'il avait entreprise, le roi d'Égypte envoya à Joakhaz l'ordre de venir comparaître devant lui à Amatha, ville de Syrie. Joakhaz se sentit forcé d'obéir, se rendit auprès de Néchao qui le fit aussitôt charger de chaînes, et le déclara déchu de la royauté qu'il transmit à son fils aîné. Celui-ci, qui était issu d'une autre mère et se nommait Éliakim, obéit à l'injonction du roi d'Égypte, et changea son nom contre celui de Joakim. Il dut payer immédiatement un tribut de cent talents d'argent et de dix talents d'or. Quant à Joakhaz, il fut emmené en Égypte où il mourut. Il n'avait régné que trois mois et dix jours [2].

La mère de Joakim était originaire d'Abouma et se nommait Zabouda. Le nouveau roi avait un très mauvais naturel ; injuste et méchant, il n'était pas moins coupable envers Dieu qu'envers les hommes [3].

1. Est-ce la Loubban de nos jours ? — Rois II, XXIII, v. 30 à 33. La mère de Joakhaz, au verset 31, est nommée Hamoutal de Libnah.

2. Il y a une bien singulière ressemblance entre les règnes et les destinées de Joakhaz et de Joakim, ainsi que nous le verrons plus loin. Rois, II, XXIII, v. 30 à 34.

3. A. J. X, V, 2. — Rois II, XXIII, v. 34 à 37. Au verset 36, le nom de sa mère est écrit Zabouda, fille de Fedalah de Roumah (Cfr. Chron. II, XXXVI, v. 1 à 4).

Dans la quatrième année du règne de Joakim (607 ans avant J.-C.), Nabuchodonosor monta sur le trône de Babylone, et se mit immédiatement en campagne, pour aller combattre Néchao, roi d'Égypte, qui s'était emparé de toute la Syrie. De son côté, celui-ci courut vers l'Euphrate, au-devant de son puissant ennemi. Une grande bataille eut lieu près de Karkemich. Les Égyptiens furent écrasés, et le roi de Babylone soumit immédiatement la Syrie jusqu'à Peluse. La Judée seule fut respectée ; mais quatre années plus tard, Nabuchodonosor reparut avec une armée formidable et menaça Joakim d'envahir ses états, s'il ne se résignait à lui payer un tribut annuel. Le roi de Juda s'empressa de faire sa soumission, et trois années durant il acquitta le tribut auquel il était imposé [1].

Après cette troisième année, Joakim apprenant que les Égyptiens allaient recommencer la guerre contre les Babyloniens, crut le moment opportun pour s'affranchir du joug qui pesait sur lui, et il refusa de payer comme de coutume le tribut auquel il était taxé. Mais ses espérances furent déçues ; car les Égyptiens n'osèrent pas donner suite à leurs projets belliqueux. Vainement Jérémie avertit à plusieurs reprises le roi son maître, que sa confiance dans les Égyptiens serait trompée, que Jérusalem serait prise, et que lui-même tomberait entre les mains du roi de Babylone. Non seulement ses conseils ne furent pas écoutés, mais ils devinrent pour Jérémie la cause d'une persécution implacable de la part des grands du royaume, que ses fatales prédictions exaspéraient. Peu s'en fallut que le prophète ne payât de sa vie les vérités qu'il avait osé proclamer ; quelques anciens prirent sa défense, et réussirent à le soustraire au supplice, en rappelant qu'il n'était pas le seul qui eût menacé Jérusalem de sa ruine prochaine, et que, bien avant lui, le prophète Michée avait pu le faire impunément, du temps du roi Ézéchias.

1. A J. X, VI, I. — Rois. II, XXIV, v. 1. C'est à l'an 607 qu'il faut placer le commencement de la captivité de 70 ans.

Ce fut à la protection d'Ahikam fils de Schaphan, que Jérémie dut son salut[1].

On serait tenté de croire que le prophète, une fois libre, se tint tranquille; il n'en fut rien, car il avait sa mission à remplir. Il consigna donc par écrit toutes ses prédictions, par la plume de Baroukh son secrétaire et son disciple, et il le chargea d'aller en donner lecture au peuple assemblé dans le temple, pour la célébration d'un jeûne public. On était alors au neuvième mois de la cinquième année du règne de Joakim [2].

Le fait fut immédiatement dénoncé au roi qui se fit apporter le livre, et qui, après en avoir lu quelques pages, le lacéra, et le jeta au feu, en donnant l'ordre de se saisir de Jérémie et de Baroukh ; ceux-ci heureusement avaient eu le temps de se cacher et de se soustraire à la fureur du roi [3].

Cependant le moment approchait où les prédictions du prophète devaient s'accomplir de point en point. Bientôt Nabuchodonosor parut devant Jérusalem. Joakim terrifié par les paroles de Jérémie et d'Ouriah, crut se sauver en ouvrant les portes de sa capitale, et en ne faisant pas l'ombre de résistance. A cette condition le roi de Babylone s'était engagé à se conduire en hôte, et non en conquérant; mais dès qu'il fut introduit dans la place, il oublia la parole donnée. Les plus beaux et les plus robustes des Juifs furent immédiatement mis à mort, avec leur

1. Jérémie, XXVI, v. 1 à 24. — XXXXII, v. 1 à 10. — A J. X, VI, 2. On peut lire au chapitre XXVI de Jérémie, le récit de la scène dramatique dans laquelle le Prophète courut le plus grand danger. Nous y trouvons un détail que l'historien Josèphe n'a pas cru devoir consigner dans ses écrits, mais que nous ne pouvons passer sous silence. Un autre prophète né à Kiriath-Icarim et nommé Ouriah, fils de Schemayah, avait annoncé au roi Joakim les malheurs qui le menaçaient, dans les mêmes termes que le faisait Jérémie ; on voulut le mettre à mort et il s'enfuit en Égypte ; mais des envoyés du Roi allèrent par son ordre enlever Ouriah qui fut ramené à Jérusalem, égorgé et jeté dans la fosse commune.

2. Jérémie XXVI, v. 9. — A. J. X, VI, 2.

3. Jérémie XXXVI. — A. J. X, VI. 2.

roi, dont le cadavre fut jeté hors des murailles et laissé sans sépulture [1].

Ce dernier fait avait été prédit réellement par Jérémie ; car nous lisons au chapitre XXII, les deux versets suivants :

« 18. C'est pourquoi, ainsi dit Jéhovah sur Joakim fils de » Josias, roi de Juda, etc., etc.

» 19. Sa sépulture sera celle d'un âne ; il sera traîné et jeté » hors des portes de Jérusalem [2]. »

Une fois Joakim mort, Nabuchodonosor mit à sa place sur le trône de Juda, son fils Joakhin, et emmena en captivité 3,000 des plus illustres personnages de la nation [3].

Dans le nombre des transportés se trouvait le prophète Ézéchiel, qui était encore enfant.

Le malheureux Joakim n'avait vécu que trente-six ans, dont il passa onze sur le trône. Son fils Joakhin, qui lui succéda, était fils de Nosta, femme de Jérusalem. Son règne fut de bien courte durée, puisqu'il cessa au bout de trois mois et dix jours [4].

1. En 603 av. J.-C. — A. J. X, VI, 3. — Rois II, XXIV, v. 1 à 6. Dans ce dernier verset il est dit simplement : Joakim se coucha avec ses pères, et Joakhin, son fils, devint roi en sa place. Dans les Chroniques II, XXXV, v. 6, nous lisons : « Ce fut » contre lui, Joakim, que marcha Nabuchodonosor, roi de Babel; et il le chargea de » chaînes pour le conduire à Babel. »

2. Je ne m'explique pas trop la teneur de la note relative à ce verset dans la traduction de Cahen : « Il y a encore des conjectures pour établir à qui se rap» portent ces menaces. » Il me semble qu'il n'y a pas l'ombre d'incertitude sur l'application de cette prédiction. C'est sans doute la teneur du verset 6 du chap. XXIV du 11e livre des Rois qui a causé cette hésitation du docte traducteur (Cfr. Chr. II, XXXVI, v. 6).

3. Jérémie XXVII, 20. — A. J. X. V. 3. — Ιωάχηνος, tel est le nom que Josèphe donne à ce prince ; mais il résulte du livre de Jérémie que son vrai nom était Chonias ou Jechonias. Ainsi nous lisons XXVIII. 20 : (les vases sacrés que Nabuchodonosor, roi de Babel, n'a pas « emportés lorsqu'il emmena Jechoniah, » יכוניה fils de Joakim, roi de Juda et de Jérusalem ; » et XXXVI, 1 : « Sédékias » fils de Josias, qui régna comme roi à la place de Chonias, כוניה, fils de Joakim, » avait été fait roi par Nabuchodonosor, roi de Babel, dans le pays de Jehouda. » Remarquons en passant que la présence du *iod* prosthétique n'est pas essentielle à la formation des noms hébraïques, puisque le même prince se nomme indifféremment Chonias ou Jechonias.

4. A. J. IX. V. 3. — 599 av. J. C.

Le roi de Babylone ne tarda pas à regretter d'avoir donné la couronne au fils de Joakim. N'était-il pas à craindre, en effet, que ce prince, pour venger le meurtre de son père, ne fît tous ses efforts afin de soulever la Judée contre son oppresseur ? Une armée vint donc immédiatement assiéger Joakhin dans Jérusalem. Le nouveau roi était d'un naturel doux, bienveillant et généreux. Il ne voulut pas être la cause d'un désastre pour sa capitale ; il livra donc sa mère et ses proches en ôtages, aux généraux du roi de Babylone, en échange de l'engagement solennel pris au nom de celui-ci, que ces précieux ôtages et Jérusalem elle-même seraient respectés. La foi jurée ne fut pas tenue, et Nabuchodonosor manda aux chefs de son armée de se saisir incontinent de tous les jeunes hommes et de tous les artisans habiles qui se trouvaient à Jérusalem, de les charger de chaînes, et de les lui amener avec le roi Joakhin, sa mère et tous ses amis. Le nombre total de ces captifs fut de 10,832. Ils furent transportés à Babylone, où ils restèrent sous bonne garde [1].

Il fallait remplacer le Roi qui venait d'être détrôné si brutalement ; ce fut Mathanias, oncle de celui-ci, que choisit Nabuchodonosor ; mais il exigea préalablement de lui le serment de se conduire en fidèle vassal, de ne faire jamais aucune tentative de rébellion, et de ne contracter aucune alliance avec les Égyptiens ; de plus, il lui imposa le nom de Sédékias [2].

Sédékias était âgé de vingt et un ans lorsqu'il monta sur le trône ; il était né de la même mère que Joakhaz, et ses mœurs étaient aussi déplorables que celles de son frère Joakim [3].

1. En 599 av. J.-C. — Rois II. XXIV. v. 6 à 16. Au verset 8 le nom de la mère de Joakim est écrit Nahoucha fille d'El-hanam, de Jérusalem. Au verset 14, le chiffre des captifs est donné en nombre rond, 10,000. — Chron. II. XXXVI, v. 8 à 10.

2. En 599. av. J. C. — A. J. X. VII. I.

3. Le chapitre LII de Jérémie que, soit dit en passant, il est impossible de considérer comme écrit par le prophète, doit être attribué vraisemblablement aux docteurs de la grande synagogue (אנשי כנסת הגדולה).

Le premier verset est ainsi conçu : « 1° Sédékias était âgé de 21 ans, quand il devint roi, et il régna 11 ans sur Jérusalem. Le nom de sa mère était Hamoutal, » fille de Jirmiahou de Libna. » Nous devons remarquer que Josèphe donne pour

Tout son entourage, tous ses favoris étaient aussi dépravés que lui, et la nation entière vivait sans foi ni loi. Le prophète Jérémie revenait sans cesse à la charge et suppliait le roi, au nom de Jéhovah, de se séparer des pervers qui le poussaient à sa perte, de s'abstenir de l'injustice, et de refuser toute croyance aux paroles des faux prophètes qui lui promettaient que le roi de Babylone ne viendrait plus assiéger Jérusalem, parce que les Égyptiens l'en empêcheraient. Sédékias était assez disposé à écouter Jérémie ; mais ses amis ne cessaient de le détourner de la bonne voie, et ils finissaient toujours par avoir le dessus.

Ézéchiel qui était à Babylone, sachant ce qui se passait à la cour de Sédékias, envoya (en 589 av. J.-C.) à Jérusalem, une prophétie écrite, et qui annonçait les mêmes désastres. Les prophètes étaient d'accord sur les faits généraux, à savoir que : Jérusalem serait assiégée et prise, et Sédékias emmené en captivité ; mais leurs prédictions différaient en ceci, que l'un, Ézéchiel, affirmait que Sédékias ne verrait pas Babylone et l'autre, Jérémie, que le roi de Babylone y emmènerait Sédékias, chargé de chaines. Cette divergence fut immédiatement saisie et alléguée par les conseillers de Sédékias, comme preuve du peu de foi que méritaient les deux prétendus envoyés de Jéhovah. Il n'en fallut pas plus pour que le roi de Juda s'obstinât à marcher dans la voie fatale qui devait le mener à sa ruine. Nous ne tarderons pas à voir que les deux prophètes avaient raison, chacun de son côté [1].

Sédékias après avoir fidèlement observé pendant huit années

mère à Joakim (A. J. X. V. 21) Zabouda, femme née à Abouma, tandis que c'est à Joakhaz, fils de Josias, qu'il donne pour mère Amitala de Libna, dans laquelle il est facile de reconnaître l'Hamouthal fille de Jirmiahou de Lobna. Il y a là quelque confusion que complique encore l'identité de règne et de destinée de Joakhaz et de Joakim. Quoi qu'il en soit, nous n'hésitons pas à accepter la version biblique. Sédékias était donc fils d'Hamoutal et non de Zabouda, et par conséquent frère de mère de Joakhaz et non de Joakim. (Rois, II. XXIV, v. 18 à 20. — Chron., II. XXXVI, v. 9 à 10.)

1. Jérémie. *Passim.* — A. J. X. VII. 21. Chron., II. XXXIV, v. 16.

les clauses du traité qu'il avait conclu avec le roi de Babylone, crut avoir trouvé le moyen de secouer le joug, en passant aux Égyptiens. Il était poussé par l'espérance que l'appui de ceux-ci lui suffirait pour avoir raison de son puissant ennemi. Nabuchodonosor fut promptement informé de ces menées du roi de Juda. Une puissante armée fut lancée sur ses États ; toutes les villes ouvertes ou fermées furent rapidement enlevées, et le siège fut mis devant la capitale. Le roi d'Égypte Apriès voulant faire honneur au traité d'alliance offensive et défensive qu'il avait conclu avec Sédékias, accourut de son côté en Judée, pour forcer les Babyloniens à lever le siège de Jérusalem. Il y réussit en effet, mais à ses dépens ; car l'armée babylonienne se lança tout entière au-devant de son nouvel adversaire qu'elle battit à plate couture et rejeta bien loin des frontières de la Syrie.

Que se passa-t-il à Jérusalem, au moment où les troupes de Nabuchodonosor s'en éloignaient? L'allégresse y fut grande, et comme le temps était aux prophètes, on vit surgir une foule de prétendus envoyés de Jéhovah qui caressaient à qui mieux mieux les espérances de Sédékias, en lui affirmant de la part de Dieu, qu'il n'avait plus rien à redouter des Babyloniens, que jamais il ne serait emmené en captivité, et qu'au contraire tous les anciens captifs transportés au delà de l'Euphrate ne tarderaient pas à revoir leur patrie, en rapportant avec eux les vases sacrés dont le conquérant avait dépouillé le temple.

Jérémie tint tête à ses contradicteurs, et, malheureusement pour le roi de Juda, déclara publiquement et nettement ce qui allait arriver. — « On abuse méchamment le roi, dit-il ; car il
» n'a rien de bon à attendre de l'alliance Égyptienne. Le Ba-
» bylonien, aussitôt qu'il aura eu raison de l'Égyptien, repa-
» raîtra devant vos murailles ; pendant le siège qui va vous
» étreindre, la famine vous tuera ; tous ceux qui survivront
» seront emmenés en captivité. Tous vos biens seront pillés,
» votre temple sera non seulement dépouillé de ses richesses,
» mais encore livré aux flammes ; votre ville sera rasée et vous

» serez les esclaves du roi de Babylone et de ses successeurs » pendant soixante-dix années, au bout desquelles les Mèdes et » les Perses vous délivreront de la servitude, en renversant » l'empire de Babylone. Ils vous rendront la liberté et vous per- » mettront de rentrer dans cette terre ; alors Jérusalem sera » relevée et vous reconstruirez un nouveau temple. »

Ces paroles de Jérémie étaient accueillies avec une triste confiance de la part de ses auditeurs ; mais les gens de la cour et les impies le traitaient de fou dangereux. Jérémie crut donc prudent de se réfugier dans sa ville natale, Anathôt, qui était située à vingt stades de Jérusalem [1].

Au moment où il se présentait à la porte de la ville pour en sortir (c'était à la porte de Benjamin), Sérayah-ben-Salméah qui était préposé à la garde de cette porte, l'arrêta sous le prétexte qu'il voulait passer aux Babyloniens. Le prophète eut beau se récrier contre cette accusation calomnieuse ; il n'en fut pas moins appréhendé au corps, et conduit devant les magistrats qui devaient le juger. On lui fit subir les plus cruels traitements et on le jeta en prison, pour qu'il y attendît le supplice qui lui était réservé [2].

Le dixième jour du dixième mois de la neuvième année du règne de Sédékias (589 ans av. J.-C.) l'armée babylonienne reparut devant les murailles de Jérusalem dont le siège fut immédiatement commencé. Ce siège désastreux dura dix-huit mois et fut accompagné de toutes les misères pour les malheureux Juifs. La famine et la peste ne se firent pas attendre et sévirent cruellement sur la population.

Tout prisonnier qu'il était, Jérémie ne se lassait pas de donner des avertissements salutaires; et à travers les barreaux

1. Aujourd'hui Anatha — 20 stades de 185 mètres font 3,700 mètres, et Anatha est à 4 kilom. au nord de Jérusalem, quelques degrés est.

2. A. J. X. VII. 3. — Jérémie. Chap. XXXVII et XXXVIII. Le Prophète fut enfermé dans la maison de Jonathan le Grammate, dont on avait fait une prison. Jér., XXXVII, v. 15.

de son cachot, il criait au peuple de s'empresser d'ouvrir aux Babyloniens les portes de leur ville, leur promettant le salut de tous, s'ils agissaient ainsi, mais leur annonçant qu'ils périraient jusqu'au dernier, s'ils refusaient de l'écouter, la faim ou le fer ennemi devant avoir raison d'eux. Ces menaces n'ébranlèrent en rien l'opiniâtreté des grands du royaume; loin de là ! les lamentables prédictions du prophète les mirent en fureur, ils allèrent donc trouver le roi et lui représentèrent que ce misérable fou enlevait tout courage au peuple ; que pour eux ils étaient prêts à mourir pour le roi et la patrie, tandis que Jérémie les poussait à trahir cette sainte cause, et à passer à l'ennemi, en les menaçant de la destruction prochaine et complète de Jérusalem [1].

Sédékias, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'était pas mal disposé envers Jérémie. Quelle que fût la cause de cette bienveillance, il se refusait à condamner à mort l'homme dont les paroles faisaient malgré lui une certaine impression sur son esprit. D'un autre côté il ne voulait pas irriter ses amis et il crut s'affranchir de toute responsabilité par une simple capitulation de conscience. Il livra donc Jérémie à ses accusateurs, pour que ceux-ci en fissent justice comme ils l'entendraient. Une fois maîtres de sa vie, ils envahirent la prison, en arrachèrent Jérémie et le jetèrent dans une citerne fangeuse, afin qu'il y pérît étouffé dans la boue. Le malheureux s'y enfonça jusqu'à la gorge et échappa néanmoins à l'asphyxie [2].

Un des eunuques favoris du roi, Éthiopien d'origine, et nommé Abd-Melekh, s'indigna de l'horrible supplice infligé à Jérémie. Il courut aussitôt vers Sédékias qui siégeait près de la porte de Benjamin, et lui dénonça l'acte qui venait de s'accomplir, et qui était une abominable aggravation de peine pour le

1. A. J. X. VII. 4.

2. Jérémie nous a conservé les noms de ces implacables bourreaux, c'étaient Schefatiah-ben-Mathan, Djedeliahou-ben-Faskhour, Ioukal-ben-Chelemiahou et Faskhour-ben-Malkiah. Jérémie XXXVIII, v. 1.

condamné. Sédékias en apprenant le crime que ses amis avaient tenté de commettre, s'en montra fort irrité; il se repentit de les avoir laissés libres de disposer à leur gré de la vie du prophète, et chargea l'Éthiopien de prendre en hâte trente des gardes qui l'entouraient, pour aller incontinent tirer Jérémie de la fosse où il était en péril. Quelques instants après, Jérémie était sauvé et enfermé dans la cour de la prison[1].

Sédékias toujours préoccupé, malgré lui, des prédictions de Jérémie, eut l'idée de le consulter en secret. Il le fit donc venir dans son palais et lui demanda si réellement il avait quelque chose à lui annoncer de la part de Jéhovah. — Certainement, lui répondit le prophète, mais à quoi bon te parler, puisque tu ne suivras pas mes conseils? et d'ailleurs quelle confiance puis-je avoir en toi ? Quel mal avais-je fait pour que tes amis, auxquels tu m'as livré, voulussent me faire subir une mort aussi affreuse ? Que sont devenus les hommes qui te trompaient, en te prédisant que les Babyloniens ne recommenceraient pas la guerre contre toi? d'ailleurs si je te dis la vérité ne me feras-tu pas tuer? — Sédékias s'empressa de lui jurer qu'il pouvait parler sans crainte, qu'il aurait la vie sauve, et qu'il ne le livrerait pas à ses ennemis. — Hé bien, ajouta Jérémie à qui la parole du roi avait rendu confiance, crois-moi, ouvre les portes de Jérusalem aux Babyloniens; car c'est l'ordre de Dieu lui-même qui t'arrive par ma bouche. Tu n'as pas d'autre moyen de salut contre le danger qui menace ta tête ; en faisant ce que je dis, tu empêcheras la ruine de la ville et du temple; en ne le faisant pas, tu deviendras l'auteur de toutes les calamités qui fondront bientôt sur ton peuple. — Sédékias effrayé répondit que son intention était bien d'obéir à ses avis, mais que la crainte des Juifs transfuges le retenait seule, qu'il redoutait les dénonciations de ces traîtres, dont les fausses insinuations pourraient le faire condamner au supplice. Le prophète le rassura de son mieux, et lui affirma que cette

1. Jérémie, XXXVIII, v. 1 à 13. — A. J. X. VII. 5.

crainte était chimérique.— Livre la ville, disait-il, il ne sera fait aucun mal, ni à toi, ni à tes enfants, ni à tes femmes, et le temple du Très-Haut sera respecté !

Après cette conversation secrète, le Roi congédia Jérémie, en lui recommandant de ne révéler à personne ce qu'ils venaient de se dire. Quant aux grands personnages de la cour, il lui conseilla, dans le cas où ils auraient vent de cet entretien caché, et où ils l'interrogeraient, de ne répondre qu'une seule chose : à savoir qu'il n'avait paru devant le Roi que pour lui demander sa grâce et sa liberté. La précaution était bonne ; les questions ne furent point épargnées à Jérémie, et il s'en tira en ne disant que ce que Sédékias lui avait conseillé de dire[1].

Cependant le siège de Jérusalem était poussé avec vigueur. D'énormes *aggeres* avaient été construits par les Babyloniens qui y avaient établi des tours élevées, du haut desquelles ils chassaient des murailles les défenseurs de la ville. La résistance fut aussi opiniâtre que l'attaque, malgré la famine et la peste qui désolaient Jérusalem. Ce ne fut qu'au bout de dix-huit mois que ses défenseurs se virent, pour ainsi dire, anéantis par la maladie et par le fer ennemi. Le sort de Jérusalem devait fatalement s'accomplir[2].

La ville fut prise vers minuit, le 9e jour du quatrième mois de l'an XI du règne de Sédékias, (558 avant J-C.)[3].

Nabuchodonosor n'était pas présent ; il attendait l'issue du siège à Rablata, ville syrienne du pays de Hamath.

Les noms des principaux chefs de l'armée babylonienne nous ont été conservés par Jérémie, et il est fort heureux qu'il ne les ait pas négligés, car ces noms tels qu'ils se trouvent dans le livre de Josèphe sont dans un état de mutilation tel, grâce aux altérations successives des copistes, qu'il serait absolument impossible de les reconnaître. Voici ces noms : Nergal-Sarazar,

1. Jérémie. XXXVII, v. 19 à 21.—XXXVIII, v. 14 à 28.—Josèphe A. J. X. VII. 6,
2. A. J. X. VIII. 1.
3. Jérémie XXXIX, v. 2. —Jos. A. J. X. VIII, 2 à 18.

Nergel (roi du feu), Semgar-Nabou (l'esclave ou le glaive de Nebo), chef des eunuques, Sarsakim (le roi des Sakes, des Scythes) et enfin Nergel-Sarazar, chef des Mages[1].

Ce fut sur le temple que se ruèrent tout d'abord les vainqueurs, alléchés par le riche butin qu'ils savaient devoir y faire. Le roi Sédékias profita de ce moment de répit ; rassemblant en toute hâte, ses femmes, ses généraux et ses amis, il s'enfuit par le chemin sûr de la vallée et par le désert[2].

L'évasion de Sédékias fut bientôt connue des Babyloniens, grâce aux transfuges, et, à l'aube naissante, ils se lancèrent à la poursuite des fugitifs qu'ils atteignirent près de Jéricho. Comme c'était le roi qu'ils avaient spécialement mission d'arrêter, ils l'enveloppèrent, laissant ainsi aux chefs de l'armée et aux amis du roi, la faculté de se disperser et de pourvoir à leur salut comme chacun l'entendrait, en abandonnant lâchement son souverain. Sédékias fut pris, avec ses femmes et ses enfants, et le petit nombre de compagnons qui étaient restés auprès de lui pour partager sa mauvaise fortune. Tous furent conduits sous bonne escorte devant Nabuchodonosor. Celui-ci dès qu'il aperçut le malheureux roi de Juda, le traita d'infâme et de traître. Il l'accusa de s'être parjuré, en se soulevant contre lui à qui il avait promis par serment d'être un fidèle vassal. Il lui rappela que c'était à lui seul qu'il devait la couronne arrachée à Joakhin, pour lui être gracieusement octroyée, et que ce bienfait il l'avait payé en combattant son bienfaiteur. « Mais c'est un Dieu grand » et juste, ajouta-t-il, qui, en haine de tes méfaits, t'a fait tom- » ber entre mes mains. » Aussitôt Nabuchodonosor donna l'ordre de mettre à mort les enfants et les amis de Sédékias sous les

1. Jérémie XXXIX. 3. — Il est curieux de voir ce que ces noms sont devenus dans les éditions de Josèphe. Leur appréciation nous montrera à quel point il faut se défier de tous les noms renfermés dans ces éditions. Les voici : Νεργελεάρος, Ἀρέμμαντος, Σεμέγαρος, Ναϐουσαρις, Ἐχαραμψαρὶς.

2. Je ne vois pas d'autre moyen de rendre convenablement les expressions de Josèphe διὰ της καρτερᾶς φάραγγος καὶ διὰ τῆς ἐρήμου. Cette vallée sûre c'était l'Ouad-el-Haoud, c'est-à-dire la vallée qui conduit à Jéricho à travers le désert.

yeux du malheureux père; et lorsqu'il l'eut ainsi forcé d'être le spectateur du supplice de tous ceux qu'il chérissait le plus au monde, il lui fit crever les yeux et l'emmena chargé de chaînes à Babylone.

De la sorte s'accomplirent à la lettre les deux prophéties, discordantes en apparence, de Jérémie et d'Ézékiel. Jérémie en effet avait prédit à Sédékias qu'il serait pris et amené devant le roi de Babylone qu'il verrait de ses yeux, tandis qu'Ézékiel lui avait annoncé qu'il ne verrait pas Babylone[1].

C'est ainsi que finit la dynastie de David. Vingt-et-un rois de sa race s'étaient succédé sur le trône qu'il avait fondé, et ils l'avaient occupé pendant 514 ans six mois et dix jours, sur lesquels il faut attribuer vingt ans à Saül qui n'était pas du même sang[2].

Ces chiffres de Josèphe sont comme toujours peu dignes de foi. Il paraît bien constant que David fut roi à Hébron en 1060 av. J.-C. et pas avant. De 1060 à 588, il s'était écoulé 472 ans. Si nous y ajoutons les 20 ans attribués à Saül nous trouvons 492 ans seulement et non 514 comme le prétend Josèphe, ou mieux comme le lui font dire les copistes.

Nabuchodonosor envoya à Jérusalem Nabouzaradan, général

1. A. J. X. VIII. 2. — Jérémie, XXXIX, v. 1 à 7. — Le verset 4 de ce chapitre est, topographiquement parlant, fort intéressant pour l'histoire de la Jérusalem antique. Voici ce verset 4 : « Ce fut quand Sédékias, roi de Juda, et tous les gens de » guerre, les eurent vus (les chefs babyloniens) qu'ils prirent la fuite, et sortirent de » la ville, pendant la nuit, par le chemin du jardin du roi, par la porte entre les » deux murs, et ils sortirent par le chemin de la plaine. » — Le jardin du roi est bien connu de tout le monde, c'est le fond de la vallée de Siloam qui est toujours occupée par une riche culture maraîchère et qui s'étend de la fontaine de la Vierge au Bir-Eyoub. Quelle était la porte entre les deux murs ? sur ce point nous ne saurions faire que des suppositions plus ou moins plausibles, que des fouilles intelligentes pourraient seules corroborer ou renverser. — Depuis que cela est écrit, ces fouilles ont été faites par M. le lieutenant Warren, et c'est lui-même qui a parfaitement deviné l'emplacement de la porte entre deux murs, ces deux murs ayant été reconnus par lui. La porte était placée contre l'angle sud-est du haram-ech-cherif.

2. A. J. X. VIII. 4.

en chef de son armée, avec mission de piller le temple et de le brûler ensuite, avec le palais, de détruire la ville et d'en transporter la population à Babylone. Nabouzaradan arriva dans la ville capitale du royaume de Juda, dans l'année XIe du règne de Sédékias et enleva toutes les richesses renfermées dans le temple. Les vases sacrés d'or et d'argent furent emportés, ainsi que la grande vasque de bronze consacrée par Salomon, les deux colonnes d'airain avec leurs chapiteaux, les tables d'or et les candélabres. Ces trésors une fois enlevés, le feu fut mis au temple le premier jour du cinquième mois de l'an XI du règne de Sédékias, correspondant à l'an XVIII de Nabuchodonosor. Le palais fut également incendié, la ville fut ruinée de fond en comble et ses murailles furent démantelées [1].

Nous devions nous attendre à trouver ici dans Josèphe des chiffres altérés et c'est ce qui a lieu. En effet, si nous recourons au chapitre LII du livre de Jérémie, chapitre qui, ainsi que nous l'avons dit, est vraisemblablement l'œuvre de la grande synagogue, nous trouvons les dates suivantes :

IXe année de Sédékias, dixième mois, dixième jour : Jérusalem est investie par Nabuchodonosor (verset 4).

Le siège dure jusqu'à la XIe année de Sédékias (verset 5).

XIe année de Sédékias, quatrième mois, neuvième jour : Il n'y a plus de pain à Jérusalem (verset 6 et 7).

(Cette date semble être celle de la fuite de Sédékias).

XIXe de Nabuchodonosor, cinquième mois, dixième jour : Nabouzaradan arrive à Jérusalem. On voit que le désaccord est complet, et nous n'avons pas besoin de dire de quel côté se porte notre confiance.

La mer d'airain, les colonnes et les lavabos sacrés (Mekhonot) furent brisés en réalité, et ce fut le bronze qui provint de leur dépècement que l'on transporta à Babylone [2].

1. Jérémie LII, v. 17. — Rois II. XXV, v. 13 à 17. — Chron. II. XXXVI, v. 18.

2. A. J. X. VIII, 5. — Jérémie, XXXIX, v.8. LII, v. 1 à 34. — Chron. II, XXXVI, v. 13 à 19. — Rois II, XXV, v. 1 à 21.

Josèphe se livre ensuite à une récapitulation de chiffres que nous nous contenterons de reproduire, sans prétendre en aucune façon la contrôler, ce qui nous mènerait beaucoup trop loin. La voici, et nous la livrons au lecteur pour ce qu'elle vaut ! Le temple fut brûlé l'an 470, le sixième mois, le dixième jour, à compter de sa fondation ; depuis la sortie d'Égypte, il s'était écoulé 1062 ans, six mois et dix jours. Tout l'intervalle du temps qui sépare le déluge de la destruction du temple, est de 1957 ans, six mois et dix jours. Enfin, de la création d'Adam à la destruction du temple, il s'est écoulé 3513 ans, six mois et dix jours [1].

Nabouzaradan après avoir ruiné Jérusalem, fit prisonnier Saréas qui était grand-prêtre, Sophonias qui venait le second dans l'ordre sacerdotal, les trois chefs chargés de la garde du temple, l'ennuque qui était à la tête des troupes, sept des amis de Sédékias, son secrétaire, et soixante autres personnages. Tous furent amenés au roi de Babylone qui leur fit trancher la tête à Rablata. Tous les autres captifs et avec eux le roi Sédékias, furent transportés à Babylone, avec Iosaddok fils de Saréas, qui devenait de droit souverain pontife, après le meurtre de son père [2].

Qu'était Nabouzaradan ? rien de plus que le bourreau en chef du roi de Babylone. Le titre de Rabb-Tobakhim qui lui est constamment attribué dans le chapitre LII de Jérémie signifie littéralement : chef des tueurs.

Il est intéressant de faire l'énumération des transportés en Babylonie, car cette énumération nous fera voir qu'il n'y a en

1. On voit que Josèphe affectionne singulièrement cette fraction de 6 mois et 10 jours qu'il a introduite partout où il a eu un nombre d'années à consigner.

2. A. J. X. VIII, 5. — Jérémie LII, v. 24 à 27. Ici le nom du grand-prêtre mis à mort est Seraiah, et celui de son fils, Séphaniah. Quant au secrétaire qui partagea leur sort, c'était celui du commandant en chef de l'armée, préposé à l'enrôlement des soldats ; enfin les soixante derniers prisonniers mentionnés étaient des gens du peuple trouvés dans la ville. Il est donc bien évident que la population presque entière avait fui.

réalité qu'une fraction minime de la population juive qui fut arrachée à sa patrie, pour aller pleurer sur les fleuves de Babylone. Nous ne saurions mieux faire pour cela que de reproduire quelques versets du chapitre LII de Jérémie, chapitre qui, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, ne saurait en aucune façon être attribué au prophète lui-même.

« 15. Et Nabouzaradan, chef des bourreaux, transporta les » plus pauvres d'entre le peuple, et le reste du peuple resté » dans la ville, les transfuges qui avaient déserté auprès du roi » de Babylone, et le reste de la multitude.

» 16. Mais Nabouzaradan, chef des bourreaux, laissa du reste » les plus pauvres du pays pour être vignerons et cultivateurs [1].

» 28. Voici le peuple que Nabuchodonosor déporta dans la » septième année (de son règne) 3023 Juifs.

» 29. Dans la vingt-troisième année de Nabuchodonosor, » celui-ci emmena de Jérusalem 822 personnes.

» 30. Dans la vingt-troisième année de Nabuchodonosor, » Nabouzaradan, chef des bourreaux, déporta des Juifs 745 personnes, en tout 4600 personnes. »

Ce total qui est exact, nous semble prouver que l'aristocratie seule fut soumise à la transportation, et, dans tous les cas, que le nombre des exilés fut extrêmement faible, par rapport à la population générale du pays.

Josèphe affirme que les pauvres et les transfuges furent laissés en Judée par Nabouzaradan, qui mit à leur tête Godolias fils d'Aïkam, homme sage et juste. Ceux qui restaient dans leur patrie reçurent l'ordre de cultiver les terres, et de payer sur leurs récoltes un tribut au roi de Babylone [2].

1. Dans le chapitre XXXIX de Jérémie, nous trouvons la contre-partie de ces deux versets. La voici : v. 9. « Quant au reste du peuple qui était dans la ville, et aux » déserteurs qui s'étaient rendus à lui, et au reste du peuple, Nabouzaradan, chef » des bourreaux, les transporta à Babylone. — 10. Et des plus pauvres d'entre le » peuple qui ne possédaient rien, Nabouzaradan, chef des bourreaux, en laissa au pays » de Juda, et il leur donna des vignes et des champs, en ce jour. »

2. A. J. X. IX. 1.— Jérémie, XL, v. 7. — Au verset 5, le nom du personnage laissé

Que devint le prophète Jérémie dans cette catastrophe suprême ? Nabuchodonosor savait le rôle conciliateur qu'il avait joué au péril de sa vie, et, pour l'en récompenser, il donna l'ordre à Nabouzaradan de le mettre non seulement en pleine liberté, mais de lui faire toutes les offres possibles de service. Nabouzaradan essaya vainement de le décider à le suivre à Babylone ; Jérémie s'y refusa obstinément, et ne voulut même pas accepter l'offre qui lui fut faite de désigner à son choix une terre sur laquelle il s'établirait. Il déclara qu'il n'avait d'autre désir que de vivre au milieu des ruines de sa patrie. Le Babylonien recommanda expressément à Godolias de prendre le plus grand soin du prophète, de lui fournir tout ce dont il aurait besoin, et de le laisser vivre à sa guise, en quelque lieu qu'il voulût se fixer ; puis après l'avoir comblé de présents, Nabouzaradan le congédia. En partant Jérémie demanda que son disciple Baroukh partageât sa liberté ; sa requête fut accordée, et tous les deux allèrent s'établir au village de Masphah [1].

Nous trouvons au chapitre XV de Jérémie, quelques versets prophétiques touchant le sort qui lui était réservé après le sac de Jérusalem ; voici ces versets : « v. 10. Malheur à moi, ma mère, » parce que tu m'as enfanté, moi, homme de contestation et de » dispute pour toute la terre ! Je n'ai ni emprunté, ni prêté, et » cependant tous me maudissent ! »

» 11. Jéhovah a dit : certes ton avenir sera bon, certes, je

à la tête des Juifs restés dans le pays, est Djedaliah, fils d'Akhikam, fils de Sophan. — Rois II. XXV, v. 22 à 24.

1. A. J. X. IX. 1. — Jérémie XXXIX, v. 11 à 14. — XL, v. 1 à 6. Au verset 1 de ce chapitre, il est dit que ce fut de Rama que le prophète fut envoyé où bon lui semblerait. Rama c'est Er-ram, au nord de Jérusalem, un peu avant d'arriver à El-Bireh. Quant à Masphat, מצפת, Mitzpah des Massorètes, c'est peut-être le village moderne de Chafat, dont le nom a exactement le même sens que celui du village hébraïque. En cela je ne suis pas d'accord avec Robinson qui met Mitzpah à Naby-Samouïl ; or Naby-Samouïl, c'est la patrie de Samuel, que Josèphe appelle Ramathon ; et il cite Masphah comme étant voisine de Ramathon (A. J. VIII. II. 3 et 4). Josèphe ajoute que Ramathon est à 40 stades de Jérusalem : 40 stades font 7,400 mètres, ce qui s'accorde bien avec la distance de Naby-Samouïl qui dès lors ne peut être à la fois Ramathon et Masphah.

» ferai fléchir pour toi l'ennemi au temps du malheur, au temps
» de l'angoisse.

» 20. Je te rendrai, à l'égard de ce peuple, comme un mur
» d'airain, inébranlable; ils combattront contre toi, mais ils ne
» te vaincront pas; car je suis avec toi pour te délivrer et te
» préserver, dit Jéhovah. »

On se rappelle que Jérémie dut la vie à un eunuque éthiopien nommé Abd-Melekh qui courut prévenir le roi Sédékias de l'ignoble supplice infligé au prophète. Ce bienfait ne fut pas perdu, car nous lisons au chapitre XXXIX de Jérémie :

« V. 15. La parole de Jéhovah fut à Jérémie, quand il était en-
» fermé dans la cour de la prison, en ces termes :

» 16. Va, dis à Abd-Melekh l'Éthiopien, savoir : ainsi dit
» Jéhovah Sabaoth, Dieu d'Israël : Je ferai venir à leur accom-
» plissement les paroles que j'ai prédites sur cette ville, pour
» le malheur et non pour le bonheur ; elles auront lieu devant
» toi en ce jour.

» 17. Je te préserverai en ce jour, dit Jéhovah, tu ne seras
» pas livré entre les mains des hommes que tu crains.

» 18. Mais je te sauverai certainement et tu ne tomberas
» pas par le glaive ; ta vie sera pour toi un butin gagné, parce
» que tu as eu confiance en moi, dit Jéhovah. »

Nous ignorons si Abd-Melekh dut, comme cela semble assez probable, son salut à l'intercession de Jérémie.

Godolias une fois investi des pouvoirs qui lui étaient confiés au nom du roi de Babylone, Nabouzaradan s'en retourna dans son pays. Godolias alla s'installer à Mitzpah ou Masphah. Tous ceux, et sans doute ils étaient nombreux, qui, pendant le siège de Jérusalem, s'étaient éloignés prudemment du théâtre de la guerre, et s'étaient réfugiés dans l'intérieur du pays, aussitôt qu'ils apprirent le départ des Babyloniens, et l'espèce de protection accordée par les vainqueurs aux cultivateurs laissés par eux dans la région de Jérusalem, accoururent de tous les côtés et en foule à Masphah, pour se présenter à Godolias. Leurs chefs

étaient Jean fils de Careas, Jezarias, Saréas et plusieurs autres. Parmi eux se trouvaient Ismaïl qui était de race royale, homme violent et rusé, qui, pendant la guerre, avait été se réfugier chez Baâlis, roi des Ammonites [1].

Godolias charmé de voir tous ces nouveaux venus se ranger sous son autorité, leur recommanda de s'établir dans le pays, de bannir toute crainte des Babyloniens, et de cultiver tranquillement la terre. Il s'engagea par serment à les protéger et à les défendre au besoin, leur promettant de résoudre avec justice et impartialité toutes les difficultés qui pourraient surgir parmi eux. Il les laissait libres de choisir les terres qu'ils voudraient, et de relever de leurs mains les bourgades ravagées par l'ennemi. Toutefois il leur conseilla de ne pas perdre de temps et de pourvoir par la culture aux besoins de chaque habitant [2].

Le bruit de cette bonne réception se répandit rapidement parmi les Juifs qui s'étaient réfugiés dans les pays du voisinage, dans l'Ammonitide, la Moabitide et l'Idumée. Tous s'empressèrent de retourner dans leur patrie, où les attendait un sort plus heureux, puisqu'ils n'étaient assujettis qu'à payer un tribut aux Babyloniens. Godolias vit donc s'accroître rapidement la nation à la tête de laquelle il se trouvait placé, et il pensa que de beaux jours pourraient luire encore sur la Judée.

Mais Ismaïl qui était de race royale, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'irrita de voir un parvenu placé à la tête du pays qu'il se croyait appelé à gouverner par droit de naissance. De cette pensée à un complot contre la vie de Godolias il n'y avait pas loin, et Ismaïl assuré de l'assistance du roi des Ammonites, ne songea plus qu'à se débarrasser par un assassinat de celui qu'il regardait comme un usurpateur. Les projets d'Ismaïl ne furent pas

1. A. J. X. IX. 2. — Jérémie XL, v. 7 et 8.— Dans ce dernier verset les chefs énumérés par Josèphe, sont nommés Ismaïl fils de Nathaniah, Johannan et Jonathan, fils de Kareah, Serayah fils de Tanhoumat, les fils d'Ephaï le Notaphatite et Jezaniah fils d'un Mâakhatite.

2. A. J. IX. X. 2. — Jérémie XL, v. 9 et 10.

tenus si secrets, que les amis de Godolias n'en fûssent pas informés. Tous, Jean fils de Kareah à leur tête, vinrent avertir leur bienfaiteur de ce qui se tramait contre lui ; mais Godolias refusa d'y ajouter foi. En vain Jean se proposa pour aller frapper Ismaïl, et prévenir ainsi un nouveau désastre pour la nation d'Israël : Godolias n'y voulut pas consentir. — Je ne puis croire à tant d'ingratitude de la part d'un homme que j'ai comblé de bienfaits. Ismaïl est venu à moi, dénué de tout, dans la plus grande détresse. Je lui ai tout donné, et il ne serait pas assez infâme pour payer mes bontés par un lâche assassinat ! c'est impossible ! ce serait déjà un crime pour lui de ne pas défendre mes jours au péril des siens ! non, c'est une calomnie ! Si d'ailleurs il était vrai qu'il en voulût à ma vie, il vaudrait mieux pour moi que je mourûsse de sa main, que de faire périr un homme qui est venu à moi et qui m'a confié son salut[1].

Cet excès de générosité devait être bien promptement, mais bien mal payé. Trente jours après la vaine tentative des amis de Godolias pour engager celui-ci à se tenir sur ses gardes, Ismaïl arrivait à Masphah avec dix compagnons, et se présentait devant Godolias. Celui-ci les accueillit à bras ouverts et leur offrit un festin dans lequel il s'enivra, excité par leurs joyeux propos. Le sommeil s'étant emparé de ce malheureux, Ismaïl et ses complices se jetèrent sur lui, et sur les autres convives ; tous furent égorgés. Comme la nuit était venue, les assassins se ruèrent sur tous les Juifs établis à Masphah et les mirent à mort, ainsi qu'un petit nombre de soldats babyloniens qui y avaient été laissés, pour protéger le chef de la nation[2].

Le lendemain il arrivait à Masphah une troupe de 80 personnes, partie de Sichem, de Silô, et de Samarie, avec de riches présents

1. A. J. X. IX, 3. — Jérémie XL, v. 13 à 16.

2. A. J. X. IX, 3. — Jérémie XLI, v. 1 à 3. Dans le texte sacré le meurtre de Godolias est placé dans le 7e mois, probablement à partir de son installation, et Ismaïl est appelé fils de Mathanias, fils d'Elisama, de la famille royale. Il est dit qu'Ismaïl était accompagné de grands officiers du roi, en outre des dix assassins qu'il avait amenés. Il n'est pas du tout question de l'ivresse du malheureux Godolias.

destinés à Godolias, dont le meurtre était encore ignoré; Ismaïl courut au-devant d'eux et leur dit d'entrer auprès de Godolias. Une fois les malheureux sans défiance introduits dans la maison, la porte se referma sur eux; ils furent massacrés à l'instant, et leurs cadavres jetés dans une profonde citerne. Ils ne périrent pas tous cependant, car dix d'entre eux obtinrent la vie, en déclarant qu'ils avaient caché dans leurs champs du froment, de l'orge, de l'huile et du miel, qu'ils étaient prêts à livrer à Ismaïl. La citerne dans laquelle les corps furent précipités était, dit Jérémie, celle que le roi Assa avait fait construire, lorsqu'il se mettait en défense contre Baasa, roi d'Israël.

Ismaïl, une fois son crime odieux accompli, s'empara de toute la population de Masphah, hommes, femmes et enfants, et les emmena en captivité, en prenant la route de l'Ammonitide, avec les filles de Sédékias, que Nabouzaradan avait laissées sous la protection de Godolias[1].

La nouvelle d'un pareil forfait ne pouvait tarder à se répandre. Jean, fils de Karéas, et tous ceux des chefs de la nation qui étaient avec lui, réunirent en hâte tout ce qu'ils purent trouver d'hommes de guerre, et se lancèrent à la poursuite d'Ismaïl qu'ils atteignirent auprès de la fontaine d'Hébron[2].

A la vue de ce secours inespéré, les prisonniers d'Ismaïl reprirent courage et coururent à leur libérateur; quant au meurtrier, il eut grand'peine à se tirer d'affaire et réussit à s'enfuir

1. A. J. X. IX, 4. — Jérémie, XLI, v. 4 à 10. — Rois, II. XXV, 25. Puisque les filles de Sédékias lui-même étaient restées en Judée, c'est que la déportation en masse des Juifs fut loin d'être décrétée.

2. Πρὸς τῇ πηγῇ ἐν χεβρῶνι. Ce renseignement donné par Josèphe est-il digne de confiance? Nous ne le pensons pas. Puisqu'Ismaïl s'enfuyait vers l'Ammonitide, il n'avait que faire d'aller à Hébron. Du reste le verset 12 du chapitre XLI de Jérémie, où cette histoire est racontée en détail, porte qu'Ismaïl fut rejoint par ceux qui le poursuivaient, auprès des grandes eaux de Djebaoun. Or Djebaoun est de la tribu de Benjamin. Probablement Ismaïl, tout en ayant le dessein de se réfugier dans l'Ammonitide, voulait recueillir, chemin faisant, les provisions cachées qu'on lui avait promises. Cette considération nous conduirait à retrouver Djebaoun dans la Djebâa qui est un peu au nord-est d'Erram et de Khouraïb-er-Ram.

vers l'Ammonitide, avec huit compagnons seulement. Après cette expédition heureuse, Jean fils de Karéas ne perdit pas de temps et se dirigea avec ceux qu'il avait délivrés vers un lieu nommé Mandra, où ils campèrent le jour même. Leur intention était de gagner au plus vite les frontières de l'Égypte, parce qu'ils se croyaient menacés par la colère que le roi de Babylone ne pouvait manquer de ressentir, lorsqu'il apprendrait le meurtre de Godolias[1].

Toutefois ils jugèrent bon de consulter Jérémie dont la réputation de sagesse et de prévoyance était grande parmi la nation, avant de mettre leurs projets à exécution: mais il arriva, en cette affaire, ce qui n'arrive que trop souvent; c'est-à-dire que les fuyards demandèrent un avis qu'ils étaient bien décidés à ne suivre, qu'à la condition qu'il serait d'accord avec le leur. Ils chargèrent donc Jérémie d'adresser à Jéhovah les plus ferventes prières, pour que celui-ci leur fît connaître, par la bouche de son prophète, le parti qu'ils devaient prendre. Tous jurèrent qu'ils souscrivaient à l'avance à la décision de Dieu. Jérémie consentit et pendant dix jours consécutifs, il invoqua le Seigneur qui, au bout de ces dix jours, le chargea de dire à Jean et à ses compagnons que s'ils restaient dans le pays qu'ils voulaient abandonner, il les protégerait et les délivrerait de toute crainte des Babyloniens; que si, au contraire, ils persistaient à chercher un refuge en Égypte, il les accablerait des mêmes malheurs qui avaient frappé leurs pères. Jean et le peuple, qui ne s'attendaient guère à cette injonction, se refusèrent à croire qu'elle fût d'inspiration divine; pour eux les paroles de Jérémie étaient mensongères, et il ne les avait proférées que pour être agréable à Baroukh son disciple[2]. Ils pensèrent que son dessein, en les

1. A. J. X. IX, 5. — Jérémie, XLI, v. 11 à 18. Au lieu du nom Mandra nous trouvons au verset 17 : « Djerout-Kimoucham qui est près de Beit-Lehem »; ceci s'accorde parfaitement avec leur dessein de s'enfuir vers l'Égypte.

2. Cette intervention, ou mieux le rôle attribué ici à Baroukh, est incompréhensible pour nous, faute de détails plus précis.

engageant à rester en Judée, était de les faire périr sous le fer des Babyloniens. Ils se saisirent donc de Jérémie et de Baroukh, et poursuivirent leur route vers l'Égypte, emmenant avec eux les deux prophètes [1].

Lorsqu'ils furent arrivés au terme de leur voyage, Jérémie prophétisa de plus belle, et leur annonça que le roi de Babylone, devant lequel ils avaient fui, lorsqu'ils n'avaient rien à craindre de lui, allait en réalité mettre en mouvement une puissante armée ; qu'il subjuguerait l'Égypte entière et que, de tous les Juifs réfugiés dans ce pays, les uns périraient par le glaive, et les autres seraient emmenés en captivité à Babylone.

Les événements ne tardèrent pas à donner raison au prophète, car dans la cinquième année après la destruction de Jérusalem (583 av. J.-C.), Nabuchodonosor, qui comptait alors sa quarante-troisième année de règne, envahit la Cœlésyrie, et après l'avoir conquise, attaqua et soumit l'Ammonitide et la Moabitide, puis passa en Égypte. Le roi de ce pays (c'était Apriès), fut mis à mort, et son successeur fut institué par le conquérant qui s'empara de la personne de tous les Juifs présents en Égypte, et les transporta en Babylonie [2].

Ici Josèphe récapitule les catastrophes qui ont frappé à plusieurs reprises le peuple juif: « Deux fois, dit-il, les Hébreux » ont été transportés au delà de l'Euphrate; la première, lors- » que les Assyriens enlevèrent de Samarie et emmenèrent en » captivité les dix tribus, du vivant d'Osée, roi d'Israël. La » seconde, lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone et de » Chaldée, après la prise de Jérusalem, enleva les deux tribus » qui restaient dans la terre promise. Le roi Salmanasar envoya » occuper le pays des Israélites déportés, par les Cuthéens qui, » jusqu'alors, avaient habité l'intérieur de la Perse et de la

1. A. J. X. IX, 6. — Jérémie, XLII, v. 1 à 22. — XLIII, v. 1 à 7. — Rois, II, XXV, v. 26.

2. A. J. X. IX, 7. — Jérémie, XLIII, v. 8 à 13. — XLIV, entier. La transcription hébraïque du nom du Pharaon mis à mort est חפרע dans le verset 30 du chap. XLIV.

» Médie, et ce sont eux qui ont pris le nom de Samaritains, du
» pays dans lequel ils ont été envoyés. Mais le roi de Babylone
» n'envoya personne occuper le pays des deux tribus enlevées
» par lui, si bien que toute la Judée, de même que Jérusalem
» avec le temple, restèrent désertes pendant soixante-dix an-
» nées. L'intervalle de temps qui s'est écoulé entre la captivité
» des dix tribus et la déportation des deux dernières, est de
» 130 ans 6 mois et 10 jours[1]. »

Le dernier paragraphe que nous venons d'emprunter à Josèphe a grand besoin de révision.

D'abord il n'est pas exact de dire que pendant soixante-dix ans la Judée et Jérusalem sont restées désertes. Il est certain en effet que Cyrus a mis fin à la captivité des soixante-dix ans, en l'an 537 av. J.-C. Si donc nous remontons de soixante-dix ans en arrière, nous tombons sur l'année 607 av. J.-C., dans laquelle le roi de Juda Joakim fut obligé de subir le joug de Nabuchodonosor. Jérusalem n'ayant été prise et saccagée qu'en 588, il s'est écoulé dix-neuf ans, sur les soixante-dix ans de la captivité, pendant lesquels Jérusalem a encore vu des rois de la race de David trôner dans leur palais. Ensuite le chiffre par lequel Josèphe représente l'intervalle compris entre la transportation des dix tribus d'Israël et celle des deux tribus du royaume de Juda, est-il digne de confiance? Vérifions le fait, en faisant abstraction, bien entendu, de la fraction six mois et dix jours qui se représente éternellement sous la plume de l'historien. Osée a été vaincu en l'an 721 av. J.-C., et les dix tribus ont été emmenées en Assyrie. A quel convoi de prisonniers déportés fait-il allusion? Le premier est parti en 607 av. J.-C., et les derniers en 584 et 583. Or, de 721 à 607 il y a 114 ans, et de la même date à 584 ou 583, il y en a 137 ou 138.

Nous nous dispenserons, quant à nous, de faire des rapprochements de dates qui n'ont pas eu une très grande importance,

1. A. J. X. IX, 7.

et nous nous contenterons d'apprécier très brièvement, et abstraction faite de toute considération religieuse, les événements généraux qui ont amené la ruine de la dynastie de David.

Après la sortie d'Égypte, les quarante années passées dans le désert furent loin de nuire à la race judaïque. Élevée à l'école de la misère et des privations, la nouvelle génération qui surgit pendant ces quarante années si dures forma une nation pleine de sève et d'énergie, que le législateur façonna le mieux qu'il put à la soumission ; puis lorsqu'il eut sous la main une armée vigoureuse, composée d'hommes exaltés par la foi religieuse, il la lança du haut du Mont-Nebo sur cette riche terre de Kenâan que Jéhovah lui avait promise en partage. Alors Moïse, dont le rôle providentiel était terminé, disparut au moment où la conquête sanglante allait commencer. A peine le deuil de la nation était-il accompli, que Josué la poussa tout entière sur la terre promise, où coulait le lait et le miel, splendide métaphore qui remplace la réalité car ce qui coula à flots, ce fut le sang des aborigènes.

Les Kenâanéens à peu près exterminés, sans pitié comme sans remords, les enfants d'Israël se distribuèrent la terre conquise, et les douze lignées des douze fils de Jacob eurent chacune son apanage.

Pendant un petit nombre de siècles qu'il est impossible d'apprécier avec la rigueur des chronologistes, le peuple d'Israël fut administré par des suffètes ou juges, dont l'histoire, nous l'avouons sans hésiter, ne nous paraît pas coordonnée d'une façon suffisamment claire, ou suffisamment précise, dans le livre dont la dernière page, ou mieux le dernier verset, semble nous montrer que ce livre n'est qu'un plaidoyer dissimulé en faveur de la monarchie.

Un beau jour Israël voulut se donner un roi, malgré l'indignation de Jéhovah qui prédit à son peuple qu'il s'en repentirait. Peu importait ! la royauté fut faite et Saül monta sur le

trône, pour aller périr sur la montagne de Gilboë, dans un massacre de guerre civile ; car à peine le roi fut-il créé, qu'on lui en opposa un autre, et cet autre fut David. Celui-là du moins fut un grand roi, mais un conquérant qui s'efforça d'étendre au loin les limites de ses états, et qui se couvrit d'assez de sang humain pour que Jéhovah lui refusât l'honneur de construire le temple où il voulait que son nom éternel fût adoré. C'était à Salomon, fils de David, que cet honneur sublime était réservé. Le temple de Jérusalem fut bâti et devint une des merveilles du monde.

A peine Salomon eut-il rendu l'âme, que ses fils se disputèrent la couronne. L'héritage de David fut immédiatement déchiré en deux lambeaux dont l'un devint le royaume d'Israël, avec Samarie pour capitale, et l'autre le royaume de Juda, avec sa métropole prédestinée Jérusalem. Tantôt amis, tantôt ennemis, les rois d'Israël et les rois de Juda semblèrent prendre à tâche de s'amoindrir et de descendre du rang suprême où les avait élevés David, leur aïeul. Si encore ils n'avaient eu d'autres ennemis qu'eux-mêmes ! Mais au nord le roi d'Aram ou de Damas les serrait de près ; à l'est, les Ammonites et les Moabites ; au sud, les Arabes et les Iduméens ; à l'ouest, les Philistins et les Phéniciens. Pourtant quelque réduit que fût le territoire des deux monarchies judaïques, territoire qui dans son ensemble ne représente guère plus de trois ou quatre départements de la France actuelle, la descendance de Jacob était de taille à faire tête à tous les ennemis qui l'entouraient. Pendant qu'elle s'épuisait à ces petites guerres de frontières, deux puissances colossales, comme les deux mâchoires d'un étau qui devait écraser tous ces petits états turbulents, s'apprêtaient à marcher l'une au-devant de l'autre, pour un duel de géants. L'Assyrie et l'Égypte allaient se disputer l'empire de l'Asie et de l'Afrique, et leur champ de bataille naturel devenait forcément la Syrie, avec l'ancienne terre de Kenâan. De proche en proche tous les petits états voisins de la terre judaïque furent absorbés. Tour à

tour, l'une des deux grandes puissances eut le dessus et les royaumes d'Israël et de Juda se virent réduits à se soumettre, tantôt à l'Égyptien, tantôt à l'Assyrien. Que devait-il sortir fatalement et promptement de la situation géographique de deux états aussi faibles? L'anéantissement politique dont ils ne tardèrent pas à mourir. Le plus heureux, ou mieux le plus belliqueux des deux adversaires, ignorant le système des annexions, commença par dévorer le royaume d'Israël qui était le plus rapproché de lui; puis vint le tour du royaume de Juda, qui, dans le danger, commit la faute de se jeter entre les bras de l'Égypte qui n'était plus assez puissante pour se protéger elle-même. Aussi le royaume de Juda paya-t-il promptement de sa ruine sa confiance mal placée.

En résumé les deux royaumes, fondés par les fils de Salomon, n'étaient plus viables du moment où ils se trouvaient étouffés entre deux colosses tels que l'Assyrie et l'Égypte, qui se disputaient la suprématie en Asie; et l'on conçoit que de pauvres roitelets aient commis, coup sur coup, des fautes qui devaient infailliblement les perdre. Telle nous semble être la cause de la chute du royaume de Juda. Telle cette cause ressort, indiscutable pour nous, de l'ensemble des faits que nous venons de raconter.

Maintenant revenons au récit des événements qui suivirent la chute de Jérusalem.

Nabuchodonosor, à son retour à Babylone, traînait avec lui le malheureux Sédékias auquel il avait fait crever les yeux; non content de cela, il le fit enfermer dans un cachot qu'il ne lui permit plus de quitter, jusqu'à son dernier jour. Lorsque ce prince fut mort, son vainqueur se souvint qu'il avait été roi, et il lui fit faire des funérailles dignes d'un roi.

Nous avons dit plus haut que tous les vases précieux consacrés au culte de Jéhovah avaient été enlevés du temple de Jérusalem; le roi de Babylone n'hésita pas à les distribuer aux temples de ses dieux. Tous les Juifs captifs furent internés dans le

pays de Babylone et le grand prêtre Josaddok, délivré de ses chaînes, fut rendu à la liberté [1].

Nabuchodonosor mourut après un règne de quarante-trois ans, laissant la couronne à son fils Evil-Mérodakh (563 ans av. J.-C.). Le premier usage que celui-ci fit de son autorité souveraine fut de délivrer le roi Joakhin qui, depuis trente-sept ans, gémissait dans les fers. C'était, aux yeux du nouveau roi de Babylone, réparer, autant qu'il le pouvait, une méchante action de son père. On se rappelle en effet que Joakhin, pour sauver Jérusalem et son peuple, s'était, avec ses femmes et ses enfants, livré spontanément à la générosité de Nabuchodonosor qui trahit la foi jurée et le maintint en prison [2].

Voici comment cette réparation tardive est racontée dans l'Écriture sainte (Rois II, XXV).

« v. 27. Ce fut dans la trente-septième année de l'exil de Joa-
» khin, le douzième mois, le vingt-septième du mois, qu'Evil-
» Merodakh, roi de Babel, retira de la prison, dans la première
» année de son règne, Joakhin, roi de Juda [3].

» 28. Il lui parla avec douceur, et mit son siège au-dessus des
» sièges des rois qui étaient avec lui à Babel.

» 29. Il lui fit changer ses vêtements de prisonnier, et il man-
» gea toujours auprès de lui, tout le temps de sa vie.

» 30. Et son entretien continuel lui fut donné de la part du
» roi, jour par jour, tout le temps de sa vie. »

Abilamarodakh (Evil-Mérodakh) (c'est Josèphe qui parle), mourut après avoir régné dix-huit ans (545 av. J.-C.), laissant le trône à son fils Niglisar qui resta quarante ans sur le trône. Sa mort aurait donc eu lieu 505 ans av. J.-C. Son fils Labosordakh lui succéda et ne régna que neuf mois ; il fut détrôné par

1. A. J. X, VIII, 7.
2. A. J. X, XI, 2.
3. Jérémie (chap. LII) donne la contre-partie à peu près textuelle de ces versets (v. 31 à 34). Au 31e verset, au lieu du 27 du mois on lit le 25e du mois, mais c'est là un désaccord bien peu important.

Baltazar qui, parmi les Babyloniens, portait le nom de Nabonandel. Ce fut à lui que Cyrus, roi des Perses, et Darius, roi des Mèdes, déclarèrent la guerre. Ce fut lui qui, dans un festin où il avait profané les vases sacrés de Jérusalem, eut la fameuse vision qui lui annonçait la ruine de Babylone, et qui ne put lui être expliquée que par le prophète Daniel[1].

Trois mots avaient été tracés sur la muraille de la salle du festin, par une main qui semblait sortir de cette muraille; ces trois mots Daniel les lut et les expliqua au roi de la manière suivante : « MANE : ce mot, dit-il, signifie en langue grecque ἀριθμός, » nombre, comme si Dieu avait compté le temps de ta vie et de » ton règne; et il ne t'en reste plus que bien peu. THEKEL : » c'est la même chose que σταθμός, poids; Dieu a pesé le temps » de ton règne et il indique qu'il est fini. PHARES : si tu tra- » duit ce mot en grec il signifie κλάσμα, fragment; Dieu va » donc mettre ton royaume en morceaux, et le partager entre » les Mèdes et les Perses[2]. »

La terrible prédiction s'accomplit bien promptement, car, peu de temps après, le roi et la ville furent pris par Cyrus, roi des Perses. Baltazar avait régné 17 ans[3].

1. A. J. X, XI, 2. — Daniel V, v. 1 à 20.

2. A. J. X, XI, 3. — Daniel V, v. 24 à 28. L'inscription expliquée par Daniel est ainsi donnée au verset 25 : מנא מנא תקל ופרסין. Le premier mot y est redoublé bien que, dans l'explication que contiennent les 3 versets suivants, nous ne retrouvions plus que les mots פרס, תקל et מנא. — Voici le teneur de la note ajoutée à la traduction du verset 26, par le savant Cahen : « מנא participe passé de מנה, » compter; תקל = שקל, il a pesé; ופרסין, et ils te briseront. Il y a peut-être ici une » allusion aux Perses. » Voici comment, d'après la tradition talmudique, on rapporte l'inscription si difficile à expliquer :

ממתוס
ננקפי
אאלרן

Les sages de Babylone, lisant chaque ligne séparément, n'ont pu rien y comprendre. Mais Daniel lut la première ligne de haut en bas, et il trouva מנא. La 2e ligne donne le même mot. Dans la 3e il trouva également, en descendant תקל et en rassemblant les lettres des 4 et 5e lignes il composa le mot ופרסין.

3. A. J. X, XI, 4. — Dans Daniel V, v. 30 nous lisons : « Et la même nuit Baltazar, roi des Chaldéens, fut tué. »

Nous avons trouvé tout à l'heure que, d'après les chiffres fournis par Josèphe, le règne de 9 mois de Labosordakh commença en 505 avant J.-C. Si Baltazar a régné 17 ans, il est mort en 488. Or nous savons de science certaine que c'est en 537 que Cyrus, devenu maître de Babylone, a rendu la liberté aux Juifs et que la captivité de 70 ans a été terminée. Il ne nous est donc pas possible d'accorder la moindre confiance à tout ce que nous venons d'emprunter à l'historien des Juifs. Celui-ci ajoute que Darius qui aida Cyrus à renverser le trône de Babylone, était son parent (μετὰ Κύρου τοῦ συγγενοῦς) et qu'il était âgé de soixante-deux ans, lors de la prise de cette ville immense. Il était fils d'Astyage, et portait parmi les Grecs un autre nom que celui de Darius. Il s'attacha le prophète Daniel qu'il emmena en Médie, où il le combla d'honneurs; car il fut l'un des trois satrapes auxquels il confia l'administration des 360 satrapies qu'il constitua dans ses vastes états[1].

Quel était ce Darius le Mède qui devint roi de Babylone? Voici ce qu'en dit le commentateur Rosensmller : « Darius le » Mède, appelé aussi dans Daniel (IX, v. 1), Darius fils d'Ahas- » verus, descendant des Mèdes, n'est autre que Cyaxare II dont » parle Xénophon, roi des Mèdes,. fils d'Astyage, oncle de Cy- » rus, et bientôt son beau-père, sous les auspices duquel eut » lieu la guerre contre les Assyriens. Ce Cyaxare, deuxième de » son nom, succéda à Belschasar (Balthazar); c'est le Labynithe » d'Hérodote, le Nabonide ou Abydenus de Berose. »

Pour nous Nabonid (Nabou-Nahid), descendant direct de Nabuchodonosor, et Balthazar, c'est le même personnage. Comment arranger tout cela? Il est évident qu'il y a, dans toute cette histoire, des confusions énormes qu'il sera toujours difficile d'éclaircir[2].

1. A. J. X, XI, 4. Il est clair que Josèphe a copié le livre de Daniel (VI, v. 1 à 3). Seulement nous trouvons ici que Darius avait constitué 120 satrapes au-dessus des quels étaient placés trois princes (סרכין), et que Daniel fut un de ces trois princes.

2. Dans un travail spécial sur la chronologie, nous avons essayé de résoudre ces

Josèphe, après avoir longuement raconté la haute faveur dont Daniel jouissait à la cour du roi des Mèdes, parle d'un monument insigne qui aurait été élevé par ses soins à Ecbatane; nous ne saurions mieux faire que de donner la traduction fidèle du passage relatif à ce monument : « Daniel fit bâtir à Ecbatane, » en Médie, une tour, chef-d'œuvre d'élégance et d'art, qui » existe encore intacte de nos jours, et qui excite l'admiration » de tous ceux qui la visitent, par son aspect récent qui est tel » qu'on la croirait achevée du jour même où on la voit... Il est » d'usage d'ensevelir dans cette tour les rois des Mèdes, des » Perses et des Parthes. Elle est confiée à la garde d'un prêtre » juif et cela a encore lieu de nos jours[1] »

Il est vraiment bien fâcheux que ce magnifique monument sépulcral, qui n'a peut-être jamais existé, ne se soit pas retrouvé, à Hamadan qui a remplacé l'antique Ecbatane.

Josèphe passe ensuite à l'appréciation des prophéties de Daniel; nous ne le suivrons pas sur ce terrain qui est en dehors du cadre que nous nous sommes proposé de remplir, et nous allons reprendre notre récit.

difficiles problèmes : mais nous n'osons nous flatter d'avoir dissipé toutes les obscurités. Ce travail est inséré dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (année 1850, tom. XIX, 1re partie).

1. A. J. X, XI, 7.

SECONDE PARTIE

RETOUR DE LA CAPTIVITÉ. CONSTRUCTION DU DEUXIÈME TEMPLE. RUINE DES ACHÉMÉNIDES. CONQUÊTE D'ALEXANDRE LE GRAND. DOMINATION DES LAGIDES ET DES SÉLEUCIDES.

Dans la première année du règne de Cyrus, année qui correspondait à la soixante-dixième comptée à partir du jour où commença la translation du peuple juif en Babylonie, Jéhovah eut pitié de la malheureuse race à laquelle il avait envoyé tant de douleurs et de calamités. Le prophète Jérémie, avant la ruine de Jérusalem, avait prédit qu'après avoir été les esclaves de Nabuchodonosor et de sa postérité, pendant soixante-dix années, les Juifs seraient ramenés dans leur patrie par l'ordre du Tout-Puissant, qu'ils réédifieraient le temple et qu'ils jouiraient de la même félicité qu'autrefois. Toutes ces promesses furent réalisées. L'esprit de Dieu en effet s'empara du cœur de Cyrus, et le força de publier dans l'Asie entière un décret dont voici la teneur : « Le roi Cyrus dit : Maintenant que le plus » grand des dieux m'a donné l'empire du monde, je crois que » ce Dieu est celui qu'adore la nation des Israélites. Ce Dieu » en effet, par ses prophéties, a fait connaître mon nom à » l'avance et il a prédit que ce serait moi qui rétablirais le tem- » ple de Jérusalem, dans le pays des Juifs[1]. »

Ce décret, évidemment arrangé par Josèphe, n'est pas semblable à celui dont le texte nous a été conservé par le livre d'Es-

1. A. J. XI, I. Il est clair qu'ici le décret, prêté à Cyrus par Josèphe, fait allusion à la prophétie d'Isaïe ; nous ne le devinerions pas d'ailleurs que notre historien, dans le paragraphe qui suit, ne laisserait à ce sujet aucun doute dans notre esprit.

dras ; nous ne pouvons donc nous dispenser de reproduire ce dernier[1].

« Ainsi, dit Coresch, roi des Perses ; Jéhovah, Dieu du ciel,
» m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a ordonné de
» lui bâtir un temple à Jérusalem, en Jébouda. Celui d'entre
» vous qui est de son peuple, que son Dieu soit avec lui, et qu'il
» monte à Jérusalem qui est en Jéhouda, et qu'il bâtisse le
» temple de Jéhovah, Dieu d'Israël ; c'est le Dieu de Jérusalem.
» Et quiconque restera dans tout endroit qu'il habite, que les
» gens de son endroit le soutiennent avec de l'argent, de l'or,
» des richesses et du bétail, en outre du don volontaire pour le
» temple d'Élohim, qui est à Jérusalem. »

Il semble que le dernier paragraphe concerne les indigents qui, faute de moyens pécuniaires pour rentrer en Judée, seraient forcés de rester en Babylonie. Il est fort curieux de retrouver dans le préambule des deux versions distinctes que nous venons de reproduire, presque tous les éléments du protocole habituel des décrets promulgués par les souverains Achéménides. Seulement la mention d'Ormuzd, le Dieu de ces princes, a été laissée de côté, aussi bien dans le texte de Josèphe que dans celui d'Esdras.

Maintenant reprenons le récit de Josèphe : Cyrus avait appris tout cela en lisant le livre des prophéties qu'Isaïe avait rédigées 210 ans auparavant. Celui-ci en effet annonçait que Dieu avait dit : « Je veux que Cyrus, que j'ai fait roi de nombreuses et
» grandes nations, renvoie mon peuple dans son pays, et recons-
» truise mon temple. » Cela fut prédit par Isaïe 140 ans avant la destruction du temple[2].

1. Esdras, v. 1 à 4.

2. Voici la teneur des versets mêmes d'Isaïe. « XLIV, v. 28. C'est moi Jéhavoh
» qui dis de Coresch, c'est mon pasteur ; il accomplira toutes mes intentions et dira
» de Jérusalem, qu'elle soit bâtie ! du temple, qu'il soit fondé !
» XLV, v. 1. Ainsi dit Jéhovah à son messie, à Coresch que je soutiens par sa droite
» pour abaisser devant lui les nations, etc. 4. En faveur de mon serviteur Jacob et

Cyrus, à la lecture de ce passage, fut saisi d'étonnement, en même temps que du désir d'accomplir ce qui était écrit. Il fit donc venir devant lui les plus illustres des Juifs qui se trouvaient à Babylone, et leur annonça qu'il leur accordait l'autorisation de retourner dans leur patrie et d'y relever les ruines de Jérusalem et du temple; qu'il les y aiderait de tout son pouvoir, et qu'en conséquence il manderait aux généraux et aux satrapes établis dans le voisinage de la Judée, d'avoir à leur fournir l'or et l'argent nécessaires pour la construction du temple, et de plus, les animaux indispensables pour les sacrifices [1].

Aussitôt que cette permission si ardemment désirée leur fut accordée, les principaux personnages des deux tribus de Juda et de Benjamin, avec les lévites et les prêtres, se mirent en route pour Jérusalem; mais beaucoup de leurs compagnons restèrent à Babylone, parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leurs propriétés.

Lorsque les émigrants furent arrivés, tous les amis du roi contribuèrent à l'envi, celui-ci avec de l'or, celui-là avec de l'argent, à la reconstruction du temple. D'autres lui offrirent des troupeaux et des chevaux en grand nombre, si bien que les sacrifices accoutumés recommencèrent comme si Jérusalem était redevenue florissante, comme si l'antique solennité du culte était remise en vigueur.

Cyrus fit plus encore et restitua aux Juifs les vases sacrés que Nabuchodonosor avait emportés à Babylone, après le pillage du temple. Ce fut Mithridate, son trésorier, qu'il chargea du soin de les reporter à Jérusalem, mais avec ordre de les remettre à la garde d'Abassar, chez qui ils devaient rester en dépôt, jusqu'au jour où le temple serait relevé, pour être ren-

» d'Israël mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai dénommé avant que tu ne » m'eusses connu.

» 5. Je suis Jéhovah et nul autre; hors moi, il n'y a pas de Dieu; je t'ai armé » avant que tu ne me connusses ».

1. A. J. XI, I, 2.

dus aux prêtres et aux chefs du peuple, ce jour-là seulement [1].

Sisinès et Sarabasanès [2] étaient les satrapes chargés de l'administration de la Syrie. Le roi Cyrus leur adressa la dépêche suivante :

« Cyrus, roi, à Sisinès et à Sarabasanès, salut ! J'ai permis aux » Juifs qui habitent mes états de rentrer, s'ils en avaient le dé- » sir, dans leur pays, de relever leur ville et de reconstruire à » Jérusalem un temple sur l'emplacement de l'ancien. J'y ai » envoyé mon trésorier Mithridate, et Zorobabel, prince des » Juifs, avec mission d'établir les fondations du temple et d'éle- » ver celui-ci, en lui donnant 60 coudées de hauteur et de lar- » geur. Ils y construiront trois maisons en pierre polie, et une » en bois du pays ; ils y construiront en outre l'autel sur lequel » ils sacrifient à leur Dieu. J'entends que toute la dépense reste » à ma charge. J'ai mis entre les mains de Mithridate, mon tré- » sorier, et de Zorobabel, prince de Juifs, tous les vases sacrés » que le roi Nabuchodonosor avait enlevés à l'ancien temple de » leur Dieu. Voici le nombre de ces vases [3].

» Rafraîchissoirs d'or.	50
» Id. d'argent. . . .	300
» Bassins d'or	40
» Id. d'argent	500
» Seaux d'or.	50
» Id. d'argent	500
» Vases à libations d'or.	30
» Id. d'argent. . .	300

1. A. J. XI, I, 3. — Esdras, I, v. 5 à 11. L'Abassar dont parle Josèphe, n'est autre que le prince Juif Cheschbasar, mentionné au verset 8 d'Esdras ; les versets 9 et suivants contiennent la curieuse énumération des vases sacrés rendus au culte de Jéhovah : c'étaient : 30 coupes d'or, 1,000 coupes d'argent, 29 couteaux, 30 bassins d'or, 410 bassins d'argent, 1,000 autres vases. — Tous les vases d'or et d'argent, ajoute l'écrivain sacré (verset 11), étaient au nombre de 5,400.

1. Ce Sisinès et ce Sarabasanès ont des noms bien voisins de ceux de Tatnaï et de Chetarboznaï dont nous aurons à parler plus loin. Il y a certainement là quelque confusion imputable à Josèphe, plutôt qu'au rédacteur du livre d'Esdras.

2. Il paraît assez étrange qu'une semblable énumération soit intercalée dans un décret royal.

» Bouteilles d'or	. . . .	30
» id. d'argent	. . . . . .	2400
» Grands vases	. . . .	1000 [1].

» Je leur rends tous les privilèges dont jouissaient leurs pères: » c'est-à-dire, en bestiaux, vin et huile, une valeur de 205,500 » drachmes, et 20,500 artabes [2] de farine de froment. J'ordonne » que tout cela soit pris sur les revenus de la Samarie. Les prê- » tres immoleront ces victimes à Jérusalem, suivant les rites de » Moïse, et pendant les cérémonies sacrées, ils prieront pour le » Roi et pour sa famille, et demanderont à Dieu que le royaume » des Perses n'ait pas de fin. Quiconque n'obéira pas à ces or- » dres, ou négligera de les exécuter, périra sur la croix, et ses » biens seront confisqués au profit du trésor royal. »

Le nombre total des Juifs qui rentrèrent de la captivité à Jérusalem est de 42,462 [3].

1. Le nombre total de ces ustensiles sacrés est 5,400, et il est très curieux de retrouver ici un total précisément égal à celui que nous fournit, sans justification, le verset 11 du ch. I d'Esdras.

2. L'artabe est une mesure équivalente à 55 litres.

3. A. J. XI. I. 3. Le livre d'Esdras, au chapitre II, verset 64, nous donne pour ce même nombre le chiffre 42,360 ; mais la différence est insignifiante. Le verset 2 du même chapitre nous donne la liste des dix chefs de la nation revenus avec Zorobabel ; c'étaient : Jesoua, Néhémie, Séraiah, Reahiah, Mardochée, Bilsan, Masphar, Bidjoui, Nahoum et Baânah. Au verset 65, les serviteurs et les servantes sont évalués au chiffre de 7,337. L'énumération précitée se retrouve dans le livre de Néhémie (VII, v. 6 à 69), mais avec quelques variantes dans les chiffres de détail, et dans les noms des individus ; ainsi par exemple les chefs de la nation revenus avec Zorobabel y sont appelés comme il suit :

« 7. Ceux qui sont venus avec Zorobabel sont : Jésouâ, Néhémiah, Azariâh, Râamiah, Nahman, Mardochée, Bilsan, Maspharat, Binoui, Nahoum, Baânah. »

Le IIe livre des chroniques (XXXV) contient, à propos du retour de la captivité, les versets suivants qui sont d'accord avec le passage parallèle d'Esdras.

« 20. Il (Nabuchodonosor) emmena en captivité ceux que le glaive avait laissés » de reste ; ils servirent d'esclaves à lui et à ses enfants, jusqu'à l'avènement du » royaume des Perses.

» 21. Afin d'accomplir la parole de Dieu, par Jérémie, jusqu'à ce que le pays eut » acquitté ses sabbats, tout le temps de sa désolation, il chôma jusqu'à l'accomplis- » sement de 70 ans.

» 22. Et dans la première année du roi Coresch (Cyrus), roi de Perse, pour ac- » complir la parole de Jéhovah, proférée par la bouche de Jérémie, Jéhovah ré- » veilla l'esprit de Coresch, roi de Perse : Jéhovah, Dieu du ciel, m'a donné tous

Les Juifs emmenés par Chechbasar se mirent immédiatement à l'œuvre. Les fondations du nouveau temple une fois jetées, la construction de l'édifice fut pousséeavec toute l'activité possible. Malheureusement les nations voisines des Juifs étaient loin de voir d'un bon œil des travaux qui annonçaient pour ainsi dire la résurrection, au milieu d'elles, d'un peuple actif et redoutable. Les Cuthéens surtout, que le roi Salmanasar avait établis en Samarie, à la place des tribus enlevées de vive force, les Cuthéens sortis de la Perse et de la Médie, avaient hérité de la haine que les sujets des rois d'Israël avaient vouée à ceux des rois de Juda ; aussi ne négligèrent-ils aucune intrigue pour entraver l'œuvre de reconstruction à laquelle on se livrait avec ardeur à Jérusalem. Ils adressèrent aux satrapes du roi et aux chefs qui présidaient aux travaux, mémoire sur mémoire, afin d'obtenir que la ville rivale ne fût pas relevée de ses ruines, et que le temple ne fût pas rebâti. Ces hauts personnages qui étaient largement entachés de la vénalité orientale, se laissèrent aisément corrompre par l'or des Cuthéens, et se chargèrent d'empêcher les Juifs de continuer leur double entreprise avec le zèle qu'ils avaient montré tout d'abord. Des obstacles de toute nature, et impossibles à prévoir, vinrent chaque jour entraver les travaux qui ne marchèrent plus qu'avec une extrême lenteur, lorsqu'ils ne furent pas complètement arrêtés. Cyrus, tout occupé de guerres lointaines, ignorait ce qui se passait à Jérusalem, et ayant dirigé une expédition contre les Massagètes, il y perdit la vie (en 529 av. J. C.).

Cambyse son fils lui succéda ; à peine était-il sur le trône, qu'il reçut une supplique qui lui était adressée par les Syriens, par les

» les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jéru-
» salem, en Juda. Qui parmi vous se trouve être de son peuple, que Jéhovah, son
» Dieu soit avec lui, et qu'il monte. »

Toutefois le prophète Jérémie est bien celui que concerne le verset 21. C'est Isaïe, et non plus Jérémie, qui devrait être mentionné dans le verset 22. Quant au verset 23, il est la copie à peu près textuelle des versets 2 et 3 du premier chapitre d'Esdras.

Phéniciens, les Ammonites, les Moabites et les Samaritains; elle était ainsi conçue: « Seigneur, tes serviteurs, Rathymos l'histo-
» riographe, Sémélias le grammate, et tous les membres du con-
» seil de Syrie et de Phénicie, exposent ceci: Il est nécessaire, ô Roi,
» que tu saches que les Juifs déportés autrefois à Babylone, sont
» rentrés dans notre pays, y rebâtissent leur ville rebelle et mé-
» chante, en restaurent les portes et les murailles, et y construi-
» sent un temple. Sache bien que s'ils en viennent à bout, ils
» ne te paieront plus de tribut, n'exécuteront plus tes ordres et
» seront plus près d'ordonner que d'obéir. En conséquence, pen-
» dant qu'ils sont en train de travailler à leur temple, il nous
» semble bon de te prévenir, ô Roi, et de ne rien négliger pour
» que tu consultes les archives de tes ancêtres. Tu y trouveras en
» effet la preuve que les Juifs ont toujours été des rebelles, et
» des ennemis du trône, aussi bien que leur ville qui, pour cette
» raison, a mérité d'être dévastée. Il nous a paru que c'était
» notre devoir de t'instruire de ce que peut-être tu ignores:
» c'est que si cette ville se relève et se fortifie, la route vers la
» Phénicie et la Syrie te sera désormais fermée [1]. »

A la lecture de cette dénonciation, Cambyse, qui était d'un naturel emporté, se montra fort irrité, et répondit aussitôt en ces termes: « Le roi Cambyse à Rathymos l'historiographe, à Be-
» samos et à Sémélias le grammate, et à tous leurs compa-
» gnons, et aux habitants de la Samarie et de la Phénicie, fait sa-
» voir ceci: Après lecture de la lettre que vous m'avez adressée,
» j'ai donné l'ordre de consulter les archives de mes ancêtres.
» Il y a été trouvé que cette ville a été perpétuellement l'ennemie
» des rois, et que sa population n'a cessé d'être la cause de sé-

1. A. J. XI. II. 1. — Esdras IV, v. 1 à 16. La teneur de la dénonciation est à peu près identique avec celle que nous fournit Josèphe, mais les noms des rédacteurs sont: Réhoum, Baal-Thaâm (le maître du goût) et Chamsi le grammate; de plus, c'est au roi Artaxerxès, ארתחששתא, qu'elle est adressée. Il semble que la version de Josèphe soit plus vraisemblable, quant au nom du monarque dont il est question, car aucun des trois rois du nom d'Artaxerxès ne peut figurer ici. Je l'ai, démontré ailleurs. (Cfr. mon étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie.)

» ditions et de guerres. Nous avons reconnu que leurs rois
» avaient été puissants et violents, et avaient levé des impôts
» sur la Syrie et la Phénicie ; c'est pourquoi j'ai ordonné que les
» Juifs fussent empêchés de reconstruire leur ville, afin que
» leur perversité envers les rois ne devienne pas plus grande
» qu'elle n'a été jusqu'ici [1]. »

Aussitôt qu'ils eurent en mains la dépêche royale, Rathymos et Sémélias le grammate, et tous leurs collègues, montèrent à cheval et se rendirent en toute hâte à Jérusalem, avec une grande troupe d'hommes armés ; là ils forcèrent les Juifs de suspendre les travaux de réédification de la ville et du temple. Pendant neuf années consécutives, tout fut arrêté, et l'œuvre resta interrompue jusqu'à la 2e année du règne de Darius, roi des Perses, année dans laquelle Zorobabel vint à Jérusalem. Cambyse en effet resta six ans sur le trône, et après avoir conquis l'Égypte, il vint, au retour de cette expédition, mourir à Damas [2].

Nous venons de raconter en gros, d'après Josèphe, les événements accomplis depuis la 1re année du règne de Cyrus, jusqu'à la 2e de Darius, fils d'Hystaspe. Nous espérons qu'il ne paraîtra pas dénué d'intérêt de reprendre maintenant à l'aide du livre d'Esdras et de celui de Néhémie, le récit de ce qui s'est passé à Jérusalem, depuis la fin de la captivité des 70 ans, et lors de la réédification du temple (529 av. J. C.). D'ailleurs c'est l'histoire de la nation juive, et non celle des monarques perses, que nous entendons écrire, et à ce titre nous ne saurions nous dispenser de revenir en arrière, et de donner les détails importants que nous avons le bonheur de posséder, grâce aux écrivains sacrés.

Nous avons vu que le chiffre des exilés revenus en Judée était de 42,360, en outre de 7,337 serviteurs des deux sexes ; une

1. A. J. XI. II. 2. — Esdras, IV, v. 18 à 22. Josèphe fait ici des mots Bâal-Thaam constituant le titre officiel de Réhoum, un personnage distinct ; nous ne doutons pas que ce ne soit à tort.

2. A. J. XI. II. 2. — Esdras. IV, v. 23 et 24. L'interruption des travaux de Jérusalem eut donc lieu vers 530 ou 529 av. J.-C.

troupe de chanteurs et de chanteuses, composée de 200 personnes, les accompagnait. Ce qui est piquant, c'est de pouvoir fournir le nombre des bêtes de somme de toute espèce, ramenées par cet immense convoi d'hommes. Ils n'avaient que 736 chevaux, 245 mulets, 435 chameaux et 6720 ânes [1].

On voit donc que le plus grand nombre des voyageurs marchait à pied, et que, dès lors, il leur a bien fallu deux ou trois mois pour venir de Babylone à Jérusalem. Aussitôt arrivés, le zèle religieux des émigrants se manifesta par les dons volontaires qu'ils offrirent à l'envi pour subvenir aux frais de la reconstruction du temple et au rétablissement du culte. Le trésôr public perçut en or 6,100 dariques, en argent 500 mines, et cent robes sacerdotales [2].

Toutefois le premier soin des exilés une fois rentrés en Judée, fut de reprendre possession de leurs anciennes propriétés et chacun, à quelque classe qu'il appartînt, s'en fut habiter la ville dont il était originaire [3].

Le septième mois après le retour (521 av. J. C.), le peuple entier se réunit à Jérusalem, pour assister à la consécration du nouvel autel des holocaustes, et célébrer la fête des tabernacles.

Le grand prêtre Josaddok, dont Nabuchodonosor avait respecté les jours, après le meurtre de Sareyah son père, ne vivait plus, et c'était Josuë, son fils, qui était rentré à Jérusalem à la tête des exilés, pour reprendre les fonctions de Souverain Pontife, qui lui appartenaient par droit de naissance. Ce Josuë, aidé de ses frères les Cohénim, et de Zorobabel, fils de Schaltiel, avec ses frères, avait relevé l'autel, suivant toutes les prescriptions de

1. Esdras. II. v. 65 à 67.

2. Esdras. I. v. 68 et 69. Cette énumération de dons volontaires se retrouve, avec des variantes importantes, dans le livre de Néhémie (VII, v. 70 à 72). Ainsi Néhémie lui-même aurait donné, en or 1,000 dariques, 50 bassins et 130 tuniques sacerdotales ; nous verrons que tout cela n'eut lieu que beaucoup plus tard. D'autres chefs de famille donnèrent 20,000 dariques, et 2,200 mines d'argent ; enfin le reste du peuple aurait donné 20,000 dariques d'or, 2,000 mines d'argent et 67 tuniques sacerdotales.

3. Esdras, II. v. 70.

Moïse, et à partir de la fête des tabernacles qui tombait le 1[er] jour du 7[e] mois après le retour, les sacrifices quotidiens furent rétablis pour continuer sans interruption.

Le nouveau temple n'était pas encore fondé [1] ; mais l'on s'en occupa activement à partir de ce moment, grâce à l'insistance des prophètes Haggée et Zacharie. Des tailleurs de pierre et des charpentiers furent rassemblés, et reçurent une solde en argent. Des Sidoniens et des Tyriens furent engagés aussi, moyennant un salaire en vivres, pour aller chercher au Liban des bois de cèdre, qu'ils devaient amener dans le port de Japho (Jaffa), suivant la teneur de l'édit concédé par Cyrus [2].

Six mois plus tard, Zorobabel et le grand prêtre Josuë, fils de Josaddok, confiaient aux lévites âgés de 20 ans et au-dessus, l'œuvre de reconstruction du temple, à laquelle ils pouvaient seuls prendre une part effective. Le travail commença et lors que les fondations furent posées, les cohenim revêtus de leurs ornements sacerdotaux, se réunirent avec leurs trompettes, aux lévites fils d'Assaph, portant leurs cymbales, pour célébrer les louanges de Jéhovah, comme on l'avait fait du temps du roi David. Tous entonnèrent les hymnes d'actions de grâces, auxquelles le peuple répondit par ses acclamations d'allégresse, parce que le temple de Jéhovah était enfin fondé.

Mais tous étaient loin de prendre part à cette joie bruyante ; parmi les prêtres, les lévites et les chefs de famille, il y avait des vieillards, qui avaient vu de leurs yeux l'ancien temple, et qui gémissaient en le comparant, dans leur souvenir, au temple si pauvre qu'il leur était permis de rebâtir. Heureusement les cris de joie du peuple couvrirent les gémissements intempestifs de ceux qui s'affligeaient.

Les voisins de la Judée, ces ennemis nés du Judaïsme, ne pouvaient voir sans envie la renaissance de Jérusalem. Entraver à tout prix le nouvel essor de la nation revenue de l'exil, fut

1. Esdras. III, v. 1 à 6. (720 av. J.-C.)
2. Esdras. III, v. 7. et V, v. 1 et 2.

aussitôt le but qu'ils se proposèrent. Chose étrange! il paraît certain que là reconstruction du temple fut surtout ce qui excita la jalousie. « Les adversaires de Juda et de Benjamin, dit le livre » d'Esdras[1], ayant appris que les fils de l'exil bâtissaient un » temple à Jéhovah Dieu d'Israël, vinrent trouver Zorobabel et » les chefs de famille et leur dirent : Nous bâtirons avec vous ; » car autant que vous, nous voulons honorer votre Dieu, puis- » que c'est à lui que nous offrons des sacrifices, depuis le temps » d'Asarhaddon, roi d'Assyrie, qui nous amena ici. Zorobabel, » le grand prêtre Josuë et les chefs de famille les éconduisirent » en leur répondant: Ce n'est pas votre affaire de bâtir avec nous » le temple de notre Dieu ; nous seuls nous construirons le » temple de Jéhovah, Dieu d'Israël. C'est l'ordre que nous » avons reçu de Cyrus, roi de Perse. »

Cette tentative ouverte ayant échoué, les intrigues secrètes recommencèrent. Tout en essayant de l'intimidation, on eut recours aux dénonciations que l'on obtenait à prix d'or des administrateurs du pays. De Cyrus à Darius cette persécution avait été continuelle. Les premiers délateurs soudoyés des Cuthéens, car c'est bien de ceux-ci que partait le coup, furent Baslam, Mithradate et Thobel, qui envoyèrent au roi Artaxerxès[2] (lisez : Cambyse, 529 av. J.-C.) une lettre conçue en écriture et en langue araméennes. Puis ce fut le tour de Réhoum l'historiographe, (Bâal-Thâam), et de Chamsi le grammate, parlant au nom de la nation Cuthéenne transplantée de Médie en Samarie[3].

Leur dépêche a été reproduite plus haut, à propos du récit de Josèphe qui l'a transcrite presque textuellement, en nous en faisant connaître les fâcheuses conséquences. Le récit du livre

1. Esdras. IV, v. 1 et suivants.

2. Esdras. IV, v. 7. Il doit y avoir ici ainsi que nous l'avons déjà dit, une errreur de nom, c'est à Cambyse et non à un Artaxerxès, que ces dépêches furent adressées.

3. Esdras. IV, v. 10. Dans ce verset, il est dit que ces Cuthéens furent envoyés en Samarie par le grand et magnifique Asnafar (אסנפר) Est-ce le nom d'un Satrape de Salmanasar ? Est-ce un surnom de Salmanasar lui-même ? nous l'ignorons.

d'Esdras ne différant en rien d'essentiel de celui de l'historien des Juifs, il serait superflu de le donner de nouveau. et nous nous bornerons à en présenter ici la conclusion (IV. v. 24). « Alors » l'ouvrage du temple de Dieu fut interrompu, jusqu'à la 2e an- » née du règne de Darius, roi de Perse. »

Ce fut à cette époque que Tatnaï[1] gouverneur, pour le roi de Perse, de tout le pays au delà de l'Euphrate, et par conséquent de la Judée, accompagné de Chetar-Boznaï, et de quelques autres grands officiers, se rendit à Jérusalem. Probablement les Juifs avaient tenu médiocrement compte de l'interdiction royale, et ils avaient continué l'œuvre de la reconstruction de leurs remparts et de leur temple, mais petitement et sans bruit, avec l'espérance que leur travail passerait inaperçu.

L'arrivée de Tatnaï fut un coup de foudre. — Qui vous a donné l'autorisation de bâtir ce temple et ces murailles, leur dit-il? — Quel est le nom des hommes qui font faire ces constructions? — Nous ne savons par quels moyens les Juifs réussirent à obtenir que leur œuvre fût continuée, en attendant la décision du roi; toujours est-il que les travaux ne furent pas interrompus, jusqu'à l'arrivée du décret demandé[2].

Probablement la chose se passa comme elle se passe d'ordinaire en Orient. Tatnaï se laissa gagner à prix d'argent, et ferma les yeux, tout en adressant au souverain le rapport dont la teneur suit:

« A Darius, le Roi, paix parfaite! On fait savoir au Roi que » nous sommes allés au pays de Juda, au temple du Grand » Dieu. Il est construit de lourdes pierres; le bois est placé dans » les murailles, ce travail marche rapidement et réussit en leurs » mains. Nous avons interrogé les anciens et nous leur avons » dit: Qui vous a donné l'ordre de bâtir ce temple, et de relever » ces murailles ? Nous leur avons aussi demandé leurs noms,

1. Nous avons déjà fait observer que le Sisinès et le Sarabasanès de Josèphe ne pouvaient être que le Tatnaï et le Chetar-Boznaï du livre d'Esdras.

2. Esdras. V, v. 3 à 5. (520 av. J.-C.).

» pour t'en faire part, afin que nous eussions par écrit les noms
» des hommes qui sont à leur tête. Voici la réponse qu'il nous
» ont faite, disant : Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel
» et de la terre, et nous rebâtissons un temple qui avait été bâti
» il y a bien des années, et qu'un grand roi d'Israël avait élevé
» et achevé. Toutefois depuis que nos pères ont irrité le Dieu
» du ciel, il les a livrés en la main de Nabuchodonosor, roi de
» Babylone, le Chaldéen, qui a détruit ce temple et exilé le
» peuple à Babylone. Mais dans la 1re année de Cyrus, roi de
» Babylone, le roi Cyrus donna l'ordre de rebâtir ce temple de
» Dieu. Le roi Cyrus retira du palais de Babylone les vases d'or et
» d'argent du temple de Dieu, et les remit à celui qui se nomme
» Chechbasar et qu'il a institué gouverneur (ces vases Nabu-
» chodonosor les avait pris au temple de Jérusalem et les avait
» apportés au temple de Babylone). Il lui avait dit : Prends ces
» vases, va, porte-les au temple de Jérusalem ; le temple de
» Dieu sera rebâti à sa place. Là-dessus Chechbasar vint et posa
» les fondations du temple de Jérusalem. Depuis lors jusqu'à
» présent on le bâtit, mais il n'est pas encore achevé. Plaise au
» Roi qu'on recherche dans les archives royales, là-bas à Baby-
» lone, s'il existe l'ordre donné par le roi Cyrus de rebâtir le
» temple de Dieu à Jérusalem, et que le roi nous fasse connaître
» sur cela sa volonté[1]. »

La réponse de Darius ne se fit pas attendre. Par son ordre les archives royales furent consultées, et l'on retrouva à Akhméta, en Médie (Ecbatane, sans doute) un rouleau qui portait le titre de *note* et contenait ce qui suit :

« Dans la 1re année du roi Cyrus, le roi Cyrus a ordonné, au
» sujet du temple de Dieu, à Jérusalem : Le temple de Dieu
» sera rebâti, comme lieu de sacrifice, les fondations en seront
» solides. La hauteur sera de 60 coudées. Il y aura trois salles
» de lourdes pierres et une de bois, et les dépenses seront sup-

1. Esdras. V, v. 7 à 17.

» portées par la maison du Roi. Et les vases d'or et d'argent du » temple de Dieu, que Nabuchodonoser a tirés du temple de » Jérusalem et transportés à Babylone, seront rendus et » replacés au temple de Jérusalem, remis à leur place, et dépo- » sés dans le temple de Dieu [1].

Après la transcription de cette note importante, la dépêche de Darius continuait de la manière suivante :

« Ainsi donc, vous, Tatnaï, gouverneur du pays au delà du » fleuve, Chetar-Boznaï, et vos compagnons, tenez-vous à l'écart ; » laissez continuer l'œuvre du temple de Dieu ; que les chefs et » les anciens des Juifs, bâtissent ce temple de Dieu à sa place. » Voici ce que j'ordonne, touchant la conduite que vous avez à » tenir à l'égard des anciens des Juifs, pour la construction de » ce temple de Dieu. Les frais leur seront promptement remis » sur les revenus royaux d'au delà du fleuve, pour qu'ils » n'éprouvent aucun retard. Tout ce dont ils auront besoin, » comme jeunes taureaux, béliers et moutons, pour les holo- » caustes offerts au Dieu du ciel, comme froment, sel, vin et » huile, suivant les prescriptions des prêtres de Jérusalem, leur » sera livré, jour par jour, sans faute, afin qu'ils offrent des » sacrifices agréables au Dieu du ciel, et qu'ils prient pour la vie » du Roi et de ses fils. J'ordonne que quiconque altèrera cet » édit, une pièce de bois sera retirée de sa maison et dressée. » Il y sera attaché et sa maison sera réduite en cendres, pour ce » crime. Que le Dieu qui y a fait résider son nom, renverse tout » Roi et tout peuple qui étendra la main pour changer, pour » détruire ce temple de Dieu, à Jérusalem. Moi, Darius, j'ai » donné un ordre ; qu'il soit promptement exécuté [2]. »

Tatnaï et Chétar-Baznaï s'empressèrent d'obéir ; à partir de ce moment tout marcha à souhait, et le 3 du mois d'Adar de l'an VI de Darius, le temple de Jérusalem fut achevé (515 av. J.-C.). L'inauguration fut faite avec une grande solennité : cent tau-

1. Esdras. VI, v. 1 à 5.
2. Esdras. VI, v. 6 à 12 (520 av. J.-C.).

reaux, deux cents béliers, quatre cents moutons et douze boucs, comme victimes expiatoires, y furent immolés [1].

Ce fut beaucoup plus tard, dans la VII[e] année du règne d'Artakhsaschtah (c'est certainement d'Artaxerxès II, Mnémon, qu'il s'agit et non de Xerxès, comme le prétend Josèphe), Esdras vint en Judée à la tête d'une troupe nombreuse de Juifs qui regagnaient joyeusement leur patrie. Ils mirent quatre mois à parcourir la longue et pénible route de Babylone à Jérusalem; car partis le 1[er] du 1[er] mois de l'an VII d'Artakhsaschtah, ils n'arrivèrent que le 1[er] du 5[e] mois au but de leur voyage [2].

Esdras était porteur d'une lettre du roi, autorisant tous les Juifs répandus dans ses États, à rentrer dans leur pays. Cette lettre l'investissait en outre des pouvoirs nécessaires pour instituer des fonctionnaires et des juges chargés d'administrer ses compatriotes; et elle l'autorisait à se faire remettre à première réquisition, par les receveurs du tribut établis au delà de l'Euphrate, jusqu'a cent kor [3]. de froment, cent bath de vin, cent bath d'huile, et du sel à discrétion. Enfin ce même rescrit royal affranchissait tous ceux qui appartenaient au service du temple, tels que prêtres, lévites, chanteurs, portiers, néthinim (serviteurs des lévites) et autres employés du temple, de toute contribution ou redevance quelconque [4].

Le chapitre VIII du livre d'Esdras donne l'énumération des hommes qui l'accompagnèrent, lors de son retour à Jérusalem. Ils étaient au nombre de 1854. Il est à remarquer qu'il n'entre pas une seule femme dans cette énumération. Le Roi des Perses, les membres de son conseil, et les grands officiers de sa couronne, avaient fait don volontaire au temple de Jéhovah, de métaux et de vases précieux, destinés au culte, et qu'Esdras fut chargé de transporter à Jérusalem. Le même chapitre VIII en

1. Esdras. VI, v. 13 à 22.
2. Esdras. VII, v. 1 à 9 (397 av. J.-C.).
3. Kor; c'est une mesure hébraïque de la capacité du bath, équivalant à 180 litres, 88.
4. Esdras. VII, v. 12 à 26.

évalue le poids de la manière suivante : six cent cinquante kikar d'argent [1], six cents kikar en vases d'argent et cent kikar d'or, vingt coupes d'or de mille dariques, et deux vases d'airain resplendissant, précieux comme l'or.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, tout ce monde quitta Babylone le 1er du mois de l'an VII d'Artaxerxès II, et vint camper sur les bords du fleuve Ahouah. Quel est ce fleuve ? Nous l'ignorons. Serait-ce là un nom particulier de l'Euphrate ? c'est possible. Quoi qu'il en soit, le fleuve fut franchi, le 12 du premier mois, et le voyage des émigrants ne fut plus interrompu jusqu'à Jérusalem, où ils immolèrent à Dieu, en actions de grâces, douze taureaux, quatre-vingt-seize béliers, soixante-dix-sept moutons et douze boucs, comme victimes expiatoires [2].

Toute l'allégresse que le succès de son voyage causait à Esdras, fut promptement dissipée ! Pour lui, le zélé observateur de la loi mosaïque, il y avait une triste nouvelle à apprendre et elle lui arriva bientôt. Les chefs de la nation rentrés avant lui en Judée, vinrent le trouver et l'avertirent que ceux qui étaient revenus de la captivité, les prêtres et les lévites, aussi bien que les hommes du peuple, avaient contracté des alliances prohibées avec des femmes des nations païennes du pays, telles que les Kénâanéens, les Hethéens, les Périzéens, les Jébuséens, les Ammonites, les Moabites, les Égyptiens et les Amorites. A cette révélation, Esdras déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux et la barbe, et resta comme anéanti, pendant plusieurs heures, sous le poids de tant d'impiété. Au sacrifice du soir, il sortit de sa torpeur, acheva de déchirer ses habits, et fit à haute voix à Jéhovah la confession du crime commis par ses compatriotes [3].

Les assistants se sentirent pris d'émulation et jurèrent de chasser de chez eux leurs femmes et leurs enfants qui n'en

1. Le Kikar pesait 18,088 grammes. Esdras. VIII, v. 1 à 27.
2. Esdras. VIII, v. 28 à 36 (397 av. J.-C.).
3. Esdras. IX, v. 1 à 15 (397 av. J.-C.).

pouvaient mais! Toute la nation fut alors convoquée à Jérusalem, le vingtième jour du neuvième mois (c'est-à-dire quatre mois et deux jours après l'arrivée d'Esdras, ce qui semblerait prouver que cette répudiation en masse ne fut pas consentie avec une très grande facilité). L'Assemblée décida qu'une commission, à la tête de laquelle siégerait Esdras lui-même, serait chargée d'une aussi délicate affaire, et il fallut deux mois entiers à cette commission, pour venir à bout de décider les délinquants à rompre leurs mariages illégaux [1].

Maintenant revenons en arrière et empruntons à Josèphe quelques détails qui nous prouveront que ses récits, sur l'histoire de ce temps, méritent d'être pris en très sérieuse considération.

Josèphe nous raconte qu'après la mort de Cambyse, les Mages usurpèrent le souverain pouvoir qu'ils conservèrent pendant une année entière; au bout de ce temps, ils furent renversés, et Darius fils d'Hystaspe, reçut la couronne (521 av. J.-C.) par le vote unanime des sept ordres des Perses, οἱ λεγόμενοι ἑπτὰ οἶκοι τῶν Περσῶν [2].

La célèbre inscription trilingue de Behistoun, acquise à la science depuis un petit nombre d'années, nous a conservé une des plus belles pages de l'histoire d'Orient, à cette époque reculée. C'est Darius fils d'Hystaspe, lui-même, qui semble en avoir été le rédacteur, et les faits qu'elle nous révèle ont eu entre autres précieux résultats celui de montrer une fois de plus qu'Hérodote, que l'on a dédaigneusement affublé du titre de *Père de la fable*, a des droits incontestables au titre beaucoup plus honorable de *Père de l'Histoire*.

Il n'était pas possible que cette inscription consacrée tout entière à raconter l'histoire de Darius, ne fît pas mention de l'usurpation passagère des Mages; aussi y voyons-nous sur une tablette particulière en bas-relief, le chef des Mages terrassé sous le talon de Darius et accompagné d'une légende ainsi

1. Esdras. X. v. 1 à 44. (397 av. J-C.)
2. A. J. XI. III. 1.

conçue : Celui-ci est Gomatah le Mage qui a menti, disant : Je suis Smartiyah, Roi.....

Ce Gomatah, c'est le faux Smerdis, dont le véritable nom, ainsi que nous venons de le dire, était Smartiyah.

Mais continuons à lire Josèphe. Darius pendant qu'il était encore de condition privée, avait conçu le projet ambitieux de s'emparer du trône des Perses, et il avait fait à Dieu le vœu de restituer au temple de Jérusalem tout ce qui pouvait rester encore de vases sacrés, provenant du pillage de ce temple, s'il réussissait dans ses desseins. Aussitôt qu'il eut reçu la couronne, Zorobabel qui depuis longtemps était lié d'amitié avec le nouveau Roi, et qui avait été un prince des Juifs rentrés dans leur patrie, Zorobabel s'empressa de partir de Jérusalem, et d'apporter ses félicitations à Darius; celui-ci sensible à cette preuve d'affection, chargea Zorobabel, avec deux autres personnages, de la garde spéciale de sa personne, et il combla des plus grands honneurs son ami qui, du reste, avait compté sur cette bienveillance du souverain [1].

Ici nous nous dispenserons de copier notre historien, et de lui emprunter la longue narration qu'il fait, à propos de la question proposée par le monarque à ses trois satellites, pendant une nuit d'insomnie, qui suivit un immense festin donné dans la 1re année de son règne à tous ses parents, aux grands personnages de sa cour, aux princes des Mèdes, aux satrapes des Perses, aux Toparques qui gouvernaient en son nom, depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie, et aux généraux d'armée répandus dans les 127 satrapies de son empire immense. La question était celle-ci : Qui a le plus de puissance du vin, de la royauté, des femmes et de la vérité ? Les prérogatives les plus magnifiques étaient réservées à celui des trois qui résoudrait la question, avec le plus de raison et de sagesse [2].

Le lendemain Darius reçut en audience solonnelle les réponses

1. A. J. XI. III. I.
2. A. J. XI. III. 2.

qu'il avait provoquées. Des deux premiers, l'un pencha pour le vin, et le second pour la royauté. Lorsque le tour de Zorobabel fut venu, il commença par exalter la puissance des femmes, pour en venir à mettre bien au-dessus de cette puissance, celle de la vérité [1].

Le succès de Zorobabel fut complet; tous les assistants s'écrièrent qu'il avait remporté le prix, et Darius enchanté lui dit de lui demander la grâce qu'il voudrait, en outre de toutes les récompenses qu'il avait lui-même spontanément promises. Zorobabel saisit l'occasion avec le plus vif empressement, et rappela au roi le vœu par lequel il s'était lié, lorsqu'il aspirait à la royauté.

— Tu as promis de relever Jérusalem, d'y rétablir le temple de Jéhovah, et de restituer à ce temple les vases sacrés que Nabuchodonosor en a enlevés. Accomplis fidèlement ton vœu, voilà la grâce que je te demande, pour user de la faculté que tu as daigné m'accorder [2].

Darius se leva, embrassa Zorobabel et lui accorda sur-le-champ sa requête; l'ordre fut envoyé à tous les Toparques et à tous les satrapes, de faire escorte à Zorobabel et à ses compagnons qui se rendaient à Jérusalem, pour relever cette ville de ses ruines.

Les gouverneurs de la Syrie et de la Phénicie furent chargés, par dépêches expresses, de faire couper dans le Liban et de transporter à Jérusalem, tout le bois de cèdre nécessaire aux constructions. Tous ceux des captifs désireux de retourner à Jérusalem, furent rendus à la liberté, par un décret spécial, qui les exemptait de toute espèce d'impôts. Les Iduméens, les Samaritains, et les Assyriens reçurent l'ordre de remettre entre les mains des Juifs, toutes les bourgades juives qu'ils détenaient, et, qui plus est, de contribuer, pour une somme de cinquante talents, aux frais de la reconstruction du temple. Les Juifs reçurent en outre la faculté de se livrer à toutes les prescriptions de la loi relative

1. A. J. XI. III. 3 à 6.
2. A. J. XI. III. 7.

au culte de leurs pères. Tous les ornements sacerdotaux et tout le mobilier sacré devaient être confectionnés aux frais du trésor royal, aussi bien que les instruments de musique avec lesquels les lévites célébraient les louanges du Très Haut. Les gardiens de la ville et du temple devaient recevoir des apanages en terres, avec les émoluments nécessaires pour subvenir aux besoins de la vie. Enfin ce qui restait à Babylone de vases sacrés provenant de Jérusalem y fut renvoyé. En un mot Darius acheva l'œuvre de réparation que Cyrus avait commencée, dix-sept ans auparavant [1].

Josèphe donne ensuite quelques détails sur la marche de la colonne des émigrants, voyageant sous la protection d'une escorte envoyée par Darius, et se livrant à l'explosion de sa joie, pendant toute la durée du trajet [2].

Puis viennent des chiffres ayant la prétention de nous faire connaître le nombre des Juifs de la tribu de Juda et de Benjamin qui rentrèrent à Jérusalem et dans le pays avoisinant, sous la conduite de Zorobabel. De ces chiffres évidemment empruntés au livre d'Esdras, quelques-uns ont été copiés très exactement, tandis que d'autres semblent n'avoir pu être écrits que par un insensé ! Heureusement nous pouvons nous en prendre aux copistes et exonérer Josèphe de la responsabilité que feraient peser sur sa véracité ces chiffres fabuleux. Ainsi, par exemple, notre historien veut-il donner à ses lecteurs le total des membres âgés de plus de douze ans, des tribus de Juda et de Benjamin, qui rentrèrent cette fois en Judée? il écrit, sans sourciller, qu'il y en avait 462 myriades, et 8000, c'est-à-dire 4 millions et 628 mille !!!

Le livre d'Esdras (II, v. 64), ainsi que nous l'avons vu, dit 42,360. Les lévites, dit Josèphe, étaient au nombre de 74 ; le livre d'Esdras (II, v. 40) dit 47 ; ici les unités ont remplacé les dizaines et réciproquement ; la masse des femmes et des enfants, dit Josèphe, comptait 40,742 âmes ; le livre d'Esdras n'en parle pas.

1. A. J. XI. III. 8.
2. A. J. XI. III. 9.

Puis venaient des gens se prétendant Israélites, mais qui ne pouvaient, généalogie en main, prouver qu'ils avaient raison. Ils étaient au nombre de 662. Le livre d'Esdras (II, v. 60) en compte 652; il n'y a donc qu'une dizaine de différence. Parmi les prêtres, dit Josèphe, il y en eut environ 525 qui furent dépouillés du sacerdoce, parce qu'ils ne purent établir l'origine des femmes qu'ils avaient épousées. Le livre d'Esdras (II, v. 61 et 62) parle de ces prêtres déchus, mais sans en donner le nombre. Les serviteurs qui suivaient la colonne étaient au nombre de 7,337 ; le livre d'Esdras (II, v. 65) donne exactement le même chiffre. Les chanteurs étaient au nombre de 245 ; le livre d'Esdras (II, v. 65) dit 200 seulement, et il est évident que Josèphe, pour trouver son chiffre de 245, a copié, dans le verset suivant, le nombre 245 des mulets de la colonne. Voilà, on en conviendra, une singulière confusion ! Les chameaux étaient au nombre de 435, et les ânes de 5,525, dit Josèphe. Le livre d'Esdras (II, v. 67) compte bien aussi 435 chameaux mais les ânes sont au nombre de 6,720. On voit donc que tous ces chiffres, à bien peu d'exceptions près, sont en complet désaccord [1].

Josèphe termine en disant que le chef du convoi énuméré plus haut, était Zorobabel, fils de Salathiel, qui appartenait à la tribu de Juda et à la descendance de David, et Jésus fils de Josaddok le souverain pontife. En outre de ces deux grands personnages, le peuple s'était donné pour conducteurs Mardochée et Seribaïos qui apportèrent cent mines d'or et 5,000 mines d'argent. Arrivés au terme de leur voyage, les enfants d'Israël qui avaient voulu rentrer dans leur patrie, habitèrent, les uns Jérusalem, et les autres, les localités desquelles ils étaient originaires [2].

Dans le livre d'Esdras, c'est Zorobabel, fils de Sâalthiel seul qui est considéré comme le chef de la nation retournant en Judée. Il est bieu accompagné de Josuë, fils de Josaddok, d'un

1. A. J. XI. III. 10.
2. A. J. XI. III. 10.

Mardochée et d'un Serayah, dont le nom pourrait être regardé comme altéré en Séribaïos,[1] si nous ne retrouvions, dans la narration du voyage d'Esdras et des convois de captifs qu'il ramena à Jérusalem, un Sérabiah, parmi les Cohenim auxquels fut confiée par Esdras la mission de rapporter les vases sacrés à Jérusalem[2].

Quant à la masse de métaux précieux apportés, suivant Josèphe, par Mardochée et Séribaïos, il est évident qu'il en faut retrouver la mention à la fois dans le verset 69 du chapitre II d'Esdras ainsi conçu : Ils donnèrent (quelques-uns des chefs de famille), selon leurs moyens, au trésor, pour l'ouvrage, en or, 61,000 dariques d'or, et en argent, 5,000 mines, et 100 robes sacerdotales ; — puis dans les versets 24 à 27 du chapitre VIII d'Esdras, où il est question des douze cohénim auxquels Esdras confia, après les avoir pesés devant eux, les vases sacrés, et l'or et l'argent, c'est-à-dire le trésor de l'émigration. En effet à la tête de ces douze prêtres nous trouvons Sérabiah qui n'est évidemment que le Séribaïos de Josèphe.

Devons-nous en conclure que pour Josèphe qui était prêtre lui-même, et plus rapproché que nous des événements dont il s'agit, les personnages distincts de Zorobabel et d'Esdras, n'en auraient fait réellement qu'un seul et même ? On serait presque tenté de le croire ; de la sorte le livre d'Esdras contiendrait deux versions du même fait, ce qui rendrait compte, jusqu'à un certain point, des confusions étranges que nous avons été déjà forcé de relever, chemin faisant. Hâtons-nous de dire toutefois qu'après avoir exposé ce qui concerne Zorobabel, Josèphe passe à Esdras dont il écrit également l'histoire. Mais n'anticipons pas et revenons à Zorobabel[3].

Josèphe raconte la reconstruction de l'autel des holocaustes, effectuée par Zorobabel et par le grand prêtre Jésus ou Josuë,

1. Esdras II, v. 2.
2. Esdras VIII, v. 25.
3. J. VIII. IV. 1. — Esdras III, v. 1 à 7.

fils de Josaddok, et la célébration de la fête des tabernacles ; il ajoute que les sacrifices ordinaires furent rétablis, à partir de la nouvelle lune du 7e mois, et que la reconstruction du temple fut commencée ; il termine en disant : Tout cela qui avait été ordonné par Cyrus, ne s'accomplit enfin que par l'ordre de Darius.

Puis vient la reconstruction du temple, commencée à la nouvelle lune du 2e mois de l'année qui suivit le retour des Juifs conduits par Zorobabel. Tous les lévites âgés de 20 ans et au-dessus, prenaient part au travail, sous la direction de Jésus, avec ses fils et ses frères, et de Zodmiel, frère de Judas, fils d'Aminadab, avec ses enfants [1].

Tous les détails de l'ouvrage et de la consécration sont identiques avec ceux que nous avons donnés plus haut, en nous servant du livre d'Esdras [2].

Toutefois Josèphe prétend, et cela est de son crû, sans doute, que les gémissements de ceux qui déploraient l'infériorité du nouveau temple, en se rappelant l'éclat du premier, couvrit le bruit des trompettes et les cris de joie du peuple [3].

Ici Josèphe a la malencontreuse idée de faire accourir les Samaritains étonnés du bruit des fanfares, et venant s'enquérir de leur cause. Samarie (Sebastieh) est au nord-ouest de Naplouse, à deux grandes journées de marche de Jérusalem ! Certes il aurait fallu que les Samaritains eussent l'oreille fine ! La conversation donnée au livre d'Esdras entre Zorobabel et les satrapes (IV, v. 2 et 3) est reproduite par Josèphe ; seulement celui-ci met le nom de Salmanasar à la place de celui d'Asarhaddon, et au lieu de mentionner Cyrus seul, dans la réponse de Zorobabel aux

1. Tous ces noms, ou à peu près, sont estropiés. Si en effet nous lisons le verset 9 du chapitre III d'Esdras, nous trouvons que les chefs du travail de reconstruction du temple, étaient Josué, ses fils et ses frères, Kadmiel et ses fils, fils de Juda, pour présider aux travailleurs dans la maison de Dieu, les fils de Henadad, leurs fils et leurs frères les lévites.

2. Esdras III, v. 8 à 10.

3. A. J. VIII. IV. 2.

Samaritains, il allègue les ordres de Cyrus et de Darius. En cela notre écrivain avait raison, puisqu'il faisait venir Zorobabel à Jérusalem, dans la deuxième année de Darius seulement, ainsi que cela est réellement arrivé [1].

Dans le chapitre suivant, Josèphe raconte les sollicitations haineuses des Cuthéens, l'intervention de Sisinès, satrape de Syrie et de Phénicie, de Sarabasanes, et de quelques autres grands officiers de la couronne des Perses ; la réponse de Zorobabel et du grand prêtre Jésus ou Josuë ; et, chose curieuse, dans cette réponse, les deux chefs juifs rappellent au satrape, que Cyrus a confié à Zorobabel et à Mithridate les vases sacrés enlevés par Nabuchodonosor, afin qu'ils les restituâssent au temple qu'ils allaient reconstruire. Cette mention qui a échappé à Josèphe prouve bien, à notre avis, qu'il régnait dans sa pensée une confusion inextricable sur la rentrée des Juifs à Jérusalem, et que les premiers convois de captifs, auxquels licence fut accordée de rentrer en Judée, furent bien conduits par Chechbasar et par Zorobabel [2].

Puis vient tout au long la mention de la dépêche de Sisinès à Darius, de la recherche de l'ordre de Cyrus, dans les archives royales, de la rencontre à Ecbatane (ἐν ἐκβατάνοις) du livre où était inscrit le décret de Cyrus, et de tous les détails que nous avons empruntés au livre d'Esdras [3].

Il n'y manque rien; pas même le nom des deux prophètes Haggée et Zacharie qui encourageaient les travailleurs, en leur parlant au nom de Jéhovah [4].

1. A. J. VIII. IV. 3.

2. A. J. XI. IV. 4. — Il est vrai que nous avons vu plus haut Josèphe dire que Zorobabel, en apprenant l'élévation au trône de Darius, fils d'Hystaspe, partit de Jérusalem pour accourir lui rendre hommage. Zorobabel aurait-il donc ramené deux convois de captifs libérés à Jérusalem ? La première fois, sous Cyrus en 537 avant J.-C. et le second en 520, sous Darius, fils d'Hystaspe? Cela est parfaitement possible, et nous aurions ainsi la clef de cette déplorable confusion qui nous poursuit sans cesse. Notons que dans ce passage, le Chechbasar du livre d'Esdras est nommé Abassar.

3. A. J. XI. IV. 6 à 7.

4. Esdras V, v. 1 à 2. — A. J. XI. IV. 7.

Nous avons vu dans le livre d'Esdras (VI, v. 15) que le temple fut achevé le 3 du mois d'Adar de l'an VI du règne de Darius (515 av. J.-C.). Il eût été extraordinaire que cette date fût fidèlement reproduite ! nous sommes si bien habitués à la médiocrité des chiffres fournis par l'historien Josèphe, que nous devions nous attendre ici à une inexactitude de plus. On va voir que cette attente n'a pas été trompée.

« Le nouveau temple, dit Josèphe, a été achevé en sept ans. » Dans l'année IX du règne de Darius, le 23 du douzième » mois, qui chez nous se nomme Adar, qui est le Dystros des » Macédoniens, l'inauguration du nouveau temple fut célébrée » solennellement : cent taureaux, deux cents béliers, quatre » cents moutons et douze boucs d'expiation furent immolés en » ce jour. » A la date près qui est fausse, les autres détails, comme les nombres des victimes offertes en sacrifice, sont exacts.

« Lorsqu'arriva la fête des Azymes au premier mois qui est » notre Nisan et correspond au Xanthicus des Macédoniens, la » nation accourut de tous les côtés à Jérusalem, et tous célébrè» rent la fête, avec leurs femmes et leurs enfants, après s'être » purifiés selon les rites du culte de leurs pères. La victime » nommée spécialement la Pâque, fut immolée le 14 du même » mois, et pendant sept jours consécutifs, tous se livrèrent à » l'allégresse, sans rien épargner, pour que leurs réjouissances » fussent somptueuses, et en offrant à Dieu des holocaustes en » actions de grâces, de ce qu'il les avait ramenés dans leur patrie » et leur avait rendu le culte sacré de leurs aïeux [1]. »

Nous avons, à propos de la reconstruction du temple, une remarque très curieuse à faire. Tout le monde connaît la vision d'Ezéchiel, et la description qu'il fait du temple fantastique qui doit remplacer celui que les Babyloniens ont anéanti. Cette vision est datée du commencement de la vingt-cinquième

1. A. J. IV. 7. — Esdras VI, v. 15 à 17.

année de l'exil, du 10 du premier mois, et de la quatorzième année, après la ruine de la ville de Jérusalem (cette année est forcément l'an 574 av. J.-C.). Nous y trouvons trois versets qui ont une extrême importance pour la solution d'une question qui a soulevé une longue polémique; on devine qu'il s'agit des tombeaux des rois de Juda. Voici ces trois versets :

Ézéchiel, XLIII, v. 7. « Il me dit : fils de l'homme, voici le lieu de » mon trône, et le lieu pour la plante de mes pieds, où j'habite, » au milieu des enfants d'Israël, pour toujours; et la maison » d'Israël ne profanera plus mon saint nom, ni eux, ni leurs rois » par leurs fornications, ni leurs hauts lieux, par les cadavres » de leurs rois.

» 8. En ce qu'ils plaçaient leur seuil près de mon seuil, et » leurs poteaux (de portes) près de mes poteaux, et il n'y avait » qu'un mur entre moi et eux, et ils ont profané mon saint nom, » par les abominations qu'ils ont faites, et je les ai condamnés » dans ma colère.

» 9. Maintenant ils éloigneront de moi leurs fornications, et » les cadavres de leurs rois, et j'habiterai toujours au milieu » d'eux. »

N'est-il pas plus que probable que, jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, les tombeaux de David et de sa dynastie furent sur la montagne sainte? qu'Ézéchiel, qui prophétisa pendant la captivité, en fit un des plus grands griefs de Jéhovah contre son peuple, et que celui-ci, lorsqu'il revint de Babylone, pour reconstruire son temple auguste, n'eut garde d'oublier le reproche que Dieu lui avait adressé par la bouche d'Ézéchiel? Dès lors, il n'y a rien non plus que de très vraisemblable à ce que la translation des tombes royales ait été ordonnée et exécutée, bien que pas un mot n'en ait été dit dans les écrits sacrés ou profanes. Mais cela est-il bien étonnant, vu l'extrême pénurie des documents historiques que nous possédons sur ces temps si troublés et si malheureux? Si une translation des tombeaux des rois de Juda a été exécutée, certes on a dû les

porter le plus loin possible de la montagne du temple. Quel emplacement plus favorable pouvait-on choisir que celui qui est occupé au nord de Jérusalem, et à peu près à 800 mètres des murailles de la ville, par le splendide monument connu sous le nom de Tombeaux des Rois, Qbour-el-Molouk, ou Qbour-es-Selathin ? Avec cette hypothèse tout s'explique : le nom et le site du monument, le système de décoration dont il est orné, et le style architectonique qu'il présente, puisqu'il n'aurait pu être commencé au plutôt qu'en 537 av. J.-C., et beaucoup plus probablement en 520 seulement. Quant au silence profond gardé sur cette translation, comme d'un accord unanime, il a pu servir à masquer un fait qu'il était bien difficile de rendre légal, vu le respect profond que la nation entière professait pour les tombeaux en général, vu surtout l'impureté qui frappait de droit, pendant plusieurs jours, quiconque touchait un tombeau, même par mégarde !

Le Talmud nous dit bien que les seuls tombeaux de Jérusalem qui ne furent jamais touchés, sont ceux des rois de Juda et de la prophétesse Houlda. Voici en effet ce que nous lisons à ce sujet dans l'histoire de la Palestine, d'après le Talmud et les autres sources rabbiniques, par M. J. Derembourg (Paris, 1867, pag. 26 et 27) : « D'après une autre tradition, Ezra aurait aussi » fait emporter hors des murs de Jérusalem, tous les ossements » des morts qu'on avait enterrés dans l'intérieur de la ville ; il » fit cependant une exception en faveur des tombeaux de la fa- » mille royale et de la prophétesse Houlda, et en note : le » fait des exhumations ordonnées par Ezra, est raconté dans » *Tosiphta Négâim,* C. VI, et *Abot derabbi Nathan,* C. XXXV ».

Il semble étrange que les savants docteurs qui rédigèrent, sans le coordonner, ce code religieux et civil de la nation judaïque, aient eu l'idée bizarre de constater par une assertion jetée en passant, le contraire de la vérité ? Ainsi tous les tombeaux anciens, sauf ceux des rois et de la prophétesse Houlda auraient été transportés hors de la ville, par l'ordre d'Esdras.

Ceux des rois, qui avaient été plus directement incriminés par Ézéchiel, auraient été laissés en place ? C'est tout simplement invraisemblable. Nous livrons ces considérations à l'appréciation du lecteur.

Mais revenons à l'histoire de Jérusalem. A partir de cette époque, l'ancien royaume de Juda fut constitué en une sorte de république démocratique, mitigée par quelque peu d'autorité réservée à un petit nombre de personnages illustres; en d'autres termes le pays devint une république oligarchique, que présidèrent les souverains pontifes, jusqu'à l'avènement de la famille des Asmonéens.

De Saül, premier roi des Juifs, auquel succéda David, jusqu'à la captivité et à la ruine de Jérusalem, il s'était écoulé 522 ans, 6 mois et 10 jours[1].

Avant la royauté, la nation avait été régie par des juges et des monarques (μόναρχοι), et sous cette autre forme de république, avait passé plus de 500 ans, depuis la mort de Moïse et de Josuë [2].

Les Samaritains étaient loin d'avoir renoncé à leur envie et à leur aversion contre les Juifs; riches, et forts de leur commune origine avec les Perses, ils essayaient de tous les moyens pour nuire à leurs rivaux détestés. Le décret royal les avait astreints à payer une somme annuelle, pour les sacrifices offerts dans le temple de Jéhovah; ils s'y refusèrent, et firent si bien que leurs éparques prirent ouvertement leur parti. Les Juifs n'hésitèrent pas, et décidèrent immédiatement d'envoyer à Darius une ambassade, composée de Zorobabel et de quatre autres magistrats de la nation, chargés d'exposer au Roi leurs griefs légitimes contre les Samaritains. Darius les accueillit avec faveur, écouta

1. Nous sommes vraiment las de retrouver toujours ces 6 mois et 10 jours qui n'ont aucune raison d'être.

2. A. J. XI. IV. 8. Nous ne perdrons pas notre temps à analyser ces nouveaux chiffres, qu'il serait probablement fort difficile de justifier ou de combattre. La période des juges est d'ailleurs impossible à préciser chronologiquement.

leurs plaintes et les renvoya dans leur pays, porteurs d'un rescrit adressé aux éparques et au sénat de la Samarie. Ce rescrit était ainsi conçu : « Darius, roi, à Tanganes et Sambabas, éparques des Samaritains, à Sadracas et à Hâbelon, aussi bien qu'à leurs collègues, nos serviteurs en Samarie. Zorobabel, Ananias et Mardochée, envoyés de la nation Juive, vous accusent de les avoir molestés pendant l'édification de leur temple, et de ne leur avoir pas payé la redevance à laquelle je vous ai astreints, afin de subvenir aux frais du culte. Je veux qu'après lecture de ce rescrit, il soit pris sur le trésor de la Samarie, pour leur être immédiatement remis, tout ce qui, de l'avis de leurs prêtres, sera nécessaire à la célébration du culte ; afin que les sacrifices quotidiens ne soient pas interrompus, et qu'ils ne cessent de prier leur Dieu, pour moi et pour la nation des Perses [1]. »

Josèphe poursuit ainsi : « A la mort de Darius, Xerxès son fils monta sur le trône. Ce prince se montra pendant tout son règne aussi pieux que l'avait été son père. Le grand prêtre était alors Joiakim, fils de Jésus [2].

» A Babylone habitait un homme juste et estimé de tous, prêtre du premier rang, et nommé Esdras, qui avait su se concilier l'amitié du roi Xerxès [3]. Il en profita pour obtenir pour lui

1. A. J. XI. IV. 9.

2. A. J. XI. V. I. Voici la généalogie des grands prêtres, descendants directs de Serayah qui fut mis à mort, à la prise de Jérusalem, en 588 av. J.-C.

Josaddok,
Jeschoua (Jésu ou Josué),
Joiakim,
Eliasib,
Joiada,
Jonathan (lisez Jokhanan),
Jaddoua,
(Néhémie, XII. v. 10 et 11).

3. Nous avons vu, dans le livre d'Esdras, le roi protecteur d'Esdras nommé Artakhchachtah ; cela doit être vrai, et il s'agit d'Artaxerxès II, Mnémon ; Josèphe est cette fois encore dans le faux.

» même et pour ceux de ses coreligionnaires qui voudraient » retourner à Jérusalem, la protection efficace du roi des » Perses. » Nous avons déjà donné les détails de cette nouvelle émigration des Juifs captifs vers leur patrie, d'après l'Écriture; inutile donc de recommencer ce récit, en copiant Josèphe [1].

Un des faits qui concernent Esdras, et dont nous n'avons pas encore parlé, est le suivant que nous trouvons à la fois dans le livre de Néhémie et dans Josèphe.

Lors de la célébration de la fête des Tabernacles, le peuple réuni dans la place qui est devant la porte des eaux, supplia Esdras de lui donner lecture de la loi de Moïse. Cette lecture, commencée à l'aurore, fut continuée jusqu'à midi « et les oreilles » de tout le peuple étaient attentives aux paroles de la doc- » trine », dont les lévites, et avec eux Néhémie, donnaient l'explication. Cette explication provoqua, nous ne savons trop pourquoi, un tel attendrissement parmi la foule des auditeurs, que Néhémie dut leur dire que ce n'était pas le cas de gémir, mais bien de se réjouir; et que c'était un jour de fête qu'il fallait célébrer par de joyeux festins. La recommandation fut accueillie avec empressement, et le lendemain la lecture de la loi fut continuée avec le même succès. La loi prescrivait de célébrer la fête des Tabernacles, en se construisant des cabanes de branchages d'olivier, de myrthe et de palmier. Tout le monde s'empressa d'obéir, et chacun habita, pendant sept jours, le tabernacle verdoyant qu'il s'était préparé. Durant toute cette semaine de réjouissances, la lecture des livres saints fut régulièrement poursuivie.

Esdras réussit de la sorte à amender singulièrement les mœurs de la nation à la tête de laquelle il se trouvait placé. Il avait atteint un grand âge, lorsqu'il s'éteignit, laissant après lui le renom le plus glorieux. Ses funérailles eurent lieu à Jérusalem avec une grande magnificence. A la même époque qu'Esdras

1. A. J. XI. V. 1 à 4. (397 av. J.-C.)

mourut le grand prêtre Joiakim, auquel succéda son fils Eliasib[1].

Nous avons maintenant à apprécier la part que prit Néhémie à la reconstruction de Jérusalem. -Néhémie fils de Hakaliah était échanson du roi Artakhchachta (c'est encore Artaxerxès II, Mnémon, qui est désigné ici). Au mois de Kaslew de la 20e année du règne de ce monarque (384 av. J.-C.), pendant qu'il résidait à Suse, Néhémie vit arriver de Judée Hanani, son frère, et quelques autres hommes avec lui. Il s'empressa de s'informer de l'état dans lequel les Juifs rentrés se trouvaient à Jérusalem, et il apprit avec douleur qu'ils vivaient dans l'affliction et l'opprobre : que les murailles de la ville étaient toujours en ruine, et que ses portes brûlées lors de la catastrophe qui avait renversé la dynastie de David, n'avaient pas encore été remplacées. Cette triste nouvelle brisa le cœur de Néhémie, qui pendant plusieurs jours ne fit que jeûner et prier, pleurer et se lamenter. Au mois de Nisan suivant, son service l'ayant appelé à la table du Roi, celui-ci, pendant qu'il lui servait du vin, remarqua la douleur empreinte sur son visage, et l'interrogea avec bienveillance sur la cause de son chagrin.

— Comment ne serais-je pas affligé, dit Néhémie, quand la ville où sont les tombeaux de mes pères est dévastée, et a ses portes consumées par le feu ?—Que demandes-tu ?—S'il semble bon au Roi, et si ton serviteur est agréable à tes yeux, envoie-moi en Judée, à la ville où sont les tombeaux de mes pères, pour que je la rebâtisse. — Soit, répondit le roi, combien de temps resteras-tu absent ? — Néhémie fixa l'époque de son retour, et le Roi consentit à son voyage. Il fit plus encore et remit à Néhémie des lettres adressées aux satrapes de l'autre côté du

1. Néhémie VIII, v. 1 à 8. — A. J. XI. V. 5. S'il faut en croire Josèphe, la porte des eaux était la porte orientale du Naos, puisqu'il décrit ainsi le lieu de réunion du peuple assemblé pour entendre la lecture de la loi : ἀνελθόντες εἰς τὸ ἀνεμένον τοῦ ναοῦ πρὸς τὴν πύλην τὴν ἐπὶ τὴν ἀνατολὴν ἀποϐλέπουσαν

Je crois qu'il y a ici une confusion et que la porte des eaux du texte de Néhémie, est une porte du Hieron (la triple porte aujourd'hui murée), tandis que la porte désignée par Josèphe est une porte du Naos.

fleuve, pour qu'ils eussent à veiller à la sécurité du voyageur, et une autre destinée à Assaph, gardien des forêts royales, qui devait fournir à Néhémie tous les bois de construction dont il aurait besoin. Néhémie, sous la protection d'une escorte de cavalerie, se mit en route pour Jérusalem, où il arriva sans encombre [1].

La haine des nations voisines n'était qu'assoupie; la nouvelle de l'arrivée de Néhémie avec les lettres royales l'autorisant à relever les murailles de Jérusalem, la réveilla incontinent. L'homme qui se mit à la tête de la résistance aux ordres royaux, fut un personnage nommé Sanaballète le Khoronéen (il était donc Moabite d'origine, puisque Khoron ou Khoronaïm était une ville du pays de Moab). Il était secondé par un certain Tobiah que Néhémie appelle l'Aabed (le serviteur) Ammonite [2].

Tous les deux voyaient avec un profond dépit la venue d'un homme qui pouvait faire renaître la prospérité des enfants d'Israël [3].

Nous verrons plus tard comment ils s'y prirent pour entraver le zèle de Néhémie.

Celui-ci qui ne voulait agir qu'avec une extrême prudence, fit d'abord mystère de la mission dont il était chargé, et commença par visiter de nuit, accompagné d'un très petit nombre d'hommes, l'enceinte de la malheureuse Jérusalem [4].

Dès qu'il fut bien édifié sur l'étendue de la tâche qu'il s'était volontairement imposée, Néhémie réunit les prêtres, les grands,

1. Néhémie I entier et II, v. 1 à 9. — A. J. XI. V. 6. Dans ce passage le nom du satrape placé à la tête de la Samarie et de la Phénicie est Adaios; de plus l'année du règne de Xerxès dans laquelle Néhémie arriva à Jérusalem, est dite la 25e, au paragraphe 7 (A. J. XI. V).

2. Que peut être cet Aabed, העבד האמני. Il est assez singulier que le beau monument ammonite d'Aaraq-el-Emyr, s'appelle toujours dans le pays Qasr-el-Aabed. La résidence de Tobiah l'ammonite, aurait-elle été là par hazard? Ce serait bien possible; nous aurons lieu de revenir plus tard sur ce curieux sujet.

3. Néhémie II, v. 10.

4. Néhémie II, v. 11 à 15.

les magistrats et le peuple, et il leur apprit enfin ce qu'il était venu faire. — C'est une honte pour nous, que notre ville soit dévastée et ses portes brûlées! Allons! rebâtissons les murailles de Jérusalem, et secouons l'opprobre qui pèse sur nous. — Tous s'écrièrent, levons-nous et bâtissons! Et l'œuvre de réparation fut immédiatement commencée [1].

Aussitôt que Sanaballète le Khoronéen et Tobiah, l'Aabed-Ammonite, auxquels s'était rallié un Scheikh arabe nommé Djesm, l'eurent appris, ils crurent n'avoir besoin que du sarcasme et de l'intimidation pour forcer les Juifs à rentrer dans l'inaction. — Que faites-vous donc, leur dirent-ils? Vous révoltez-vous contre le Roi?— Néhémie se chargea de lui répondre et il le fit de la manière suivante. — C'est le Dieu du ciel qui nous protègera nous, ses serviteurs; nous nous lèverons et nous bâtirons; quant à vous, vous n'avez rien à voir à ce qui se passe à Jérusalem [2].

L'étendue des murailles avait été mesurée avec soin; elle fut partagée en lots, dont la remise en état fut confiée au peuple. Les habitants de Jérusalem étaient répartis par rue, dans les chantiers de travail, et ceux de la campagne, par village [3].

Comme Eliasib, le grand prêtre, aidé de ses frères, fut chargé de remettre en état la porte des Brebis (aujourd'hui le Bab-Setty-Maryam) et la muraille jusqu'à la tour d'Hananeël, il est indiscutable que les travaux dirigés par Néhémie n'eurent lieu qu'après la mort du grand prêtre Joiakim, père d'Éliasib [4].

On comprend que la fière réponse de Néhémie ait produit un tout autre effet que celui de calmer Sanaballète et ses adhérents. Après le dédain, ce fut le tour de la colère. Devant toutes les troupes réunies à Samarie, Sanaballète s'exprima ainsi : « Voyez ce que font ces misérables Juifs! Leur permettra-t-on

1. Néhémie II, v. 16 à 18 (384 av. J.-C.).
2. Néhémie II, v. 19 et 20. — A. J. XI. V. 7 et 8.
3. A. J. XI. V. 7. — Néhémie III, v. 1 à 32.
4. Néhémie III, v. 1.

de continuer? Leur laisserons-nous terminer l'œuvre, et rendre leurs sacrifices possibles? Souffrirons-nous qu'ils tirent de la poussière les pierres de leurs murailles dévastées par le feu? » Tobiah l'Ammonite était présent. — « Hé! qu'ils bâtissent! s'écria-t-il, le premier chacal qui s'élancera contre leur muraille la renversera! »

Toutefois, le travail se poursuivait avec persévérance; la construction était arrivée à la moitié de sa hauteur; le peuple alors reprit confiance, et se sentit plus d'ardeur à l'ouvrage [1].

Bientôt cependant Sanaballète et Tobiah réussirent à ameuter contre les Juifs les Arabes, les Ammonites et les Asdodéens; ils résolurent de venir s'opposer les armes à la main, à la continuation des travaux. Néhémie prit rapidement son parti et s'apprêta à repousser la force par la force. Des postes d'observation furent disposés, le peuple entier fut maintenu en armes, et pendant que la moitié des hommes valides veillait, prête à combattre, l'autre moitié travaillait, mais l'épée au flanc. Néhémie, accompagné d'un trompette, se portait sans cesse d'un point à l'autre, après avoir donné à tous pour consigne d'accourir là où la trompette signalerait l'apparition de l'ennemi. Pendant la nuit, on montait la garde sur tous les points de l'enceinte, et durant tout le temps qu'on se sentit menacé à Jérusalem, personne ne quitta ses vêtements, ni le jour, ni la nuit, si ce n'était pour se baigner [2].

Il paraît constant que le mauvais vouloir de ces turbulents voisins se fit jour à plusieurs reprises, et tenta même de recourir à l'assassinat de Néhémie [3].

Plus tard, la disette devint grande, par surcroît de malheur, et une pareille situation souleva des murmures, surtout parmi les femmes et parmi les gens du peuple. Néhémie, indigné de cette tendance au découragement, leur adressa une verte re-

1. Néhémie III, v. 33 à 38.
2. Néhémie IV, v. 1 à 17. — A. J. XI, V. 8.
3. Néhémie VI, v. 1 à 14. — A. J. XI. V. 8.

montrance et en même temps fit honte aux riches de l'âpreté avec laquelle ils profitaient de la misère publique, pour s'emparer par des prêts d'argent, devenus nécessaires, des biens que les pauvres se voyaient forcés d'aliéner, afin de se procurer de quoi vivre. « Rendez à ces malheureux, s'écria-t-il, leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers et leurs maisons, et donnez-leur en pur don de l'argent, du blé et de l'huile, ou Dieu vous enverra le châtiment que vous méritez. » Ces paroles touchèrent le cœur de ces usuriers avides et il fut fait ainsi que le voulait Néhémie.

Cette circonstance doit se rapporter à une époque éloignée de plusieurs années de celle où les murailles de Jérusalem furent relevées, puisque, dans son discours, Néhémie s'écria : « Le roi » Artakhchachtha, depuis la 20e jusqu'à la 32e année de son règne, » m'a mis à votre tête ; voilà douze ans que je vous gouverne, » et pendant ces douze ans, ni moi, ni mes frères nous n'avons » touché les appointements de gouverneur [1], tandis que tous » les gouverneurs qui m'ont précédé ont lourdement pesé sur le » peuple, se faisant donner et leurs vivres en pain et en vin, et » une solde de 40 sicles. Pendant toute la durée de la reconstruction de vos murailles, qu'ai-je fait ? Chaque jour j'ai tenu » table ouverte et nourri cent cinquante personnes ; chaque jour » je leur offrais un bœuf, six beaux moutons, des poules, et » tous les dix jours, du vin en abondance, et jamais je n'ai réclamé le revenu de ma charge, parce que le peuple n'était » déjà que trop dans la misère ! [2] »

Les réparations des murailles furent achevées le 25 du mois d'Éloul ; toutes les brèches avaient été fermées, et l'œuvre s'était accomplie en cinquante-deux jours [3].

1. Le mot dont se sert Néhémie pour rendre l'idée de gouverneur est toujours פחה. C'est là très probablement l'origine du titre Pacha (372 av. J.-C.).

2. Néhémie V, v. 1 à 19.

3. Néhémie VI, v. 15. Josèphe (A. J. XI. V. 8), prétend que le travail demanda 2 ans et 4 mois, et ne fut terminé que dans le 9e mois de la XXVIIIe année du règne de Xerxès. Plus haut (paragraphe 7) il dit, ainsi que nous l'avons déjà vu, que le

Lorsque tout fut terminé à souhait, Néhémie décida que les portes de la ville resteraient toujours fermées et verrouillées jusqu'à ce que le soleil fût déjà haut. Le peuple devait à tour de rôle monter la garde, chacun dans son quartier; malheureusement la ville était grande, tandis que la population était trop faible; aussi les maisons d'habitation n'étaient-elles pas encore rebâties [1].

Il fallait aviser à modifier ce fâcheux état de choses, et Néhémie y réussit de la manière suivante. Comme les grands demeuraient seuls à Jérusalem, il fut décidé qu'un homme sur dix, parmi les habitants des campagnes, serait désigné par le sort pour venir s'établir dans la ville, en outre de ceux qui s'y rendraient volontairement. Josèphe, de son côté, rappelle ce fait de bonne administration, en disant que Néhémie, lorsqu'il vit la population trop faible, exhorta les prêtres et les lévites répandus dans les bourgades des environs, à les abandonner pour venir habiter la ville, où il leur faisait construire des maisons à ses frais. Les agriculteurs furent en outre astreints à apporter à Jérusalem la dîme de leurs récoltes, afin que les prêtres et les lévites, voyant leur existence assurée, ne songeâssent jamais à déserter le service du temple [2].

Lorsque les murailles de Jérusalem furent remises en état de bonne défense, on en célébra solennellement l'inauguration, et toute la population du pays vint assister à cette fête [3].

Le livre de Néhémie ne parle que d'une journée de réjouis-

départ de Néhémie pour Jérusalem eut lieu dans la XXV[e] année du règne de Xerxès. Josèphe est donc bien d'accord avec lui-même sur ce point; mais comme il est en désaccord formel avec l'Écriture sainte et avec la chronologie, nous nous en tenons prudemment à ces dernières.

1. Néhémie VII, v. 1 à 4.

2. Néhémie X, v. 35 à 40. — A. J. XI. V. 8.

3. Néhémie XII, v. 27 à 43. Nous trouvons au verset 36 les mots : « Et Esdras le docteur était devant eux », en parlant d'un des deux chœurs qui marchaient au-devant l'un de l'autre, sur les murailles; Esdras vivait donc encore à ce moment. — A. J. XI. V. 8.

sances en cette occasion, tandis que Josèphe en mentionne huit.

Il paraît certain qu'après la reconstruction des murailles de Jérusalem, Néhémie retourna en Mésopotamie, car plus loin[1] il dit : « Et pendant tout cela je n'étais point à Jérusalem, car en l'an XXXII d'Artakhchachtha, roi de Babel, je vins à Jérusalem, après avoir obtenu la permission du roi. »

Que s'était-il passé pendant l'absence de Néhémie, et même avant qu'il ne quittât la Judée, pour retourner auprès du Roi ? Voyant l'inutilité de leurs protestations et de leur résistance, les ennemis des Juifs avaient fini par renoncer à la violence, et s'étaient rapprochés le plus qu'ils avaient pu d'une race que protégeaient trop manifestement leur dieu et leur souverain. Des relations suivies et étroites furent établies entre Tobiah l'Ammonite et les grands de Jérusalem ; ainsi cet homme devint le gendre de Chekhaniah-ben-Arakh, et son fils épousa la fille de Meschoulam-ben-Barakiah[2].

Qu'étaient ces deux personnages ? Le verset 30 du chapitre III de Néhémie nous apprend que Meschoulam-ben-Barakiah était prêtre. Quant à Chekhaniah nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il était des fils d'Arakh, une des plus grandes familles de Jérusalem (Esdras II, v. 5 et Néhémie VII, v. 10) ; au chapitre XII de Néhémie nous trouvons mentionné un prêtre du nom de Chekhaniah ; c'est très probablement notre personnage. Eliasib le grand prêtre lui-même était allié à Tobiah, pour lequel il avait fait installer un grand appartement dans les dépendances du temple.

Lorsqu'il revint à Jérusalem en 372 av. J.-C., Néhémie fut indigné de cette profanation, et fit jeter dehors le mobilier de Tobiah[3].

On comprend que ce procédé expéditif dut rallumer les haines.

1. Néhémie, X. III, v. 6. (384 av. J.-C.).
2. Néhémie VI, v. 16 à 19.
3. Néhémie XIII, v. 4 et 5 et 7 à 9.

Ce n'est pas là, du reste, le seul sacrilège que Néhémie eut à réprimer. A peine de retour il s'aperçut que le jour du sabbat n'était plus sanctifié, et que l'on apportait et vendait à Jérusalem toutes les denrées possibles. Des marchands de Tyr venaient à jour fixe s'installer dans la ville, et y tenaient boutique ouverte, pendant le sabbat. Pour obvier à ces infractions de la loi, Néhémie ordonna de fermer les portes de la ville au coucher du soleil, la veille du sabbat, et de ne les rouvrir que lorsque la journée sainte serait finie. De la sorte les marchands qui se présentèrent comme de coutume durent passer la nuit hors de Jérusalem. Lorsque cela leur fut arrivé une ou deux fois, Néhémie leur fit demander pourquoi ils passaient la nuit devant les murailles, et il les avertit que s'ils y revenaient, ils porterait la main sur eux; ils le tinrent pour dit et ne reparurent plus[1].

Le pire était que bon nombre de Juifs épousaient des femmes d'Asdod, d'Ammon, et de Moab, et que leurs enfants ne parlaient plus la langue judaïque. Néhémie exaspéré les invectiva, les maudit, les battit et les prit aux cheveux, en leur disant : Je vous défends de donner de vos filles à leurs fils, et de prendre de leurs filles pour vos fils et pour vous[2].

Il y avait un exemple à faire pour arrêter ce mal, et Néhémie n'y manqua pas. L'un des fils du grand prêtre Joiada-ben-Éliasib, avait épousé la fille de Sanabellète le Khoronéen; il fut chassé de Jérusalem[3]. Plus loin nous verrons ce qu'il en advint.

Néhémie mourut à un âge très avancé; c'était un homme bon et juste, ardemment épris de la gloire de sa race. Il a légué à celle-ci un monument éternel de son patriotisme, dans les murailles de Jérusalem[4].

A la mort de Xerxès (lisez d'Artaxerxès II, Mnémon), son fils

1. Néhémie XIII, v. 15 à 22.
2. Néhémie XIII, v. 23 à 27.
3. Néhémie XIII, v. 28.
4. A. J. XI, v. 8.

auquel les Grecs ont donné le nom d'Artaxerxès (III, Ochus) lui succéda. Nous n'avons pas le dessein de reproduire ici, d'après Josèphe, les détails que nous donne le livre d'Esther[1]. Histoire ou roman[2] peu nous importe, puisque nous n'avons d'autre but que de raconter ce qui concerne particulièrement les Juifs rentrés en Judée. Nous nous bornerons donc à protester de toutes nos forces contre l'authenticité de l'édit que Josèphe prête au roi des Perses, et par lequel celui-ci commande à tous ses officiers de prêter assistance à l'égorgement d'une partie de ses sujets par l'autre. C'est insensé ! c'est d'invention ridicule ! Et Esther, cette douce reine, à qui l'on fait demander comme grâce spéciale, le jour même où elle apprend de la bouche du Roi que 7,500 personnes ont été massacrées par ses coreligionnaires, dans toute l'étendue de l'empire, que les Juifs soient autorisés à profiter du lendemain encore, pour achever cette boucherie, et que, pour couronner l'œuvre, les dix fils d'Aman soient crucifiés ! ! ! Tout cela est impossible ! Tout cela est d'invention ! ou tout cela est odieux !

Mais revenons à Jérusalem.

A la mort du grand prêtre Éliasib, son fils Joiada lui succéda. Il eut lui-même pour successeur son fils Jokhanan[3].

Sous le pontificat de ce dernier il se passa un fait sans précédents, et qui fut l'origine d'une véritable catastrophe. Bagoses, général en chef de l'armée d'Artaxerxès III, était lié d'amitié avec Jésus, frère de Jokhanan, et il lui promit de lui faire obtenir

1. A. J. XI. VI. 1 à 3.

2. M. J. Oppert a traité ce sujet avec beaucoup de talent et d'érudition ; il conclut à la réalité des faits de l'histoire d'Esther, de Mardochée et d'Aman. Son travail est inséré dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, numéro de janvier 1864. Notons toutefois que l'histoire d'Esther, contrairement à l'avis de Josèphe, est placée avec toute apparence de raison sous le règne de Xerxès, par M. Oppert.

3. A. J. XI. VII. I. Les noms de ces deux souverains pontifes sont altérés dans le livre de Josèphe : Joiada y devient Judas et Jokhanan, Jean. Ce dernier est le pontife dont le tombeau est si souvent mentionné, à propos des travaux du siège de Jérusalem par Titus. Nous trouvons une fois dans le livre de Néhémie le nom Jonathan substitué par erreur à celui de Jokhanan.

la grande prêtrise. Plein de confiance dans cette imprudente promesse, Jésus eut une altercation avec son frère, dans l'enceinte même du Naos, et il lui dit des paroles tellement offensantes, que celui-ci transporté de fureur le tua de sa main. C'était un fratricide sans exemple, d'autant plus odieux que le meurtrier, lorsqu'il le commit, était dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales. Le châtiment divin ne se fit pas attendre ; car le temple fut profané, et le peuple entier rendu à la servitude. En effet dès que Bagoses fut informé de ce forfait, il accourut au temple et apostropha les Juifs en ces termes : Misérables, est-il vrai que vous ayez osé commettre un assassinat dans votre sanctuaire ? et il s'efforça d'y pénétrer. Tous alors voulurent lui barrer le passage : — Arrière ! leur cria-t-il, qui aurait l'audace de dire que je suis moins pur que celui qui s'est souillé d'un meurtre dans l'enceinte du Naos ? Arrière ! — et il entra profanant ainsi, le saint des saints. Puis Bagoses poursuivant son but, condamna les Juifs à payer pendant sept années une amende de 50 drachmes d'argent, par tête d'agneau qui serait immolé dans les sacrifices de chaque jour[1].

Après la mort de Jokhanan, son frère Iaddoua, que Josèphe appelle Iaddous, fut revêtu du souverain Pontificat. Iaddoua avait un frère nommé Manassès, marié à Nicaso, fille de Sanaballète, le satrape de la Samarie. Ce Sanaballète qui est évidemment le même que le Khoronéen Sanaballète dont Néhémie signale à plusieurs reprises le mauvais vouloir contre les Juifs, avait été envoyé en Samarie par le roi Darius III, pour gouverner cette province avec le titre de Satrape. Il était Cuthéen et compatriote des Samaritains, dit Josèphe ; et en cela Josèphe commet une erreur, puisqu'il était Moabite, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ; à moins toutefois qu'il ne fût originaire de l'une des deux Beit-horon, de la tribu de Benjamin. Quoi qu'il en soit, Sanaballète sachant que Jérusalem était une ville illus-

1. A. J. XI. VII. I.

tre, et que ses Rois avaient causé jadis de graves soucis aux Assyriens et aux habitants de la Cœlésyrie, espéra, par un mariage, se concilier la bienveillance de toute la nation juive et il donna de grand cœur sa fille à Manassès, frère du grand prêtre [1].

Le retour imprévu de Néhémie à Jérusalem renversa tous ces projets.

Néhémie indigné de l'alliance contractée, malgré la loi, par un frère du grand prêtre avec une étrangère, n'hésita pas et expulsa de la ville le gendre de Sanaballète [2].

Vers cette époque, Philippe, roi de Macédoine, fut assassiné à Aegée par Pausanias, qui était de la nation des Orestiens (336 av. J.-C.). Son fils Alexandre qui lui succéda, franchit l'Hellespont, rencontra l'armée de Darius Codoman, sur le Granique, et la mit en pleine déroute. De là le conquérant porta ses armées victorieuses en Lydie, en Ionie, en Carie et en Pamphylie [3].

C'est ici seulement que Josèphe raconte l'expulsion de Manassès, et il le fait en ces termes: Les grands de Jérusalem (à la tête desquels sans doute, nous devons placer Néhémie, ainsi que le prouve le verset que nous avons mentionné ci-dessus) s'indignèrent de ce que le frère du grand prêtre Iaddous avait pris pour femme une étrangère. Cette alliance, en effet, leur semblait un précédent détestable, que ne manqueraient pas d'invoquer tous ceux qui, à propos de mariage, auraient le désir d'enfreindre la loi. N'étaient-ce pas ces mariages prohibés qui, jadis, les avaient jetés dans la captivité, et avaient attiré toutes les calamités sur la nation? Ils signifièrent donc à Manassès d'opter, c'est-à-dire de répudier sa femme, ou de renoncer au sacerdoce. Le grand prêtre lui-même s'indigna comme le peuple, et interdit à son frère d'approcher de l'autel.

1. A. J. XI. VII. 2.

2. Néhémie XIII, v. 28. Il est dit dans ce verset que le gendre de Sanaballète était un des fils de Joiada, fils d'Éliasib.

3. A. J. XI. VIII. I.

Manassès courut auprès de son beau-père Sanaballète, et lui déclara que quelque amour qu'il eût pour sa femme Nicaso, il ne se résignerait jamais à se dépouiller pour elle du sacerdoce qui, parmi son peuple, était la plus grande des dignités et un honneur héréditaire dans sa famille. Sanaballète s'empressa de lui promettre que non seulement il lui conserverait le sacerdoce, mais encore qu'il saurait bien lui donner une dignité pontificale égale à celle du grand prêtre de Jérusalem. — Garde ma fille pour femme, lui dit-il, et je te ferai le souverain réel de tous les pays que je commande, et je ferai bâtir sur le mont Garizim, la plus haute des montagnes de la Samarie, un temple qui sera semblable à celui de Jérusalem. Je m'engage formellement à obtenir du roi Darius l'autorisation de le construire. — Il n'en fallait pas plus pour satisfaire la vanité et l'ambition de Manassès; il ne quitta plus son beau-père, et attendit que le roi Darius lui confiât le souverain pontificat, et l'investît de l'autorité de Sanaballète qui était très avancé en âge. Un grand nombre de prêtres et d'enfants d'Israël qui avaient contracté des unions prohibées, comme celle de Manassès, s'empressèrent de quitter Jérusalem, et de venir se ranger autour du futur grand prêtre, dont le beau-père, par égard pour Manassès, les combla de présents de toute nature, leur distribuant des habitations et de grandes sommes d'argent[1].

Darius effrayé des progrès rapides d'Alexandre, après la bataille du Granique, rassembla en toute hâte une nouvelle et puissante armée et courut au-devant du conquérant, pour l'arrêter avant qu'il n'eût envahi l'Asie entière.

L'armée des Perses à la tête de laquelle Darius s'était mis en personne, passa l'Euphrate, franchit le Taurus et descendit en Cilicie, pour livrer bataille aux Macédoniens. Sanaballète ravi de la venue de son souverain, renouvela toutes ses promesses à Manassès, en lui jurant qu'elles seraient accomplies de point en

1. A. J. XI. VIII. 2.

point, aussitôt que Darius aurait remporté la victoire qui ne pouvait lui échapper. Il croyait, en effet, comme du reste le faisaient tous les Perses, que les Macédoniens effrayés de la multitude de leurs adversaires n'oseraient tenter le sort d'une bataille. Il en arriva tout autrement! Darius fut battu ; la plus grande partie de son armée périt, et le Roi dont la femme et les enfants tombèrent entre les mains de l'ennemi, s'enfuit honteusement vers la Perse. Cette victoire ouvrait la Syrie à Alexandre, il s'y précipita, prit Damas et Sidon, et vint mettre le siège devant Tyr (330 av. J.-C.).

Pendant qu'il était arrêté devant cette ville, Alexandre écrivit au grand prêtre des Juifs, pour lui enjoindre de lui envoyer des auxiliaires et des vivres, de lui payer désormais à lui-même le tribut qu'il payait naguère à Darius, et de mériter ainsi l'amitié des Macédoniens, ce dont il n'aurait pas à se repentir. Le grand prêtre répondit aux envoyés du roi de Macédoine, qu'il avait fait à Darius le serment de ne jamais porter les armes contre lui, et que jamais il ne violerait ce serment. A la réception de cette réponse royale, Alexandre entra en fureur ; il ne voulait pas s'éloigner de Tyr qui était sur le point de tomber ; mais il jura que, dès qu'il en aurait fini avec cette ville, il marcherait sur Jérusalem et apprendrait à tous, par l'exemple du grand prêtre, à bien choisir les souverains auxquels il fallait prêter serment de fidélité.

En effet, Tyr ne tarda pas à succomber, et de là Alexandre se porta sur Gaza, dont le gouverneur militaire, nommé Babemès, se vit assiégé à son tour[1].

Qu'avait fait le satrape Sanaballète, à la nouvelle des désastres subis par la monarchie perse? Il s'était montré le plus digne émule des Asiatiques, dont la perfidie était justement proverbiale, et il avait trahi le Roi son maître, sans hésitation comme sans vergogne, aussitôt que le moment lui avait paru favorable.

1. A. J. XI. VIII. 3.

Pendant qu'Alexandre était arrêté devant les murs de Tyr, Sanaballète, à la tête de huit mille hommes choisis parmi les troupes qu'il avait sous ses ordres, vint se présenter au roi de Macédoine, et lui offrit la soumission de la province dont il était gouverneur, en lui déclarant que c'était avec bonheur qu'il désertait le service de Darius pour passer au sien. Comme Alexandre recevait ces ouvertures avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler, Sanaballète, plein de confiance, aborda le sujet qui lui tenait au cœur, et dit au conquérant qu'il avait pour gendre Manassès, frère de Iaddous, le grand prêtre de Jérusalem; qu'un grand nombre de Juifs l'avaient suivi en Samarie, et que tous avaient l'ardent désir de construire un temple à leur Dieu, dans les limites de son gouvernement. Il fit ressortir adroitement ce que l'exécution de ce projet aurait d'avantageux pour Alexandre, puisque les forces de la nation juive se trouveraient ainsi divisées, et que, par conséquent, il n'y aurait plus à compter avec un peuple uni, mais à gouverner sans embarras un peuple désormais incapable de fomenter des rébellions, comme ils n'avaient cessé de le faire sous le sceptre des rois d'Assyrie. Alexandre s'empressa d'acquiescer au plan de Sanaballète, qui fit toute diligence pour construire le temple projeté [1], et y établit Manassès grand prêtre, comptant bien que de là rejaillirait un grand honneur sur les enfants de sa fille. Nous avons déjà dit que Sanaballète était un vieillard. Après son entrevue avec Alexandre, sept mois encore furent employés au siège de Tyr, et deux à celui de Gaza. Cette dernière ville venait d'être prise lorsque Sanaballète mourut [2].

Lorsque Gaza fut prise, Alexandre se disposa à marcher sur Jérusalem. A cette nouvelle, la perplexité et l'appréhension du grand prêtre Iaddous devinrent très grandes. Comment faire pour calmer l'irritation du roi de Macédoine, dont il avait pro-

1. Nous aurons plus tard l'occasion de parler en détail du temple élevé par Sanaballète, sur le sommet du Garizim.

2. A. J. XI. VIII. 4 (329 av. J.-C.).

fondément blessé l'orgueil, par la belle et honorable réponse qu'il lui avait adressée quelques mois auparavant? Des prières publiques furent ordonnées pour conjurer l'orage qui menaçait la ville sainte, et le grand prêtre, pendant qu'il officiait, supplia le Tout-Puissant de détourner de son peuple les dangers qu'il n'était que trop facile de prévoir. La cérémonie achevée, Iaddous s'endormit et vit en songe Jehovah qui lui disait de se rassurer, d'ouvrir les portes de la ville, de faire revêtir à tout le peuple des robes blanches, de prendre lui-même les ornements pontificaux, et de se porter ainsi, sans crainte, au-devant des Macédoniens, parce que la protection divine ne lui ferait pas défaut. Le grand prêtre se réveilla plein de joie, et fit publier sur l'heure l'ordre providentiel qu'il avait reçu en songe. Toutes les prescriptions de cet ordre mystérieux furent préparées en hâte, et l'on attendit l'arrivée d'Alexandre [1].

Lorsqu'on fut averti de l'approche des Macédoniens, Iaddous sortit de la ville à la tête du corps sacerdotal et de la foule du peuple. Ce cortège, qui présentait un appareil imposant et bien différent de celui des pompes de toutes les autres nations, s'avança jusqu'au lieu que l'on appelle Sapha. Ce nom signifie en grec lieu d'observation (Σκοπὴ); de là, en effet, on voyait à merveille la ville et le temple [2].

Nous sommes quelque peu embarrassés pour déterminer avec précision le point que Josèphe veut désigner ici; dans plusieurs pages des écrits de cet historien, nous trouvons mentionné le Scopus, sommet de la colline qui est à 1,300 mètres au nord de Jérusalem, et d'où la ville et le temple se voient parfaitement, tandis qu'à la hauteur du village actuel de Chafat, s'il est vrai qu'on aperçoive encore, et pour la dernière fois, les murailles de Jérusalem, lorsqu'on se dirige vers Naplouse, on ne les aper-

1. A. J. XI. VIII. 4.

2. A. J. XI. VIII. 5. Ce nom s'est sans doute conservé dans celui de la Chafat moderne, qui est à peu près à 4 kilomètres au nord de Jérusalem, à gauche de la route de Naplouse.

çoit guère. La traduction Σκοπή que notre auteur donne du mot Σαφὰ ne pourrait-elle pas nous induire à penser que l'entrevue du grand prêtre et d'Alexandre eut effectivement lieu sur le Scopus ? Aujourd'hui que j'ai de nouveau étudié ce fait sur place, je ne doute plus guère, et je crois, malgré ce que l'existence du village actuel de Chafat a d'attrayant pour l'identification de ce village avec la Σαφὰ de Josèphe, que c'est bien du plateau du Scopus qu'il s'agit en réalité dans le récit qui nous occupe.

Les Phéniciens et les Chaldéens qui étaient à la suite d'Alexandre s'attendaient, grâce à l'irritation du roi, au pillage de Jérusalem et au massacre du grand prêtre; à l'avance ils s'en faisaient fête; mais leur calcul fut déjoué de la manière la plus inattendue.

Alexandre apercevant de loin cette multitude en robes blanches, précédée du corps sacerdotal en tuniques de lin, et du pontife en robe violette rehaussée d'or, ayant sur la tête la tiare ornée de la plaque d'or sur laquelle était inscrit le nom de Jéhovah, s'avança seul, s'inclina devant ce nom ineffable, et salua le premier le grand prêtre. Les Juifs alors acclamèrent Alexandre d'une voix unanime, et l'entourèrent, à la grande stupéfaction des princes de la Syrie et de tous ceux qui accompagnaient le conquérant. Tous se figuraient que leur maître venait de perdre la raison. Parménion seul osa s'approcher et interroger Alexandre, lui demandant comment il se pouvait que, lorsque tout le monde se prosternait devant lui, il s'inclinât lui-même devant le grand prêtre des Juifs ! « Ce n'est pas devant cet homme, ré-
» pondit Alexandre, que je me suis incliné, mais devant le Dieu
» dont il a l'insigne honneur d'être le pontife. Cet homme, je
» l'ai vu en songe, dans le même appareil, à Dium en Macé-
» doine, et lorsque j'étais tout occupé de mes projets de conquête
» en Asie. Il m'exhorta à ne pas hésiter et à franchir résolu-
» ment l'Hellespont; qu'il guiderait lui-même mes armées et
» me livrerait l'empire des Perses ; aussi, n'ayant jamais vu un
» autre que lui dans cet appareil, et me trouvant tout à coup en

» face de celui-ci, mon rêve et ses encouragements me sont re-
» venus à l'esprit; maintenant je ne doute plus que mon expé-
» dition commencée par un ordre divin, n'ait un plein succès. Je
» renverserai Darius, j'anéantirai la puissance des Perses, et
» tous les projets que j'ai conçus s'accompliront. »

Lorsqu'il eut adressé ces paroles à Parménion, Alexandre prit la main du pontife et marcha vers Jérusalem. Tous les autres prêtres lui faisaient cortège.

Aussitôt entré dans la ville sainte, il monta au temple et sacrifia au Dieu qui y était adoré, en suivant les prescriptions du grand prêtre qu'il traita avec la plus grande déférence, ainsi que tous les membres du corps sacerdotal.

On lui montra le livre de Daniel, dans lequel il était prédit que les Grecs détruiraient l'empire des Perses [1], et Alexandre, convaincu qu'il était le vainqueur prédestiné dont la venue était signalée par le prophète, se sentit plein de joie et congédia la multitude.

Le lendemain, le peuple, convoqué par son ordre, fut autorisé à formuler toutes les grâces qu'il désirait obtenir de lui. Le souverain pontife réclama pour les Juifs la faculté de vivre sous les lois de leurs pères, et l'exemption du tribut annuel chaque septième année. Tout cela fut accordé sans discussion. Alors on supplia Alexandre d'accorder de même aux Juifs établis en Babylonie et en Médie, le droit de vivre sous leurs propres lois. Le roi s'engagea avec empressement à exaucer ce vœu. Comme il ajouta que, s'il s'en trouvait parmi eux qui voulussent le suivre et prendre part à la guerre qui allait commencer, sous la condi-

1. Il est certainement fait ici allusion à ce que nous lisions dans le livre de Daniel VIII, v. 16 à 27, et notamment aux deux versets suivants. « 20. Le bélier que tu
» as vu, pourvu de cornes, désigne les rois de Médie et de Perse. — 21. Le bouc
» chevelu, le roi de Ioun (Ionie, Grèce), et la grande corne qui est entre ses yeux, le
» premier roi.— La (corne) brisée à la place de laquelle se sont élevées quatre autres,
» (signifie) que quatre empires s'élèveront de la nation, mais non avec sa force, etc.»
Quelle que soit l'époque que l'on prétende assigner à la rédaction du livre de Daniel, pour Josèphe ce livre existait au moment où Alexandre vint à Jérusalem.

tion formelle de ne rien changer à leurs coutumes, il était prêt à les accueillir dans les rangs de ses soldats, un grand nombre d'hommes s'enrôla sur l'heure, avec un véritable enthousiasme[1].

Nous ne savons dans quel but l'on a révoqué en doute l'authenticité du récit que nous venons de reproduire d'après Josèphe, ou plutôt nous ne voulons pas deviner quelle a été l'arrière-pensée qui a motivé ces dénégations. Nous nous contenterons donc de déclarer nettement que nous avons eu beau chercher, et que nous n'avons pu trouver une seule bonne raison pour douter de la réalité de ce fait intéressant.

Pour nous donc la venue d'Alexandre le Grand à Jérusalem, sous le pontificat de Iaddouâ est un fait avéré, dont nous ne prendrons pas la peine de discuter la valeur.

Nous appuyant sur ce fait de l'autonomie concédée solennellement aux Juifs par Alexandre, nous avons essayé de fixer l'époque à laquelle furent émises les magnifiques monnaies judaïques d'argent, connues de tous les numismatistes, sous le nom de sicles et de demi-sicles. Cette attribution a soulevé l'incrédulité de tous ceux qui tranchent volontiers les questions, sans avoir pour le faire la compétence nécessaire. Ils ont prétendu faire descendre ces monnaies jusqu'à Simon l'Asmonéen, ce qui, pour tout numismatiste exercé, est d'une impossibilité flagrante. A ceux-là, nous disons aujourd'hui : — Vous prétendez que nous nous sommes trompé en voyant, dans les sicles et les demi-sicles d'argent, des monnaies émises par le grand prêtre Iaddouâ, après la visite d'Alexandre à Jérusalem ; vous avez raison, nous nous sommes trompé ; ces monnaies sont plus anciennes encore, et elles ont été frappées sous l'autorité des rois Archéménides ; telle est aujourd'hui la seule concession que nous puissions faire. Quant à voir dans ces belles monnaies l'œuvre de Simon l'Asmonéen, c'est une autre affaire, vous ne nous y amènerez jamais, et nous vous mettons au défi de

1. A. J. XI, VIII. 5.

jamais fournir la preuve de cette classification insensée.

Au reste, il ne serait peut-être pas impossible de justifier cette nouvelle thèse, et en voici les moyens : nous lisons dans Josèphe (A. J. XIV. VII. 2) ἡμῖν δὲ δημόσια χρήματα οὐχ ἐστιν, ἤ τὰ τοῦ Θεοῦ. « Chez nous il n'y a pas de trésor public, si ce n'est celui qui appartient à Dieu. » Les sicles et les demi-sicles étaient donc exclusivement destinés à être versés dans le trésor du temple ; et c'était avec ces monnaies, que les Juifs payaient annuellement la capitation sacrée. Lorsqu'Esdras vint à Jérusalem, dans l'année VII du règne d'Artaxerxès Mnémon (397 ans av. J.-C.), le firman royal dont il était muni portait ceci (Esdras VII), v. 14 : « Puisque tu es envoyé par le Roi, et par ses sept conseillers, » pour visiter le pays de Juda et Jérusalem, selon la loi de ton » Dieu, que tu as en main, — 15. et pour porter l'argent et l'or que » le Roi et ses conseillers ont volontairement donnés au Dieu, » d'Israël qui réside à Jérusalem — 16. Et tout l'argent et l'or que » tu trouveras dans le pays de Babylone, avec les dons que le » peuple et les prêtres font volontairement au temple de Dieu, à » Jérusalem. — 17. Tu achèteras donc promptement, avec cet » argent, des taureaux, des béliers, des moutons, les offrandes » et les libations qui y sont attachées, et tu les sacrifieras sur » l'autel du temple de Dieu, à Jérusalem, — et ce qu'il plaira à » toi et à tes frères de faire avec le reste de l'argent et de l'or, » agissez selon la volonté de votre Dieu. » — Nous le demandons, est-il impossible que le reste de l'argent disponible ait été employé à la fabrication des sicles et des demi-sicles consacrés, et cela par l'ordre même d'Esdras ? et la disparition de cette fabrication à la cinquième année, n'indiquerait-elle pas qu'en cette année la ressource métallique était épuisée ? Nous demandons pardon au lecteur de cette digression qui n'était pas indifférente pour nous, et nous revenons au récit des événements.

Alexandre, après avoir ainsi réglé les affaires de la nation juive, repartit et traversa, avec son armée, les villes du voisinage. Partout il fut accueilli avec le même empressement et les mêmes

démonstrations de dévouement. Les Samaritains avaient alors Sichem pour capitale, et cette ville située au pied du mont Gazim[1] comptait parmi ses habitants une foule de Juifs qui avaient déserté Jérusalem. Ces Samaritains sachant que les Juifs avaient été si bien traités par Alexandre, n'hésitèrent pas à revendiquer pour leur compte la nationalité judaïque, bien entendu afin d'en tirer les bénéfices ! Ici Josèphe ajoute une remarque fort instructive sur la moralité de cette race asiatique.

« Les Samaritains ont l'habitude, dit-il, de se déclarer d'une » tout autre race que les Juifs (et en cela ils sont dans le vrai), » toutes les fois que les affaires des Juifs vont mal ! mais les » juifs viennent-ils à jouir d'une position un peu avantageuse, » les Samaritains ne perdent pas de temps pour se rattacher à » eux, et ils prétendent qu'ils sont du même sang, parce qu'ils » descendent directement d'Éphraïm et de Manassès, enfants de » Joseph. » L'occasion était donc belle de jouer une fois de plus cette vieille comédie, et ils accoururent en grande pompe au-devant du roi de Macédoine, jusque près de Jérusalem. Comme Alexandre les remerciait de cette marque de déférence, les Sichémites, s'unissant aux auxiliaires que Sanaballète avait fournis à l'armée, conjurèrent le roi d'honorer de sa présence leur ville et leur temple. Alexandrleeur promit de les visiter, mais à son retour ! Ils lui demandèrent alors de les exempter du tribut de la septième année, parce que, dans cette année-là ils ne faisaient pas de récolte. — Qui êtes-vous pour m'adresser cette requête? répondit le roi. Ils alléguèrent alors qu'ils étaient Hébreux, et qu'on les appelait les Sidoniens de Sichem. — Mais enfin êtes-vous Juifs ? — Ils furent forcés de dire : Non. — Ce que vous demandez pour vous, c'est aux Juifs et aux Juifs seuls, que je l'ai accordé ; cependant quand je reviendrai, et que je saurai clairement qui vous êtes, je verrai ce que j'aurai à faire. — Là-dessus, il congédia les Sichémites. Quant aux soldats de Sanaballète, il les amena en Égypte, avec la promesse de leur distri-

1. Πρὸς τῷ Γαριζεὶν ὄρει, signifie littéralement, en face du mont Garizim.

buer des terres dans ce pays. Et, de fait, peu de temps après, il les installa à poste fixe dans la Thébaïde, dont il leur confia la garde[1].

Il ne peut entrer dans notre plan de raconter même brièvement les campagnes d'Alexandre ; nous abrégerons donc en disant simplement que, lorsque Alexandre mourut, ses généraux se partagèrent ses vastes États.

Le temple du mont Garizim resta debout, et devint le sanctuaire des Samaritains. Si, à Jérusalem, quelque Juif se trouvait accusé d'avoir transgressé la loi sur la pureté des aliments, sur la célébration du sabbat, ou sur quelque autre prescription du même genre, il ne manquait pas de se réfugier chez les Sichémites, en criant à l'injustice.

Vers cette époque, le grand prêtre Iaddouâ vint à mourir, et son fils, Onias Ier, lui succéda dans le souverain pontificat[2].

Comme Onias Ier n'est pas nommé dans la généalogie des grands prêtres successifs, donnée au chapitre XII du livre de Néhémie, nous sommes en droit d'affirmer qu'à tout le moins ce chapitre a été rédigé du vivant de Iaddouâ, et avant l'accession d'Onias Ier à la grande prêtrise.

Après avoir renversé le trône des Achéménides et s'être emparé de leur empire, Alexandre mourut à la fleur de l'âge (324 av. J.-C.). Il n'avait régné que douze ans.

Ses vastes États furent dépecés à leur tour, et ses généraux se les partagèrent. Antigone se saisit de l'Asie, Séleucus de Babylone, et Ptolémée, fils de Lagus, de l'Égypte, comme des vautours s'acharnant sur un cadavre. Tous ces chefs de dynastie se détestaient et se faisaient la guerre, afin d'avoir leur part plus grosse. Ces discussions armées devinrent la cause la plus grande des calamités qui pesèrent sur les populations, et la Syrie entière se vit ravagée par Ptolemée, fils de Lagus, dont le surnom de Soter (*sauveur*) semblait impliquer une odieuse dérision.

1. A. J. XI. VIII. 6.
2. A. J. XI. VIII. 7 (327 av. J.-C.).

Pour arrondir ses États, tous les moyens étaient bons, et Jérusalem elle-même se trouva asservie par ruse et par trahison (319 ans av. J.-C.). Entré, en effet, dans cette ville un jour de sabbat, sous le prétexte d'y offrir un sacrifice au Dieu que l'on y adorait, Ptolémée, en qui les Juifs étaient loin de soupçonner un ennemi, l'accueillirent avec bienveillance; d'ailleurs, la journée qu'il avait habilement choisie était un de ces jours entièrement consacrés au repos et à l'inaction; une fois introduit dans la place, le roi d'Égypte s'en déclara le maître, et la traita avec la plus grande dureté.

Ici Josèphe, à l'appui de son dire, cite le témoignage d'Agatharchides de Cnide, ainsi conçu : « Il est une nation qu'on ap-
» pelle les Juifs, habitant Jérusalem, ville grande et bien forti-
» fiée, et qui ont subi le joug des Ptolemées, parce qu'ils n'ont
» pas voulu avoir recours aux armes; dominés par une supers-
» tition malencontreuse, ils ont mieux aimé se courber sous la
» plus cruelle tyrannie, que de résister à la force. »

Ptolémée enleva une foule de captifs aux montagnes de la Judée, aux alentours de Jérusalem, à Samarie, au Garizim, et il les transporta tous en Égypte. Pour lui, les Hiérosolymitains étaient les plus fidèles observateurs de la foi jurée ; il le savait, par la réponse qu'ils avaient faite aux envoyés d'Alexandre, après la défaite de Darius; il en plaça donc un grand nombre dans les places fortes, les mit à Alexandrie sur le pied d'égalité avec les Macédoniens, et les força de jurer qu'ils resteraient fidèles serviteurs des descendants de celui qui leur avait confié la garde de cette province. Il faut ajouter, du reste, que bon nombre de Juifs, attirés soit par la beauté du climat et par la richesse du sol, soit par la libéralité de Ptolémée, émigrèrent en Égypte.

Quant à ceux qui restèrent dans leur patrie, avec la ferme volonté d'y vivre sous les lois de leurs pères, ils eurent bien souvent de vifs et sanglants démêlés avec les Samaritains, au sujet de leurs temples. Les habitants de Jérusalem soutenaient que

le leur était le plus saint et le seul dans lequel pûssent être adressés les sacrifices à Jéhovah; les Samaritains, de leur côté, prétendaient que le seul sanctuaire légitime existait sur le mont Garizim[1].

Ptolémée Soter régna quarante ans et eut pour successeur Ptolémée Philadelphe (284 ans av. J.-C.), qui resta trente-neuf ans sur le trône. Ce fut ce monarque qui fit exécuter la traduction des livres saints des Juifs et qui rendit la liberté aux Hiérosolymitains, amenés en servitude en Égypte, au nombre de 120,000. Voici ce qui motiva cet acte de clémence. Démétrius de Phalères, qui était le bibliothécaire du roi, était animé du désir de recueillir, si faire se pouvait, tous les livres du monde entier. Achetant à tout prix et partout tout ce qui en ce gence passait pour être agréable ou utile, il rivalisait de zèle pour l'enrichissement de la bibliothèque avec le Roi lui-même, qui était amateur passionné des livres. Ptolémée lui demandant un jour combien il avait déjà réuni de milliers de volumes, Démétrius lui répondit qu'ils étaient au nombre de deux cent mille, et qu'avant longtemps ils dépasseraient cinq cent mille. Il ajouta qu'il avait appris qu'il existait chez les Juifs un certain nombre de livres relatifs à leurs institutions, dignes d'être étudiés et de figurer dans la bibliothèque royale. « Mais, dit-il, ces livres sont écrits » en lettres et en idiome judaïques, et les traduire en grec serait » une œuvre très longue et très laborieuse[2]. Leur écriture pa» raît, en effet, ressembler à celle des Syriens et représenter les » mêmes consonnances; mais elle n'en est pas moins d'une na» ture particulière. Du reste, rien n'empêche, ô Roi! que tu les » fasses traduire; tu es assez riche pour cela, et de la sorte tu » les auras dans ta bibliothèque. »

Ptolémée, convaincu que Démétrius lui donnait un bon con-

1. A. J. XII. I. 1.

2. A. J. XII. II. 1. Les Juifs avaient donc à cette époque une écriture et un langage à eux. Leur écriture ressemblait à celle des Syriens, représentait les même sons, mais n'en avait pas moins une nature particulière. — Ce renseignement est fort intéressant.

seil dans l'intérêt de sa collection, s'empressa d'écrire à ce sujet au grand prêtre des Juifs [1].

Déjà, depuis longtemps, un des amis les plus intimes du roi, nommé Aristée, dont la retenue était très appréciée du souverain, avait formé le projet de conjurer son maître de rendre la liberté à tous les Juifs qui existaient dans ses États. Croyant le moment opportun, puisque le roi lui-même réclamait un service du grand prêtre, il s'entendit avec Sosibios de Tarente et Andréas, tous deux chefs des gardes du roi, et sollicita leur appui. Une fois assuré qu'ils lui viendraient en aide, Aristée alla trouver Ptolémée, et lui présenta sa requête avec une très grande adresse et une véritable force de logique.

Il insista d'autant plus pour obtenir la liberté des Juifs, qu'il n'appartenait pas à leur nation, et qu'il n'avait de commun avec eux que le désir ardent de reconnaître les bienfaits du Dieu qui avait créé tous les hommes sans distinction de race [2].

Le roi regardant Aristée en riant, lui dit : « Combien crois-tu qu'il y ait de milliers de ces captifs dont tu réclames la liberté ? » Andréas, qui était présent, lui répondit qu'il y en avait un peu plus de cent mille, et le roi se tournant vers Aristée lui dit : « Ce n'est pas un petit cadeau que tu me demandes ! » Sosibios et les autres officiers présents à cette scène prirent alors la parole, et représentèrent au Roi qu'un pareil acte de munificence était digne de Dieu et de lui, et le Roi n'hésita plus. Un édit spécial fut immédiatement rédigé et promulgué. Dans l'espace de sept jours il ne restait plus un seul esclave juif dans les États de Ptolémée. Leur libération coûta au trésor plus de 460 talents [3].

Ce fut après avoir accompli ce grand acte de réparation, que Ptolémée Philadelphe demanda à Démétrius de Phalères un mémoire sur les livres sacrés des Juifs, qu'il voulait à tout prix

1. A. J. XII. II. 1. C'était alors Éléazar, frère d'Onias Ier, et successeur de Siméon Ier.
2. A. J. XII. II. 12 (284 ans av. J.-C.).
3. A. J. XII. II. 2 (284 ans av. J.-C.)

posséder. Josèphe nous a conservé avec un soin religieux et le mémoire de Démétrius, et toute la correspondance dont il fut l'origine ; on peut recourir à son livre pour étudier ces documents précieux qu'il n'entre pas dans notre cadre de reproduire *in extenso*. Nous nous contenterons d'en extraire certains passages qui ont pour nous l'avantage de jeter quelque lumière sur l'écriture et la langue judaïques à cette époque, ou, pour mieux dire, à l'époque où les copies qu'il était possible de se procurer, pendant le règne de Ptolémée Philadelphe, avaient été confectionnées ; à moins que l'on n'admette, comme nous le faisons nous-mêmes, que l'écriture dans laquelle étaient conçues les copies des livres saints, était une écriture immuable et qu'il eût été sacrilège de modifier.

Dans le mémoire adressé par Démétrius de Phalères à son souverain, nous trouvons cette phrase : « Ces livres étant écrits » en caractères hébraïques et dans la langue nationale des Juifs, » nous ne pouvons les comprendre. » L'illustre bibliothécaire concluait en engageant le roi à demander au grand prêtre de lui envoyer six anciens, choisis dans chaque tribu, comme les plus savants interprètes de la loi, et de leur confier la traduction des livres précieux qu'il s'agissait d'obtenir [1].

Après avoir pris connaissance du mémoire de Démétrius et l'avoir approuvé, Ptolémée donna l'ordre d'écrire dans ce sens au grand prêtre Éléazar, et de lui annoncer en même temps la libération de ses compatriotes qui étaient naguère esclaves en Égypte.

A la mort du grand prêtre Onias Ier, son fils Siméon Ier lui avait succédé. Celui-ci mourut en laissant un fils du nom d'Onias ; mais ce fut Éléazar, frère de Siméon, qui s'empara du souverain pontificat [2].

C'est donc à Éléazar que fut adressée la dépêche royale. Elle était confiée à Andréas et à Aristée qui devaient s'entendre avec

1. A. J. XII. II. 3.
2. A. J. XII. II. 4.



le grand prêtre sur les moyens d'exécution, et qui étaient porteurs d'une somme de 100 talents et de cadeaux splendides, offerts au temple par le roi Ptolémée. Ces cadeaux consistaient en cinquante talents d'or, destinés à la fabrication des vases sacrés, et en une quantité inestimable de pierres précieuses de toute nature[1].

La réponse d'Éléazar ne se fit pas attendre. Elle annonçait à Ptolémée que le choix des six docteurs à prendre par tribu était effectué, et il demandait que, la traduction des livres une fois achevée, le texte lui fût renvoyé[2].

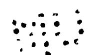
Cette lettre accusait réception de 20 vases d'or, de 30 d'argent, de 5 aiguières dont 2 en or, et de la table de proposition, dont le roi d'Égypte gratifiait le temple de Jérusalem. Cette table était une merveille d'art dont Josèphe donne longuement une description, qui malheureusement n'est pas toujours très claire[3].

Les bassins des deux aiguières d'or contenaient chacun deux vases. Au reste la description de ces vases magnifiques constitue le paragraphe 9 du même chapitre, où est décrite la table de proposition.

Aussitôt que les envoyés du Roi, Andréas et Aristée, furent arrivés à Alexandrie, accompagnés des docteurs chargés de la traduction des livres saints, Ptolémée les fit tous mander au Palais, en congédiant, contre l'usage, tous ceux à qui des audiences avaient été accordées pour ce jour-là ! D'habitude les gens qui avaient à entretenir le Roi d'affaires quelconques, étaient reçus le 5e jour après qu'ils en avaient fait la demande : les ambassadeurs ne l'étaient qu'au bout d'un mois seulement.

Les docteurs juifs étaient porteurs des présents du grand prêtre et des livres de la loi, écrits en lettres d'or ; ce furent ces premiers que le Roi demanda sur-le-champ à voir. On les débar-

1. A. J. XII. II. 4.
2. A. J. XII. II. 5.
3. A. J. XII. II. 7 et 8.



rassa de leurs enveloppes, et Ptolémée admira longtemps la ténuité des feuilles et l'art extrême avec lequel elles étaient reliées ensemble, de façon à dissimuler les commissures ; puis il dit aux docteurs qu'il leur devait à eux une grande reconnaissance, une plus grande à celui qui les avait envoyés, mais une bien plus grande à Dieu, dont il avait les lois sous les yeux. A ces mots, les docteurs et tous les assistants répondirent par des acclamations qui firent venir des larmes de joie aux yeux du Roi. Il ordonna de remettre les livres sacrés entre les mains de ceux qui étaient chargés de leur garde, et embrassant ensuite ces personnages, il leur dit qu'il était naturel qu'il leur expliquât d'abord la mission qu'il avait entendu leur confier, se réservant de leur demander plus tard les renseignements qu'il désirerait. Il leur affirma que le jour de leur arrivée resterait un jour de fête pour lui, et que chaque année, tant qu'il vivrait, l'anniversaire de ce jour serait célébré solennellement. Cet engagement du reste était d'autant plus facile à tenir pour Ptolémée, que le hasard voulut que ce jour fût aussi l'anniversaire d'une grande victoire navale qu'il avait remportée sur Antigone.

Tous les docteurs juifs devinrent, pour ce jour-là, les convives du Roi, et ils furent logés par son ordre, dans les plus splendides appartements du palais[1].

Enfin une somme de trois talents fut donnée en gratification à chacun d'eux. Ici Josèphe raconte en détail les honneurs dont furent comblés les docteurs juifs ; pendant douze jours consécutifs ils restèrent les hôtes du Roi qui se plaisait à traiter avec eux les questions de la plus haute philosophie ; trois autres jours furent ensuite consacrés au repos. Au bout de ce temps, Démétrius de Phalères leur fit longer l'heptastade et la digue qui conduisait à l'île, puis franchir le pont, et les conduisant à la partie nord de l'île, les y établit dans une maison construite au bord de la mer, et tout à fait propre à la méditation, grâce à son isolement. Tout ce

1. A. J. XII. II. 10.

dont ils déclarèrent avoir besoin, pour effectuer la traduction de la loi sacrée, leur fut fourni, et Demétrius les pria de se mettre à l'œuvre. Les docteurs, remplis d'un saint zèle, commencèrent avec ardeur le travail qu'ils avaient à faire. Chaque jour ils s'en occupaient exclusivement, jusqu'à la 9ᵉ heure (3 heures de l'après-midi) ; puis ils se livraient aux soins de leurs personnes, et se mettaient à table, le plus souvent en face des mets préparés pour le Roi lui-même, et que celui-ci avait l'attention de leur faire porter. Chaque matin ils se rendaient en corps au palais, pour présenter leur hommage à Ptolémée ; puis ils rentraient, et après s'être lavé les mains à la mer, et avoir fait leurs ablutions, ils se remettaient à l'ouvrage. Tout fut terminé en 72 jours, au bout desquels Démétrius convoqua tous les Juifs d'Alexandrie, pour assister en ce même lieu, à la lecture qu'il fit, devant les interprètes eux-mêmes de leur traduction de la loi. L'assemblée entière rendit hommage à sa fidélité, loua l'excellente idée qu'avait eue Démétrius de leur soumettre cette œuvre, mais le prièrent de la faire examiner par leurs rabbins. Tous furent unanimes, y compris les traducteurs, pour demander que le texte de cette traduction une fois contrôlé de la sorte, fût mis à l'abri de toute altération future. Cette révision eut lieu, et s'accomplit avec un soin extrême, et le texte grec de la loi sacrée des Juifs, fut désormais fixé pour toujours [1].

Ptolémée fut ravi de l'heureux succès de cette entreprise, et se faisant lire la loi, admira le génie et la profonde sagesse du législateur. Il eut alors à ce sujet une conversation avec Démétrius, et lui demanda comment il se faisait qu'une loi aussi admirable fût restée, jusque-là, lettre close pour les historiens et les poètes. Démétrius lui répondit que le caractère divin et auguste de cette loi avait toujours empêché d'y toucher, et que ceux qui avaient osé entreprendre quelque chose de semblable, en avaient toujours été punis providentiellement ; ainsi, par exemple,

1. A. J. XII. II. 11 et 12 (277 ans av. J.-C.).

Théopompe, qui s'était proposé d'écrire quelque chose sur ce sujet, avait perdu la raison pendant plus de trente jours; dans un intervalle lucide, il avait supplié Dieu de lui pardonner le sacrilège qu'il regardait comme la cause de son mal, un songe lui en ayant donné l'assurance. Enfin, aussitôt qu'il eut renoncé à ce travail, il avait recouvré la raison. Démétrius parla aussi au roi du poète lyrique Théodecte, qui ayant formé le projet d'utiliser dans une de ses œuvres, ce qui se trouvait dans les livres sacrés des Juifs, avait immédiatement été attaqué de la maladie des yeux nommée glaucoma ; mais dès qu'il avait reconnu et déploré la cause de son mal, Dieu lui avait fait grâce, en permettant sa guérison [1].

Il semble que ces confidences auraient dû causer quelque inquiétude à Ptolémée; il n'en fut rien, heureusement pour lui. Lorsque la traduction des livres saints eut été remise à Démétrius de Phalères, le roi lui ordonna d'en prendre un soin extrême, afin que rien ne pût les altérer; puis il invita les docteurs à revenir souvent de Judée vers lui, afin qu'il pût, par ses largesses, leur témoigner toute sa reconnaissance. Enfin, il les congédia, après les avoir gratifiés chacun de trois magnifiques vêtements, de deux talents d'or, d'une coupe de la valeur d'un talent, et d'une riche couverture. Il les chargea de porter de sa part au grand prêtre Éléazar, dix lits à pieds d'argent, avec toute leur garniture, et une coupe de la valeur de trente talents ; plus dix robes, de la pourpre, une couronne splendide, et cent pièces de toile de byssus. A toutes ces richesses étaient joints des ustensiles que Josèphe nomme φιάλας, τρύβλια et σπονδεῖα, et deux bassins, le tout destiné au service du temple. Une lettre accompagnait ces présents, et elle priait le grand prêtre d'autoriser à partir ceux des traducteurs des livres saints qui lui demanderaient la permission de venir en Égypte. Il avait, en effet, le plus grand désir de s'entretenir souvent avec des hommes aussi

1. A. J. X. II. 11. 13.

instruits, et son plus grand bonheur serait toujours de mettre ses richesses à leur se vice [1].

On nous blâmera peut-être d'avoir aussi largement parlé d'un événement en apparence peu important; contre ce blâme nous protestons avec énergie, et nous le repoussons de toutes nos forces. Qu'on y songe ! il s'agit des livres saints, de ces livres qui ont été et qui sont toujours la base de la foi judaïque et de la foi chrétienne; il s'agit de la traduction des septante, de l'un des monuments les plus vénérables élevés par l'esprit humain à la gloire du maître unique de toutes choses, et nous pourrions regretter un seul instant d'avoir raconté l'histoire de cette illustre version des septante? Non, certes, il n'en saurait être ainsi! Cette histoire, d'ailleurs, qui la sait donc si bien? Qui donc oserait dire qu'il est inutile pour lui de la relire? Que beaucoup de gens d'étude sachent en gros que Ptolémée Philadelphe a fait traduire par soixante-dix docteurs les livres saints des Juifs, j'en demeure d'accord; mais qu'il soit superflu de rappeler de quelle profonde vénération ces livres furent entourés par un roi puissant et par un savant, tels que Plolémée Philadelphe et Démétrius de Phalères, voilà ce que je n'accorderai jamais. Tous les deux ces hommes étaient grecs et païens; tous les deux ils ont rendu le plus éclatant hommage à l'incomparable valeur de ces livres, et nous, chrétiens, nous regretterions de nous en être occupés pendant les quelques instants qu'il a fallu dépenser pour écrire ou pour lire les pages qui précèdent? Non! je ne puis admettre cela; car le supposer possible, ce serait faire injure à l'intelligence de ceux qui prennent la peine de me lire.

Nous venons de voir ce que Ptolémée Philadelphe fit en faveur de la nation judaïque. Il ne fut pas seul à payer par des bienfaits les services qu'elle lui avait rendus; car les rois d'Asie, de leur côté, surent se montrer reconnaissants envers les Juifs qui avaient combattu sous leurs drapeaux. Ainsi, Séleucus Nicator

1 A. J. XII. II. 14.

leur conféra le droit de cité dans les villes qu'il fonda en Asie et dans la Syrie inférieure, aussi bien que dans Antioche, devenue la capitale de ses États. Ce droit les mettait sur un pied d'égalité complète avec les Grecs et les Macédoniens établis dans ces mêmes villes [1].

Pendant le règne d'Antiochus III, dit le Grand (223 à 187 av. J.-C.) les Juifs et les habitants de la Cœlésyrie virent leurs terres dévastées à plusieurs reprises, et eurent à subir de véritables calamités. Antiochus en effet guerroya constamment contre Ptolémée Philopator (221 à 204 av. J.-C.), et contre son fils Ptolémée Épiphane (204 à 181 av. J.-C.). Presque toujours ce fut en Judée et en Cœlésyrie, que la guerre fut portée. Que ce fût l'un ou l'autre des deux adversaires qui favorisât le sort des armes, les malheureux habitants du théâtre de cette guerre sans fin, en supportairent tout le poids. Placés en effet entre l'enclume et le marteau, tous les coups étaient pour eux. Lorsque Ptolémée fut vaincu, Antiochus s'empara de la Judée (219 av. J.-C.). Après la mort de Philopator (204 av. J.-C.), Épiphane jaloux de venger la défaite de son père, leva une puissante armée, dont il confia le commandement à Scopas. Cette armée reprit la Judée et presque toute la Cœlésyrie (203 et 202 av. J.-C.). Plus tard Antiochus III battit Scopas vers les sources du Jourdain, et détruisit en grande partie l'armée de ce général (198 av. J.-C.). Antiochus, par suite de cette victoire, recouvra la Cœlésyrie et la Samarie, et les Juifs s'empressèrent de lui offrir leur soumission. Ils ouvrirent à Antiochus les portes de Jérusalem, lui fournirent en abondance tout ce dont son armée et ses éléphants avaient besoin, et, lorsqu'il assiégea dans la citadelle, (ἐν τῇ ἄκρα τῶν Ιεροσολυμων, (198 av. J.-C.) la garnison que Scopas y avait laissée, ils lui prêtèrent, avec une grande bravoure, le secours de leurs armes. Antiochus pour récompenser la conduite des Juifs à son égard, écrivit pour les généraux de son armée et pour ses amis, un manifeste

1. A. J. XII. III. 1.

dans lequel il reconnaissait publiquement les services que la population de Jérusalem lui avait rendus, et faisait connaître les grâces par lesquelles il entendait s'acquitter envers eux.

Josèphe cite ici, pour garant de sa véracité, le témoignage de Polybe le Mégalopolitain, au XVIe livre duquel il emprunte les passages suivants : « Scopas, général en chef des armées de Pto-
» lémée, marchant vers les provinces d'en haut (du Nord) sou-
» mit pendant l'hiver, la nation des Juifs. »

« Puis : Ce Scopas ayant été vaincu par Antiochus, ce monar-
» que reprit la Batanée, la Samarie, Abila et Gadara ; peu après
» les Juifs qui habitaient autour du Hiéron, connu sous le nom
» de Jérusalem, se rendirent à lui[1]. »

Voici maintenant la teneur de l'édit ou manifeste, dont nous avons parlé tout à l'heure.

« Le Roi Antiochus à Ptolémée. Salut[2] !

» Considérant que les Juifs, aussitôt que nous avons eu fran-
» chi leurs frontières, nous ont donné les preuves palpables de
» leur bienveillance à notre égard, et nous ont splendidement
» accueilli dans leur ville, en se portant, avec tout leur sénat au-
» devant de nous ; qu'ils ont abondamment pourvu à l'entretien
» de notre armée et de nos éléphants ; qu'ils ont vaillamment
» aidé à enlever la citadelle occupée par une garnison égyp-
» tienne, il nous a paru bon de les récompenser, de relever, de
» repeupler leurs villes abattues par des événements fâcheux
» qui sont dans les éventualités humaines, en y rappelant les
» populations dispersées. En premier lieu, nous avons décidé
» de leur accorder, comme témoignage de notre piété, les ani-
» maux à immoler, le vin, l'huile et l'encens nécessaires au culte,
» jusqu'à concurrence de 20,000 pièces d'argent, plus six artabes
» de farine consacrée suivant la coutume du pays, 1460 médimnes
» de froment et 375 médimnes de sel. Nous voulons que tout cela

1. A. J. XII, III. 3.

2. Il va sans dire que le Ptolémée dont il s'agit, ne saurait être confondu avec le roi d'Égypte.

» soit fourni conformément à notre ordre ; que, de plus, la cons-
» truction du hiéron et des portiques soit achevée, aussi bien que
» celle de tout autre édifice qui sera reconnu nécessaire. Les maté-
» riaux seront apportés de la Judée même, et, s'il le faut, des autres
» provinces et du Liban, sans qu'aucun droit soit réclamé. Nous
» entendons qu'il en soit de même pour tout ce qui est plus
» spécialement destiné au service du temple. Nous voulons que
» tous les hommes de cette nation vivent sous les lois mêmes de
» leur pays, que leur sénat, leurs prêtres, les scribes du tem-
» ple et les chantres sacrés, soient exemptés de la capitation,
» aussi bien que de l'impôt dû à la couronne, et de tout autre
» tribut ; et, afin que la ville se repeuple plus promptement,
» nous accordons à tous ceux qui l'habitent aujourd'hui, ou qui
» viendront s'y établir, jusqu'au mois d'Hyperberetæus prochain,
» une indemnité de trois années ; bien plus, pour l'avenir, nous
» les affranchissons du tiers des impôts, afin qu'ils puissent sor-
» tir de leur misère présente. Enfin nous rendons la liberté à
» tous ceux qui, arrachés de leur pays, ont été réduits en es-
» clavage, à eux et à leurs enfants, et nous ordonnons que leurs
» biens leur soient restitués[1]. »

Antiochus ne se contenta pas de ces privilèges ; il fit publier, relativement au temple, dans toute l'étendue de ses États, un décret qui contenait les prescriptions suivantes :

« Il est interdit à tout étranger de franchir le péribole du hié-
» ron, où les Juifs eux-mêmes ne sont admis qu'à l'état de pu-
» reté. Il est défendu d'introduire dans Jérusalem de la chair
» de cheval, de mulet, d'âne sauvage ou non, de léopard, de re-
» nard, de lièvre, en un mot de tout animal dont la chair est in-
» terdite aux Juifs. Il est également défendu d'apporter les
» peaux de ces animaux dans la ville, et d'en conserver de vi-
» vants. On ne pourra élever d'autres animaux que ceux que la
» loi des Juifs déclare propres aux sacrifices et agréables à Dieu.

1. A. J. XII. III. 3. (194 av. J.-C.).

» Quiconque aura transgressé ces défenses payera aux prêtres » une amende de 3,000 drachmes d'argent. »

Dans une autre circonstance, le Roi Antiochus donna à la race juive le témoignage le plus éclatant de sa confiance en elle. Il avait été informé de tentatives insurrectionnelles commises en Lydie et en Phrygie ; afin de couper le mal dans sa racine, il écrivit à Zeuxis, l'un de ses généraux, et de ses amis les plus intimes, de transporter immédiatement de Babylone, sur les points où il y avait quelque chose à craindre, 2,000 familles juives, avec tout ce qu'elles possédaient, de les y installer le mieux possible, de leur construire des habitations, de leur distribuer des terres, et de les exempter de tout tribut pendant dix années, à la charge, pour eux, de réprimer tout désordre qui viendrait à surgir[1].

Évidemment si le Roi n'eût pas eu une confiance absolue dans le dévouement et la bravoure des colons juifs qu'il transplantait à pareille distance, jamais idée aussi coûteuse ne lui fût venue à l'esprit.

Un peu plus tard, Antiochus III, las de guerroyer sans doute, fit un traité d'alliance avec Ptolémée Épiphane, traité dont la durée était assurée par le mariage de Cléopâtre, fille d'Antiochus, avec le roi d'Égypte. La dot qu'elle apporta à son royal époux se composait de la Syrie, de la Samarie, de la Judée et de la Phénicie. Les tributs perçus sur ces provinces devaient toutefois être partagés entre les deux monarques. Dans chaque pays, de grands personnages affermaient la perception de tous les impôts, et payaient aux deux rois la somme qui leur restait due, après déduction de tous les frais de recouvrement.

A cette époque, les Samaritains, se sentant un peu libres de leurs mouvements, donnèrent une fois de plus carrière à leur haine contre les Juifs; ils dévastaient leurs terres et s'emparaient même des personnes, toutes les fois qu'ils le pouvaient.

1. A. J. XII. III. 4.

Cela eut lieu sous la grande prêtrise d'Onias. Lorsqu'Éléazar était mort (vers 267 av. J.-C.), son oncle Manassès avait hérité de la dignité de souverain pontife, et, après celui-ci, Onias II, fils de Siméon II, avait pris la tiare (vers 240 av. J.-C.). Ce Siméon était neveu d'Éléazar, ainsi que nous l'avons déjà dit. A Onias II succéda Siméon II (vers 226 av. J.-C.), qui, à son tour, eut Onias III pour successeur. Cet Onias III qui était d'une avarice sordide, refusa de payer au Roi l'impôt dont ses prédécesseurs avaient jusque-là allégé le peuple, c'est-à-dire une somme annuelle de vingt talents (193 av. J.-C.). Cette vilainie irrita au plus haut point Ptolémée Épiphane. Il envoya à Jérusalem un chargé d'affaires, porteur de reproches et de menaces pour le grand prêtre. Si l'impôt n'était pas immédiatement payé, une colonie militaire serait envoyée en Judée, et les terres de ses habitants seraient distribuées aux soldats.

A cette nouvelle, la consternation fut générale parmi les Juifs. Quant à Onias III, il n'en tint aucun compte, tant son avarice était grande [1].

Il y avait un jeune homme du nom de Josèph, jouissant déjà à Jérusalem d'une grande réputation de justice et de maturité, malgré son jeune âge. « Il était fils de la sœur du grand prêtre Onias III et d'un personnage nommé Tobie [2]. Au moment où

1. A. J. XIII IV. 1. C'est grâce à l'étude approfondie des livres d'Esdras et de Néhémie, comparés aux écrits de Josèphe, que nous avons pu remettre dans leur ordre naturel les faits relatés dans ce paragraphe.

2. Nous trouvons dans la *Guerre Judaïque* (I. l. 1.) un passage fort curieux concernant ces personnages et l'état de la nation juive à cette époque ; le voici : Une lutte s'étant engagée entre les grands, à l'époque où Antiochus Épiphane disputait la Syrie entière à Ptolémée VI, (chez les Juifs, en effet, on se disputait avec acharnement la suprématie, chacun des grands personnages se refusant de céder le pas à un de ses égaux), il arriva que l'un des prêtres, nommé Onias, parvint à dominer tous les autres, et il chassa alors les enfants de Tobie de Jérusalem. Ceux-ci se réfugièrent auprès d'Antiochus et poussèrent ce prince à leur confier une armée pour envahir la Syrie.— Après avoir résumé brièvement les récits de la victoire d'Antiochus, Josèphe ajoute, en nommant le père au lieu du fils, que le Pontife Onias se réfugia en Égypte auprès du roi Ptolémée, et reçut de ce monarque l'autorisation de construire, dans le nome Héliopolitain, une petite ville et un temple analogue à celui de Jérusalem. Je le répète, il y a ici confusion de personnages.

l'envoyé de Ptolémée Épiphane vint se heurter contre le stupide entêtement du grand prêtre, Josèph était absent de Jérusalem, et se trouvait dans la bourgade nommée Phikhola, de laquelle il était originaire. Sa mère l'informa de ce qui venait de se passer, et il accourut à Jérusalem. Aussitôt arrivé, il alla trouver son oncle Onias, et lui reprocha, en termes très vifs, le mépris qu'il faisait du salut de ses concitoyens, et l'orage qu'il attirait sur la nation, en se refusant à payer l'argent au prix duquel on lui avait donné l'administration du peuple et la dignité de grand prêtre. Josèph ajouta que s'il était assez cupide pour aimer mieux voir sa patrie en péril, et ses concitoyens exposés à toutes les indignités, que de payer ce qu'il devait légitimement, il lui conseillait d'aller se présenter devant le Roi, et de le supplier de lui faire remise, sinon de la somme entière, du moins d'une partie de cette dette. — « Que m'importe à moi le principat, répondit » Onias? la grande prêtrise elle-même, si la chose était pos- » sible, je m'en débarrasserais à l'instant! Non certes! je » n'irai pas trouver le Roi! Je ne me soucie en aucune façon de » ce qui arrivera!... »

Josèph alors lui demanda s'il l'autorisait à aller se présenter devant Ptolémée, comme envoyé de la nation. — « Tu iras si » cela te convient, répondit Onias, ce n'est pas moi qui t'en » empêcherai. » — Aussitôt qu'il fut assuré de l'assentiment du grand prêtre, Josèph courut au temple, convoqua le peuple, l'engagea à se rassurer et à bannir toute crainte née de l'obstination de son oncle Onias. « Chassez toute appréhension, leur » dit-il; je pars pour l'Égypte, et je me charge d'empêcher le Roi » de vous faire aucun mal. » — La multitude répondit par de joyeuses acclamations et par des actions de grâces.

Josèph descendit aussitôt du temple, courut chercher l'envoyé de Ptolémée, en fit son hôte, le combla de présents et d'honneurs, lui offrit pendant plusieurs jours de splendides festins, et lui fit prendre les devants, l'assurant qu'il le suivrait de près.

Josèph était d'autant plus disposé à aller se présenter devant le Roi, que l'envoyé de celui-ci lui avait, par ses paroles et par ses promesses, inspiré une très grande confiance. Ravi tout à la fois de la réception, des cadeaux et de l'austérité des mœurs de son hôte, ce personnage s'était engagé à lui faire obtenir de Ptolémée tout ce qu'il lui demanderait[1].

De retour en Égypte, l'envoyé fit connaître au Roi, son maître, les ignobles sentiments du grand prêtre Onias, et exalta les mérites de Josèph, qui allait arriver très prochainement, pour plaider auprès de lui la cause du peuple innocent dont cet Onias était le chef. Il s'étendit avec une si grande complaisance sur les vertus du jeune homme, en parla avec tant d'éloges, qu'il parvint à lui concilier la bienveillance du Roi et de la reine Cléopâtre, avant même que Josèph ne se fût montré. Pendant ce temps-là, Josèph avait emprunté une forte somme d'argent des amis qu'il avait à Samarie; il avait fait tous ses préparatifs de voyage, s'était procuré les vêtements, la vaisselle et les bêtes de charge nécessaires, consacrant à ces acquisitions une somme de vingt mille drachmes. Aussitôt qu'il fut prêt, il se mit en route pour Alexandrie. Au même moment, partaient des villes de Syrie et de Phénicie, des personnages qui allaient prendre part à l'enchère des impôts; chaque année, en effet, le Roi avait l'habitude de vendre la perception des impôts aux plus riches habitants de chaque cité. Ces hommes rencontrèrent Josèph en chemin, et ne manquèrent pas de faire des gorgées chaudes sur la chétive apparence de ses équipages et sur sa misérable condition. Celui-ci ne fit pas mine de s'en apercevoir et continua son chemin. Arrivé à Alexandrie, il apprit que le Roi avait été à Memphis, et il courut au-devant de lui. D'aventure, Ptolémée se promenait en char avec la reine, et avec Athénion, son ami (c'était lui qui avait été envoyé par le roi à Jérusalem, et qui avait été si bien accueilli par Josèph). Du plus loin qu'il aperçut

1. A. J. XII. IV. 2.

Josèph, Athénion le fit remarquer au roi. — « Voilà, lui dit-il, » celui dont je vous ai tant parlé à mon retour de Jérusalem ; » voilà ce jeune homme si bon et si généreux ! » — Ptolémée fit arrêter, salua Josèph le premier et l'engagea à monter dans son char. Dès qu'il eut pris place, Ptolémée l'interrogea sur la conduite d'Onias.

« Que le Roi pardonne à sa vieillesse, répondit-il ; le Roi ne » peut ignorer que l'humanité est ainsi faite, que le vieillard et » l'enfant ont les mêmes idées et les mêmes défauts ; mais » de nous, hommes jeunes, le Roi obtiendra tout et n'aura ja- » mais à se plaindre. »

Le Roi touché de la grâce et de l'urbanité du jeune homme, se prit immédiatement d'affection pour lui, comme s'il le connaissait de longue date ; il exigea qu'il vînt s'établir au palais et qu'il s'assît tous les jours à sa table.

Lorsque Ptolémée rentra à Alexandrie, les personnages syriens dont nous avons parlé tout à l'heure, furent stupéfaits de la faveur dont jouissait Josèph, et le virent, dès lors, du plus mauvais œil[1].

Le jour de l'enchère des impôts étant venu, ces hommes qui s'étaient entendus entre eux, offrirent huit mille talents des revenus de la Cœlésyrie, de la Phénicie, de la Judée et de la Samarie. Survint alors Josèph qui leur dit : — « Vous êtes tous des fri- » pons, et vous vous êtes concertés pour faire au Roi une offre » aussi misérable ; moi je lui offre le double de ce que vous » osez lui proposer, et les biens des coupables de lèse-majesté » lui seront intégralement réservés. »

D'habitude, en effet, le produit de la confiscation de ces biens était affermé avec les impôts. Le Roi charmé de ces paroles, dit aussitôt à Josèph qu'il lui adjugeait très volontiers le tout, puisqu'il augmentait aussi notablement les revenus de sa couronne. — « Mais quelles garanties peux-tu me donner?

1. A. J. XII. IV. 3.

— Je vous donnerai, ô Roi, répondit-il gaiement, des garants bons et probes, en qui vous aurez pleine confiance. — Qui donc sera-ce? — Vous, ô Roi et la Reine votre épouse? »

Ptolémée se mit à rire, adjugea la perception des impôts à Josèph, sans exiger de lui aucune garantie effective, ce qui ne manqua pas de causer un vif désappointement aux fermiers habituels qui regagnèrent, non sans confusion, chacun sa ville[1].

Josèph pria le Roi de lui confier deux mille hommes d'infanterie, pour se faire respecter dans les villes qui seraient tentées de faire quelque résistance ; il les obtint, et après avoir emprunté 500 talents aux amis du Roi qui étaient à Alexandrie, il regagna la Syrie. La première ville dans laquelle Josèph se présenta fut Ascalon. Aussitôt arrivé, il exigea le tribut. Les Ascalonites déclarèrent qu'ils ne payeraient rien, et l'accablèrent d'injures. Que fit alors Josèph? Il s'empara d'une vingtaine des plus riches habitants et les fit mettre à mort. Tous leurs biens furent confisqués, et il en tira 100 talents qu'il fit passer immédiatement au Roi, en lui rendant compte de ce qu'il venait de faire. Ptolémée enchanté des façons expéditives de son percepteur, approuva tout ce qui s'était passé, et donna carte blanche à Josèph.

Naturellement le bruit de ce qui venait d'arriver à Ascalon, se répandit avec rapidité dans la Syrie entière, et toutes les populations furent frappées de terreur. L'exemple des Ascalonites mis à mort, était bien fait pour donner du zèle aux plus récalcitrants. Aussi les portes de toutes les villes furent-elles ouvertes à Josèph qui perçut désormais les tributs sans le moindre inconvénient. Les Scythopolitains seuls[2] poussés par une sorte de vertige, répondirent par des invectives aux sommations de Josèph, et refusèrent de payer les tributs qu'il avaient toujours acquittés sans retard jusque alors. Leurs chefs furent aussitôt saisis, décapités et leurs biens envoyés au Roi.

On pense bien que Josèph ne faisait pas tout cela par pur dé-

1. A. J. XII. IV. 4. (193 av. J.-C.).
2. Scythopolis, c'est la Bethsan de l'écriture sainte, la Beysan de nos jours.

sintéressement. En très peu de temps, il devint possesseur d'une immense fortune, dont il se servit fort habilement pour mieux asseoir l'autorité dont il était revêtu. Le plus sage à son avis était de conserver aussi longtemps que possible la charge qui l'avait enrichi, et pour y parvenir, il usa largement de ce qu'il avait acquis déjà. En conséquence, de magnifiques présents furent secrètement envoyés au Roi, à la Reine, à leurs amis, et à tous les personnages influents de la cour, pour payer leur bienveillance[1].

Le calcul n'était pas mauvais, et Josèph resta pendant plusieurs années fermier des impôts[2].

Il eut sept fils d'une même femme, et de la fille de Solymios, son frère, il en eut un huitième qui reçut le nom de Hyrcan. Nous allons dire par suite de quelles circonstances Josèph était devenu l'époux de sa nièce. Il avait fait un voyage à Alexandrie, accompagné de son frère, et de la fille de celui-ci, qu'il se proposait de marier à quelque noble, Juif résidant en Égypte. Un jour qu'il était assis à la table du Roi, des danseuses furent introduites, et l'une d'elles était si charmante, qu'il en devint éperdument épris. Il fit la confidence de sa passion à son frère, et le supplia de l'aider à la satisfaire, et à cacher une liaison que la loi religieuse des Juifs condamnait expressément. Ici, je me vois forcé d'employer le latin, pour raconter un trait de mœurs ignoble. *Frater libenter pollicitus se voluntatis ejus ministrum fore, filiam suam ornatam noctu ad eum deduxit, et in lectum ejus collocavit. Josephus vero pro ebrietate ignorans quid ageretur, cum fratris filiâ congreditur, et quum hoc sæpiuscule fecisset, vehementius*

1. A. J. XII. IV. 5.

2. Le chiffre de 22 ans est ici allégué par l'historien des Juifs ; est-il exact ? cela est plus que douteux : c'est en 193, que Joseph fut nommé percepteur du tribut ; c'est en 176 très vraisemblablement que ce personnage est mort. De 193 à 176 il ne s'est écoulé que dix sept ans. Il y a donc impossibilité à ce que pendant 22 ans, Joseph ait exercé les devoirs de sa charge. Il y a mieux encore ; puisque ce n'est qu'à partir de l'année 193 que le roi d'Égypte Ptolémée Épiphane, a pu avoir des droits sur un tribut payé par la Syrie et la Judée, le percepteur de ce tribut, mort en 176, n'a pu le percevoir pendant 22 ans.

eam deperibat, fratri etiam fatebatur se de vitâ periclitari ex amore saltatriculæ, ni forte rex vellet eam sibi concedere. Quum autem frater eum hortaretur ne animo esset anxio et sollicito, atque licere ei muliere amatâ frui, eamque uxorem habere dixisset, et quid factum fuerit ei operuisset, quod maluerit filiæ suæ injuriam fieri, quam ipsum pati tale in sese dedecus admittere, Josephus, collaudatâ ejus fraternâ benevolentiâ, filiam ipsius sibi matrimonio junxit, filiumque ex eâ genuit, nomine Hyrcanum, ut jam ante diximus.

Dès l'âge de treize ans, Hyrcan le plus jeune des fils de Josèph, montrait les plus heureuses dispositions et une énergie extraordinaire ; aussi ses frères étaient-ils extrêmement jaloux d'un enfant dont les merveilleuses qualités natives justifiaient, en quelque sorte, l'envie qu'ils lui portaient. Josèph voulant s'assurer de la valeur morale de ses fils, et savoir au juste lequel d'entre eux était le plus heureusement doué, confia leur éducation à des précepteurs du plus grand mérite. Aucun de ses enfants, à l'exception du seul Hyrcan, ne profita des leçons qui leur étaient données. Tous se montrèrent si insoumis, si légers et si paresseux, qu'ils rentrèrent dans leur famille aussi ignorants et inexpérimentés qu'ils en étaient sortis.

Aussi Josèph se laissa-t-il aller, tout naturellement, à considérer Hyrcan comme le seul fils digne de lui, et à lui témoigner une préférence marquée, dont ses frères s'irritèrent au plus haut point[1].

Vers cette époque eut lieu le couronnement de Ptolémée Épiphane, et tous les grands personnages de la Syrie et des pays soumis à l'Égypte, se mirent en devoir de se rendre à Alexandrie, pour y célébrer en grande pompe l'intronisation du jeune Roi. Josèph n'était plus d'âge à faire un voyage aussi fatigant, et il demanda à ses fils lequel d'entre eux irait le représenter à cette solennité. Les sept aînés s'en excusèrent, sur ce qu'il n'étaient pas gens à parader dans les cours, et ils conseillèrent à

1. A. J. XII, IV. 6

leur père de confier ce soin à Hyrcan. Joseph fit appeler celui-ci et lui proposa d'entreprendre le voyage, si toutefois il se sentait capable de faire bonne figure devant le souverain. Hyrcan s'y engagea, et dit qu'il était prêt à partir, sans qu'il fût besoin de mettre grand argent à sa disposition ; qu'il vivrait économiquement, et que 10,000 drachmes lui suffiraient amplement. Le père fut charmé de cette modération, à laquelle il ne s'attendait pas. Peu après Hyrcan reparut devant Joseph, et lui conseilla de ne pas envoyer de Judée les présents destinés au Roi, mais de lui donner une lettre de crédit sur son banquier d'Alexandrie, afin qu'il pût en obtenir l'argent nécessaire pour acheter là ce qu'il trouverait de plus précieux et de plus beau. Le père se figurant que semblable dépense ne dépasserait guère dix talents, remit à Hyrcan une lettre de crédit adressée à un certain Arion, dépositaire et administrateur de tous les fonds qu'il possédait à Alexandrie. Ces fonds constituaient une somme énorme d'au moins 3,000 talents. Josèph, en effet, expédiait à Alexandrie toutes les sommes perçues par ses soins en Syrie, et lorsque arrivait le jour où les revenus de la couronne devaient être versés entre les mains du Roi, Arion recevait l'ordre d'opérer ce versement. Hyrcan muni de la lettre qu'il avait réclamée de son père, se mit en route. Il avait à peine quitté Jérusalem que ses frères écrivaient à tous les amis de Ptolémée, pour les pousser à faire assassiner Hyrcan [1].

Dès son arrivée à Alexandrie, celui-ci courut chez Arion et lui présenta la lettre de crédit signée de la main de son père. Arion qui se figurait qu'il ne réclamerait qu'une dizaine de talents, ou une douzaine au plus, s'enquit de la somme dont il avait besoin. — « De mille talents ! » répondit le jeune homme. — A cette requête inattendue, Arion s'emporta et jeta les hauts cris. — « Malheureux, lui dit-il, quelle vie entends-tu donc mener » ici ? Oublies-tu que c'est à force de sagesse et de labeurs inces-

1. A. J. XII. IV. 7, (183 av. J.-C.).

» sants, que ton père a réuni cet argent que tu prétends dissiper » en folies? Ton devoir est de suivre son exemple. Je ne te don» nerai que dix talents, et encore faudra-t-il que, sur cet argent, » tu payes les présents destinés au Roi. » Hyrcan s'emporta à son tour, s'empara d'Arion et le retint prisonnier. La femme d'Arion qui savait que son mari jouissait d'une grande considération auprès de la Reine, court se jeter aux pieds de Cléopâtre (mère du nouveau roi) et la supplie de châtier l'arrogance du jeune homme. Cléopâtre va tout conter à son fils. Ptolémée fait sur l'heure avertir Hyrcan qu'il est fort étonné qu'étant envoyé par son père, il se soit permis de ne pas se rendre directement au Palais, et surtout de faire arrêter l'homme de confiance de son père ; qu'il lui enjoint en conséquence de venir sans aucun délai lui rendre compte de sa conduite.

Hyrcan, si ce que l'on raconte est vrai, répondit à l'envoyé : — « Allez dire à votre maître, qu'il existe une loi à laquelle le » Roi lui-même est soumis, et qui lui interdit de faire un sacri» fice d'actions de grâces pour la naissance d'un fils, avant d'ê» tre entré dans le temple, et d'avoir sacrifié à Dieu. C'était pour » une raison analogue, que je ne me suis pas présenté devant » Sa Majesté ; car j'attendais, pour le faire, que j'eusse entre » les mains des présents dignes d'être offerts au bienfaiteur de » mon père. Quant au serviteur contre lequel j'ai sévi, je l'ai » puni de sa désobéissance ; peu importe, d'ailleurs, qu'un maî» tre soit grand ou petit, du moment qu'il est le maître ! Si nous » tolérions de pareilles licences, le Roi verrait bientôt lui-même » ses sujets lui manquer de respect. »

Lorsque cette fière réponse fut apportée à Ptolémée, il se mit à rire et admira l'énergie et le bon sens de l'enfant[1].

Arion dès qu'il apprit dans quelles dispositions était le Roi, sentit qu'il n'avait plus à compter sur l'appui de personne, et il s'exécuta. Hyrcan toucha ses mille talents, rendit aussitôt la li-

1. A. J. XII. IV. 8.

berté au banquier, et, au bout de six jours, vint présenter ses hommages au Roi et à la Reine. Tous les deux l'accueillirent avec bienveillance, et le reçurent à leur table, pour faire honneur au nom de son père.

Hyrcan s'aboucha ensuite avec les marchands d'esclaves, fit emplète de 100 jeunes garçons et de 100 jeunes filles, qu'il paya 200 talents. Ayant été peu après invité à la table du Roi, avec les plus grands personnages du pays, les officiers chargés de distribuer les places, suivant la dignité de chacun, ne manquèrent pas de lui assigner la plus infime, qui leur semblait bonne pour un enfant auquel ils ne pensaient devoir aucune considération. Hyrcan ne dit mot. Pendant le festin, tous ses voisins, par plaisanterie, s'amusèrent à accumuler devant lui les os dont ils avaient mangé la chair, de telle sorte que la table en était couverte. Hyrcan ne dit mot encore. Alors, à l'instigation des convives, Tryphon, le bouffon du Roi, vint se placer devant Ptolémée et lui dit : « Vois-tu, Roi, tous les os sont devant Hyrcan. Hé bien ! » son père en fait de même pour la Syrie entière. Il l'a dépouillée, » comme ce garçon a dépouillé ces os. » Tout le monde se mit à rire, avec le Roi lui-même, de cette impertinence de Tryphon. Puis Ptolémée demanda à son jeune convive comment il se faisait qu'il y eût tant d'os devant lui. « Il n'y a là rien d'étonnant, » Seigneur, répondit-il; l'habitude des chiens est de dévorer » les os avec la chair, ainsi que l'ont fait tout ces hauts person- » nages; ce disant il lui montra du doigt ses compagnons de » table ; regardez ; il n'y a pas un os devant eux ; les hommes au » contraire mangent la chair et rejettent les os ; moi qui suis un » homme, j'ai fait ainsi. » Le Roi frappé de cette réponse ordonna à tous les assistants d'y applaudir, et déclara que la leçon était bonne et méritée. Le lendemain Hyrcan faisait visite à tous les amis du Roi, à tous les grands officiers du palais ; il eut soin d'interroger en cachette leurs serviteurs, afin de savoir quels étaient les présents qu'ils comptaient offrir au Roi, pour célébrer le jour de son couronnement. Il apprit ainsi que quelques-uns

d'entre eux donneraient jusqu'à douze talents ; mais que tous, en définitive, ne feraient que ce que leur position leur permettrait de faire. Hyrcan alors affecta un grand chagrin et déplora l'impossibilité où il se trouvait de faire les choses si grandement. Il n'avait, ajoutait-il piteusement, que cinq talents à sa disposition. Les serviteurs ne manquèrent pas de rapporter cela à leurs maîtres, et chacun de se réjouir à l'avance de l'humiliation que Hyrcan allait subir, et du mépris que le Roi concevrait pour ce petit misérable. Au jour solennel, les plus magnifiques allèrent jusqu'à vingt talents ; pas un ne dépassa cette somme. Lorsque le tour de Hyrcan fut venu, on vit paraître les cent jeunes garçons et les cent jeunes filles qu'il avait achetés ; chacun d'eux étant porteur d'un talent. Les garçons furent offerts au Roi, et les jeunes filles à la reine Cléopâtre.

Hyrcan ne se contenta pas d'avoir fait au roi un aussi somptueux présent que tous les assistants admirèrent ; il crut prudent de répartir un grand nombre de talents entre les amis et les serviteurs du Roi ; c'était, pensait-il, se garer contre leur mauvais vouloir, et il avait raison ; car nous avons déjà dit que ses frères leur avaient écrit, afin d'obtenir d'eux qu'ils le fissent disparaître. Ptolémée ravi, dit au jeune homme qu'il était prêt à lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Hyrcan réclama uniquement de ses bontés qu'il voulût bien écrire en sa faveur à son père et à ses frères. Non seulement le Roi fit ce que Hyrcan désirait de lui, mais il le combla de riches cadeaux, ensuite de quoi il le congédia.

La renommée eut bientôt instruit les frères de Hyrcan de la réception que le Roi lui avait faite, et ils apprirent en même temps qu'il était en route pour revenir. Ils s'empressèrent de marcher à sa rencontre, pour s'en défaire, avec l'assentiment de Josèph leur père ; celui-ci, en effet, était si furieux des dépenses que son fils avait faites, qu'il ne s'inquiétait plus guère de son sort. Toutefois Josèph dissimulait autant qu'il le pouvait son ressentiment, par crainte du Roi.

Un combat eut lieu entre Hyrcan, avec sa suite, et ses frères. Deux d'entre eux y perdirent la vie, avec un grand nombre de leurs affidés. Les survivants s'enfuirent à Jérusalem, auprès de leur père. Hyrcan continua son chemin, vint se présenter devant la ville, se vit repoussé par tout le monde, prit peur et se réfugia de l'autre côté du Jourdain, où il s'établit et sut forcer les Arabes à lui payer un tribut[1].

A cette époque, régnait en Asie Séleucus IV Philopator, fils d'Antiochus III le Grand. Josèph, père d'Hyrcan, vint alors à mourir. C'était un homme bon et magnanime, dit Josèphe (qui oublie que, quelques lignes plus haut, il a raconté que cet excellent homme s'était fait le complice de ses fils aînés qui s'apprêtaient à assassiner leur frère Hyrcan). Ce Josèph qui avait rendu quelque éclat à la nation judaïque, avait été, ainsi que nous l'avons déjà dit, fermier des impôts de la Syrie, de la Phénicie et de la Samarie, pendant bien des années. Il fut suivi de près au tombeau par son oncle Onias III.

C'est à ce souverain pontife que le roi de Lacédémone, Aréus, adressa une très singulière lettre que nous allons reproduire en passant.

« Aréus, roi de Lacédémone, à Onias, salut! Nous venons de » lire un écrit dans lequel il est dit que les Juifs et les Lacédé- » moniens ont la même origine, et qu'ils descendent tous de la » famille d'Abraham. Il est donc convenable, puisque vous êtes » nos frères, que vous nous fassiez savoir si vous désirez quel- » que chose de nous; nous agirons de même à votre égard. Ce » qui vous appartient, nous le regardons comme à nous, et ce » que nous possédons est à vous. Démotelès, qui vous remet- » tra cette lettre, est porteur de nos instructions. L'écriture est » carrée; l'empreinte du sceau est un aigle tenant un serpent[2]. »

Que faut-il penser de cette étrange dépêche? Devons-nous la considérer comme authentique? Nous ne savons. Avons-

1. A. J. XII. IV. 9 (vers 183 av. J. C.).
2. A. J. XII. IV. 10.

nous besoin de faire remarquer cette première conséquence que le Roi de Lacédémone s'empresse de déduire de la prétendue parenté qu'il invoque : Nous regardons comme à nous ce qui vous appartient? Fort bien! Nous doutons fort que les Juifs aient accueilli avec empressement les tendresses de ces excellents cousins, à la légitimité desquels ils ne croyaient guère, très probablement. Josèphe a oublié de nous le dire.

La mort de Josèph, le fermier des impôts (vers 176 av. J.-C.), donna naissance à de grandes dissensions parmi le peuple de Jérusalem, à cause de ses fils. Les plus âgés, qui avaient déclaré la guerre à leur frère puîné Hyrcan, avaient l'adhésion de la plus grande partie de la population, et celle d'un puissant personnage, Siméon le Benjaminite, préfet du temple, à cause de la parenté qui les unissait à lui[1].

Hyrcan dut se résigner à ne plus revenir à Jérusalem. Il alla donc, comme nous l'avons déjà dit, s'établir de l'autre côté du Jourdain, et y guerroya constamment contre les Arabes, auxquels il tua beaucoup de monde, et enleva beaucoup de captifs. « Il bâtit une puissante forteresse (βᾶριν ἰσχυρὰν) de pierres » blanches jusqu'au toit, et y fit sculpter de très grands ani- » maux. Il l'entoura d'un large et profond étang. Dans le flanc » de la montagne placée en face, il creusa les roches proémi- » nentes et y ouvrit des grottes de plusieurs stades de longueur. » Dans ces grottes, il établit des salles pour les festins, d'autres » pour l'habitation. Il y introduisit aussi des eaux jaillissantes » en grande abondance, qui servaient autant à l'agrément qu'à » la décoration de ce singulier palais. Les grottes furent munies » d'entrées assez étroites pour qu'il ne fût possible qu'à un seul » homme de les franchir à la fois. C'était une précaution prise » contre la possibilité d'un siège qu'il aurait à subir de la part » de ses frères. Il bâtit également de grands palais qu'il orna

1. Josèphe cite ici le grand prêtre Siméon comme parent des fils aînés de Josèph, le percepteur du tribut ; c'est très certainement par erreur (Voir notre étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie).

» de jardins spacieux. Lorsqu'il eut terminé cette œuvre grandiose, il lui donna le nom de Tyr. Ce lieu se trouve entre l'Arabie et la Judée, de l'autre côté du Jourdain, non loin de l'Essebonitide.

» Hyrcan fut maître de cette contrée pendant les sept années » que Séleucus passa sur le trône de Syrie. A la mort de celui-ci » (176 av. J.-C.), son frère, Antiochus Épiphane, prit la couronne. Vers la même époque, mourut aussi le roi d'Égypte, » Ptolémée Épiphane (181 av. J.-C.), qui laissait deux fils encore jeunes, dont l'aîné était surnommé Philométor, et le plus » jeune Physcon. Hyrcan s'effraya de la puissance d'Antiochus, » sachant bien que s'il tombait entre ses mains, il serait envoyé » au supplice, en punition de tout le mal qu'il avait fait aux » Arabes. Il aima mieux se réfugier dans le suicide, et Antiochus se saisit immédiatement de tout ce qui lui avait appartenu. »

Le moyen adopté par Hyrcan pour se mettre à l'abri était efficace, nous en convenons facilement; mais, franchement, il nous paraît quelque peu ridicule. Nous avons en France un nom grotesque pour ceux qui prennent des précautions aussi *radicales*.

Rechercher sur place les palais et les forteresses attribués à Hyrcan, et décrits si minutieusement par Josèphe, c'était, sans contredit, se proposer un beau problème de géographie et d'archéologie à la fois. Depuis quelques années, ce problème intéressant est résolu, et le lecteur nous permettra d'en dire quelques mots. En 1818, MM. Irby et Mangles accomplissaient, avec un courage et un bonheur incomparables, un grand voyage d'exploration, sur la rive orientale du Jourdain. Ils visitèrent, chemin faisant, de très belles ruines connues des Arabes sous le nom d'Aaraq-el-Emyr (les Roches escarpées de l'Émyr) et ils n'hésitèrent pas à y reconnaître les monuments indiqués par Josèphe. Seulement ces messieurs n'y regardèrent pas d'assez près pour ne pas commettre une grosse erreur sur la condition

du Hyrcan dont il s'agissait, car ils en ont fait le grand prêtre Hyrcan, frère du roi Aristobule ; mais passons.

Depuis lors, les monuments d'Aaraq-el-Emyr ont été revus par MM. Waddington et Melchior de Vogüé, en 1861, par nous-même, en novembre 1863, et quelques mois après, par M. le duc de Luynes. Ces explorations successives ont produit de très précieux résultats, et aujourd'hui ces merveilleuses ruines sont parfaitement connues.

Pour notre part, nous en avons rapporté un plan topographique très complet, des photographies et une ample collection de dessins levés et cotés avec le plus grand soin. De l'étude de ces documents divers, il résulte, de la manière la plus évidente, que Josèphe a décrit sur ouï-dire ce qu'il n'avait jamais vu ; que la prétendue forteresse de Hyrcan est un temple inachevé, dont la construction remonte au moins aux temps de la domination des Perses ; que Hyrcan est venu s'établir dans le temple abandonné, et s'y construire une espèce de refuge militaire, dont les débris sont reconnaissables ; qu'il a utilisé de son mieux le terrain et les matériaux qu'il avait sous la main, en se gardant bien, lui Juif, placé à la tête d'une troupe de Juifs, de bâtir un édifice sur lequel il aurait, au mépris de la loi de ses pères, fait sculpter des images d'animaux. Il y a donc à prendre et à laisser dans le récit de Josèphe : cela est incontestable.

Nous venons de dire que ces belles ruines représentent des monuments datant au moins de l'époque des souverains Achéminides. Cherchons s'il ne serait pas possible d'y retrouver la trace d'un autre personnage historique que Hyrcan.

Parmi les Adouans, à la tribu desquels le pays environnant appartient, le temple porte le nom de Qasr-el-Aabed (palais de l'Aabed ; Aabed est généralement le nom que l'on donne aux esclaves noirs) ; le fond de l'étang aujourd'hui désséché qui enveloppe, sur trois côtés, le temple, se nomme Meydan-El-Aabed (l'hippodrome de l'Aabed).

L'un des ennemis acharnés des Juifs et de leur chef Néhémie,

était Tobiah l'Aabed. D'où lui vient ce titre d'Aabed ? Nous l'ignorons. Mais puisqu'il a fait trembler les Juifs et, plus tard, pu contracter des alliances entre les membres de sa famille et celles du grand prêtre de Jérusalem, à coup sûr ce n'était pas un esclave. Y aurait-il quelque rapport entre l'Aabed du livre de Néhémie et l'Aabed de la tradition arabe? C'est fort possible ; mais il y a mieux ! A la porte d'entrée de deux des cavernes taillées dans le roc qui domine le plateau d'Aaraq-el-Emyr, on lit deux fois un mot sémitique écrit en très gros et très beaux caractères, à moitié phéniciens, à moitié hébreux.

Ce mot j'avais pensé devoir le lire: ערכיה *Aaraqiah*. M. le Dr Lévy de Breslau, a, de son côté, donné sans hésitation la transcription טוביה, Tobiah. Je suis aujourd'hui convaincu de l'exactitude de la leçon proposée par le savant professeur, et nous avons dans la présence de ce nom, répété deux fois, la justification la plus heureuse de l'hypothèse qui ferait attribuer à Tobiah, l'Aabed-Ammonite du livre de Néhémie, la construction du beau temple d'Aaraq-el-Emyr.

Mais en voilà assez sur ce point d'archéologie pure, revenons aux événements historiques et reprenons le récit de Josèphe.

« Au commencement du règne d'Antiochus Épiphane (176 av. » J.-C.) le grand prêtre Onias III, étant venu à mourir, le Roi » conféra le Pontificat à Jésus, frère du titulaire défunt. Celui-ci » en effet n'avait laissé qu'un fils du nom d'Onias, qui était en- » core en bas âge. Jésus ne jouit pas longtemps de la faveur du » prince ; et celui-ci irrité, (nous ne savons pour quel motif) » contre le grand prêtre, le destitua, et transmit la dignité pon- » tificale à son plus jeune frère, nommé Onias. Ainsi le grand » prêtre Siméon II avait laissé trois fils qui successivement por- » tèrent la tiare.

» Jésus par suite de la fatale tendance qui poussait les Juifs à » se gréciser, que l'on me pardonne cette expression, changea » son nom contre celui de Jason, et son frère Onias en fit au- » tant, en prenant le nom de Ménélas.

» La discorde s'étant glissée entre le grand prêtre Jason et » son frère Ménélas, la multitude prit parti pour l'un ou pour » l'autre, et de là naquirent des troubles sérieux. Les fils de » Tobie (quel était ce Tobie? s'agirait-il de la descendance de » Tobiah l'Ammonite?) se rangèrent du côté de Ménélas ; mais » la majorité de la population prit chaudement la défense de » Jason. Ménélas et les fils de Tobie durent céder devant le nom- » bre ; ils se refugièrent auprès d'Antiochus, et lui déclarèrent » que leur ferme intention était d'abjurer la foi de leurs pères, » et d'adopter les mœurs des Grecs et du Roi. Ils supplièrent » donc celui-ci de les autoriser à établir un gymnase à Jérusa- » lem. Antiochus s'empressa d'accepter et leur accorda ce qu'ils » demandaient. Ils prirent immédiatement les coutumes des » gentils et s'évertuèrent à cacher les traces de leur circoncision, » afin qu'on les prît pour des Grecs, lorsqu'ils se dépouille- » raient de leurs vêtements, pour se livrer aux exercices du » gymnase [1].

» Antiochus dans les premières années de son règne vit tout » lui réussir à souhait. Nous avons dit que le roi d'Égypte, Pto- » lémée Épiphane, avait laissé pour héritiers deux princes en- » core fort jeunes, Ptolémée Philomètor [2] et Ptolémée Physcon. » Le Roi de Syrie méprisant d'aussi débiles adversaires, réso- » lut de s'emparer de l'Égypte. Il arriva donc à Peluse avec une » puissante armée, s'empara par ruse de Ptolémée Philométor » et envahit l'Égypte. Maître de Memphis et du pays environ- » nant, Antiochus marcha sur Alexandrie, pour faire le siège » de cette capitale, et se saisir du Ptolémée qui y exerçait en- » core l'autorité royale.

» Mais cette expédition ne fut pas heureuse pour le Roi de » Syrie ; il fut repoussé de devant Alexandrie : toute l'Égypte se

1. A. J. XII. V. 1. — Cfr. B. J. I. I. 1.

2. Nous lisons dans Josèphe (contre Apion, livre 2) que Ptolémée Philomètor avait une telle confiance dans les Juifs, qu'il en mit deux à la tête de ses armées, Dosithée qui était d'origine lévitique, et Onias fils du grand prêtre Onias III.

» souleva contre lui, le refoula hors du territoire, et il reçut des » Romains l'ordre humiliant de s'abstenir désormais de tenta- » tives sur l'Égypte[1].

» Antiochus forcé de se retirer devant les fières injonctions » d'un peuple dont le nom était redoutable, Antiochus tourna » ses forces contre Jérusalem. Il vint se présenter devant cette » ville, et les partisans nombreux qu'il y entretenait rendirent » toute défense impossible; les portes lui furent ouvertes, et il » occupa la place sans coup férir. Une fois maître de la capi- » tale des Juifs, Antiochus fit mettre à mort bon nombre de ci- » toyens des deux partis qui divisaient la population, s'appro- » pria des sommes énormes, et, une fois gorgé, s'en retourna à » Antioche. Cela se passait en l'an 143 de l'ère des Séleu- » cides[2].

» Deux ans après (145 de l'ère des Séleucides), le 25 du mois » de Khasleu (Apellæus des Macédoniens), dans la 153e olym- » piade, Antiochus reparaissait à la tête d'une grande armée » devant les murs de Jérusalem, déclarait qu'il n'avait aucune » intention hostile, et était admis dans la place. Son unique but » était de piller le temple, dont il avait naguère visité le trésor, » et admiré le riche mobilier. Pour arriver à ses fins, il trahit » la foi jurée, et n'épargna même pas ceux qui l'avaient intro- » duit dans la place.

» Les vases consacrés à Dieu, les candélabres d'or, l'autel d'or, » les tables, les encensoirs, tout fut saisi et enlevé; le trésor secret » fut vidé; les voiles sacrés eux-mêmes ne furent pas épargnés » et cette inique spoliation jeta les Juifs dans la consterna- » tion. Non content de cela, Antiochus interdit la célébration » des sacrifices quotidiens; la ville entière fut mise au pillage, » et ses habitants furent massacrés ou emmenés en captivité, » avec leurs femmes et leurs enfants. Le nombre des captifs » fut d'environ dix mille. Les plus beaux édifices furent livrés

1. A. J. XII. V. 2 (168 av. J. C.).
2. A. J. XII. V. 3 (163 av. J.-C.).

» au feu, les murailles furent démantelées, et la forteresse nom-
» mée Acra fut bâtie dans la ville inférieure. Cette forteresse
» était très élevée et dominait le temple. Lorsqu'elle fut munie
» de solides murailles et de tours, elle reçut une garnison de
» Macédoniens. A cette garnison étaient mêlés une foule d'im-
» pies et de méchants, sortis des rangs du peuple juif, et leur
» présence fut à partir de ce moment une véritable calamité
» pour les citoyens honnêtes et paisibles. Le Roi fit établir un
» autre autel à la grecque, au-dessus de l'autel des holocaustes,
» et il y sacrifia des porcs, ce qui était une horrible profana-
» tion. Il prétendit contraindre les malheureux Juifs à déserter
» le culte du Dieu de leurs pères, pour passer à celui des dieux
» qu'il adorait. Des sanctuaires de ces dieux furent bâtis dans tou-
» tes les villes, dans toutes les bourgades, et des autels y furent
» installés, sur lesquels chaque jour on devait immoler des
» porcs. La circoncision fut défendue sous les peines les plus
» graves ; enfin Antiochus institua partout des officiers chargés
» spécialement de veiller à la pleine exécution de ses ordres.

» Parmi les Juifs, il s'en trouva un grand nombre qui, poussés
» par la crainte, ou même de leur propre mouvement, obéirent
» à ces honteuses prescriptions.

» Mais les plus grands personnages et les gens de cœur mé-
» prisaient ces ordres insensés, préférant les châtiments et la
» mort même, à l'abandon de la foi de leurs pères ; aussi la per-
» sécution était-elle infatigable et chaque jour comptait de nou-
» velles victimes. On lacérait, à coups de fouets, les corps de
» ces malheureux, on les mutilait et on les crucifiait vivants en-
» core. Les mères des enfants que l'on avait osé circoncire
» étaient étranglées, et l'on pendait les enfants au cou des pères
» crucifiés. Toute maison où l'on découvrait les livres sacrés
» était rasée, et ses habitants étaient envoyés au supplice[1]. »

Maintenant que nous avons reproduit le récit de Josèphe tou-

1. A. J. XII. V. 4.

chant les événements qui remplirent les premières années du règne d'Antiochus IV, nous ne pouvons nous dispenser de mettre sous les yeux du lecteur, ce que nous trouvons, touchant les mêmes événements, et dans les livres des Machabées, et dans les écrits des auteurs profanes autres que l'historien des Juifs. Nous verrons en effet que ce double résumé a le mérite non seulement de compléter la série des faits, mais encore de rectifier un assez grand nombre des assertions de Josèphe.

Lorsqu'en 189 av. J.-C., Antiochus III défait par les Romains, l'année précédente, près de Magnésie du Sipyle, conclut la paix avec le peuple-roi, il dut se résigner à subir les conditions les plus dures dont voici les principales : Il évacuerait toute la portion de l'Asie située en deçà du Taurus, payerait immédiatement une somme de 1500 talents, et 1000 autres talents, pendant douze ans ; livrerait 400 talents, et du blé à Eumène, roi de Pargame ; livrerait Hannibal, Thoas, roi d'Étolie, et d'autres personnages ; remettrait ses éléphants et sa flotte de guerre entre les mains des Romains, enfin enverrait à Rome 20 otages au choix des vainqueurs.

Eumène fut alors gratifié de quelques-unes des provinces asiatiques enlevées à Antiochus. Hannibal s'enfuit en Crète, et L. Scipion qui, après sa victoire, avait imposé cet humiliant traité à Antiochus III, rentra à Rome, où il obtint les honneurs du triomphe, avec le surnom d'Asiatique.

Au nombre des otages exigés par les Romains, se trouvait Antiochus, fils du roi vaincu, c'est-à-dire le prince qui régna plus tard en prenant les titres de Dieu Épiphane : celui-ci partit pour Rome en 188 av. J.-C.

L'année suivante (187 av. J.-C.), Antiochus III, partant pour l'Orient, délégua la couronne à son fils Séleucus. Une fois arrivé en Élymaïs, il tenta de piller nuitamment le temple de Jupiter-Élyméen, ou Baal, et il fut massacré par les défenseurs de ce temple.

Antiochus III le Grand avait régné trente-six ans, et il mourut

à l'âge de cinquante-deux ans. Il avait eu cinq fils : Antiochus, mort avant lui, Séleucus, Antiochus IV, Ardyes et Mithridate; quatre filles : Laodicée, Cléopâtre et Antiochis ; le nom de la quatrième ne nous est pas connu.

Séleucus IV Philopator hérita sans obstacle de la couronne de son père. Il épousa sa sœur Laodicée, déjà veuve de son frère aîné Antiochus, et en eut un fils nommé Démétrius, qui régna plus tard sous le nom de Soter.

Jérusalem jouissait alors d'un calme auquel elle n'était guère habituée. Le grand prêtre Onias III, en avançant en âge, était revenu aux sentiments d'une piété exemplaire, et il avait su par sa conduite se concilier à lui-même et à son peuple la bienveillance des rois de Syrie et d'Égypte. Ainsi, par exemple, Séleucus IV Philopator fournissait, sur son trésor particulier, toutes les sommes nécessaires aux frais du culte; c'est ce que nous apprend le 2e livre des Machabées [1].

Malheureusement un traître ne devait pas tarder à attirer un orage sur la ville sainte.

Un certain Simon, de la tribu de Benjamin, était alors préfet du temple *(præpositus Templi constitutus.* II Mac., III, 4), et en toutes circonstances, il se montrait l'ennemi déclaré du grand prêtre Onias; se sentant trop faible à lui seul pour lutter avec avantage contre le souverain pontife, il imagina le moyen suivant de lui porter un coup funeste; il se rendit auprès d'Appollonius, fils de Thraseas, qui était alors préfet de Cœlésyrie et de Phénicie, et lui dénonça l'existence, à Jérusalem, d'un trésor public immense, qui n'avait rien de commun avec le trésor chargé de subvenir aux frais des sacrifices, et qu'il serait, par

1. Lib. II. Machab. ch. 3. Voici le texte: 1. *Igitur cum sancta civitas habitaretur in omni pace, leges adhuc optime custodirentur, propter Oniæ pontificis pietatem, et animos odio habentes mala,* 2. *Fiebat ut et ipsi reges et principes locum summo honore dignum ducerent et templum maximis muneribus illustrarent.* 3. *Ita ut Seleucus Asiæ rex, de reditibus suis præstaret omnes sumtus ad ministerium sacrificiorum pertinentes* (186 av. J.-C.).

conséquent, très facile de faire tomber entre les mains du Roi. Appollonius courut révéler à son maître cette découverte inespérée, et celui-ci chargea immédiatement Héliodore, intendant général de ses finances, d'aller s'emparer du trésor en question.

Héliodore se mit immédiatement en route, sous le prétexte d'inspecter les villes de la Cœlésyrie et de la Phénicie, mais en réalité pour exécuter l'ordre du Roi. Arrivé à Jérusalem, où le grand prêtre le reçut avec la plus grande distinction, il s'ouvrit à lui sur la nature de sa mission, et le somma de lui dire si ce que l'on avait appris au Roi était vrai.

Onias lui répondit que le trésor en question existait, mais qu'il ne contenait que des dépôts, et les apanages des veuves et des orphelins. Il ajouta qu'une partie des sommes qui y étaient renfermées appartenaient à Hyrcan, fils de Tobie, le personnage le plus considérable de la nation; qu'en somme, le trésor en question contenait 400 talents d'argent et 200 talents d'or; mais qu'il était absolument impossible de dépouiller de leurs biens les gens qui les avaient confiés au temple, à ce sanctuaire vénéré dans le monde entier.

Héliodore allégua l'ordre formel qu'il avait reçu de son maître et déclara que quelle que fût l'origine de ce trésor, il devait s'en saisir et le remettre au Roi.

Au jour dit, Héliodore se présenta au temple pour exécuter son mandat. Le peuple entier était en proie à la plus vive indignation. Les prêtres, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, se jetèrent au-devant de l'autel, invoquant la protection divine. Le pontife, pâle et profondément ému, protestait par sa présence contre le sacrilège qui allait s'accomplir. La foule était énorme et ne dissimulait pas son indignation. Ici l'auteur du livre des Machabées nous fournit un détail intéressant de plus (Liv. II, ch. III, v. 19 et 20). Il dit que les vierges recluses accouraient au-devant d'Onias, les unes regardant ce qui se passait, par-dessus les murailles, les autres par les fenêtres ; toutes élevaient les mains vers le ciel, et invoquaient son intervention. Il y avait

donc à cette époque une communauté de vierges cloîtrées établie dans l'enceinte du temple.

Ici intervient la scène qui mit fin à la tentative du pauvre Héliodore. Aussitôt qu'il eut pénétré dans la chambre du trésor, un terrible cavalier, couvert d'armes d'or, se précipita sur lui, pendant que deux autres personnages à pied, mais à l'aspect resplendissant de gloire, le rouaient de coups, de droite et de gauche. L'obscurité se fit alors autour d'eux : les deux personnages mystérieux relevèrent Héliodore qui était tombé à terre, le replacèrent sur la chaise qui l'avait apporté, et le jetèrent, sans plus de ménagement, hors du trésor. Pendant tout le temps que dura cette scène qu'il n'avait certes pas prévue, Héliodore ne reçut aucune assistance des nombreux coureurs et satellites qui l'avaient accompagné. Il en conclut à la réalité d'un châtiment divin et s'évanouit de terreur. Le peuple, témoin de ce fait inattendu, criait au miracle, et les amis d'Héliodore supplièrent le grand prêtre Onias d'intervenir auprès du Tout-Puissant, pour que celui qui venait d'être frappé fût rendu à la vie. Onias, comprenant que le Roi ne manquerait pas de soupçonner que son envoyé avait été victime d'un guet-apens, s'empressa d'offrir un sacrifice pour le salut d'Héliodore. Pendant que le grand prêtre était en oraisons, le Grec reprit connaissance, et vit à ses côtés les deux mêmes jeunes hommes qui l'avaient si rudement traité et qui lui dirent : « Rends grâces au grand » prêtre Onias; car c'est à son intervention seule que tu dois » la vie. Toi qui as été affligé par notre Dieu, rends devant tous » témoignage du pouvoir et de la grandeur de ce Dieu. » A ces mots, ils disparurent. Héliodore, ravi d'en être quitte à si bon marché, immola une victime au Dieu des Juifs, fit vœu de lui offrir des dons magnifiques, remercia Onias, et rassemblant en hâte son escorte, repartit sur l'heure.

Lorsque Héliodore eut raconté au Roi sa pitoyable aventure, celui-ci lui demanda son avis sur le choix d'une autre personne à charger de la commission dont il n'avait pu s'acquitter lui-

même. — Sire, répartit Héliodore, si vous avez quelque ennemi, quelque traître auprès de vous, envoyez-le là-bas, et, s'il en revient, il reviendra battu de main de maître, je vous en réponds (II Mach. III, v. 4 à 40). Miracle ou guet-apens burlesque, le trésor du temple n'en fut pas moins sauvé.

J'ai déjà, dans un autre travail (*Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie*, p. 103), relevé l'erreur palpable qui se trouve dans le récit que je viens de reproduire. Le personnage qui y est nommé Hyrcan, fils de Tobie, ne peut être que Joseph, fils de Tobie, frère de Hyrcan, et collecteur du tribut pour le roi d'Égypte. De plus, dans la narration de Josèphe relative à la querelle des fils du collecteur du tribut, nous voyons figurer un grand prêtre Siméon, qui ne peut être que Siméon le Benjaminite, préfet du temple, et ennemi juré du grand prêtre Onias III, qui était en fonctions à cette époque.

En l'an 181 av. J.-C., le roi d'Égypte, Ptolémée Épiphane, vint à mourir, et son fils Ptolémée Philométor lui succéda. Ce fut ce roi qui témoigna la plus grande bienveillance aux Juifs et leur confia les charges principales de son empire. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il mit à la tête de son armée, Dosithée, qui était prêtre de la lignée de Lévi, et Onias, fils du grand prêtre Onias III[1].

En 177 av. J.-C., Séleucus IV rappela en Syrie son frère Antiochus qui, depuis 189 av. J.-C., résidait à Rome, en qualité d'otage, et à sa place il dut envoyer son propre fils Démétrius[2]. Nul doute que le gouvernement soupçonneux de Rome n'ait exigé cette permutation. Une fois le prince Démétrius arrivé à Rome (il n'avait alors que dix ans), Antiochus prit la route de son pays. Arrivé à Athènes, il apprit la mort de son frère, le roi Séleucus IV, assassiné par le même Héliodore, préfet du trésor, dont nous avons raconté plus haut la malheureuse expédition à

1. Josèphe. Lib. 2. *Contrà Apionem.*
2. I. Machab. I, v. 11.

Jérusalem. Aussitôt instruit de cet événement qui lui donnait la couronne, Antiochus prit le titre de roi, avec le surnom orgueilleux de Dieu Épiphane (176 av. J.-C.).

Siméon le Benjaminite, après avoir échoué dans sa première tentative contre Onias, ne se tint pas pour battu. Sûr de l'appui d'Appollonius, préfet de Phénicie, il ne cessait de tourmenter le grand prêtre qui, de guerre lasse et fatigué d'une lutte sans répit, se décida à porter ses plaintes au pied du trône. Il se mit donc en route pour aller trouver le roi Séleucus; mais il s'y prit trop tard, car lorsqu'il arriva à Antioche, le malheureux Roi venait d'être assassiné.

Voici quelles étaient les perfidies nouvelles dont Siméon le Benjaminite avait poursuivi le grand prêtre. Il eut l'effronterie d'affirmer que c'était Onias lui-même qui avait appelé Héliodore; quelques affidés de Siméon osèrent même commettre des meurtres sur des amis du grand prêtre. Celui-ci comprit alors que le Roi seul pouvait mettre un terme à de pareils méfaits, puisque le préfet de Cœlésyrie et de Phénicie, Appollonius, se montrait ouvertement le protecteur de Siméon. Onias partit donc un mois trop tard, ainsi que nous venons de le dire [1].

Après la mort de Séleucus IV, Jésus ou Jason, frère d'Onias, conçut la coupable pensée de supplanter son frère et de se faire adjuger le pontificat. Il vint donc se présenter devant le nouveau Roi, Antiochus IV Épiphane, et lui promit trois cents talents d'argent, plus un tribut annuel de quatre-vingts talents, s'il lui accordait le principat; il lui offrit encore une somme de cent cinquante talents, s'il lui accordait le droit d'élever un gymnase à Jérusalem, pour l'éducation à la grecque de la jeunesse juive, et de faire inscrire au nombre des citoyens d'Antioche, tous les habitants de la ville sainte. Antiochus n'eut garde de refuser. Onias III fut déposé, et Jason se mit immédiatement à l'œuvre (175 av. J.-C.). Tous les anciens privilèges accordés au

1. II. Machab. IV, v. 1 à 6.

peuple juif par la bienveillance du Roi, furent abolis, et les abominables innovations qu'il avait rêvées furent mises en vigueur, au mépris des droits des citoyens. Le gymnase fut aussitôt établi au pied des murailles de la citadelle, et les plus illustres des jeunes éphèbes furent placés dans les lupanars. A partir de ce moment, les prêtres commencèrent à ne plus paraître à l'autel; désertant le temple et les sacrifices, on les vit se livrer à l'envi à la palestre et aux exercices gymnastiques, et ne plus montrer de zèle que pour acquérir la vaine renommée à laquelle aspiraient les Grecs, persécuteurs de leur race[1].

L'année suivante (174 av. J.-C.), des jeux quinquennaux, en l'honneur d'Hercule, allaient se célébrer à Tyr, où le roi Antiochus s'était rendu. Jason osa envoyer au roi trois cents didrachmes d'argent, destinés à payer un sacrifice à Hercule. Les hommes que le grand prêtre avait chargés de porter cette somme, tout pervertis qu'ils fûssent, eurent honte de la mission impie qu'ils avaient acceptée, et supplièrent le Roi d'employer cette somme à quelque autre dépense que le sacrifice à Hercule; Antiochus eut la pudeur de destiner cet argent à la construction des trirèmes royales, par égard pour les postulants[2].

A cette époque, Antiochus Épiphane envoya Appollonius, fils de Mnesthæus, préfet de Cœlésyrie, à Rome, avec le tribut et des présents magnifiques; il réussit de la sorte à se faire reconnaître roi et allié des Romains (173 av. J.-C.).

Dans cette même année, Cléopâtre, fille d'Antiochus III et mère de Ptolémée Philométor, vint à mourir. Aussitôt Antiochus Épiphane revendiqua la Cœlésyrie et la Phénicie, et refusa de reconnaître les droits du roi d'Égypte à tout revenu perçu sur ces provinces, à titre de dot de sa mère. Ptolémée Philométor avait déjà célébré les fêtes de son intronisation, lorsque Appollonius, à son retour de Rome, fut envoyé à Alexandrie, en qualité d'ambassadeur, pour traiter cette grave question d'intérêts.

1. Mach. I, v. 12 à 16. II Mach. IV, v. 7 à 17.
2. II. Mach. IV, v. 18 à 20.

Appollonius trouva naturellement le nouveau Roi fort mal disposé à accueillir les étranges prétentions d'Antiochus, et celui-ci se disposa à les soutenir par les armes. Il se rendit, par Joppé, à Jérusalem, où Jason lui fit la plus somptueuse réception, et il partit de là pour l'Égypte, à la tête de son armée [1].

Il y avait déjà trois ans que Jason jouissait du souverain pontificat, lorsqu'il eut la malencontreuse idée d'envoyer auprès du Roi, son frère Ménélas, porteur d'une somme considérable qu'il devait lui remettre, en prenant ses ordres sur quelques sujets importants [2].

Ménélas, en digne frère de Jason, n'eut rien de plus pressé que de promettre à Antiochus trois cents talents de plus que n'en avait payé Jason, s'il voulait dépouiller celui-ci de la tiare, pour la faire passer sur sa tête. Il n'en fallait pas tant pour acheter la faveur royale ; Ménélas reçut l'investiture qu'il sollicitait, et ce misérable courut à Jérusalem chasser, à son tour, Jason qui avait supplanté criminellement son frère Onias, trois ans auparavant. Jason dut fuir et se réfugier en Ammonitide [3].

Lorsqu'il fallut tenir les engagements qu'il avait pris avec le roi, Ménélas se vitdans l'impossibilité de le faire. La citadelle de Jérusalem était alors occupée par le grec Sostrate qui suffisait amplement pour pressurer et ruiner le peuple ; c'était lui en effet à qui appartenait la perception des impôts. Il exigea donc la remise de la somme promise, et Ménélas eut la maladresse de se plaindre de ce que Sostrate l'empêchait d'exécuter l'engagement qu'il avait souscrit. Tous les deux furent appelés devant le Roi, pour expliquer leur conduite ; naturellement le Juif eut tort, et Antiochus convaincu qu'il avait été pris pour dupe, dé-

1. II. Mach. IV, v. 21 et 22.

2. Mach. IV, v. 23. (172 av. J.-C.).

3. II. Mach. IV, v. 24 à 26.—Jos. A. J. XII. 5. J'ai analysé plus haut ce passage de Josèphe, et je me contenterai de dire ici qu'au livre XV. II. 1, Josèphe rappelle la destitution inique d'Onias III.

pouilla Ménélas du Pontificat, pour le transmettre à son frère Lysimaque. Quant à Sostrate il fut promu au gouvernement de l'île de Chypre[1]. En partant pour comparaître devant le Roi, tous les deux avaient naturellement délégué leurs pouvoirs à des lieutenants; Ménélas avait précisément choisi Lysimaque, son futur successeur, et Sostrate avait remis le gouvernement de la citadelle à Cratès.

Au moment où cela se passait une révolte éclatait à Tarse et à Mallus. Antiochus Épiphane avait fait aux peuples de ces deux cités, l'injure de les donner en présent à une concubine; ils ne se courbèrent pas servilement sous le coup ignoble qui les frappait, et ils se mirent en rébellion ouverte. Le roi n'hésita pas à marcher contre eux en personne, pour les réduire à l'obéissance, et en partant il remit les rênes du gouvernement entre les mains d'un de ses fidèles, nommé Andronic [2].

Ménélas profita du moment pour commettre un horrible sacrilège. Aidé par son frère Lysimaque, il vola sans pudeur un certain nombre de vases d'or destinés au service du temple; il en offrit quelques-uns en présent au régent Andronic, et fit vendre les autres à son profit, à Tyr et dans les villes voisines. Onias le grand prêtre déposé, informé de ce crime, résolut d'en obtenir la répression, et pour agir en toute sécurité, il accourut à Daphnè, célèbre asile situé près d'Antioche, où s'élevait un magnifique temple d'Apollon. Le dessein d'Onias ne pouvait rester secret pour Ménélas qui recourut à un crime de plus pour se tirer d'affaire. Il vint trouver Andronic dont il avait d'avance payé la complicité, et le supplia de le débarrasser de son dénonciateur. Le Grec n'avait plus rien à refuser à son corrupteur; il vint donc à Daphnè, tendit la main à Onias, et lui affirma par serment qu'il n'avait rien à craindre, et qu'il pouvait, en toute sécurité, sortir de l'asile qu'il avait choisi. Malgré sa défiance,

1. II. Mach. IV, v. 27 à 29 (171 av. J.-C.).
2. II. Mach. IV, v. 30 et 31.

Onias se laissa persuader, et, à peine avait-il franchi les limites de l'asile, qu'il tomba percé de coups [1].

L'indignation fut générale, non seulement parmi les Juifs, mais encore parmi les Grecs eux-mêmes; aussi lorsque le Roi fut revenu de Cilicie, il reçut des deux nations une accusation formelle contre le meurtrier d'Onias. Antiochus Épiphane, tout peu porté qu'il était à l'attendrissement sur les malheurs des Juifs, ne put s'empêcher de verser des larmes, en se rappelant la conduite digne et réservée du pontife si lâchement assassiné; il fit plus encore et se décida à punir d'une manière éclatante le meurtre qui lui était dénoncé. Par son ordre Andronic fut immédiatement arrêté, dépouillé de la pourpre et ignominieusement traîné par les carrefours d'Antioche, puis on le conduisit au lieu même où Onias avait péri, et là il fut mis à mort par la main du bourreau [2].

Cependant Lysimaque, poussé par les funestes conseils de son frère Ménélas, imaginait chaque jour quelque nouveau sacrilège. Le riche mobilier du temple disparaissait petit à petit; si bien que le peuple finit par se révolter contre ces pillards éhontés, contre ces pontifes impies: une sédition furieuse éclata. Lysimaque disposait d'une troupe de trois mille soldats, commandés par un homme de sa trempe, et du même âge que lui. Il les lança sur les insurgés qui, s'armant de pierres et de vigoureux bâtons, et jetant de la cendre à poignées au visage de Lysimaque, eurent promptement raison de la force armée; beaucoup furent tués ou blessés, et tous finirent par prendre la fuite. Lysimaque, singulière prédestination! chercha un refuge dans la chambre du trésor, où il fut massacré [3].

Un fait important avait précédé la mort de Lysimaque. La population de Jérusalem, irritée contre ce misérable, avait pensé qu'il était de son devoir de dénoncer hautement sa conduite au

1. II. Mach. IV, v. 34.
2. II. Machab. IV, v. 35 à 38.
3. II. Mach. IV, v. 39 à 42 (170 av. J.-C.).

Roi : celui-ci étant venu sur ces entrefaites à Tyr, trois personnages choisis parmi les plus marquants du Sénat judaïque, furent délégués auprès du souverain, pour lui exposer les griefs de la nation. Ménélas, effrayé de l'issue probable du procès qui lui était intenté, suborna un certain Ptolémée Macer, fils de Dorymène, et ancien préfet de l'Égypte, qui avait naguère pris le parti d'Antiochus Épiphane, dont il était devenu le confident et l'ami. Il avait alors été mis à la tête de la Cœlésyrie et de la Phénicie, et il jouissait d'un crédit immense auprès de son maître. Le choix de Ménélas était donc judicieux, et son or lui gagna facilement l'appui de Ptolémée. Celui-ci vint trouver Antiochus, prenant le frais dans l'atrium de son palais, et réussit à lui persuader d'absoudre Ménélas. Absoudre Ménélas, c'était condamner les accusateurs, mais peu importait. Les trois malheureux qui avaient porté la parole au nom du peuple juif, payèrent de leur tête le courage qu'ils avaient eu de se charger d'une accusation qui eût été admise partout et par tous. Cette sentence inique révolta les Tyriens eux-mêmes qui firent avec générosité les frais des funérailles des suppliciés. Quant à Ménélas, l'acquittement qu'il avait obtenu à prix d'or ne lui fut que de peu de secours ; car peu après il périt misérablement, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure [1].

Dès l'année 173 avant J.-C., Antiochus Épiphane, comme nous l'avons déjà raconté plus haut, avait profité de la mort de Cléopâtre pour signifier au roi d'Égypte, Ptolémée Philométor, qu'il n'avait plus à compter sur le revenu assigné jadis en dot à sa mère, sur les tributs annuels de la Cœlésyrie et de la Phénicie. La guerre avait éclaté, à la suite de cette injuste prétention du roi de Syrie, et en 171 avant J.-C. Antiochus avait, à la tête de son armée, franchi les frontières de l'Égypte. Les Égyptiens avaient été mis en déroute entre Péluse et le mont Casius. Antiochus avait alors envahi l'Égypte, tout en affichant les plus

1. II. Mach. IV, v. 43 à 50 (170 av. J.-C.).

grands égards pour le Roi vaincu, dont il prétendait n'être que le protecteur. Ce fut à ce moment que le Ptolémée Macer, auquel nous venons de voir jouer un rôle odieux, se déclara le partisan dévoué d'Antiochus. L'Égypte toutefois ne subissait qu'avec impatience le joug que le monarque syrien lui avait imposé, et celui-ci pour affermir son autorité usurpée, se prépara à envahir une seconde fois en armes les états du prince dont il s'obstinait sans vergogne à se déclarer le protecteur. (170 avant J.-C.)

L'armée de Ptolémée Philométor fut encore une fois défaite ; ce pauvre prince s'enfuit et se cacha ; puis Antiochus redevenu maître des villes de l'Égypte, y fit un immense butin [1].

Au moment où Antiochus Épiphane se préparait à entrer en campagne pour cette seconde expédition contre l'Égypte, Jérusalem pendant quarante jours consécutifs fut effrayée par d'étranges prodiges. Chaque jour on voyait dans les airs des combats fantastiques, se renouvelant sans cesse tant que durait la lumière du soleil [2].

Chacun commentait et expliquait à sa façon ces apparitions extraordinaires, mais tous étaient d'accord pour souhaiter qu'elles ne fussent pas l'annonce de grands malheurs prochains pour la cité.

Un beau jour sans que personne pût deviner d'où venait la nouvelle, le bruit se répandit dans tout le pays que le roi Antiochus était mort. Nous avons dit que le grand prêtre destitué, Jason, s'était réfugié dans l'Ammonitide ; trompé lui-même par l'annonce de la mort du Roi, il jugea le moment opportun pour ressaisir le pouvoir dont il avait été dépouillé, et réunissant en hâte un millier d'aventuriers prêts à partager sa fortune, il se rua sur Jérusalem. Vainement les habitants firent mine de courir aux murailles ; ils n'eurent pas le courage nécessaire pour repousser les assaillants ; la ville entière fut bientôt envahie, et

1. I. Mach. I, v. 17 à 20.
2. II. Mach. V, v. 1 à 4.

Ménélas se réfugia dans la citadelle. Jason sans se préoccuper de ce que ses adversaires du moment étaient ses amis et ses proches, et à tout le moins ses concitoyens, était disposé à ne faire grâce à personne. Mais l'événement tourna à sa confusion ; las de fuir, les Juifs se comptèrent, et comprenant qu'ils n'avaient affaire qu'à une poignée de malfaiteurs, ils revinrent à la charge avec succès, et rejetèrent hors de la ville Jason qui dut regagner au plus vite l'Ammonitide[1].

Il ne tarda pas à reconnaître qu'il n'y était plus en sûreté ; en effet Arétas, roi des Arabes, lui barra le passage ; fuyant alors de bourgade en bourgade, repoussé partout, comme un objet d'exécration, il chercha vainement un asile en Égypte, d'où il fut honteusement expulsé, et se vit réduit à choisir un dernier refuge à Lacédémone, où il comptait être admis, sur je ne sais quels droits de parenté existant, à ce que l'on disait, entre les Lacédémoniens et les Juifs. Il n'y fut pas mieux reçu et finit par y mourir misérablement [2].

Antiochus ne tarda pas à apprendre ce qui venait de se passer à Jérusalem ; furieux de ce que les Juifs s'étaient réjouis à la fausse nouvelle de sa mort, il prit prétexte de la tentative de Jason, pour crier à la rébellion, et il quitta en hâte l'Égypte, pour fondre sur Jérusalem. Cette malheureuse ville fut envahie incontinent, et le plus affreux massacre commença par l'ordre exprès du roi Les soldats, ivres de sang, n'épargnèrent ni le sexe, ni l'âge. Pendant trois jours entiers le carnage ne cessa pas un instant ; 80,000 personnes furent égorgées ; 40,000 prisonniers furent chargés de chaînes et réduits en esclavage [3].

Antiochus pénétra en furieux dans l'enceinte sacrée du temple ; il enleva l'autel d'or, le chandelier sacré, la table de proposition, les vases à libation, les fioles et les mortiers d'or, le voile sacré, les couronnes, et tout l'or qui décorait l'entrée du

1. II. Mach. V, v. 5 à 7 (170 av. J.-C.).
2. II. Mach. V, v. 8 à 10.
3. II. Mach. V, v. 11 à 14.

sanctuaire. En un mot il prit l'argent, l'or, tout ce qui avait une valeur intrinsèque, ainsi que le trésor secret. Lorsqu'il n'eut plus rien à piller, Antiochus charmé du succès de son expédition, regagna sa capitale. Un détail odieux nous est donné à ce sujet par le 2me livre des Machabées[1] (verset 15), c'est que le roi de Syrie fut guidé par le grand prêtre Ménélas en personne, lorsqu'il consomma la ruine du temple. Une somme de 1,800 talents était de ce coup tombée entre les mains du roi profanateur, dont l'orgueil effréné fut exalté outre mesure par ce facile succès.

Josèphe[2] affirme que Jérusalem fut prise sans avoir fait de résistance, et que les partisans d'Antiochus lui ouvrirent les portes de la ville. Ce récit n'a rien qui contrarie celui du livre des Machabées, et nous sommes tout disposé à croire que le roi de Syrie fut traîtreusement introduit dans la place, sans que personne tentât sérieusement de la défendre[3].

L'an 169 avant J.-C., Ptolémée Philométor recommença la guerre contre Antiochus, toujours pour soutenir ses prétentions sur la Cœlésyrie. Une fois de plus le sort des armes lui fut contraire, et le roi de Syrie, pour recouvrer un peu de popularité parmi les Égyptiens, eut la sagesse de se montrer généreux envers les vaincus. Le calcul était bon sans doute, puisqu'il rentra pour ainsi dire en possession de l'Égypte.

Ce pays fut en cette même année bouleversé par plusieurs révolutions consécutives. Ainsi les Alexandrins déclarèrent Philométor déchu de la royauté qu'ils confièrent à son frère Ptolémée Évergète; puis, peu après, ils partagèrent le pouvoir souverain entre les deux frères; mais ce nouvel état de choses

1. I. Mach. I, v. 23 à 29. — II. Mach. V, v. 15 à 21.
2. A. J. XII. v. 3.
3. Il faut évidemment mettre au rang des fables les plus ridicules le récit que nous trouvons dans Photius (Bibliot. cod. 244) au sujet de la profanation du sanctuaire de Jérusalem par Antiochus Épiphane. Il s'agit d'un fragment de Diodore de Sicile, qui affirmerait que le roi de Syrie en franchissant le seuil de ce sanctuaire si pur de toute souillure, se serait trouvé en face de la statue d'un homme à l'apparence barbare, monté sur un âne, et tenant un livre à la main. De pareilles platitudes n'ont pas besoin de réfutation.

n'eut qu'une durée éphémère. Philométor, dont le caractère était méprisé, fut de nouveau dépouillé de la pourpre royale.

Pour Antiochus l'occasion était belle de se poser de nouveau en protecteur du Roi déchu, et il s'empressa de la saisir. Il arriva donc devant Péluse, à la tête d'une flotte puissante qui défit la flotte Égyptienne ; après ce premier succès, Antiochus marcha sur Alexandrie dont il entreprit le siège ; il rencontra devant cette place une résistance tellement énergique, qu'il dut évacuer l'Égypte, dont il ne garda que Péluse, où une forte garnison syrienne fut laissée.

Ce fut alors que les Égyptiens, las de repousser les invasions d'Antiochus, implorèrent contre lui la protection des Romains. Leur requête fut accueillie avec empressement par le Sénat, et en 168 av. J.-C., C. Popilius Lœnas, C. Decimius, et C. Hostilius arrivèrent en Égypte pour signifier à Antiochus d'avoir à cesser ses agressions contre un État qu'ils étaient chargés d'administrer et de protéger. Le premier résultat obtenu par les ambassadeurs romains fut la réconciliation de Philométor et d'Évergète, qui recommencèrent à régner en commun. Antiochus n'était pas homme à accepter un pareil affront sans entrer en fureur, et plus que jamais il se prépara à marcher contre l'Égypte.

Il était déjà arrivé en Cœlésyrie, à la tête de l'armée destinée à cette expédition, lorsque des ambassadeurs de Philométor et d'Évergète se présentèrent devant lui, pour demander la paix. Antiochus y mit pour condition que les rois égyptiens lui livreraient en toute propriété l'île de Chypre et Péluse.

Ces graves préoccupations n'avaient pas fait perdre de vue à Antiochus les malheureux Juifs. Après le pillage et la profanation du temple, il avait laissé à Jérusalem pour gouverneur un Phrygien nommé Philippe, dont la cruauté n'avait d'égale que celle du Roi. Il avait établi au Garizim, Andronic et Ménélas, l'ennemi le plus acharné de ses concitoyens.

Du reste il semblait avoir pris à tâche d'amoindrir une race

qu'il abhorrait. En 168 av. J.-C., ce fou furieux, car il est véritablement impossible de le qualifier autrement, envoya à Jérusalem Apollonius, préfet du tribut, à la tête de 22,000 hommes, avec ordre de mettre à mort tous les hommes arrivés à l'âge de puberté ; les femmes et les enfants devaient être épargnés, mais vendus comme esclaves. Apollonius digne serviteur d'un pareil maître, entra à Jérusalem, en protestant de ses intentions pacifiques. Il attendait la venue du jour du sabbat, pendant lequel il était assuré à l'avance de ne rencontrer aucune espèce de résistance ; dès que ce jour néfaste fut arrivé, les troupes syriennes prirent les armes et le massacre, l'incendie et le pillage commencèrent. Les murailles de la ville furent entamées par de larges brèches [1].

Ceci se passait deux ans après le pillage du temple [2] ; la ruine de Jérusalem et du culte judaïque s'accomplit donc en deux fois.

Nous avons déjà dit, à plusieurs reprises, comment les Samaritains s'ingéniaient à profiter de la bonne ou de la mauvaise fortune des Juifs ; dès qu'ils virent toutes les calamités que venait de faire peser sur eux la démence d'Antiochus Épiphane, ils ne perdirent pas de temps pour décliner toute espèce de relation de parenté avec les victimes; ils crièrent bien haut qu'ils n'étaient qu'une colonie de Mèdes et de Perses, et que leur temple du Garizim n'avait rien de commun avec le Dieu adoré à Jérusalem. Une députation fut immédiatement envoyée par eux à Antiochus; elle portait au roi une dépêche ainsi conçue . « A » toi, Roi Antiochus, Dieu Épiphane, les Sidoniens habitants » de Sichem, soumettent respectueusement les considérations » suivantes : Nos pères terrifiés par les fréquentes pestilences

1. II. Mach. V, v. 24 à 26.

2. I. Mach. v. 1-30; A. J. XII. V. 4. Dans ce passage Josèphe nous donne la date de cet affreux événement. C'est le 25 du mois de Khaslew (*apellæus* des Grecs) de l'an 145 de l'ère des Séleucides, (coïncidant avec l'an 168 av. J.-C.), dans la 153e olympiade. C'est à ce moment seulement que Josèphe rapporte le pillage du temple, lequel avait eu réellement lieu deux années auparavant ; du reste nous avons reproduit plus haut le récit de cet événement, emprunté à l'historien des Juifs.

» dont ce pays fut frappé coup sur coup, eurent la faiblesse » d'accepter une superstition surannée, et d'adopter la cou- » tume de célébrer le jour que les Juifs appellent sabbat. Cons- » truisant alors un temple sur le sommet du mont Garizim, ils » prirent l'habitude d'y offrir des sacrifices solennels à un Dieu » qui n'a pas de nom. Maintenant qu'il a semblé bon à ta » Majesté de traiter les Juifs comme ils le méritaient par leur » perversité, les ministres du Roi nous croyant unis aux Juifs » par les liens du sang, supposent naturellement que nous » sommes complices de leurs méfaits; ils s'apprêtent à nous » infliger le même châtiment; cependant il est rendu manifeste » par le contenu des archives publiques, que nous sommes Si- » doniens d'origine. Nous te supplions donc, toi, notre bienfai- » teur et notre protecteur, de mander à Appollonius, préfet du » pays, et à Nicanor, procurateur des affaires d'État, de ne nous » molester en rien, sous le prétexte que nous sommes affiliés » aux Juifs, tandis que nous sommes si complètement séparés » d'eux, et par nos mœurs et par notre origine; que, de plus, ils » nous permettent de consacrer à Jupiter hellénien notre temple » innommé. Cela fait, nous serions débarrassés de toute crainte, » et nous livrant avec calme à nos travaux, nous pourrions te » payer des impôts plus considérables. »

A la réception de cette requête, Antiochus s'empressa d'expédier la dépêche suivante : « Le roi Antiochus à Nicanor. Les Si- » doniens, habitants de Sichem, nous ont adressé la requête ci- » jointe; leurs envoyés nous ont représenté en séance du » conseil royal, que les méfaits dont les Juifs sont coupables » leur étaient complètement étrangers, et que leur ferme » volonté était d'adopter les lois grecques et de vivre sous » l'empire de ces lois. En conséquence, nous les absolvons » de toute culpabilité, et nous voulons que, suivant leur re- » quête, leur temple soit conservé sous le nom de Jupiter » hellénien. »

Une dépêche identique fut adressée à Appollonius; comme

l'autre elle était datée du 18 du mois hecatombæon, de l'année 146 de l'ère des Séleucides (167 av. J.-C.)[1].

Maintenant revenons quelque peu en arrière. Nous avons dit qu'Antiochus Épiphane, au mépris des injonctions du Sénat romain, avait marché contre l'Égypte. Au moment où il allait occuper Péluse, il trouva en face de lui les ambassadeurs romains lui apportant l'ordre de s'abstenir de toute agression contre l'Égypte. Comme il tergiversait et cherchait des raisons pour résister, Popilius Lænas traça, avec le bâton de vigne qu'il tenait à la main, un cercle étroit autour d'Antiochus, et lui défendit de franchir ce cercle, avant d'avoir répondu aux injonctions du Sénat. Malgré son exaspération, le Roi ne se sentit pas assez fort pour s'affranchir d'un ordre aussi brutalement donné ; il dut s'incliner devant cet ordre et reprendre avec son armée la route de la Syrie.

Ce fut vraisemblablement après avoir subi cette suprême humiliation, qu'Antiochus fit peser sur tous ses sujets la rage qui lui mordait le cœur. Il promulgua un décret qui, de tous les peuples soumis à ses ordres, n'en faisait plus qu'un. Chaque nation devait renoncer à ses lois particulières, pour adopter exclusivement la loi grecque.

Tous les gentils s'empressèrent d'obéir, et parmi les enfants d'Israël eux-mêmes, il y en eut beaucoup qui se courbèrent honteusement sous l'ordre du maître, sacrifièrent aux idoles et souillèrent le sabbat.

Des autels et des temples aux faux dieux furent élevés dans la Judée ; partout fut envoyé l'ordre d'immoler des porcs, et l'autel des holocaustes lui-même reçut cette horrible souillure ; la circoncision fut sévèrement prohibée ; enfin il fut décrété que quiconque refuserait d'obéir aux ordres du Roi serait mis à mort.

1. A. J. XII. V. 5 Dans le texte de Josèphe le chiffre *cent* de la date a été omis ; mais rien n'est plus évident que la nécessité de rétablir ce chiffre. La ruine du culte judaïque a donc en réalité précédé de quelques mois la supplique des Samaritains.

Ce fut le 15 du mois de khaslew de l'an 145 des Séleucides (168 av. J.-C.) que, par l'ordre d'Antiochus, une statue de Jupiter olympien fut établie sur l'autel de Jéhovah. Les livres saints furent saisis partout, lacérés et brûlés. Le 25 du même mois eut lieu le premier sacrifice impie célébré sur l'autel élevé contre celui de Jéhovah. Le verset 62 du chap. 1 du Ier livre des Machabées donne le 25 du mois de khaslew, sans mentionner l'année qui, au verset 57, est dite 145.

Les femmes qui pratiquaient la circoncision de leurs enfants étaient mises à mort, et les enfants eux-mêmes étaient pendus dans la maison de leurs parents[1].

Nous voudrions ne pas nous appesantir davantage sur les horribles détails que d'ailleurs nous avons déjà donnés en copiant le récit de Josèphe; mais nous trouvons dans le IIe livre des Machabées, quelques faits de plus, qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence, et que nous allons analyser le plus brièvement possible.

Un vieillard d'Antioche, nommé Philippe, fut chargé par le roi Antiochus du soin d'accomplir la ruine du culte judaïque. Ce fut cet homme qui souilla le temple du Très-Haut et lui imposa le nom de temple de Jupiter olympien; de même qu'il imposa au temple du Garizim le nom de Jupiter hospitalier: Διὸς ξενίου. Plus de sabbat, plus de fêtes solennelles; mais célébration obligatoire pour tous du jour de naissance d'Antiochus Epiphane. Chacun à cette cérémonie devait être couronné de lierre en l'honneur de Bacchus.

Deux femmes dénoncées pour avoir circoncis leurs nouveau-nés, furent traînées par tous les carrefours de Jérusalem, avec leur enfant suspendu à leurs seins, puis précipitées du haut des murailles de la ville.

Quelques Juifs fidèles qui s'étaient cachés dans des cavernes, pour célébrer le saint jour du sabbat, furent dénoncés à Phi-

1. I. Mach. I, v. 43 à 67.

lippe qui les fit brûler vifs, ces malheureux n'ayant rien tenté pour se sauver, à cause de la sainteté du jour [1].

On voulut forcer un certain Éléazar, l'un des plus illustres docteurs de la loi, de manger de la chair de porc. Il aima mieux marcher au supplice que d'obéir. Ses amis tentèrent vainement de le décider à faire semblant d'avaler cette chair impure; il préféra la mort à un subterfuge indigne de lui, et de quatre-vingt-dix années d'une vie exemplaire [2].

Tout le chapitre 7 du IIe livre des Machabées est consacré au récit du martyre d'une mère et de ses sept fils, récit que Josèphe lui-même nous a conservé dans un chapitre spécial ; mais nous aimons mieux y renvoyer le lecteur, que de continuer plus longtemps à transcrire de semblables monstruosités.

Nous voici enfin arrivés au réveil de la nation ; la mesure de ses misères avait été comblée, et Dieu permit qu'une race de héros surgît du sein de cette nation si cruellement éprouvée, pour lui rendre tout son éclat et toute sa gloire.

1. II. Mach. VI, v. 1 à 11.
2. II. Mach. VI, v. 18 à 31.

TROISIÈME PARTIE

LES MACHABÉES ET LA DYNASTIE ASMONÉENNE

Au moment où Apollonius accomplissait à Jérusalem l'horrible mission dont l'avait chargé Antiochus Épiphane (168 av. J.-C.), un homme de Jérusalem nommé Matathias fils de Jean, fils de Siméon, fils d'Asamonée, prêtre de la descendance de Joarib, habitait Modiim, village de la Judée[1].

Matathias avait cinq fils dont voici les noms: Jean surnommé Gaddis, Siméon Matthès, Judas Maccabée, Éléazar Aouron, et Jonathas Apphous.

Matathias ne cessait de déplorer devant ses fils le triste sort de sa race, le pillage de Jérusalem, et la spoliation du temple ; et toujours il terminait ses tristes plaintes en disant qu'il valait mieux mourir pour les lois de sa patrie, que de vivre sous un joug aussi honteux. Il ne devait pas tarder à prêcher d'exemple.

Nous avons déjà dit qu'Antiochus Épiphane avait donné l'ordre de poursuivre le culte judaïque, non seulement à Jérusalem, mais encore dans l'étendue entière de la Judée ; chaque village avait son tour, et Modiim vit arriver l'officier royal chargé de faire exécuter la volonté du maître ; c'était un nommé Apellès[2]. Sachant toute l'influence dont Matathias jouissait dans son vil-

1. I. Mach. I, v. 40 et 41. — II. Mach., 27. — Jos., A. J. XII. VII. et B. J. 1. 1. 3. Dans ce passage, le nom du père des Machabées est écrit Ματθίας, et celui de son village Μωδεεὶν. Où est Modiim, ou Modeïn ? les avis sont partagés ; les uns placent cet illustre village à Souba, les autres à Latroun, d'autres enfin à Modiyeh, près d'el-Loudd : très-probablement ceux-ci sont les mieux avisés.

2. Dans la guerre judaïque (I. I. 3.) c'est Bacchides lui-même que Matathias et ses fils égorgent, avant de se réfugier dans le désert.

lage, il pensa que s'il le décidait à donner l'exemple de la soumission, tous les autres habitants n'hésiteraient pas à le suivre. En conséquence il l'exhorta à sacrifier au Dieu des Grecs, en lui promettant toute la faveur royale, s'il consentait à faire de bonne grâce ce qu'il était en mesure d'obtenir de lui par la force. A ces ouvertures insultantes, Matathias se récria : — « Jamais ! dit-il, » quand bien même toutes les nations du monde, soit par crainte, » soit par intérêt, obéiraient aux ordres de ton maître, jamais, » ni mes fils, ni moi nous ne renoncerons au culte de nos aïeux. » — A peine avait-il fini de parler qu'un Juif s'avança, et se mit en devoir d'offrir le sacrifice imposé. A cette vue, Matathias indigné fit un signe à ses fils, tous mirent l'épée à la main et fondant sur ce misérable apostat, lui tranchèrent la tête. Apellès et les quelques soldats qui lui servaient d'escorte furent incontinent égorgés, l'autel fut renversé et Matathias s'écria : — « Que ceux » qui tiennent à la foi de leurs pères, et qui ont le respect du » Dieu tout-puissant, me suivent ! » — A ces mots il prit la fuite avec ses fils, et se dirigea vers le désert, abandonnant tout ce qu'il possédait à Modiim. Un grand nombre d'hommes suivit leur exemple, et emmenant avec eux femmes et enfants, ils allèrent se réfugier dans les cavernes du désert [1].

Aussitôt que les officiers royaux, résidant à Jérusalem, furent informés de ce qui venait de se passer à Modiim, la garnison de la citadelle de Jérusalem fut mise en mouvement, et lancée à la poursuite de ceux qui s'étaient réfugiés dans le désert. Les Syriens essayèrent d'abord de la persuasion et s'efforcèrent d'obtenir des fuyards, qu'ils vinssent à résipiscence et ne les contraignissent pas à employer contre eux la force des armes. Ces ou-

1. A. J. XII. VI. 2. Cette dernière assertion de Josèphe semble contredite par le II[e] livre des Machabées (v. 5 à 27) où nous lisons ceci : *Judas autem Machabæus, qui decimus fuerat, secesserat in desertum locum, ibique inter feras vitam cum suis in montibus agebat, et fœni cibo vescentes, demorabantur, ne participes essent coinquinationis*. Mais cette contradiction n'est qu'apparente et sans doute le jour où Matathias et ses fils s'enfuirent de Modiim, ils n'étaient pas plus de dix.

vertures furent vaines et les offres des soldats d'Antiochus une fois rejetées avec dédain, la répression violente commença ! Malheureusement pour les Juifs, elle commença un jour de sabbat, évidemment choisi tout exprès par les Grecs ; et comme les prétendus coupables étaient enfermés dans des cavernes, ils y furent étouffés par les flammes, sans tenter la moindre résistance, sans même essayer de barricader l'entrée de leur asile. Josèphe affirme que le nombre des victimes de ce premier acte de sauvagerie, s'éleva à un millier de personnes, y compris les femmes et les enfants[1].

Tous ceux qui s'échappèrent à ce danger, coururent rejoindre Matathias et se mirent spontanément sous ses ordres. Celui-ci, instruit par le funeste exemple qui venait d'être donné, s'efforça tout d'abord de démontrer à ses soldats qu'ils ne devaient plus refuser le combat, même pendant le saint jour du sabbat : — « Songez-y bien, leur dit-il ; si vous prenez ce parti, si vous préférez respecter la loi, vous deviendrez les artisans de votre propre perte ; car, n'en doutez pas, vos rusés ennemis profiteront toujours du sabbat, pour vous attaquer, et vous serez ainsi facilement anéantis, sans avoir eu le loisir de vous défendre. » — Ce sage conseil fut accueilli favorablement, et, de fait, à partir de ce moment, les Juifs n'hésitèrent jamais plus à combattre même le jour du sabbat, lorsque la nécessité de la lutte était urgente.

En peu de temps, Matathias se vit à la tête d'une petite armée, déjà respectable, et avec laquelle il y aurait bientôt à compter. Les autels des faux dieux furent renversés, et les apostats punis de mort, toutes les fois qu'il put s'en trouver. Il est vrai que la plupart d'entre eux cédant à la terreur, s'étaient enfuis et réfugiés au milieu des gentils. Les enfants qui n'avaient pas encore été circoncis, le furent par les ordres de Matathias, et les

1. A. J. XII. VI. 2. Évidemment ce fait atroce est le même fait que nous avons relevé au verset 11 du chapitre VI du IIe livre des Machabées.

officiers chargés de veiller à ce que la circoncision ne fût plus pratiquée, furent chassés ignominieusement [1].

Parmi les partisans qui s'étaient rangés sous l'étendard de Matathias, se trouvaient tous les membres d'une association pieuse nommée les Assidéens, qui s'engageaient à verser leur sang pour la défense de la loi sacrée [2].

Une année à peine s'était écoulée depuis le début de l'insurrection judaïque, lorsque Matathias sentit sa fin approcher; il appela ses fils autour de lui et leur parla ainsi : « Mes enfants, » me voici arrivé au terme de ma vie; écoutez donc mes con» seils; je vous conjure de suivre fidèlement la voie que j'ai sui» vie moi-même; ayez sans cesse devant les yeux l'exemple que » vous a donné celui qui vous a engendrés et élevés. Observez » pieusement les rites de vos pères; efforcez-vous de relever » l'ancien état de votre république, aujourd'hui compromise; ne » vous laissez pas détourner de la bonne voie par l'exemple de » ceux qui trahissent la sainte cause de notre race, soit de leur » propre mouvement, soit sous l'aiguillon de la peur; montrez» vous toujours dignes de moi, c'est-à-dire, défenseurs ardents » de la liberté, inébranlables devant la violence et la misère; » soyez toujours prêts à mourir pour le maintien de la loi, et » soyez assurés que si Dieu vous voit tels que je vous le dis, il » ne vous abandonnera jamais; bien plus il vous rendra au cen» tuple ce que vous avez perdu, et vous accordera la liberté en» tière de jouir en toute sécurité des bienfaits que nos mœurs » seules peuvent procurer à l'homme. Certes le corps est péris» sable; mais la mémoire des belles actions est immortelle. Je

1. A. J. XII. VI. 2. et B. J. I. I. (167 av. J.-C.). Tous ces mêmes faits se retrouvent avec quelques légères variantes et quelques petits détails de plus, dans le Ier livre des Machabées (11, v. 1 à 48). Ainsi, par exemple, Matathias y est dit issu de la famille de Joarim de Jérusalem; ses fils sont ainsi nommés : Jean Gaddis, Simon Thasi, Judas Machabée, Eléazar Abaron et Jonathan Apphus. Quant aux faits, ils sont identiques, et il paraît bien évident que Josèphe avait entre les mains ce Ier livre des Machabées, lorsqu'il écrivait ses *Antiquités judaïques*.

2. II, Mach. II, v. 42.

» veux que vous ayez l'émulation de cette noble immortalité, » que vous travailliez à conquérir la gloire, dussiez-vous la » payer de votre vie. Ce que je vous recommande par-dessus » tout, c'est la concorde et l'entière subordination de chacun en » vers celui d'entre vous que la Providence aura plus richement » doué, pour diriger vos actions en commun. Ainsi, votre frère » Siméon est au-dessus de vous tous par la prudence; qu'après » moi il vous tienne lieu de père, et que ses conseils soient tou- » jours des ordres pour vous. Judas Machabée vous surpasse » tous en bravoure et en force; qu'il soit votre chef de guerre; » car il saura venger les injures de son peuple, et en châtier » les ennemis. Enfin attirez à vous tous ceux qui aiment la jus- » tice et la pureté, et vous les rendrez plus forts[1]. »

Ce qui semble assez étrange, c'est la teneur du verset 68 du passage qui, dans les livres des Machabées, rapporte le discours de Matathias mourant à ses fils, discours que nous venons de reproduire d'après Josèphe. Voici le texte de ce verset: *Retribuite retributionem gentibus et intendite in præceptum legis.* » On s'explique difficilement en effet cette recommandation suprême de payer fidèlement le tribut aux gentils.

Ayant ainsi parlé à ses fils, Matathias les bénit; puis il pria le Tout-Puissant de leur venir en aide, et de rendre à son peuple élu la liberté de vivre sous sa loi sainte; peu après il rendit le dernier soupir.

Ses fils déposèrent sa dépouille mortelle à Modiim, dans leur sépulture de famille. Dès que les cérémonies du deuil public furent accomplies, Judas Machabée prit la haute direction des affaires. (On était alors en l'an 146 de l'ère des Séleucides, 167 av. J.-C.) A partir de ce moment les frères de Judas et tous leurs partisans secondèrent de toutes leurs forces leur jeune général, si bien que l'ennemi fut rejeté hors du pays, et que les Juifs apostats y furent partout mis à mort[2].

1. A. J. XII. VI. 3. — I. Mach. 11, v. 49 à 68.
2. A. J. XII. VI. 4 — I. Mach. 11, v., 69 et 70. — B. J. I, 3.

Voici comment Judas et les siens s'y étaient pris pour se créer une armée. Il s'introduisaient furtivement dans les bourgades et les forteresses de la Judée; ils y faisaient appel en secret à leurs parents, à leurs amis, à tous ceux dont le cœur pouvait battre encore aux saints noms de la patrie et de la religion, et chaque jour leurs rangs se grossissaient. En peu de temps, Judas compta 6,000 soldats déterminés et dévoués jusqu'à la mort; désormais l'insurrection judaïque était viable. Ce fut à partir de ce moment que la petite armée nationale devint intolérable pour les Grecs. Elle arrivait partout à l'improviste, surprenant les forteresses et les bourgades occupées par l'ennemi, et les livrait aux flammes. Toutes les fois qu'il trouvait de la résistance, Judas, en capitaine habile, profitait avec un art extraordinaire du terrain et faisait chaque fois subir des pertes sensibles à l'ennemi; d'ailleurs il profitait toujours des ténèbres de la nuit pour mener à bonne fin les expéditions de ce genre, et le nom du jeune chef des Juifs ne tarda pas à inspirer à ses adversaires une véritable terreur[1], tandis qu'il réveillait le patriotisme des Juifs.

Avant d'aller plus loin, on nous permettra de dire quelques mots du surnom de Maccabée ou Machabée que portait Judas, fils de Matathias, et qui devint, concurremment avec la dénomination d'Asamonéens ou d'Asmonéens, le titre glorieux de la dynastie judaïque dont Judas fut la souche. L'origine de ce surnom a donné lieu à plusieurs interprétations, parmi lesquelles il est fort difficile de faire un choix. Nous nous contenterons donc de les enregistrer, sans prétendre, en aucune façon, imposer à autrui notre propre préférence.

La plus naturelle de toutes ces interprétations est celle qui tirerait le surnom Machabée du mot hébraïque מקב « marteau », de telle sorte que Judas aurait reçu un surnom assez analogue à celui d'Attila qui fut plusieurs siècles plus tard appelé le fléau

1. II. Mach. VIII, v. 1 à 7.

de Dieu, ou de Charles Martel, plus exactement nommé Karl le Martel.

D'autres voient dans les lettres מקב les finales des trois noms des patriarches Abraham, Isaac et Jacob; mais nous avouons qu'une pareille explication n'a rien qui nous séduise.

La troisième enfin est la suivante : le verset 11 du chap. XV de l'Exode contient l'invocation suivante:

מי כמכה באלים יהוה

« Qui est comme toi parmi les dieux, ô Jéhovah? »

Les initiales de ces quatre mots, מכבי, avaient été brodées sur les étendards de Judas, fils de Matathias, et de là serait venu son nom de Machabée. Cela nous paraît plus ingénieux que probant. Et si cela était vrai, comment expliquer ce même nom de Machabée porté par l'aîné des sept fils de la pieuse femme qui mourut avec ses enfants dans les plus horribles supplices, par l'ordre d'Antiochus Épiphane[1] ?

Tout bien considéré nous donnons la préférence à la première explication que nous venons d'enregistrer.

Maintenant reprenons le récit des événements.

Apollonius, préfet de la Samarie, fut le premier à se préoccuper d'un mouvement insurrectionnel qui se répandait partout avec la rapidité de la foudre. Il crut facile encore de l'étouffer dans le sang des rebelles, et rassemblant en hâte tout ce qu'il avait de troupes disponibles, il marcha contre la Judée. Bien loin d'éviter le combat, Judas courut au-devant de l'ennemi qu'il mit promptement en déroute, après lui avoir tué beaucoup de monde, et blessé un plus grand nombre encore. Le camp des Grecs fut pillé par les Juifs, et leur procura un immense butin. Apollonius lui-même avait péri dans le combat. Judas le dé-

1. Josèphe dans son écrit sur ces martyrs, appelés par lui et depuis lors par tout le monde « les Machabées », nous a conservé les noms de ces nobles victimes de leur foi. La mère s'appelait Solomona (*alias* Hanna) et les fils, Machabée, Aber, Machis, Judas, Achas, Areth et Jacob.

pouilla de sa riche armure, et à partir de ce moment il se servit habituellement de l'épée qu'Apollonius portait dans le combat où il avait perdu la vie [1].

Philippe qui commandait pour Antiochus à Jérusalem, effrayé de ce nouveau succès de Judas, écrivit à Ptolémée, chef de l'armée de Cœlésyrie et de Phénicie, pour l'informer de l'état des choses et lui demander de prompts secours [2].

Josèphe ne mentionne pas le Ptolémée cité dans le IIe livre des Machabées, mais donne la même qualification de chef de l'armée de Cœlésyrie, à Séron. Nous n'hésitons pas à en conclure que Ptolémée et Séron sont un seul et même personnage.

Quoi qu'il en soit, Séron jugeant à son tour qu'il était grand temps d'écraser la révolte, se mit en marche à la tête d'une armée considérable, dans les rangs de laquelle on comptait un grand nombre de Juifs apostats ; rien ne l'arrêta dans sa marche, et il vint camper près de Béthoron, bourgade de la Judée [3].

Judas enhardi par son premier succès contre Apollonius, n'avait pas hésité à courir au-devant de son adversaire. Malheureusement ce jour-là était un jour de jeûne, et les soldats du héros affaiblis par la faim, et il faut le dire, intimidés par le nombre de leurs ennemis, se montrèrent hésitants. Judas les harangua et s'efforça de réveiller leur courage. « Ce n'est pas la supériorité » du nombre qui donne la victoire, leur dit-il, mais c'est bien » plutôt la piété envers le Dieu tout-puissant : n'avez-vous pas, » dans l'histoire de vos pères, de nombreux exemples de la » facilité avec laquelle ceux qui combattent, avec le bon droit » pour eux, en défendant leurs lois et leurs enfants, peuvent » vaincre des myriades d'ennemis? La plus grande des forces, » c'est la vertu ! »

Ces paroles ranimèrent les soldats de Judas. Ils ne tinrent

1. A. J. XII. VII. I. — I. Machab. III, v. 10 à 12.
2. II. Machab. VIII, v. 8.
3. Béthoron, c'est certainement la Beit-hour-el-fouqah de nos jours, située à peu de distance de Jérusalem.

plus compte de la multitude des Syriens et fondant bravement sur eux, ils les mirent en fuite. Séron étant tombé l'un des premiers, tous les siens se débandèrent aussitôt, comme si tout espoir de victoire eût reposé sur la tête de leur chef. Les Juifs victorieux, poursuivirent les fuyards l'épée dans les reins, jusqu'à la plaine, et dans cette poursuite tuèrent huit cents hommes. Tout le reste s'enfuit vers la côte, dans le pays des Philistins [1].

Le roi Antiochus, en apprenant les deux échecs subis coup sur coup par ses troupes, fut enflammé de colère. Violent et emporté comme il l'était, il ne songea plus, dès ce moment, qu'à venger sans miséricorde le double outrage qu'il venait de recevoir. Il réunit en toute hâte tout ce qu'il avait de troupes disponibles, leva parmi les populations des îles de la Méditerranée une multitude de mercenaires, et se prépara à fondre sur la Judée, aussitôt que le retour du printemps lui permettrait d'agir.

Il fallait payer d'avance la solde d'une année de tout ce monde de soldats; et lorsque cette dépense indispensable fut faite Antiochus vit avec douleur que son trésor était épuisé. Les tributs rentraient mal, à cause des insurrections multipliées qui déchiraient son empire; lui-même était tellement prodigue, que ses sujets avaient un beau jour changé son surnom d''Επιφανής, « illustre », en celui d''Επιμανής, « fou [2] ».

Les caisses de l'État étaient donc vides, et il ne restait plus au Roi qu'un moyen de les remplir de nouveau, pour assurer sa vengeance. C'était de suspendre l'expédition contre la Judée,

1. A. J. XII. VII. 1. — Machab. III, v. 13 à 25 (166 av. J.-C.). Faisons remarquer une fois de plus, en passant, que la comparaison du récit de Josèphe avec le récit du Ier livre des Machabées, prouve jusqu'à l'évidence que l'historien des Juifs avait ce livre sous les yeux ; très souvent même Josèphe a textuellement copié le livre sacré, bien qu'il se soit dispensé d'en faire mention.

2. Ce sobriquet fut donné à Antiochus en 166 av. J.-C., à propos des dépenses insensées qu'il fit pour fonder à Daphné, près d'Antioche, des jeux splendides en l'honneur d'Apollon.

et de courir en Perse, pour recueillir le tribut de cette riche province.

Antiochus n'était pas homme à perdre du temps, lorsqu'une fois il avait pris une résolution. Il plaça donc à la tête des affaires dont il avait abandonné la direction, avec des pleins pouvoirs pour exercer, en son absence, les actes de l'autorité royale, un certain Lysias, auquel il délégua le gouvernement de tous le pays compris entre l'Euphrate d'une part, les frontières d'Égypte et l'Asie inférieure, de l'autre. Il laissait sous ses ordres la moitié de l'armée et des éléphants. Ce Lysias était en outre chargé de surveiller avec le plus grand soin, pendant l'absence d'Épiphane, l'éducation de son jeune fils Antiochus. Mais ce que Lysias avait l'ordre de faire avant toute autre chose, c'était de ravager la Judée, de réduire le peuple juif en esclavage, de raser Jérusalem ; en un mot d'anéantir la nationalité judaïque. Une fois toutes ces instructions données à Lysias, Antiochus Épiphane se dirigea vers la Perse ; on était alors en l'an 149 (ère des Séleucides, 166 av. J.-C.). Bientôt il eut franchi l'Euphrate et il s'achemina à marches forcées vers les provinces supérieures[1].

Lysias aussitôt investi de l'autorité souveraine, n'eut rien de plus pressé que d'exécuter le mandat d'extermination qu'il avait reçu. Il fit choix de Ptolémée, fils de Dorymène[2], de Nicanor et de Gorgias, tous les trois personnages de la plus haute dignité, et amis dévoué du Roi, pour diriger la guerre contre les Juifs. Il leur donna 40,000 hommes d'infanterie, 7,000 de cavalerie, et à la tête de cette imposante armée, il les lança sur la Judée.

1. A. J. XII. VII. 2. — I. Machab. III, v. 26 à 37. L'écrivain sacré nous apprend que ce Lysias était un noble personnage de sang royal. En vertu des instructions qui lui étaient données, touchant la Judée, il devait enlever tous les habitants de ce pays, et mettre à leur place des colons étrangers, entre lesquels les terres des Juifs seraient distribuées par la voie du sort.

2. Ce Ptolemée est sans doute le même que le Ptolémée, général de l'armée de Cœlésyrie, auquel Philippe, gouverneur grec de Jérusalem, avait demandé des secours.

Les Syriens s'étant avancés jusqu'à la ville d'Emmaüs[1] s'y retranchèrent dans la plaine (ἐν τῇ πεδινῇ). Là ils furent renforcés par des auxiliaires arrivant de Syrie ou des pays voisins, et par des Juifs transfuges. On voyait de plus au camp des Grecs, bon nombre de trafiquants accourus pour acheter les esclaves qui allaient bientôt être mis en vente ; entraves pour les empêcher de fuir, or et argent pour les payer, tout était prêt. Judas Machabée s'établit de son côté à proximité du camp des Syriens, et s'empressa de rassurer par ses paroles ses soldats qu'intimidaient les retranchements du camp ennemi, et la multitude des hommes armés appelés à le défendre. Il les exhorta à prendre courage, à demander à Dieu, comme le faisaient leurs pères, sa toute-puissante assistance, à se couvrir de sacs, au lieu de leurs vêtements habituels, à prendre, en un mot, l'attitude de suppliants placés devant un immense péril, et à conjurer Jéhovah de les fortifier dans la lutte terrible qu'ils allaient soutenir pour la gloire de son nom. Cela fait, il distribua sa petite armée en corps de 1,000 hommes, subdivisés en pelotons, suivant l'habitude antique de la nation. Les chiliarques et les chefs de peloton furent placés à la tête de leurs hommes ; les nouveaux mariés et ceux qui avaient récemment acquis des propriétés, pouvaient se montrer tièdes et craintifs dans l'action, par suite d'un sentiment naturel à la faiblesse humaine : Judas les fit sortir des rangs et les renvoya ; puis il annonça à sa petite armée que le lendemain, au point du jour, ils marcheraient à l'ennemi[2].

Le Ier livre des Machabées nous fournit ici quelques détails assez intéressants. Lorsqu'il s'agit de marcher au combat contre les Syriens, les Juifs placés sous les ordres de Judas s'assemblè-

1. Cette Emmaüs, c'est très certainement celle qui reçut plus tard le nom de Nicopolis, et dont il n'est pas possible de nier l'identification avec l'Amouas de nos jours, localité située à l'entrée des défilés qui conduisent de la plaine de Saron, c'est-à-dire de Jaffa et de Ramleh, à Jérusalem.

2. A. J. XII. VII. 3.

rent à Maspha, *contra Jerusalem, quia locus orationis erat in Maspha*[1]; Jérusalem était alors déserte et personne, parmi les Juifs, n'osait plus y entrer, parce que la citadelle était occupée par une garnison syrienne; arrivés là les insurgés jeûnèrent pendant tout un jour, se couvrirent de cilices, jetèrent de la cendre sur leurs têtes, et déchirèrent leurs vêtements, en priant avec ferveur. Lorsqu'ils eurent invoqué la protection divine, les trompettes éclatèrent, et Judas organisa sa petite armée, en nommant des chefs de mille hommes, des centurions, des pentacontarques et des décurions. Il se débarrassa de tous ceux qui lui paraissaient ne pouvoir être des combattants résolus, puis tous se mirent en marche; ils allèrent camper au midi d'Emmaüs.

Là, Judas leur adressa une dernière fois la parole: « Ceignez-
» vous les reins, soyez forts, leur dit-il, et tenez-vous prêts
» pour demain matin; car mieux vaut cent fois mourir les ar-
» mes à la main, que de vivre dans l'opprobre! Maintenant,
» que la volonté de Dieu soit faite[2]! »

Un chef d'armée, quelque peu expérimenté qu'il soit, a toujours des espions à son service. C'est *l'a b c* de l'art de la guerre. Il est indispensable, en effet, de savoir toujours de la manière la plus précise où se trouve l'ennemi, et quels mouvements il a opérés, on se prépare à opérer. Des déserteurs étaient venus, comme cela arrive presque toujours, informer les généraux grecs de la position où était établi le camp des Juifs. Surprendre ce camp pendant la nuit, était une idée qui devait naturellement venir à la pensée d'hommes de guerre, habitués de longue date à diriger des opérations militaires. Ils savaient à merveille le nombre des forces juives; c'était une poignée d'hommes mal armés et inhabiles, à écraser. Rien ne devait être plus facile, parce que, sans doute, ils ne sauraient pas se

1. Cette indication précise ne nous permet plus guère de conserver de doutes sur la justesse de l'identification de Maspha avec le Scopus.

2. I. Machab. III, v. 40 à 60.

garder convenablement. Gorgias fut chargé de cette expédition qui devait être plutôt une partie de plaisir qu'un engagement sérieux, pour de vrais soldats. Cinq mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie étaient plus que suffisants pour mener l'affaire à bonne fin, et lorsque la nuit fut venue, tout le monde se mit en marche, guidé par les déserteurs mêmes dont les rapports avaient fait concevoir le projet d'attaque du camp de Judas. Heureusement celui-ci était aussi bien servi que ses adversaires. Le plan des Syriens une fois connu dans ses plus minces détails, le brave fils de Matathias comprit qu'il y avait un grand profit à tirer des dispositions mêmes adoptées par l'ennemi. Celui-ci venait de diviser ses forces, et se croyait dans la plus profonde sécurité ; c'était bien le cas de lui jouer le même tour qu'il essayait de leur jouer à eux-mêmes. Judas fit donc prendre en hâte un repas à ses troupes ; puis de grands feux furent allumés dans toute l'étendue du camp qui fut aussitôt évacué en silence. Il fallait de toute nécessité éviter la rencontre du petit corps expéditionnaire de Gorgias ; aussi les Juifs se jetèrent-ils dans les gorges de la montagne, et se dirigèrent-ils par de longs détours, vers le camp syrien d'Emmaüs.

Pendant ce temps-là Gorgias arrivait au camp des Juifs, et n'y trouvait personne, à son grand désappointement. Avec la présomption habituelle des Grecs, il en conclut que les Juifs frappés de terreur, en apprenant son approche, s'étaient enfuis et cachés dans les montagnes. Il prit donc immédiatement le parti de les y aller chercher.

Au point du jour, Judas arrivait en vue du camp d'Emmaüs, à la tête de 3,000 hommes mal armés, à cause de leur pauvreté [1]. Du point où il s'était arrêté, on voyait les Syriens couverts

1. Qu'avaient-ils donc fait des dépouilles des hommes tués dans les affaires où ils avaient battu Apollonius et Séron ? Il y a là, ce me semble, une exagération. Toujours le style de Bulletin ! Judas n'avait-il pas pris lui-même l'épée d'Apollonius restée sur le terrain, et ne s'en servait-il pas d'habitude ? A qui fera-t-on croire que les soldats aussi, lorsque l'occasion s'en était présentée, avaient négligé de troquer leurs armes de rebut, contre les bonnes armes des Grecs ?

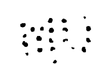
de belles cuirasses, par-dessus les solides retranchements dont ils avaient entouré leur camp. — « Fussiez-vous tout nus, cria » Judas à ses compagnons, tombez vigoureusement sur ces in- » fâmes, et Dieu fera certainement pour vous, cette fois encore, » ce qu'il a fait jadis pour vos pères. » — Il donna aux trompettes l'ordre de sonner la charge, et les Juifs se précipitèrent sur les Grecs que cette attaque imprévue glaça d'épouvante. Dans le camp le tumulte fut extrême ; d'où venaient ces ennemis qui tombaient du ciel, pendant que Gorgias exterminait l'armée de Judas? Fatale question à laquelle on ne trouvait pas de réponse? Tous ceux qui tentèrent de résister et de courir au devant des assaillants, tombèrent sous les épées des Juifs ; les survivants alors, ahuris par la peur, s'enfuirent dans toutes les directions. Ce fut un sauve-qui-peut général.

On les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à Gezeron (Gadara, écrit Josèphe) du côté de l'Idumée, et jusqu'aux campagnes d'Azot et de Iamnia. 3,000 Grecs restèrent sur le carreau [1].

Après ce combat qui prit quelques heures, Judas se hâta de rallier ses soldats, et les empêcha de songer à dépouiller les vaincus. — « Tout n'est pas fini, leur dit-il ; vous allez avoir à » combattre tout à l'heure Gorgias et son corps d'armée ; quand » vous les aurez vaincus, il sera temps de songer au butin ; car » alors nous n'aurons plus rien à craindre. » — A peine Judas avait-il fini de parler, que Gorgias et les siens parurent sur la hauteur qui dominait le camp des Grecs, et là ils eurent un spectacle auquel ils étaient loin de s'attendre. Leur camp avait été livré aux flammes, la fumée qui en couvrait l'emplacement ne pouvait laisser de doute à cet égard, et l'armée puissante qu'ils y avaient laissée, avait disparu.

Les soldats de Gorgias apercevant devant eux la petite armée de Judas qui les attendait de pied ferme, après avoir fait aux leurs tout le mal dont ils ne voyaient que trop bien l'étendue,

1. Gezeron ou Gadara, c'est aujourd'hui Tell-Djezer ; Azot, c'est Esdoud, et Iamnia, c'est Iabneh.



furent à leur tour saisis d'une panique irrésistible, et prirent immédiatement la fuite.

Dès qu'ils eurent disparu, le pillage commença et les Juifs s'emparèrent en toute sécurité d'un immense butin[1].

1. A. J. XII. VII. 4. — I. Machab. VIII, v. 11 à 26. — Le récit des mêmes faits emprunté au IIe livre des Machabées, offre des détails nouveaux assez importants pour que nous regardions comme nécessaire d'en donner l'analyse. Comme d'ailleurs ces détails sont assez peu concordants avec tout ce que nous venons de raconter, d'après le Ier livre des Machabées et Josèphe, il n'en est que plus indispensable de fournir au lecteur les moyens de démêler lui-même ce qu'il y a de vrai et de douteux dans ce que nous savons de ces événements qui se passèrent dans la seule année 166 av. J.-C. Voici donc ce que dit le IIe livre des Machabées (cap. VIII, v. 8 à 30) :

« Philippe (c'était le gouverneur syrien de Jérusalem) instruit des progrès de l'insurrection fomentée par Judas Machabée, écrivit à Ptolémée, général en chef de l'armée de Cœlésyrie et de Phénicie, de prendre des mesures promptes pour défendre les intérêts du Roi, déjà fort compromis. Celui-ci envoya immédiatement en Judée son ami Nicanor, fils de Patrocle, personnage des plus importants. Il était à la tête d'une armée de 20,000 hommes de toutes nations, chargée d'anéantir la race juive, et il avait pour compagnon Gorgias, homme de guerre très exprimenté et très habile. »

Il nous paraît certain que le IIe livre des Machabées présente ici une lacune réelle; car ce fut Lysias, laissé par Antiochus avec les pouvoirs d'un véritable régent, qui dirigea vers la Judée l'armée commandée par Nicanor et par Gorgias. Comment expliquer autrement que par une lacune du texte, le silence gardé sur les expéditions funestes d'Apollonius et de Séron ?

Antiochus Épiphane devait aux Romains un tribut de 2,000 talents. D'où provenait cette dette ? était-ce un arriéré du tribut de douze ans imposé par les Romains, en 189 av. J.-C., lors du traité conclu après la défaite d'Antiochus III ? C'est possible. Était-ce une amende imposée à Épiphane lui-même, lorsqu'il fut forcé d'évacuer l'Égypte, devant les menaces du Sénat ? C'est plus probable. Nicanor imagina qu'il lui serait facile de fournir à son maître les 2,000 talents en question, par la vente des Juifs comme esclaves, puisqu'il avait mission d'exterminer ce malheureux peuple. En conséquence il fit publier dans toutes les cités maritimes, qu'il allait ouvrir un immense marché d'esclaves juifs, qu'il livrerait au prix d'un talent pour quatre-vingt-dix individus. Dès que Judas fut informé de ces infâmes dispositions, il annonça l'arrivée de Nicanor à toute la nation. Beaucoup frappés de terreur s'empressèrent de fuir devant l'homme qui les vendait avant de les avoir pris. Judas Machabée convoqua en hâte les 7,000 partisans sur lesquels il pouvait compter, et les supplia de se préparer à combattre, sans trêve ni merci. Il les trouva tels qu'il l'espérait, c'est-à-dire prêts à mourir pour leur sainte loi et leur patrie. Il prit alors toutes ses dispositions. A chacun de ses frères, Simon, Joseph et Jonathan, il donna le commandement de 1,500 hommes. Il fit lire ensuite par Esdras (Quel Esdras ? N'y a-t-il pas ici un souvenir malencontreusement utilisé ?) les livres saints à ses soldats, et prenant lui-même le commandement des 1,500 hommes restants, qui formaient le premier corps de bataille, il engagea le combat avec

Lorsque la nouvelle de ce désastre parvint aux oreilles de Lysias, il en fut humilié et irrité à la fois. Il n'était pas possible d'accepter un semblable échec, sans essayer d'en tirer une revanche éclatante. Il leva donc une armée de 60,000 fantassins d'élite et de 5,000 cavaliers, et, l'année suivante, il envahit la Judée à la tête de toutes ses troupes. Il eût bientôt pénétré dans le pays montagneux et vint asseoir son camp près de Bethoron (Josèphe dit Bethsoura [1]).

Judas plein de confiance dans la bonté de la cause qu'il défendait, n'hésita pas à marcher au-devant de l'ennemi, à la tête d'une petite armée de 10,000 combattants. Avant d'en venir aux mains, il implora, comme c'était son habitude, la protection du Très-Haut ; puis il fondit sur les Grecs et les mit en déroute. Cette fois 5,000 hommes restèrent sur le carreau, et à la vue d'un pareil massacre, le reste de l'armée fut saisi d'une terreur folle et prit la fuite. Lysias lui-même voyant qu'il avait affaire à des hommes qui affrontaient gaiement la mort, et qui aimaient mieux périr, jusqu'au dernier, que de vivre sans la liberté, Lysias jugea qu'il était prudent de cesser de s'attaquer à de pareils désespérés, et que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de regagner Antioche. Une fois de retour dans la capitale du royaume, il se ravisa et ne songea plus qu'à lever une multitude de mercenaires, et à préparer de nouveau une expédition formidable contre la Judée [2].

Nicanor. Grâce à l'interventiou divine, plus de 9,000 Syriens périrent dans la bataille ; il y eut un nombre de blessés plus grand encore ; l'armée grecque prit la fuite. L'argent des trafiquants qui étaient accourus pour la vente des esclaves, fut saisi et les fuyards furent poursuivis dans toutes les directions. Malheureusement l'heure tardive força les Juifs de renoncer à la poursuite, et ils durent rentrer parce que l'on était à la veille du sabbat. Après la célébration du saint jour, une part du butin fut distribuée aux faibles, aux orphelins et aux veuves.

1. C'est Bordj-Sour ou Beit-Sour, localité ruinée placée sur la hauteur à droite de la route de Jérusalem à Hébron, en face de la fontaine où fut baptisé l'eunuque de la reine Candace, c'est-à-dire da l'ayn-ed-dirouch. Le Ier livre des Machabées mentionne Bethoron au lieu de Beit-Sour, et nous n'hésitons pas à croire que l'écrivain sacré est dans le vrai ; pourquoi en effet cette marche sur Beit-Sour placé au sud de Jérusalem ?

2. A. J. XII. VII. 5. — I. Machab. IV, v. 25 à 35 (165 av. J.-C).

Après tant de victoires éclatantes, remportées coup sur coup, Judas débarrassé de toute inquiétude prochaine, assembla le peuple et lui déclara que puisque Dieu lui avait accordé de si nombreux succès, il était temps de monter à Jérusalem, de purifier le temple et de rétablir les sacrifices accoutumés. Cette ouverture fut accueillie par des acclamations unanimes, et la multitude conduite par Judas pénétra dans Jérusalem. Elle trouva le temple désert; toutes les portes étaient brûlées, et le hiéron encombré de broussailles qui, grâce à l'abandon des saints lieux, avaient spontanément poussé partout. A la vue de pareille désolation, Judas et tous ceux qui le suivaient éclatèrent en sanglots. Mais bientôt le héros eut retrouvé toute son énergie. Désignant parmi ses soldats un nombre suffisant d'hommes éprouvés, il leur ordonna d'aller combattre la garnison de la citadelle (τὴν Ἄχραν)[1] pendant que, de son côté, il procéderait à la purification du temple. Lorsqu'il l'eut nettoyé avec un soin extrême, il fit apporter un nouveau mobilier, les candélabres, la table et l'autel, tout cela construit en or; il fit suspendre aux portes de nouveaux voiles, et y plaça de nouveaux battants; l'autel des holocaustes qui avait été souillé fut démoli, et on en construisit un nouveau, composé de pierres brutes que le fer n'avait pas touchées.

Le 25 du mois de khaslew (que les Macédoniens nomment apellæus), le candélabre fut allumé, l'encens brûla sur l'autel, les pains furent placés sur la table, et les victimes furent immolées sur le nouvel autel des holocaustes. Ce jour de joie suprême pour les Juifs, était précisément le troisième anniver-

1. Dans la *Guerre judaïque* (I. I. 4), Josèphe concentre en quelques lignes, le récit de tout ce que Judas entreprit contre Antiochus Épiphane. Il y est dit que lorsqu'il reprit Jérusalem, il chassa les Grecs de la ville haute, s'empara du temple qu'il purifia, et refoula les soldats d'Antiochus dans la ville basse, qui s'appelle Akra: Παὶ ἐκβαλῶν ἀπὸ τῆς ἄνω πόλεως συνωθεῖ τούς στρατιώτας εἰς τὴν κάτω (τοῦτο δὲ τοῦ ἄστεως τό μέρος Ἄχρα κέκληται).

Josèphe termine ce paragraphe en disant que presque aussitôt après le rétablissement du culte à Jérusalem, Antiochus Épiphane mourut, et que son fils et successeur, Antiochus Eupator, hérita de sa haine contre les Juifs.

saire de la profanation du temple de Jéhovah. Il était arrivé, en effet, que le temple était resté trois années entières dans la désolation que nous avons dite, depuis le jour où Antiochus l'avait profané.

Ce fatal événement avait eu lieu en effet le 25 d'apellæus, en l'an 145 (168 av. J.-C.), dans la 153e olympiade ; et la restauration du culte judaïque fut célébrée le 25 d'apellæus, en l'an 148 (165 av. J.-C.), dans la 154e olympiade [1].

Il arriva de la sorte, ajoute Josèphe, que la désolation du temple s'accomplit ainsi que Daniel l'avait prédit, 408 ans auparavant ; il annonça en effet qu'il serait ruiné par les Macédoniens [2].

Le Ier livre des Machabées qui rapporte naturellement de son côté ces joyeux événements [3] s'exprime ainsi à propos de la sainte montagne du temple : 37. *Et congregatus est omnis exercitus et ascenderunt in montem Sion.* 38. *Et viderunt sanctificationem desertam et altare profanatum,* etc. De ce texte ressort un fait d'une extrême importance ; c'est que la montagne du temple portait le nom illustre de Sion, à tout le moins à l'époque où fut rédigé le livre des Machabées. Au verset 38, il est dit encore que Judas, à son entrée dans le temple, trouva les Pastophories en ruines. Qu'était-ce que ces Pastophories ? Josèphe ne nous en parle qu'une fois (B. J. IV. IX. 12). Il nous raconte que Jean, maître du hiéron, et tenant tête à Simon qui occupait la ville, fit

1. Il y a dans le texte de Josèphe une erreur de chiffre ; puisque la 154e olympiade n'a commencé que l'an 149 des Séleucides (164 av. J.-C.), c'est donc dans la durée de la 153e olympiade qu'eurent lieu et la profanation et la purification du temple. Le 25 d'apellæus correspond au 25 novembre.

2. A. J. XII. VII. 6. Nous ne nous arrêterons pas à discuter ici la valeur de cette assertion de Josèphe. Quant au chiffre de 408 ans qu'il mentionne, il est possible qu'il soit exact, puisque la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor eut lieu en 588 av. J.-C., et que de 165 à 588 il s'est écoulé 423 ans. En ce sens Josèphe placerait la prophétie de Daniel en 573 av. J.-C. Or en cette année Nabuchodonosor était encore sur le trône.

3. I. Mach. IV, v. 36 à 55 ; cf. II. Machab. X, v. 1 à 8. Le verset 3 nous apprend que le feu des sacrifices fut tiré d'une pierre à feu. Seulement ce même verset prétend à tort que l'interruption du culte ne dura que deux ans.

construire quatre grandes tours de défense, l'un à l'angle nord-est de l'enceinte sacrée ; un autre dominant le Xystus ; une troisième à l'angle placé en face de la ville basse ; et la quatrième enfin sur le sommet des Pastophories ; c'était de là, ajoute-t-il qu'un prêtre, suivant la coutume, annonçait à son de trompe le commencement de chaque septième jour, et la fin de ce jour consacré au repos, au coucher du soleil suivant. Il semble résulter de là que les Pastophories devaient être placés à l'angle sud-est de l'enceinte sacrée.

Aux versets 43 et 44, l'écrivain sacré dit que les pierres souillées furent jetées dans un lieu immonde, et que Judas tint conseil avec les plus illustres docteurs, pour savoir ce qu'il fallait faire de l'autel des holocaustes. Il fut décidé qu'il serait démoli, et que ses pierres seraient mises en dépôt dans un lieu propice, sur la montagne sainte, où elles resteraient jusqu'à ce qu'un prophète de Jéhovah vînt dire ce qu'il en fallait faire.

Huit jours de suite furent consacrés au rétablissement des sacrifices dans le temple, et ce furent huit jours d'allégresse. Il fut décidé que chaque année, et à jamais, la nation juive célébrerait par une fête de huit jours, le souvenir glorieux de la purification du temple. Josèphe ajoute ici : « Et depuis cette époque » jusqu'aujourd'hui, nous observons cette solennité commémo- » rative que nous appelons les Lumières (Φῶτα). Ce nom lui » fut donné, à notre avis, parce que ce fut ce jour-là que brilla » pour notre loi l'aurore d'une délivrance inespérée[1]. »

Mais il ne suffisait pas de songer au rétablissement du culte ; Judas prit donc toutes les mesures nécessaires pour la sécurité de

1. A. J. XII. VII. 7. — I. Machab. IV, v. 56 à 59. Nous citerons ici, comme très intéressant, le verset 37 : *Et ornaverunt faciem templi coronis aureis et scutulis ; et dedicaverunt portas et Pastophoria ; et imposuerunt eis januas.* (II. Machab. X, v. 6 à 8). Ce dernier texte est très curieux en ce qu'il nous donne quelques détails sur la nature de la fête commémorative ; nous le reproduisons donc intégralement. 1. « *Et cum lætitiâ dies octo egerunt in modum tabernaculorum ; recordantes quod ante modicum temporis diem solemnem tabernaculorum, in montibus et in speluncis, more bestiarum egerant.* 7. *Propter quod thyrsos, et ramos virides et palmas præferebant ei qui properavit mundare locum suum.* »

Jérusalem. Les murailles d'enceinte furent réparées ; des tours élevées furent établies, pour résister aux invasions de l'ennemi, et des garnisons y furent installées. Enfin la ville de Bethsura fut fortifiée, pour qu'elle pût servir aux Juifs de place de refuge, au cas où des revers les mettraient dans la nécessité d'évacuer Jérusalem [1].

On pourrait croire que les tours élevées dont parle Josèphe étaient des ouvrages militaires placés hors de Jérusalem ; ce serait une erreur, car le texte du 1er livre des Machabées est ainsi conçu : *Et ædificaverunt in tempore illo montem Sion, et per circuitum muros altos et turres firmas, ne quando venirent gentes, conculcarent eum, sicut antea fecerunt ; et collocavit illic exercitum ut servarent eum, et munivit eum ad custodiendam Bethsuram, ut haberet populus munitionem contra faciem Idumeæ* [2].

Nous avons signalé tout à l'heure l'emploi du nom de Sion appliqué à la montagne de l'enceinte du temple, qui fut mise par Judas en état respectable de défense. Quant à Bethsura, il est dit que cette forteresse était destinée à faire face à l'Idumée ; cela convient parfaitement au Bordj-Sour moderne.

Les nations voisines des Juifs, nations dont l'hostilité ne s'était jamais démentie, trouvèrent naturellement un nouvel élément de haine dans les succès de Judas, et dans la résurrection, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'une race abhorrée. Cette haine se manifesta bientôt par des actes de violence abominables. De tous les côtés on apprit à Jérusalem que beaucoup de Juifs, paisiblement établis au milieu des populations étrangères, avaient été massacrés ou réduits en servitude (165 av. J.-C.).

Judas n'était pas homme à laisser impunis de pareils attentats aux droits des gens. Il fit donc aux ennemis des Juifs une guerre implacable, s'efforçant de les réprimer et de les habituer à respecter les enfants d'Israël. Beaucoup d'Iduméens, descendants d'Ésaü, attaqués par lui dans l'Acrabatène, furent taillés en

1. A. J. XII. VII. 7.
2. I. Machab. IV, v. 60 et 61.

pièces et dépouillés. Les fils de Baânas qui avaient tendu des embûches aux Juifs, furent poursuivis, contraints de se réfugier dans de petites forteresses que Judas assiégea et livra aux flammes, en faisant périr leurs défenseurs. Machabée envahit ensuite l'Ammonitide où il se trouva en présence d'une forte armée commandée par Timothée. Elle fut mise en fuite. La ville de Gazer[1] fut prise d'assaut et brûlée ; puis Judas victorieux reprit le chemin de la Judée, traînant en captifs à sa suite les femmes et les enfants de ceux qu'il avait défaits. — Les nations voisines dès qu'elles furent assurées du départ de Judas, profitèrent de ce moment de répit, pour courir sus aux Juifs habitants du pays de Galaad. Ceux-ci réussirent à fuir et à se réfugier dans la forteresse de Dathema[2], d'où ils envoyèrent en toute hâte prévenir Judas de ce qui venait de se passer, et de l'intention manifeste de Timothée d'enlever de vive force l'asile qu'ils avaient choisi. A peine cette nouvelle était-elle reçue, que parurent d'autres envoyés accourus de la Galilée, et annonçant à Judas que les habitants de Ptolemaïs, les Tyriens et les Sidoniens, tous gens étrangers à la Galilée, venaient de faire invasion dans leur pays[3].

1. Machab. 5 dit cap. 5. Gazer, c'est certainement Machærous, ainsi que l'a démontré M. Auguste Parent. C'est aujourd'hui M'kaour.

2. Qu'est-ce que Dathema ? nous l'ignorons.

3. A. J. XII. VIII. I. — I. Machab. V, v. 10 à 15. Le récit du Ier livre des Machabées précise ou modifie quelque peu certains faits. Ainsi au verset 3 nous voyons que ce fut en Idumée même, que les Iduméens de la race d'Ésaü furent défaits. Judas était donc allé les atteindre chez eux. L'écrivain sacré ajoute : *et eos qui erant in Arabathane* (il faut certainement lire : *Acrabathane*); il y eut donc deux expéditions distinctes contre les Iduméens. Quant aux bandits désignés sous le nom de fils de Bean, le texte sacré n'en fait qu'une troupe de voleurs de grand chemin.

La campagne de Judas en Ammonitide fut beaucoup plus sérieuse ; de nombreux combats eurent lieu. L'armée ennemie avait pour général le même Timothée dont parle Josèphe. Les Juifs enlevèrent Gazer (nous avons déjà dit que ce nom désigne certainement Machærous) et en enlevèrent les femmes ; puis ils reprirent la route de la Judée. A propos de la dépêche envoyée par les Juifs du pays de Galaad, forcés de s'enfermer dans Dathema, en fuyant devant Timothée, le texte sacré donne l'indication suivante qui la termine : *omnes fratres nostri qui erant in locis Tubin* (encore un nom inconnu), *interfecti sunt, et captivas duxerunt uxores eorum, et natos et spolia et peremerunt illic fere mille viros.* On voit que ce n'était pas sans sujet que les malheureux Juifs Galaadites invoquaient l'assistance de leurs frères de Judée.

Dès que Judas eut reçu ces déplorables nouvelles, et que le peuple en fut instruit, *convenit ecclesia magna,* « la grande synagogue s'assembla », pour aviser à ce qu'il était urgent de faire[1].

A ce moment donc la grande synagogue (אנשי כנסת הגדולה) jouait déjà un rôle très important dans la République judaïque; elle était instituée et fonctionnait régulièrement. Il est bon de faire remarquer que le récit de Josèphe ne dit pas un mot de l'intervention, en cette circonstance, d'un conseil suprême. Il n'est pas inutile non plus de constater que les mots talmudiques כנסת הגדולה sont la traduction littérale de l'expression *ecclesia magna* du livre des Machabées. Déjà au verset 59 du chapitre IV, lorsqu'il s'agit de la fête à instituer en commémoration de la purification du temple, il est question de l'*universa ecclesia Israël,* qui n'est certainement encore que la grande synagogue.

Voici ce qui fut décidé par Judas et par le conseil de sa nation : Siméon à la tête de 3,000 hommes d'élite fut envoyé au secours des Galiléens. Judas, accompagné de son frère Jonathan, prit le commandement d'une armée de 8,000, hommes, chargée d'opérer dans le pays de Galaad ; le reste des troupes disponibles fut placé sous les ordres de Joseph fils de Zacharias et d'Azarias, avec mission de protéger la Judée, mais d'éviter tout conflit avec qui que ce fût, avant le retour de Judas.

L'expédition de Siméon fut heureuse ; à peine en Galilée, il marcha droit à l'ennemi qu'il força d'évacuer le territoire ; après l'avoir mis en fuite, il le poursuivit jusqu'aux portes de Ptolémaïs, et lui tua envivon 3,000 hommes. Il délivra les Juifs qui avaient été faits captifs, s'empara des bagages de l'ennemi, et rentra sans obstacle à Jérusalem, au milieu de l'allégresse générale[2].

De son côté Judas Machabée et son frère Jonathan, après avoir

1. I. Machab. V, v. 16.

2. A. J. XII, VIII. 2. — I Machab. V, v. 17 à 23. Le dernier de ces versets est ainsi conçu : *Et assumpsit eos qui erant in Galilæâ et in Arbatis, cum uxoribus et natis et omnibus quæ erant illis, et adduxit in Judæam cum lætitia magna.* Nous devons soupçonner que le nom Arbatis est un altération du nom Acrabatis.

franchi le Jourdain, s'avançèrent de trois journées de marche dans l'intérieur des terres, et rencontrèrent un corps de Nabatéens qui venait au-devant des Juifs, avec des intentions pacifiques. Les survenants leur racontèrent tout ce qui venait de se passer dans le pays de Galaad, c'est-à-dire les affreux malheurs qui avaient fondu sur leurs frères en ce pays. Ils prévinrent Judas qu'il n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait sauver les victimes des gentils, mais que pour cela faire, il était urgent d'agir de ruse. Judas écouta ces avis, et continuant à s'avancer à travers le désert, put ainsi tomber inopinément sur la ville de Bosorra[1] qu'il enleva du premier coup. Tous les habitants mâles, en âge de porter les armes, furent passés au fil de l'épée, et la ville elle-même fut livrée aux flammes. Le soir même Judas reprit sa marche, et profita des ténèbres de la nuit pour s'approcher de la forteresse dans laquelle les Juifs s'étaient enfermés, et dont Timothée avait commencé le siège. Au point du jour Judas arrivait devant la place menacée; déjà l'ennemi était établi au pied des murailles ; les uns y appliquaient des échelles, les autres apportaient les machines nécessaires pour donner l'assaut.

Le général juif avait donc réussi à surprendre ses ennemis, au moment où ils s'y attendaient le moins. Exhorter ses soldats à jouer bravement leur vie pour le salut de leurs frères, partager sa troupe en trois colonnes d'attaque et faire sonner la charge, ce fut l'affaire d'un instant. Quand ils entendirent le son des trompettes et le cri de guerre des Juifs, auxquels répondaient les clameurs des assiégés, les soldats de Timothée avaient déjà l'ennemi sur les épaules. — « Voilà Machabée, s'écrièrent-ils avec terreur, sauve qui peut ! » et chacun de chercher son salut dans la fuite.

Judas les poursuivit avec acharnement, l'épée dans les reins, et en tua 8,000 ; puis, faisant un détour, il fondit sur Mallès, ville des gentils, qu'il prit d'assaut et dont tous les habitants mâles furent égorgés. Cette fois encore la ville fut incendiée.

1. Βοσορρὰν, c'est certainement Bostra.

De là Judas alla ruiner Chasphôma, Bosor et beaucoup d'autres places du pays de Galaad[1].

Timothée avait réussi à se tirer de ce mauvais pas ; avide de vengeance, il leva une nouvelle armée, enrôla des auxiliaires, et parvint à prix d'argent à entraîner à sa suite un certain nombre d'Arabes. Il vint prendre position au delà du torrent qui coule en face de la ville de Raphôn. Il avertit ses soldats qu'il était urgent pour eux de bien défendre le passage de ce torrent, au cas où une bataille viendrait à s'engager avec les Juifs, parce qu'ils seraient infailliblement perdus, si l'ennemi parvenait à la franchir. Judas averti par ses espions des dispositions adoptées par Timothée, fit prendre les armes à tout son monde et marcha droit au torrent qu'il passa le premier. La résistance fut courte. Les plus braves des soldats de Timothée essayèrent de soutenir le choc ; ils furent tous tués ; excepté ceux qui pris d'une terreur panique, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Ceux qui purent échapper ainsi au massacre coururent se réfugier dans le Téménos de Carnaïm[2], qu'ils regardaient comme un asile inviolable. Leur illusion fut bientôt dissipée ; Judas enleva la ville et le Téménos qui fut livré aux flammes, tous ceux qui s'y étaient réfugiés furent voués au supplice[3].

1. 165 av. J.-C. Qu'est-ce-que Mallès ? Chasphoma ? Bosor ? Le livre des Machabées (I. Machab. V, v. 24 à 36) nous est ici d'un faible secours, et tous ces noms de lieu, dans le récit sacré, comme dans le récit profane, semblent bien altérés. En effet lorsque l'auteur du I[er] livre des Machabées raconte l'expédition de Judas, il appelle les Nabathéens, Nabuthéens ; mais c'est là sans aucun doute une faute de copiste. Le verset 26 est important ; le voici : *Et quia multi ex eis comprehensi sunt in Barasa et Basa, et in Alimis, et in Casphor, et Mageth et Carnaïm, hæ omnes civitates munitæ et magnæ.* Au verset 35, la Mallès de Josèphe est remplacée par Maspha; enfin le verset 36 est ainsi conçu : *Indè perrexit et cepit Casbon, et Mageth, et Bosor, et reliquas civitates Galaaditidis.* Casbon est très probablement Hesbon, aujourd'hui Hesbân ; mais toutes les autres villes mentionnées, que sont-elles ? on s'y perd.

2. Carnaïm est sans doute la localité biblique d'Asteroth-Carnaïm.

3. A. J. XII. VIII. 4. — 1. Machab. V, v. 37 à 44. Le verset 42 nous fournit un curieux détail ; le voici : *Ut autem appropinquavit Judas ad torrentem aquæ, statuit scribas populi secùs torrentem, et mandavit eis dicens : Neminem hominum relinqueritis, sed venient omnes in prælium.* Judas qui savait payer de sa personne, passa le torrent le premier.

Après tant de hauts faits accomplis, Judas ramenant avec lui tous les Juifs de la Galaadite, avec leurs femmes et leurs enfants, se mit en route pour la Judée. Sur son chemin se trouvait la ville d'Éphron qu'il n'était pas possible de tourner. Revenir sur ses pas ne pouvait convenir à Judas, il fit donc demander aux Éphronites le libre passage de son armée, avec engagement formel de respecter leur ville. Les Éphronites qui avaient déjà coupé la route et obstrué de grosses pierres les portes de la place, rejetèrent la proposition des Juifs. C'était encore une fois la guerre, et Judas l'accepta avec sa résolution accoutumée. Éphron fut cernée et le siège commença. Il dura toute une journée ; la nuit suivante la ville fut forcée et brûlée, et tous les habitants mâles furent mis à mort. — Judas se remit alors en route ; le carnage avait été si affreux, que les Juifs durent cheminer sur des monceaux de cadavres.

Le Jourdain fut franchi par l'armée de Judas en face de Bethsan[1], que les Grecs nomment Scythopolis. De là la marche de Judas vers la Judée ne fut plus qu'une marche triomphale, pendant laquelle ne cessèrent de retentir les chants d'allégresse.

A la rentrée des troupes à Jérusalem, commencèrent les sacrifices d'actions de grâces, pour le succès des armes judaïques, et pour le bonheur incroyable des combattants ; car dans cette campagne pas un Juif n'avait perdu la vie[2].

Nous avons dit qu'en partant pour le pays de Galaad, Judas

1. Bethsan, c'est la Beysan de nos jours. Cet itinéraire de Judas nous prouve qu'il aurait remonté vers le nord jusqu'aux limites du pays de Galaad, et qu'il vint traverser le Jourdain au point où se voient aujourd'hui les ruines d'un pont connu des Arabes sous le nom de Djesr-omm-el-Kenâtir, le pont mère des Arches. C'est donc près de ce pont, au sud du lac de Gennézareth, et dans le voisinage même de ce lac, qu'il faut chercher Éphron.

2. A. J. XII. VIII. 5. — Οὐδεὶς γὰρ ἐν τούτοις τοῖς πολέμοις τῶν Ιουδαίων ἀπέθανεν. Ceci est un peu trop fort et plus que difficile à croire ! — Machab. V, v. 45 à 54. Cette fois encore l'écrivain sacré donne à la montagne du temple le nom de Sion : v. 54, *et ascenderunt in montem Sion cum lætitiâ et gaudio, et obtulerunt holocausta, et quod nemo ex eis cecidisset donec reverterentur in pace.*

avait confié la garde de Jérusalam à Josèphe, fils de Zacharias et à Azarias ; ceux-ci avaient l'ordre formel ne se tenir tranquillement sur la défensive. Mais apprenant les succès de Siméon en Galilée, de Judas et de Jonathan dans la Pérée, ils furent pris de l'envie insensée de se signaler aussi par quelque beau fait d'armes. Ils prirent donc la route de Iamnia, avec tout ce qu'ils avaient de troupes sous leurs ordres. Gorgias qui était établi à Iamnia avec un corps d'armée, courut au-devant d'eux, leur tua 2,000 hommes et les rejeta au delà des frontières de la Judée. C'est ainsi que l'illustration et le renom de grands capitaines qu'ils ambitionnaient, se tourna en honte et en confusion pour ces deux hommes qui avaient enfreint les ordres formels reçus de Judas[1].

Les fils de Matathias ne cessaient de faire la guerre aux Iduméens, et de les serrer de près sur tous les points. Ils finirent par leur enlever la ville de Hébron, dont ils renversèrent les murailles et incendièrent les tours défensives. Ils étendirent ensuite leurs ravages jusqu'à Marissa, et de là ils revinrent sur Azot qu'ils prirent et mirent au pillage. Après cette heureuse expédition, ils rentrèrent en Judée, gorgés de butin[2].

Si nous en croyons le Ier livre des Machabées (v. 66 et 67), Judas parcourut également la Samarie, l'épée à la main. Ne se peut-il pas que le nom si connu de Samarie se soit ici substitué à Marissa sous la plume d'un copiste ? On peut le craindre. Quoi qu'il en soit l'expédition en question, qu'elle ait eu lieu au sud ou au nord de Jérusalem, n'en coûta pas moins la vie à quelques membres du corps sacerdotal qui spontanément voulurent prendre part au combat, et tombèrent victimes de leur courage irréfléchi.

Pendant que tout ce que nous venons de dire se passait en Judée, et dans les contrées voisines, que devenait Antiochus Épiphane ? Nous allons le dire.

1. A. J. XII. VIII. 6. — I. Machab. V, v. 55 à 64. — (165 av. J.-C.).
2. A. J. XII. VIII. 6. — I. Machab. V, v. 63 à 68.

Le roi de Syrie, en parcourant les provinces de par delà l'Euphrate, entendit parler des richesses accumulées dans la ville de Perse nommée *Élymaïs*. On vantait par-dessus tout la splendeur de son temple de Diane, rempli des plus riches offrandes. On assurait aussi qu'on y voyait des armes magnifiques qu'y avait laissées Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine. Il n'en fallait pas tant pour éveiller la convoitise d'Antiochus. Il courut à Élymaïs à la tête de son armée, et commença le siège de la ville. Mais les défenseurs de la place firent une telle résistance, qu'il ne put venir à bout de s'en emparer. Il se vit obligé, non seulement de lever le siège, mais encore de fuir en toute hâte devant l'armée des Perses, et de chercher un refuge à Babylone, où il n'entra qu'après avoir perdu une grande partie de son armée. Il était tout entier à la rage que lui causait ce cruel échec, lorsque pour surcroît de douleur, il apprit les défaites multipliées des généraux qu'il avait chargés de réduire la Judée, et qui n'avaient fait qu'activer le réveil de la puissance des Juifs. Il en tomba malade de chagrin ; sa maladie traînait en longueur ; chaque jour il sentait son mal empirer, si bien qu'il finit par comprendre que l'heure de sa mort était venue. Aussitôt il rassembla ses amis et leur dit que désormais son mal était sans remède et que sûrement il subissait ainsi le juste châtiment de sa cruelle conduite envers les Juifs, dont il avait dépouillé le sanctuaire et méprisé le puissant Dieu. Peu après il expira. « Aussi, ajoute Josèphe, est-on en droit » de s'étonner que Polybe le Mégalopolitain, écrivain d'ailleurs » grave et honnête, ait raconté dans ses écrits qu'Antiochus Épi- » phane avait péri en voulant piller le temple de Diane. Avoir » conçu seulement la pensée de ce forfait ne méritait certaine- » ment pas un châtiment aussi grave. S'il semble juste à Polybe » qu'Antiochus ait ainsi perdu la vie, en punition d'un pareil sa- » crilège, il est bien plus vraisemblable qu'il paya de sa mort » l'abominable spoliation du temple de Jéhovah [1]. »

1. A. J. XII. IX. 1.— Cfr. Polybe (*in excerptis Valesii*), 1— Machab. VI, v. 1. à 16.

Telle est la version acceptée par Josèphe, et que nous retrouvons pour ainsi dire textuellement reproduite dans le premier livre des Machabées. Nous lisons ensuite, dans les deux écrits, qu'avant de rendre le dernier soupir, Antiochus appela auprès de son lit de mort, Philippe, l'un de ses amis, et lui confia la régence de son vaste empire. Il lui donna le diadème, la robe et le sceau, et il le chargea de remettre ces insignes de la royauté à son fils Antiochus dont il surveillait l'éducation ; il lui recommanda par-dessus tout de s'efforcer de lui conserver la royauté.

Antiochus Épiphane mourut de cette manière en l'an 149 de l'ère des Séleucides (164 avant J.-C.) près de Tabas, ville de Perse [1].

Nous ne savons trop en vérité comment concilier le récit que nous venons de reproduire, d'après le Ier livre des Machabées et les *Antiquités judaïques* de Josèphe, avec ceux (car il y en a deux) que nous trouvons dans le IIe livre des Machabées, et que nous ne pouvons évidemment passer sous silence, d'autant plus que les deux semblent donner parfaitement raison à Polybe. Voici donc celle de ces deux versions qui n'est pas trop en désaccord avec celle que nous avons adoptée.

Antiochus, battant honteusement en retraite, avait quitté la Perse. Il était en effet entré dans la ville de Persépolis, et avait essayé de piller cette splendide cité et son temple. Mais la multitude avait pris les armes, et l'avait ignominieusement chassé. Dans sa fuite il était parvenu près d'Ecbatane, lorsqu'il apprit les désastres subis par Nicanor et Timothée. Enflammé de colère, il résolut de faire payer à la nation des Juifs l'affront sanglant qu'il venait de recevoir ; il fit donc atteler son char et marcha incessamment de toute la vitesse de ses chevaux, déjà condamné

1. I. A. J. XII. IX. 2.
Saint Jérôme (*id cap. XI. Danielis*) nomme la ville de Tabas en Perse ; mais d'un autre côté Étienne de Byzance cite une Tabæ dans la Pérée et nous pencherions singulièrement pour cette dernière ville, si nous ne lisions au chap. VI. du Ier livre des Machabées, verset 13 : *Cognovi ergo quia propterea invenerunt me mala ista et ecce pereo tristitiâ magnâ in terrâ alienâ.*

par la justice de Dieu, parce qu'il avait juré, dans son orgueil, qu'il serait bientôt à Jérusalem, et qu'il en ferait le sépulcre de la nation juive.

Mais le Tout-Puissant qui voit tout, le frappa soudain d'un mal mystérieux et incurable. A peine avait-il fini de proférer ses menaces terribles contre Jérusalem, qu'il fut saisi de douleurs effroyables des viscères intérieurs. Loin d'abattre sa fureur, cet accident ne fit que l'exaspérer ; ivre de rage, il donna l'ordre d'accélérer encore l'allure de ses chevaux, et bientôt le char qui le portait ayant versé, il se brisa les membres dans une horrible chute, et cet homme qui se croyait l'égal des dieux, se vit réduit à faire transporter son corps mutilé dans une litière. Les vers s'emparèrent de ses chairs encore vivantes, et une si horrible puanteur s'en exhala, qu'il ne se trouva plus personne pour porter sa litière. De ce coup son orgueil fut abattu et il en vint à dire : « Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et » que celui qui est mortel ne se croie pas l'égal de Dieu. »

Cet impie priait enfin et implorait une miséricorde qu'il ne devait pas obtenir, et cette cité sainte vers laquelle il courait pour la raser, et en faire le sépulcre d'une race entière anéantie, il voulait maintenant lui rendre la liberté ! Les Juifs qu'il ne jugeait pas dignes de la sépulture, dont il voulait laisser les cadavres en pâture aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces, ces Juifs dont il voulait exterminer jusqu'aux petits enfants, voilà qu'il jurait de les faire les égaux des Athéniens ! et le temple qu'il avait pillé, il jurait de l'enrichir des dons les plus précieux ! Il l'ornerait de vases innombrables, et fournirait sur son trésor particulier tous les frais des sacrifices ! Bien plus encore, il se ferait juif lui-même, et il parcourrait l'univers entier pour proclamer la puissance du Dieu des Juifs !

Il était trop tard ; il était condamné sans appel ! Les douleurs qu'il endurait allaient sans cesse en s'aggravant, et dans son désespoir il écrivit aux Juifs la lettre suppliante que voici :

« Aux illustres citoyens de la Judée salut, santé et prospérité,

» de la part d'Antiochus, Roi. Si vous et vos enfants vous êtes
» bien, si tout est à votre gré, j'en rends grâce à Dieu, moi qui
» suis gravement malade et qui m'occupe avec affection de vous.
» En revenant de la Perse, j'ai pensé qu'il était nécessaire de
» songer à notre bien commun ; ce n'est pas que je désespère de
» ma guérison, loin de là ! J'ai l'espoir le plus profond d'échap
» per à mon mal. Considérant donc que jadis mon père, lors-
» qu'il conduisait une armée vers les contrées d'en haut, jugea
» sage de désigner son successeur, afin que s'il lui arrivait
» malheur, ceux qui étaient restés à l'intérieur du royaume,
» sachant à qui le pouvoir suprême était légué, ne pussent être
» exposés à des troubles fâcheux ; considérant que les puis-
» sances voisines pouvaient être animées à mon égard de mau-
» vais vouloir, j'ai désigné pour mon successeur mon fils An-
» tiochus, que j'ai souvent recommandé à beaucoup d'entre
» vous ; et je lui ai écrit ce qui suit (Ici était sans doute copiée
» la dépêche d'Épiphane à son fils).

» Je vous prie donc de montrer publiquement, et chacun en
» particulier, que vous n'avez pas oublié nos bienfaits, et de
» vous comporter en fidèles sujets à mon égard et à celui de
» mon fils. J'ai en effet la confiance qu'il se conduira avec mo-
» destie et humanité et que, suivant mes conseils, il vous té-
» moignera toute bienveillance. »

Ainsi ce roi sanguinaire et blasphémateur, atteint d'un mal affreux, fut traité comme il avait traité les autres, et périt misérablement, loin de son pays, dans les montagnes.

Philippe, l'ami d'enfance du Roi, rapporta à Antioche le corps de son maître ; mais craignant le fils d'Antiochus et Lysias, il s'enfuit en Égypte, auprès de Ptolémée Philométor [1].

Il n'est que trop manifeste que nous venons d'analyser une sorte de narration d'écolier ; mais que dire de ce que nous trouvons, touchant la mort d'Antiochus, au 1er chapitre du même livre ? Si un seul auteur avait écrit intégralement ce livre, y

1. II Machab., ch. IX entier.

aurait-il l'ombre de possibilité de concilier deux récits aussi différents d'un seul et même fait? Le lecteur en jugera. Voici donc ce que contient à ce sujet cet étrange 1er chapitre[1].

« Délivrés de grands périls par la protection de Dieu, nous » lui rendons de magnifiques actions de grâce, nous qui avons » eu à combattre contre un pareil Roi; car c'est lui qui du fond » de la Perse a lancé ceux qui ont combattu contre nous et con- » tre la cité sainte. Mais pendant qu'il était en Perse à la tête » d'une armée immense, il a péri dans le temple de Nanea[2], » victime de la duplicité des prêtres de cette déesse. Antiochus » se rendit en effet à ce temple, avec ses amis, pour célébrer » son mariage avec la déesse, et recevoir, à titre de dot, les » trésors entassés dont le sanctuaire. Les prêtres de Nanea les » lui avaient fait voir. Il pénétra donc dans le Téménos, suivi » de peu de personnes et les portes du temples se refermèrent » aussitôt. Puis ouvrant un passage secret qui donnait accès » dans le temple même, les prêtres tuèrent, à coups de pierres, » Antiochus et ses compagnons; ils lacérèrent leurs cadavres, » et après les avoir décapités, ils les jetèrent hors de l'enceinte » sacrée[3]. »

Nous le demandons à tout lecteur sans parti pris, ce récit concordant avec celui de Polybe, peut-il concerner un autre Antiochus qu'Antiochus IV Épiphane? N'est-il pas encadré entre des faits exclusivement relatifs au règne d'Antiochus Épiphane? Frœlich[4] s'est vainement évertué à appliquer ce récit bizarre à la mort d'Antiochus VII Sidètes-Évergète, arrivée vers l'an 127 avant J.-C. Nous verrons plus tard que cette expli-

1. Chacun sait que c'est une lettre écrite aux Juifs résidant en Égypte, par leurs frères établis à Jérusalem, pour les engager à célébrer, par une fête annuelle, le souvenir de la purification du temple. Cette lettre est datée de l'an 188 (de l'ère des Séleucides, 125 av. J.-C.).

2. Nanea. C'est la déesse Anaïtis ou Anæa des Orientaux, assimilée par les Grecs à leur Vénus ou à leur Diane, grâce aux attributs multiples de cette divinité essen tiellement asiatique.

3. II. Machab. I, v. 11 à 16.

4. Ann. Reg. Syriæ, Proleg., pars II, cap. IV.

cation n'est guère admissible. Ce qui du reste nous inspire une assez médiocre confiance dans les faits qu'énumère le 1er chapitre du livre des Machabées, c'est-à-dire le début de la lettre des Juifs de Palestine aux Juifs d'Égypte, c'est le caractère si éminemment talmudique, c'est-à-dire si fortement imprégné de merveilleux, qui y règne d'un bout à l'autre. Ainsi, par exemple, je citerai le passage relatif au feu sacré que les prêtres, au moment de la translation des Juifs à Babylone, cachèrent au fond d'un puits à sec et très profond, qui se trouvait dans la vallée (le Bir-Eyoub, très probablement). « Après de longues années et au retour de la captivité, lorsque le temple et l'autel furent rétablis, et que Néhémie y célébra le premier sacrifice [1], les descendants des prêtres en question furent envoyés par Néhémie reprendre le feu sacré, à la place où leurs pères l'avaient mis, et ils ne trouvèrent que de l'eau trouble. Cette eau jetée sur le bois destiné à brûler la victime immolée, y mit le feu, dès que le soleil dégagé des nuages brilla sur l'autel. Ce n'est pas tout ; avec l'eau de reste, puisée par l'ordre de Néhémie, on lava les grosses pierres de l'autel qui prirent feu à leur tour ; mais la flamme qui brillait à leur surface s'éteignit et alla se concentrer avec celle du foyer sacré. Néhémie donna le nom de Nephthar, qui signifie *purification*, au lieu où cette eau miraculeuse avait été puisée, mais le plus grand nombre l'appelle Naphi [2]. » — Ne semble-t-il pas qu'on vient de lire une page du Talmud ?

Le chapitre II n'est pas moins entaché de cet étrange esprit de mysticisme ; ainsi, par exemple, il est longuement question du tabernacle et de l'arche d'alliance, que Jérémie ordonna de porter sur la montagne qu'avait gravie Moïse, pour voir de

1. Néhémie n'est venu à Jérusalem que 137 ans après la célébration de ce premier sacrifice ; l'autel des holocaustes en effet recommença à fonctionner devant Zorobabel, en l'an 521 av. J.-C. et Néhémie n'arriva en Judée, pour la première fois, qu'en 384 av. J.-C.

2. II Machab. I, v. 18 à 36. Les mots Nephthar et Naphi me sont aussi inconnus l'un que l'autre.

loin l'héritage promis par Dieu aux enfants d'Israël. Arrivé là, Jérémie trouva une caverne où il enferma le tabernacle, l'arche d'alliance et l'autel des encensements; puis il obstrua l'entrée de la caverne. Quelques-uns de ceux qui avaient accompagné Néhémie voulurent retourner marquer l'endroit en question; mais ils ne purent le reconnaître. Dès que Jérémie en fut instruit, il leur reprocha leur faute et leur dit : « Ce lieu restera » inconnu, jusqu'au moment où Dieu rassemblera de nouveau » son peuple[1]. »

Mais en voilà assez sur ces légendes, qui sont du domaine exclusif du fantastique, et revenons à l'histoire.

De quelque manière que soit mort Antiochus IV Épiphane (en 164 av. J.-C.), il avait régné onze années entières, et il laissait après lui deux fils : Antiochus Eupator et Alexandre Ier. Ce fut lui qui restaura la ville de Hamath sur l'Oronte, et lui donna le nom d'Épiphania.

Dès que Lysias eut reçu la nouvelle de la mort d'Antiochus IV, il en informa le peuple et fit aussitôt proclamer Antiochus V, fils aîné du roi qui venait de périr, et auquel il donna le nom d'Eupator; ce prince n'avait encore que neuf ans lorsqu'il reçut la couronne[2].

A cette époque, la citadelle de Jérusalem (c'est bien d'Akra qu'il s'agit ici; Josèphe est fort explicite sur ce point) était encore occupée par une garnison de Syriens et de Juifs transfuges, qui faisaient subir des vexations continuelles à la population de la ville sainte. Ils allèrent jusqu'à tuer quelques hommes pieux qui montaient au Hiéron pour accomplir les devoirs du culte; car Akra dominait le Hiéron (ἐπέκειτο γάρ τῷ Ἱερῷ ἡ Ἄκρα).

La mesure des méfaits de ces bandits était comble, et Judas se décida à en finir avec eux. Le peuple entier fut donc appelé aux armes, et le siège d'Akra fut poussé avec vigueur. Ceci se passait en l'an 150 de l'ère des Séleucides (163 ans av. J.-C.).

1. II. Machab. II, v. 1 à 8.
2. A. J. XII. IX. 2. — I. Machab. VI, v. 17. — II. Machab. X, v. 9 et 10.

Les machines de siège et les *aggeres* furent appliqués à la citadelle, qui devait bientôt succomber; mais beaucoup des déserteurs juifs qui y étaient enfermés réussirent à s'évader de nuit et coururent invoquer la protection d'Antiochus, « contre leurs » compatriotes dont ils avaient tout à craindre, parce que, pour » obéir aux ordres de son père, ils avaient abjuré le judaïsme » et adopté la religion instituée par le Roi. Le danger était » pressant; Judas et ses partisans seraient bientôt maîtres de » la citadelle que le Roi défunt avait fondée et de la garnison » qu'il y avait établie. Un secours puissant et immédiat pou- » vait seul sauver l'une et l'autre. » Ces paroles enflammèrent la colère du jeune enfant; il ordonna à ses généraux de lever de suite des mercenaires, et d'enrôler tous ceux de ses sujets qui étaient en âge de porter les armes. Il eut bientôt ainsi une armée d'environ 100,000 fantassins, 20,000 cavaliers et 32 éléphants [1].

Au moment de son couronnement, Antiochus V avait confié la direction des affaires de l'État à Lysias, qui était le chef de l'armée de Syrie et de Phénicie. Ce fut ce personnage éminent qui fut nommé généralissime des troupes destinées à opérer contre les Juifs [2].

Il nous faut ici revenir un peu en arrière et raconter les événements qui précédèrent l'expédition de Lysias.

Ptolémée Macer, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, était préfet de la Judée, lorsque survint la mort d'Antiochus IV et l'avènement au trône d'Antiochus Eupator. C'était un homme équitable, ennemi des persécutions sans motifs, et porté à traiter avec bienveillance les Juifs ses subordonnés. Il n'en fallait pas tant pour devenir suspect aux yeux de l'entourage d'Eupator. On fit résonner si souvent aux oreilles du jeune Roi la qualification de traître, accolée au nom de Ptolémée, et cela avec d'autant plus de raison apparente que cet homme avait

1. A. J. XII. IX. 3. — I. Machab. VI, v. 18 à 30.
2. A. J. XII. IX. 4. — II. Machab. X, v. 11 et 12.

jadis déserté la cause de son maître, Ptolémée Philométor, pour embrasser celle de son adversaire, Antiochus Épiphane, en lui livrant l'île de Chypre, que se voyant dans l'impossibilité de résister à ces haines de cour, Macer préféra mourir et s'empoisonna [1].

Il avait cependant fait tout ce qui dépendait de lui pour amener la paix dans la province qu'il était chargé d'administrer. Ce fut de cette façon qu'il en fut récompensé.

Une fois Ptolémée Macer mort, Gorgias qui était le gouverneur militaire de la Judée, se mit de nouveau à harceler les Juifs, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion ou le prétexte [2].

De leur côté ceux des Juifs qui occupaient des places capables de résistance, s'empressaient d'accueillir dans leurs rangs leurs frères obligés de fuir de Jérusalem, et, avec leur aide, ils tentaient incessamment de petites expéditions contre les Syriens.

Judas Machabée opérait alors en Idumée, et ne tuait pas moins de 20,000 hommes à l'ennemi, en une foule de combats et d'assauts de ville [3].

Ce fut pendant cette campagne que se passa le fait suivant: Un parti d'ennemis s'était enfermé dans deux fortes tours faciles à défendre, et bien approvisionnées de vivres et de machines de guerre. Judas confia le siège de cette petite place à trois chefs nommés Joseph, Simon et Zachée. Pensant que les troupes que ceux-ci commandaient étaient bien suffisantes pour mener ce siège à bonne fin, Judas s'éloigna avec le reste de son armée, pour poursuivre l'ennemi. Les hommes placés sous les ordres de Simon se laissèrent alors corrompre à prix d'or, par les défenseurs des deux tours, et pour une somme de 7,000 didrachmes, ils leur permirent de se retirer sains et saufs. Dès que Judas eut vent de cette infamie, il revint en toute hâte sur ses pas, assembla un conseil de guerre, accusa les coupables d'avoir vendu leurs frè-

1. II. Machab. X, v. 12 et 13.
2. II. Machab. X, v. 14.
3. II. Machab. X, v. 15 à 17.

res, en laissant échapper des ennemis, à l'aide d'un honteux marché. Les traîtres furent condamnés et exécutés sur l'heure, et incontinent Judas occupa les deux forteresses [1].

On se rappelle les graves échecs que Judas avait infligés, dans la Pérée, au chef nommé Timothée; celui-ci qui ne songeait qu'à la vengeance, avait fini par recruter une véritable armée, composée de mercenaires de toutes les nations, et de cavalerie asiatique. Il se mit à la tête de cette bande innombrable et marcha sur la Judée, convaincu qu'il allait s'en rendre maître avec facilité. Judas averti de leur arrivée, prépara, selon sa coutume, son armée par la prière, et courut au-devant de l'ennemi. Les deux armées passèrent la nuit à proximité l'une de l'autre, et au point du jour, la bataille s'engagea. Au plus fort de l'action cinq guerriers célestes montés sur des chevaux ornés de harnachements d'or, apparurent aux côtés de Judas Machabée. Deux d'entre eux le suivaient pas à pas, le couvrant de leurs boucliers, et lançant des traits et la foudre sur leurs adversaires : la vue troublée par ce prodige, tous tombaient frappés de terreur, devant le général des Juifs. 20,500 fantassins et 600 cavaliers périrent dans cette bataille [2].

Timothée prit la fuite et se réfugia à Gazara, place forte où commandait Chéréas. Il y fut poursuivi par les Juifs qui assiégèrent la ville pendant quatre jours. Ceux qui y étaient enfermés se croyant en sûreté, grâce à la solidité de leurs murailles, accablaient leurs adversaires d'injures et de malédictions. Mais lorsque le soleil se leva le cinquième jour, vingt des jeunes guerriers de Judas Machabée parvinrent à escalader la muraille; beaucoup d'autres les suivirent; le feu fut mis aux tours et aux portes et leurs défenseurs furent ainsi brûlés vifs. Le sac de Gazara dura deux jours entiers. Timothée qui s'était caché fut découvert et mis à mort. Chéreas et Apollaphanes, chefs militaires de la ville, fu-

1. II. Machab. X, v. 18 à 23.
2. II. Machab. X, v. 24 à 31.

rent égorgés, et l'armée des Juifs célébra par des cantiques d'allégresse sa reconnaissance envers le Tout-Puissant [1].

Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir tout ce qu'il y a d'exagéré et de légendaire dans le 10e chapitre du 11e livre des Machabées. Nous devons nous contenter de l'avoir fidèlement analysé.

Revenons maintenant sur le terrain un peu plus solide de l'histoire proprement dite, et voyons comment se termina l'expédition de Lysias et d'Antiochus V Eupator.

L'armée syrienne gagna l'Idumée en suivant la côte, et, une fois arrivée là, elle aborda le pays montueux et vint mettre le siège devant Bethsoura. La garnison se montra pleine de résolution et de vaillance, et le siège traîna en longueur. Judas était occupé, en ce moment même, à activer le siège d'Akra; dès qu'il apprit la venue de l'armée royale, il se retira de devant la citadelle de Jérusalem et courut à l'ennemi. Il vint camper aux défilés de Beth-Zacharia, situés à 70 stades seulement de l'ennemi [2].

Le roi Antiochus, ou mieux Lysias, averti de la présence de l'armée juive, jugea prudent de se retirer à son tour de devant Bethsoura, et d'aller attaquer le camp des Juifs. Nous avons dit qu'en avant de la position occupée par ceux-ci se trouvait un défilé. Au point du jour l'armée syrienne se développa en ligne de bataille; mais le terrain ne permettant pas à cause de son étroitesse de déployer de front les éléphants royaux, l'ordre fut donné de les faire avancer en colonne par un. Chacun de ces puissants animaux était accompagné de mille fantassins et de 500 cavaliers, chargés de le protéger de tous les côtés. Sur le dos des éléphants étaient montées des tours élevées, du haut desquelles tiraient constamment des archers. Quant au reste de l'armée, le Roi lui fit gravir à droite et à gauche les hauteurs qui

1. II. Machab. X. v. 32 à 38.

2. 70 stades font 12,950 mètres, c'est-à-dire environ 3 lieues. Beth-Zacharia, c'est aujourd'hui Beit-Zakariah, placé à gauche de la route du Bir-ed-Diroueh (devant Bordj-Sour) à Beit-lehem, à un peu plus de moitié route.

dominaient le défilé. Toutes ces dispositions prises, l'armée reçut l'ordre de jeter son cri de guerre, et de se mettre en mouvement. Les boucliers d'or et d'airain avaient été tirés de leurs étuis de peau, pour que leur surface jetât un éclat fulgurant.

Voilà on en conviendra une pauvre précaution militaire !

Au cri de l'armée syrienne, les échos des montagnes voisines retentirent. Antiochus et Lysias avaient compté sur la terreur que leur seule présence jetterait parmi les Juifs : ils s'étaient trompés. Judas reçut bravement à la pointe de son épée, la tête de la colonne d'attaque, et 600 soldats d'Antiochus restèrent sur le carreau.

Éléazar Aouran, frère de Judas, ayant aperçu, dans la mêlée, un éléphant plus haut que tous les autres, et couvert des harnais royaux, soupçonna que le roi était sur le dos de cet animal, et s'élança vers lui ; à grands coups d'épée, il se fraya un chemin à travers la foule des soldats qui entouraient l'éléphant, et se glissant sous son ventre, le perça de son glaive. Cette masse énorme s'affaissa et écrasa Éléazar. Voilà un acte d'héroïsme que l'on a grandement exalté, et qui en fin de compte n'était qu'une bravade inutile [1].

Il est évident qu'une perte de 600 hommes était insuffisante pour arrêter l'armée syrienne, et ce fut effectivement l'armée juive qui dut reculer. Judas avec ce qui lui restait de monde se retira dans la toparchie Gophnitique [2].

Le récit de cette bataille reparaît, mais singulièrement modifié, dans le IIe livre des Machabées. Il est donc indispensable d'analyser cette nouvelle version ; la voici en substance.

1. A. J. XII. IX. I. — B. J. I. 1. 5. — I. Machab. VI, v. 31 à 46. Notons, en passant, quelques détails qu'il ne faut pas négliger et que nous fournit ce dernier récit. L'écrivain sacré nomme Beth-Zachara le point où Judas vint camper ; les éléphants, dit-il, furent excités avec du jus de raisin et de mûres. 32 combattants étaient placés sur les tours de bois supportées par chacun de ces animaux, et son cornac en occupait l'intérieur ; l'Éléazar qui se fit écraser en tuant l'éléphant royal, est nommé ici Éléazar *filius Saura*, mais c'est certainement, *dictus Auran*, qu'il faut lire.

1. C'est-à-dire à Djifnah. B. J. I. I. 5.

Peu après qu'eurent eu lieu les combats partiels dans lesquels furent dispersées les troupes de Timothée, de Chéreas et d'Apollophanès, « Lysias, procurateur et parent du jeune Roi,
» irrité des échecs subis par les armes de son maître, rassembla
» une armée de 80,000 hommes, avec toute la cavalerie dispo-
» nible, et marcha contre les Juifs. Il espérait s'emparer facile-
» ment de Jérusalem, que n'habiteraient plus que les Grecs, et
» trouver dans le temple une source de revenus, en le soumet-
» tant au régime de tous les sanctuaires du royaume, et en
» mettant chaque année le sacerdoce aux enchères. Pour obte-
» nir ces beaux résultats, il comptait sur sa puissance armée et
» sur ses 80 éléphants [1].

» Il pénétra sur le territoire juif, par Bethsoura, *quæ erat in*
» *angusto loco, ab Jerosolimâ intervallo quinquestadiorum; illud*
» *præsidium expugnabat.* »

Il est manifeste que les faits sont ici outrageusement altérés.

Bethsoura, le Bordj-Sour d'aujourd'hui, est sur une hauteur considérable ; et l'auteur confond évidemment ici Bethsoura, avec Beth-Zacharia. Les cinq stades de distance de Bethsoura à Jérusalem, fixés par ce texte, ne représentent pas un kilomètre ; et Bordj-Sour est à quatre ou cinq lieues de Jérusalem. Tout cela nous prouve que cette version du II° livre des Machabées n'a en réalité aucune valeur historique. Néanmoins reprenons ce livre et poursuivons :

« Dès que Machabée et les siens connurent la prise de leur
» forteresse, ils implorèrent Dieu, en pleurant, et le supplièrent
» de leur envoyer un de ses anges pour sauver Israël. »

On le voit, ici la légende recommence à se faire jour.

« Judas Machabée exhorta ses soldats à le suivre au combat,
» et lorsqu'ils se mirent en marche, en quittant Jérusalem, on
» vit distinctement à leur tête un cavalier vêtu de blanc, couvert

1. Nous avons vu que le 1er livre des Machabées ne compte que 32 éléphants.

» d'armes d'or et brandissant sa lance. C'était clairement l'ange
» attendu ! A cette vue tous rendirent grâce à Dieu et reprirent
» courage, tous se sentirent dès lors capables d'attaquer, non
» seulement des hommes, mais encore les animaux les plus féro-
» ces, et de traverser des murailles de fer. Pleins d'enthousiasme
» et de confiance, ils se ruèrent sur l'armée ennemie à laquelle ils
» tuèrent 11,000 fantassins et 600 cavaliers. Tous les survi-
» vants prirent la fuite, et beaucoup d'entre eux étaient griève-
» ment blessés. Lysias lui-même s'enfuit honteusement, et il
» comprit, à partir de ce moment, que les Juifs étaient invin-
» cibles, puisqu'ils avaient pour eux la protection du Tout-Puis-
» sant. Il leur envoya dire qu'il était désormais prêt à leur
» accorder tout ce qui lui semblerait juste, et qu'il ferait tous
» ses efforts pour leur concilier l'amitié du Roi. Judas Machabée
» s'empressa d'accepter ces offres inespérées et tout ce qu'il
» demanda à Lysias fut immédiatement accordé par Antiochus.
» Voici la teneur de la réponse de Lysias :

« Lysias au peuple Juif, salut ! Vos envoyés, Jean et Absalon,
» nous ont remis votre dépêche, nous priant de faire tout ce
» que vous nous demandiez. Tout ce qui pouvait être soumis
» au Roi, l'a été par moi, et il a gracieusement consenti à tout
» ce qui était admissible. — Si vous continuez à négocier avec
» bonne foi, je ne négligerai rien pour vous faire obtenir les
» avantages que vous désirez. Du reste j'ai chargé vos envoyés
» de vous transmettre de vive voix le résultat de notre en-
» trevue. Portez-vous bien ! Le 24 du mois de Dioscorus, de
» l'an 148 (165 av. J.-C.). »

Si cette date est juste, ce qu'il y a tout lieu de croire, ces négociations ont suivi la première défaite de Lysias, rapportée au 1er livre des Machabées (IV, v. 28 et suiv.), et qui précéda la purification du temple. Or en ce moment Antiochus IV Épiphane était encore vivant. On le voit tous les faits sont brouillés dans le 2e livre des Machabées, et il est plus que difficile de les concilier avec les récits parallèles du 1er livre et de Josèphe. Il

suffit de lire les chapitres III et IV de la 2e partie des Prolégomènes de Frœlich, à ses Annales des rois de Syrie, pour n'avoir pas la moindre envie d'essayer de débrouiller un pareil chaos. Nous nous bornerons donc à analyser les livres canoniques des Machabées, sans tenter, pour les faire concorder, des efforts qui demeureraient sûrement stériles.

Mais poursuivons. La lettre du Roi à Lysias était ainsi conçue : « Le roi Antiochus à Lysias son frère, salut! Maintenant » que notre père est allé prendre rang parmi les dieux, nous » voulons que nos sujets jouissent de la tranquillité, et puissent » s'occuper sans appréhension de leurs affaires. Nous avons » appris que les Juifs n'avaient pas voulu adopter la religion » des Grecs, ainsi que le désirait mon père, mais que, fidèles » aux institutions de leurs aïeux, ils réclamaient de nous l'usage » des droits qu'il était légitime de leur reconnaître. Voulant » donc que cette nation fût tranquille aussi, nous avons décidé » que le temple leur serait rendu, pour qu'ils y pussent célé- » brer en toute liberté le culte de leurs pères. Tu feras donc » bien, si tu leur envoies des députés et si tu leur tends la main, » afin que, sûrs de notre bienveillance royale, ils soient con- » tents et s'occupent sans plus de crainte de leurs intérêts. »

De leur côté, les Juifs reçurent le rescrit royal suivant : « Le » roi Antiochus au Sénat des Juifs et à toute la nation juive, » salut! Si vous êtes bien, vous êtes comme nous voulons que » vous soyez; nous-même, nous sommes bien. Ménélas s'est » présenté devant nous, disant que vous vouliez venir trouver » ceux de vos frères qui sont parmi nous. A tous ceux qui » vivent avec nous, jusqu'au 30 du mois de Xanthicus, nous ac- » cordons sécurité entière. Qu'ils usent des mets juifs et de leurs » lois, comme ils le faisaient autrefois, et que pas un d'eux ne » soit inquiété pour des faits que l'ignorance seule a causés. » Nous vous avons envoyé Ménélas pour vous faire connaître » notre volonté. Portez-vous bien! L'an 148, le 15 du mois de » Xanthicus. »

La lettre de Lysias était du 24 Dioscorus 148 (Dioscorus est le premier mois de l'année macédonienne (octobre 165 av. J.-C.). La lettre d'Antiochus V est du 15 Xanthicus de la même année macédonienne (mars 164 av. J.-C.).

De leur côté, les représentants de l'autorité romaine en Syrie, écrivirent au peuple juif. Voici la teneur de leur lettre :

« Quintus Memmius et Titus Manilius, ambassadeurs des
» Romains, au peuple juif, salut! Les concessions qui vous ont
» été faites par Lysias, parent du Roi, nous les ratifions. Quant
» à ce qui concerne les points sur lesquels il a dit au Roi qu'un
» rapport devait lui être fait, envoyez promptement un délégué,
» muni de pleins pouvoirs, après vous être concertés entre
» vous, afin que nous puissions discerner ce qui est dans votre
» intérêt. Nous sommes à Antioche; hâtez-vous donc de nous
» écrire, pour nous faire connaître votre volonté. Portez-vous
» bien! L'an 148, le 15 du mois de Xanthicus. »

La dépêche des envoyés romains est, on le voit, datée du même jour que celle du roi Antiochus.

Maintenant revenons à Josèphe, qui vivait à une époque assez rapprochée des événements, pour que ses récits méritent une sérieuse attention.

Aussitôt après la bataille dans laquelle périt Éléazar, frère de Machabée, au défilé de Beth-Zacharia, Judas battit en retraite sur Jérusalem, et courut se préparer à défendre les murailles de la ville sainte. Antiochus, de son côté, envoya une partie de son armée à Beth-Soura; la garnison, intimidée par le nombre des assiégeants, et d'ailleurs privée de vivres qu'il n'était plus possible de faire arriver dans la place, capitula, et se rendit, sur la promesse formelle qu'elle aurait la vie sauve. Une fois maître de la ville, Antiochus se contenta d'en faire expulser les habitants nus et dépouillés de tous leurs biens, et il y établit une forte garnison.

Cependant le siège du Hiéron de Jérusalem était commencé et poussé avec vigueur. Ceux qui s'y étaient enfermés faisaient

la plus belle résistance, et opposaient sans cesse de nombreux moyens de défense aux moyens d'attaque imaginés par les ingénieurs d'Antiochus. Ce siège durait déjà depuis longtemps, lorsque les vivres commencèrent à faire défaut. Toutes les provisions accumulées dans le Hiéron, une fois consommées, il était pour ainsi dire impossible de les renouveler, parce que cette année-là était précisément une année sabbatique, c'est-à-dire pendant laquelle, suivant la loi juive, la terre se repose et n'a pas été ensemencée. Beaucoup des défenseurs du Hiéron s'enfuirent donc pour ne pas mourir de faim, et il n'y resta plus qu'une poignée de combattants [1].

Mais un fait imprévu vint les sauver. Le roi Antiochus et Lysias apprirent inopinément que Philippe, auquel Antiochus Épiphane avait un moment confié le gouvernement de ses États, pendant la minorité de son fils, arrivait de la Perse et revendiquait hautement la régence. Le Roi et son ministre n'eurent plus dès lors qu'une pensée, lever le siège et marcher incontinent à la rencontre de Philippe, mais en cachant à l'armée et à ses chefs les motifs de cette détermination subite. Du reste, le roi ordonna à Lysias de réunir les chefs de son armée, de ne point leur parler de Philippe, mais de leur faire comprendre, par d'adroites insinuations, que la place qu'ils assiégeaient était d'une force extrême, que le siège traînerait inévitablement en longueurs interminables; que les convois de vivres arrivaient mal; qu'il y avait de grosses affaires d'État à régler, et qu'en considération de tout cela, le mieux serait de traiter

1. A. J. XII. IX. 5. — I. Machab. VI, v. 48 à 54. Continuons à signaler les petites différences qui existent entre les deux récits parallèles. Suivant l'écrivain sacré Antiochus vint camper devant le mont Sion. Il fit la paix avec la garnison juive de Bethsura qui se retira vaincue par la famine, à cause de l'année sabbatique ; une garnison grecque fut immédiatement installée dans la place. Le siège du temple fut commencé et toutes les machines de guerre furent employées. Les assiégés se construisirent aussi des machines pour répondre à celles des assiégeants, et bien des jours se passèrent ainsi à combattre. Mais la famine se fit aussi sentir dans le temple, dont les défenseurs s'enfuirent pour la plupart, de sorte qu'il n'y resta plus qu'un petit nombre de combattants.

avec les assiégés et de se faire des amis de toute leur nation, en leur permettant de vivre sous l'empire de leurs lois, qu'il n'était pas possible de leur enlever, sans s'exposer à une guerre sans fin : en résumé, de rentrer en Syrie. Lysias s'acquitta si bien de sa mission, que l'armée entière et ses généraux applaudirent à ces résolutions nouvelles[1].

Le Roi alors envoya des parlementaires à Judas et à ses fidèles soldats, pour leur offrir, avec la paix, la liberté de vivre sous l'empire exclusif des lois de leurs pères. Les Juifs accueillirent avec joie ces offres inespérées, et aussitôt que les serments eurent été échangés, ils évacuèrent le Hiéron[2].

Dès que, par suite de cette capitulation honorable, Antiochus eut mis le pied dans le Hiéron, la vue de cette admirable forteresse lui fit oublier le serment qu'il venait de prêter, et ce Roi parjure ordonna à ses soldats de démanteler l'enceinte dont une perfidie venait de le rendre maître. Lorsque cet ordre indigne fut exécuté, il retourna à Antioche, emmenant de force avec lui le pontife Onias qui n'était connu des Grecs que sous le nom de Ménélas. Voici pourquoi : Lysias avait donné au Roi le conseil de se débarrasser de ce misérable, s'il tenait à ce que les Juifs restassent tranquilles. Il ne devait concevoir aucun remords en commettant ce meurtre, puisque Ménélas avait été la cause de tous les malheurs arrivés en Judée, lorsqu'il avait poussé le Roi son père à forcer les Juifs à abjurer leur religion. Le Roi envoya donc Ménélas à Berœa et le fit mettre à mort. Ce prêtre indigne avait exercé le souverain pontificat pendant dix ans. C'était un homme méchant et impie, qui, par ambition personnelle, avait

1. Dans la *Guerre judaïque* (I. 1. 5.) nous lisons qu'après la bataille de Beth-Zacharia, Antiochus Eupator marcha sur Jérusalem, et qu'après y être resté quelques jours, il dut se retirer faute de vivres ; il y laissa le nombre de troupes suffisant pour continuer les opérations, et alla avec le reste de son armée hiverner en Syrie (A. J. XII. IX. 6. — I. Machab. VI, v. 55 à 61). L'écrivain sacré dit nettement que Lysias seul conçut ce projet et convainquit le Roi, tout comme les autres chefs de l'armée.

2. A. J. XII. IX. 7. — I. Machab. VI, v. 61 (163 av. J.-C.).

3. C'est aujourd'hui Alep.

résolu de contraindre la nation juive à se déshonorer par l'apostasie.

Après le supplice de Ménélas, Alcime, dont le véritable nom était Iakim, fut élevé à la dignité de grand prêtre[1].

Voici comment la mort de Ménélas est racontée dans le IIe livre des Machabées.

Ménélas était dans le camp d'Antiochus qu'il ne cessait de circonvenir, non dans l'intérêt de ses compatriotes, mais par ambition personnelle; le Tout-Puissant suscita contre cet infâme la colère d'Antiochus, à l'instigation de Lysias, qui fit comprendre au roi que Ménélas était l'instigateur unique de toutes les calamités qui s'étaient produites. Antiochus donna l'ordre de l'arrêter et de le faire périr sur place, selon leur coutume (cela se passait à Berœa, ainsi que nous l'apprend Josèphe). Là se trouvait une tour haute de cinquante coudées, entourée de tous les côtés par un immense amas de cendres. Le roi ordonna de précipiter le sacrilège du haut de cette tour, et tous les assistants aidèrent à l'étouffer dans la cendre. C'est ainsi que finit ce prévaricateur dont le corps resta privé de sépulture[2].

Antiochus V Eupator, en rentrant dans sa capitale, trouva Philippe installé dans les fonctions de régent; il l'attaqua immédiatement, s'empara de sa personne et le condamna au dernier supplice[3].

Nous avons dit tout à l'heure qu'après la mort de Ménélas, la grande prêtrise avait été transférée à Alcime qui n'était pas de race pontificale; cela fut fait à l'instigation de Lysias, qui jugeait prudent de dépouiller cette famille d'une aussi haute dignité, pour la donner à une autre maison. Onias qui était encore un jeune enfant à la mort de son père Onias III, voyant que le

1. A. J. XII. IX. 7 — 1. Machab. VI, v. 62.

2. II Machab. XII, v. 3 à 7. La date donnée par le récit sacré à ce terrible événement est l'année des Séleucides 149 (164 av. J.-C.); mais cette date paraît erronée et Frœlich, entre autres, admet que le supplice de Ménélas n'eut lieu que l'année suivante.

3. A. J. XII. IX. 7. — 1. Machab. VI, v. 63.

roi de Syrie, après l'exécution de son oncle Ménélas, le laissait lui-même de côté, pour donner la tiare à un homme étranger à la dynastie pontificale, se réfugia en Égypte, auprès du roi Ptolémée Philométor et de la reine Cléopâtre, qui l'accueillirent avec la plus grande distinction. Ils lui accordèrent même, par la suite, la permission de construire dans la province d'Héliopolis[1] un temple semblable à celui de Jérusalem[2].

Nous sommes une fois encore dans la nécessité de revenir sur nos pas, et d'analyser certains faits que nous fournit le IIe livre des Machabées, mais que nous ne trouvons mentionnés que là. Après la paix conclue entre Antiochus Eupator et les Juifs, dans les circonstances que nous avons reproduites, d'après le chapitre XI, en donnant la teneur des lettres de Lysias, d'Antiochus et des ambassadeurs romains, insérées dans ce chapitre, nous trouvons le chapitre XI ainsi conçu en substance :

Ces conventions acceptées de part et d'autres, Lysias retourna auprès de son maître, et les Juifs se mirent à cultiver tranquillement leurs terres. Mais les chefs ennemis qui avaient cessé les hostilités, à savoir Timothée, Apollonius fils de Gennæus, Hiéronyme, Demophon et Nicanor, le gouverneur de l'île de Chypre, ne cessaient d'agir sourdement contre les Juifs. Ce furent les habitants de Joppè qui, les premiers, commirent un attentat contre eux. Ils invitèrent les Juifs qui habitaient au milieu d'eux à monter, avec leurs femmes et leurs enfants, dans des barques qu'ils avaient préparées, comme pour une partie de plaisir. Les malheureux sans méfiance acceptèrent la proposition et lorsqu'ils furent au large, ils furent jetés à l'eau et noyés, au nombre de deux cents. Judas informé de cet abominable guet-apens, rassembla ses soldats, marcha en hâte sur Joppè, dont le port fut livré aux flammes; toutes les embarcations furent brûlées et ceux des coupables qui échappèrent à l'incendie périrent par le glaive.

1. Près du Caire, et vers Abou-Zabel.
2. A. J. XII. IX. 7. — B. J. I. 1.

Après ce châtiment exemplaire, Judas se retira, menaçant les Joppites de les exterminer, s'ils le forçaient à revenir une seconde fois [1].

En chemin, il apprit que les habitants de Iamnia avaient formé le projet de traiter de la même manière les Juifs qui vivaient au milieu d'eux. La nuit suivante, il fondit sur Iamnia dont il brûla le port et les vaisseaux. La lueur des flammes se voyait de Jérusalem, bien que Iamnia en fût éloignée de 240 stades [2].

Lorsque Judas, s'éloignant de la ville qu'il venait de châtier, en était arrivé à 9 stades [3], et marchait contre Timothée, des Arabes, au nombre de 5,000 fantassins et de 500 cavaliers, l'attaquèrent à l'improviste. Le combat cette fois encore, grâce à la protection divine, tourna à l'avantage des Juifs, et les Arabes survivants demandèrent la paix, en s'engageant à laisser aux Juifs le droit de libre pâture sur leur territoire, et à leur rendre service en toute occasion. Judas comprenant que les Arabes pouvaient lui être utiles en plus d'une circonstance, leur accorda la paix; ceux-ci, le traité conclu, retournèrent à leurs campements [4].

Judas attaqua ensuite une ville forte nommée Caspis [5] qui était défendue par des ponts et des murailles, et habitée par une multitude de gens de toutes les nations. Ceux-ci, pleins de confiance dans la solidité de leurs remparts et dans la faiblesse apparente des assaillants, combattaient mollement et s'amusaient à lancer des malédictions contre Judas, en jetant des ordures sur ses soldats. Machabée enflammé de colère fit donner un assaut terrible à la ville, et l'enleva en un clin d'œil. Le massacre fut effroya-

1. I Machab. XII, v. 1 à 7.

2. 240 stades font un peu plus de 44 kilomètres, c'est-à-dire onze lieues. Iamnia c'est aujourd'hui Iabneh.

3. 9 stades font 1,665 mètres.

4. II. Machab. XII, v. 8 à 12.

5. Quelle est cette ville de Caspis, avec son lac de près de 400 mètres de longueur? J'avoue que je ne le devine pas : serait-ce par hasard, Gaza qu'on a désignée ainsi?

ble, et tel qu'un lac voisin, ayant deux stades de largeur, sembla ne plus contenir que du sang [1].

De là Judas se dirigea sur Characa [2], qui était éloignée de 750 stades, pour aller au secours des Juifs surnommés Tubianéens [3].

Il ne put s'emparer de Timothée, en ces différents lieux, et il fallut revenir, sans avoir atteint le but de cette rapide campagne, mais après avoir laissé une forte garnison, en un point favorable [4], que l'écrivain sacré ne nomme pas.

Dosithée et Sosipater, compagnons de Judas Machabée, et tous les deux chefs dans l'armée juive, passèrent au fil de l'épée, dans une place forte, 10,000 hommes que Timothée y avait installés. Cependant Machabée à la tête de 6,000 combattants, marcha contre Timothée qui commandait une armée de 120,000 fantassins et de 2,500 cavaliers (quelle exagération ridicule !). A l'approche de la petite armée juive, Timothée envoya dans une place forte nommée Carnion [5] les femmes, les enfants et les bagages qu'il traînait à sa suite. C'était en effet un refuge assuré à cause de la force de ses remparts, et de la difficulté d'y arriver, grâce aux défilés qui le défendaient. A la vue de la première cohorte de Judas, l'armée ennemie fut saisie d'une panique telle, qu'elle s'enfuit dans le plus grand désordre, sans pouvoir se reconnaître et en s'entretuant [6].

Il est difficile, on en conviendra, de rencontrer un passage d'histoire plus ridiculement empreint de l'esprit légendaire.

Judas continuait à poursuivre sans répit les profanateurs, et il en extermina *trente mille !!*

Les partisans de Dosithée et de Sosipater réussirent à s'emparer de la personne de Timothée. Une fois prisonnier, il supplia

1. II. Machab. XII, v. 13 à 16.

2. Serait-ce le Karak de nos jours ? La distance de 750 stades, soit 45 lieues à peu près, serait assez satisfaisante.

3. Qu'est-ce encore que cette dénomination de Tubianéens ? nous l'ignorons.

4. II. Machab. XII, v. 17 à 18.

5. Serait-ce encore Carnaïm ? c'est bien probable.

6. II. Machab. XII, v. 19 à 22.

ses vainqueurs de lui laisser la vie, appuyant sur ce qu'il avait entre les mains un grand nombre de Juifs, frères et parents de ceux au pouvoir desquels il se trouvait, et qui payeraient infailliblement de leur existence son propre supplice. Une fois qu'il se fut engagé, sous la foi du serment, à rendre la liberté à ses prisonniers, il fut relâché sans avoir reçu une égratignure.

Judas revint alors de Carnion, après avoir tué 25,000 ennemis. De là il marcha sur Ephton [1], ville très fortifiée, habitée par une multitude de gens de toutes les nations. Ses murailles étaient couvertes de robustes jeunes hommes qui combattaient avec vaillance, et auxquels ne manquaient ni les machines de jet, ni les traits. Leur résistance fut inutile, la ville fut enlevée et 25,000 hommes y furent passés au fil de l'épée [2].

L'auteur du IIe livre des Machabées, on le voit, n'épargne guère les vaincus, à chaque paragraphe il en tue 25,000; il est vrai aussi que les armées ennemies qui subissent de semblables pertes semblent ressusciter et renaître, aussi vite qu'on les a massacrées.

Judas se rendit à la ville des Scythes [3], qui est distante de Jérusalem de 600 stades. Les Juifs de cette ville accoururent au-devant de leurs frères et leur dirent qu'ils avaient toujours été traités avec bienveillance par les habitants, même au plus fort des calamités qui avaient pesé sur leur nation. Judas adressa donc de vifs remerciements à la population scythopolitaine, et l'exhorta à persévérer dans ces bons sentiments à l'égard de son peuple. Comme la Pâque approchait, Judas rentra à Jérusalem [4].

Après la célébration de la Pentecôte, Judas se remit en campagne, pour aller attaquer Gorgias, gouverneur de l'Idumée. Il n'emmenait avec lui que 3,000 fantassins et 400 cavaliers. Une

1. Éphton ! encore un lieu inconnu, si ce n'est pas Éphron.
2. II. Machab. XII, v. 23 à 28.
3. C'est Scythopolis, ou Beth-San, Beysan de nos jours. La distances de 28 lieues assignée à Beysan est un peu trop faible.
4. II. Machab. XII, v. 29 à 31.

rencontre eut lieu et peu de Juifs y perdirent la vie. Un certain Dosithée, vigoureux cavalier, natif de Bannoris [1] avait mis la main sur Gorgias ; mais comme il voulait le prendre vivant, et le ménageait dans ce but, un cavalier thrace fondit sur lui et lui abattit l'épaule. Gorgias tiré ainsi d'un si mauvais pas, courut se réfugier à Maresa [2].

Les combattants placés sous les ordres d'Esdrin (d'où vient cet Esdrin? quel nom étrange? n'est-il pas visiblement altéré ?) furent les plus longuement engagés, et souffrirent les pertes les plus sensibles. Heureusement Judas survint à propos et les tira de péril. Les troupes de Gorgias furent enfin mises en déroute. Judas alors rallia sa petite armée et se rendit à Odollam [3] où il devait célébrer la journée du sabbat. Le jour suivant Judas retourna sur le lieu du combat, pour relever les corps de ceux qui avaient succombé, et leur donner une place honorable dans les sépultures de leurs pères. On trouva sous les vêtements des morts des ex-voto offerts aux idoles dans le temple de Iamnia ; prendre et conserver de pareils objets était commettre une grande infraction à la sainte loi des Juifs ; aussi devint-il manifeste que tous ceux qui avaient succombé, avaient été justement punis par la Providence. Tous bénirent alors le Seigneur qui avait révélé une faute que ceux qui en étaient coupables croyaient bien cachée pour tous, et pour toujours [4].

Judas eut alors l'idée d'ordonner une collecte parmi ses troupes, pour faire célébrer à Jérusalem un sacrifice d'expiation pour les coupables tombés dans la bataille. Il réunit ainsi 12, 000 drachmes d'argent, qu'il envoya aussitôt au temple, *benè et religiosè de resurrectione cogitans; nisi enim eos qui ceciderant, resurrecturos speraret, superfluum videretur et vanum orare pro mortuis...*

1. Bannoris, qu'est-ce que ce nom ?

2. Maresa était à 10 mille d'Éleuthéropolis ou Beit-Djibrin, suivant saint Jérôme.

3. Odollam ou Adoullam, était encore une localité proche d'Éleuthéropolis (Eusèbe et saint Jérôme).

4. II. Machab. XII, v. 32 à 41.

Sancta ergo et salubris est cogitatio, pro defunctis exorare, ut à peccatis solvantur [1].

Nous savons que la secte des Pharisiens croyait à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation. Mais nous ne connaissons pas de secte juive ayant foi dans la résurrection des morts et dans l'efficacité des prières des vivants, pour obtenir le pardon des péchés commis, pendant leur vie, par ceux qui ne sont plus. Ce sont là des idées toutes chrétiennes et qui semblent fort étranges sous la plume d'un Juif écrivant en l'an 188 de l'ère des Séleucides. N'y aurait-il pas là quelque interpolation de texte relativement récente? C'est ce que nous ne nous chargeons pas de décider, mais ce que nous soupçonnons fort.

Nous avons déjà trouvé l'occasion de dire que l'auteur du second livre des Machabées ne tient en aucune façon compte de l'ordre chronologique des faits, et qu'il les brouille tous, en écrivant, pour ainsi dire au hasard, tout ce qui arrive au bout de sa plume. Nous allons en avoir une bonne preuve de plus, en analysant très brièvement le chapitre XII de ce livre.

L'an 149 (164 av. J.-C.), Judas apprit qu'Eupator, à la tête d'une armée immense s'apprêtait à envahir la Judée, et qu'il était accompagné de Lysias, son premier ministre. L'armée syrienne comptait 110,000 fantassins, 5,000 cavaliers, 22 éléphants et 300 chars de guerre, armés de faulx [2].

Ici l'auteur raconte la mort tragique du grand prêtre Ménélas, et nous avons déjà utilisé ce paragraphe, sur lequel nous passerons cette fois, nous contentant de citer le verset 8 qui termine cet épisode. *Et quidem satis justè, nam quia multa erga aram Dei delicta commisit, cujus ignis et cinis erat sanctus, ipse in cineris morte damnatus est.* — Les cendres de l'autel des holocaustes étaient considérées comme saintes, et il était naturel qu'elles fussent accumulées dans un lieu consacré. Dès lors il n'y a rien d'impossible à ce que les vastes amas de cendres qui

1. II. Machab. XII, v. 42 à 46.
2. II. Machab. XIII, v. 1 et 2.

se voient à Jérusalem soient en réalité les cendres provenant du temple.

Des amas analogues de cendres se voient en deux points, à proximité de Naplouse. Il y en avait de semblables à Berœa (Alep). Il se peut donc qu'il y ait eu une habitude générale parmi les peuples habitants de la Syrie, de créer des dépôts pour les cendres provenant des sacrifices, dans le voisinage de leurs sanctuaires renommés. Il est vrai que ces cendres passent aujourd'hui pour être des résidus de la fabrication du savon; mais il faudrait avoir fabriqué bien du savon, et cela depuis l'antiquité la plus reculée, pour avoir pu créer des amas aussi considérables que ceux que nous voyons aujourd'hui et qui maintenant restent stationnaires et n'augmentent plus.

Judas instruit des terribles projets du Roi, ordonna à son peuple de prier jour et nuit, et de jeûner pendant trois jours, pour se préparer à faire face aux événements. Il réunit ensuite le sénat de la nation, et il fut décidé qu'au lieu d'attendre l'ennemi dans Jérusalem, l'armée juive marcherait au-devant de lui, dans l'espoir que le Tout-Puissant lui viendrait en aide, comme il l'avait déjà fait tant de fois. Judas vint prendre position autour de Modiim. — Pendant la nuit il réunit les plus braves et les plus vigoureux de ses soldats, et courut attaquer avec eux le camp royal, où furent égorgés 4,000 hommes (*aliàs* 14,000) et le plus grand des éléphants, avec tous les combattants établis sur son dos[1].

L'armée ennemie fut remplie de terreur, et après ce brillant succès, les Juifs se retirèrent. Cela s'était passé au point du jour. Le Roi instruit par cette fatale expérience de l'audace des Juifs, se décida à ne plus agir qu'avec les plus grandes précautions[2].

Il vint alors assiéger Beth-Soura; mais il subit devant cette

1. On le voit par cette histoire d'éléphant, il y a un souvenir vague de la bataille dans laquelle périt Éléazar Aouran, en tuant l'éléphant royal, dans le défilé de Beth-Zacharia.

2. II. Machab. XIII, v. 9 à 18.

place des échecs cruels et de grandes pertes. Judas envoyait à la garnison juive de Beth-Soura tous les vivres dont elle avait besoin. Un certain Rhodocus en avertit l'ennemi ; mais il fut découvert, arrêté et emprisonné. Alors Antiochus Eupator entama des pourparlers avec les défenseurs de Beth-Soura ; une capitulation eut lieu, et l'armée syrienne s'éloigna. Elle rencontra ensuite Judas Machabée et fut vaincue ; c'est alors que la nouvelle de la rébellion de Philippe parvint à Eupator. Il en fut consterné et se décida à offrir la paix aux Juifs, en s'engageant par serment à leur accorder toutes les concessions qui seraient justes. Ainsi réconcilié avec la nation, Antiochus Eupator vint à Jérusalem, offrir un sacrifice dans le temple, auquel il fit de somptueuses offrandes. Il donna l'accolade à Judas Machabée, auquel il conféra la souveraineté sur tout le pays compris entre Ptolémaïs et les Gerréniens [1].

Lorsqu'il fut rentré à Plolémaïs, la population de cette ville apprit avec le plus grand déplaisir la teneur du traité qui venait d'être conclu entre Antiochus et Judas. Lysias dut convoquer le peuple et lui expliquer les raisons qui avaient amené cette convention pacifique. Cette séance suffit pour calmer les esprits, et le Roi retourna à Antioche [2].

Revenons maintenant à l'historien Josèphe.

En l'an 162 av. J.-C., le fils de Séleucus, Demétrius Ier qui, avec la couronne, prit le surnom de Soter, et qui était retenu comme ôtage à Rome, réussit à s'esquiver de nuit, et trouva à l'embouchure du Tibre un navire que ses amis lui avaient préparé. Il s'embarqua en toute hâte et fit voile pour la Syrie. On était alors au commencement du printemps; comme il avait de longue main préparé son évasion, il avait fait prendre les devants à son ami Diodore, pour sonder les esprits et préparer le succès de son entreprise. Il vint prendre terre à Tripoli, ceignit immédiatement le diadème, et aidé d'une poignée de merce-

1. *Usque ad Gerrenos ;* qu'est-ce encore que ces *Gerreni ?*
2. II. Machab. XIII, v. 19 à 26.

naires, il alla s'installer au palais du Roi, aux acclamations joyeuses des populations qui n'hésitèrent pas à le reconnaître pour leur Roi. Bientôt ses adhérents se saisirent d'Antiochus Eupator et de Lysias qu'ils lui amenèrent vivants. Démétrius donna sur l'heure l'ordre de les mettre à mort. Ainsi périt Antiochus V après un règne de deux ans. Beaucoup de Juifs transfuges et apostats se présentèrent aussitôt devant le nouveau souverain, pour lui exposer leurs griefs. A leur tête se trouvait le grand prêtre Alcimus qui accusa hautement la nation juive tout entière, mais spécialement Judas et ses frères, d'avoir fait périr tous les amis du Roi, d'avoir ruiné et décimé tous ceux qui souhaitaient et attendaient sa venue, de les avoir depouillés eux-mêmes et repoussés sur la terre étrangère. Il termina en suppliant le Roi de déléguer à quelqu'un de ses amis les plus sûrs, le soin de parcourir la Judée et de le mettre au courant de tous les méfaits de Judas[1].

Démétrius violemment irrité par les prétendues révélations désintéressées d'Alcimus, fit choix de Bacchides, ami du roi Antiochus Épiphane (cet homme passait pour être d'une probité

1. A. J. XII. X. I. — I. Machab. VI, v. 1 à 7. La date de l'évasion de Démétrius Soter est ici donnée. C'est l'an 151 de l'ère des Séleucides. — II. Machab. XIX, v. 1 à 11. Ce chapitre commence ainsi : *Sed post triennii tempus cognovit Judas, et qui cum eo erant, Demetrium Seleuci cum multitudine validâ et navibus per portum Tripolis ascendisse ad loca opportuna.*

Il est dit ensuite qu'Alcimus, grand prêtre repoussé de l'autel, vint trouver Démétrius et lui fit don d'une couronne d'or, d'une palme et de rameaux d'olivier également d'or, qu'il avait probablement volés au temple, sans rien demander au Roi le premier jour. Quelque temps après, il fut mandé par Démétrius, qui voulait le consulter sur l'état des esprits en Judée. Alcimus saisissant l'occasion, s'empressa d'accuser les Assidéens, secte juive dont Judas était le chef, d'éterniser la guerre, et de fomenter des rébellions perpétuelles, pour que le pays ne pût jamais jouir de la tranquillité. Il eut l'audace d'ajouter : « Moi-même j'ai été dépouillé de la gloire » de mes aïeux, je veux dire du souverain pontificat (et cet Alcimus n'était en aucune façon issu de famille pontificale !) et je suis venu ici, d'abord par dévouement pour mon souverain, et ensuite par affection pour mes compatriotes » qui souffrent des actes de ces misérables. Tant que Judas vivra, il n'y aura pas » de paix à espérer. » Naturellement ces perfides paroles enflammèrent la colère du roi Démétrius. Nous devons faire remarquer que l'expression *post triennii tempus,* dont se sert en débutant l'auteur du II[e] livre des Machabées, est forcément vicieuse, puisque Antiochus Eupator n'a régné que deux ans.

extrême, et il était gouverneur de la Mésopotamie), afin de connaître par lui le véritable état des choses. Il mit des troupes sous ses ordres, lui recommanda le grand prêtre Alcimus, et lui donna pour mission spéciale de le débarrasser par le fer de Judas et de tous ses affidés. Bacchides, dès qu'il eut mis le pied sur le territoire des Juifs, dépêcha auprès de Judas et de ses frères, des envoyés chargés de lui proposer un traité de paix et d'amitié. Son but était uniquement de tendre un piège au brillant chef des Juifs. Mais Judas se méfia de ces ouvertures si inattendues; Bacchides, en effet, arrivait à la tête d'une armée avec laquelle on compte faire la guerre et non la paix. Quelques-uns cependant, ajoutant foi aux belles paroles de la proclamation que Bacchides avait fait circuler partout, et persuadés d'ailleurs qu'ils n'avaient rien à craindre de la part d'Alcimus, leur compatriote, allèrent trouver Bacchides et le grand prêtre, reçurent de tous les deux le serment de rester pleins de bienveillance pour eux et pour tous ceux qui partageraient leurs sentiments, et ils se fièrent dès lors entièrement à eux. Bacchides, l'homme probe par excellence, n'était qu'un tigre déguisé; en dépit du serment qu'il venait de prêter si gracieusement, il fit égorger soixante des Juifs qui s'étaient jetés entre ses griffes, et l'on pense bien que cet exemple dégoûta les autres Juifs qui auraient été tentés d'imiter la démarche des premiers. Après cet acte abominable, Bacchides quitta Jérusalem, et s'approcha d'une bourgade nommé Bethzetho[1].

Il y fit entrer une partie de ses troupes qui se saisirent de beaucoup de gens qui s'y étaient réfugiés, et d'un certain nombre des habitants; tous furent égorgés sans délai, et l'ordre fut donné à tous ceux qui résidaient dans la contrée, d'obéir à Alcimus, auquel il laissa un corps de soldats assez considérable pour lui assurer la libre possession de la province à la tête de laquelle il

1. Bethzetho; dans le passage parallèle du I[er] livre des Machabées, c. VII, au verset 19, le même lieu est nommé Bethzecha. Quelle est la véritable forme de ce nom? nous l'ignorons.

venait de le placer. Cela fait, Bacchides retourna à Antioche, auprès de Demétrius[1].

Alcimus, nous l'avons dit, n'avait qu'une pensée, assurer sur sa tête la souveraineté. Comprenant qu'il lui était plus facile d'arriver à son but, en captant la bienveillance de la nation juive, il se mit à ne plus parler aux gens qu'avec les formes les plus douces et les plus caressantes, et à chercher tous les moyens de plaire aux grands comme aux petits ; de cette façon il réussit à se procurer en peu de temps une véritable armée ; mais à la vérité la majorité de ses soldats était un ramassis d'impies et de transfuges, à l'aide desquels il parvint à dominer et à se débarrasser de tous ceux qui étaient ouvertement les partisans de Judas Machabée. Celui-ci de son côté agit largement de représailles ; il se mit à parcourir la Judée dans tous les sens, et fit mettre à mort sans miséricorde les partisans les plus zélés d'Alcimus. C'était donc la guerre civile avec toutes ses horreurs. Le grand prêtre ne tarda pas à comprendre qu'il lui serait toujours impossible de tenir tête à Judas qui disposait de forces bien autrement redoutables que les siennes, et dès lors, il n'hésita plus à recourir à la protection de Démétrius. Il partit donc pour Antioche, et ne négligea rien pour irriter le Roi contre Judas : il accusa celui-ci des plus grands méfaits déjà commis contre son souverain, et affirma que d'autres méfaits bien plus criminels encore ne tarderaient pas à suivre, si une puissante armée n'était pas lancée contre les Juifs rebelles, et si leur chef ne recevait pas, dans le plus bref délai, le juste châtiment de ses crimes[2].

1. A. J. XII. X. 2. — I. Machab. VII, v. 8 à 20. Il est dit ici que les personnages qui vinrent étourdiment se livrer à Bacchides et à Alcimus étaient une assemblée de docteurs, *congregatio scribarum*, et des chefs des Assidéens. Bacchides, en quittant Jérusalem, vint camper à Bethzecha. Il s'y saisit de beaucoup de ceux qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et de quelques uns des habitants qu'il fit égorger; leurs cadavres furent jetés dans un puits. — II. Machab. XIX, v. 12 à 14 ; ici le nom de Bacchides disparaît pour faire place à celui de Nicanor, officier chargé des éléphants. Disons une fois de plus que le IIe livre des Machabées a toujours l'apparence d'une légende populaire.

2. A. J. XII. X. 3. — I. Machab. VII, v. 21 à 25.

Démétrius convaincu qu'il était pour lui de la plus haute importance d'agir vite et fort contre ce Judas, dont on ne cessait de lui faire un épouvantail, choisit le plus sûr et le plus dévoué de ses amis, Nicanor, qui l'avait accompagné dans son évasion de Rome, en partageant ses périls. Il lui confia une armée suffisante pour venir à bout de la Judée entière, et lui donna l'ordre formel de n'épargner personne de cette nation maudite. Nicanor, une fois arrivé à Jérusalem, pensa qu'il était prudent de ne pas commencer immédiatement les hostilités contre Judas. Il essaya, avant tout, de s'emparer par ruse de sa personne, et lui envoya donc des messages pacifiques, lui disant qu'il n'y avait aucune bonne raison pour qu'ils se fissent la guerre, et qu'il était prêt à s'engager par serment à ne faire jamais aucun mal ni à lui, ni aux siens. Il ajoutait qu'en conséquence il était décidé à venir le trouver, accompagné d'nne simple escorte d'amis, pour lui apprendre de vive voix les sentiments de Démétrius à l'égard de la nation juive. Trompé par ces promesses doucereuses de Nicanor, Judas et ses frères crurent qu'ils pouvaient se fier à lui, et qu'il était incapable d'une perfidie ; ils acceptèrent donc l'entrevue qu'il demandait et l'accueillirent, bien qu'il fût suivi d'une troupe imposante. Nicanor salua Judas Machabée et, pendant qu'ils échangeaient les premières paroles, donna à ses satellites le signal convenu auquel ils devaient se jeter sur Judas et s'emparer de lui. Mais celui-ci était sur ses gardes, il saisit le signal de Nicanor, tout furtif qu'il était, fit un bond en arrière, et en un clin d'œil se trouva en sûreté au milieu des siens. Nicanor, dès qu'il vit sa ruse découverte, jeta le masque et prit immédiatement le parti d'en venir aux armes. Mais Judas ayant rallié tous ses fidèles autour de lui, les exhorta au combat et engagea la bataille près d'une bourgade nommée Capharsalama[1].

Une fois de plus il fut vainqueur, et Nicanor se vit contraint de fuir et d'aller s'enfermer à Jérusalem, dans Akra[2].

1. Capharsalama m'est inconnu.

2. A. J. XII. X. 4. — I. Machab. VII, v. 26 à 32. Ici il est dit que Nicanor per-

Comme il se décidait à quitter la citadelle et passait près du hiéron, un certain nombre de prêtres et de sénateurs en sortit et vint au-devant de lui, le saluèrent, en lui montrant les victimes qu'ils allaient à l'instant offrir à Dieu, pour le salut du Roi. Nicanor leur répondit avec grossièreté et les menaça de raser leur temple à son retour, si le peuple ne se résignait pas à lui livrer Judas. Les prêtres rentrèrent épouvantés, et supplièrent le Tout-Puissant de les tirer des mains de ce forcené. Quant à Nicanor il s'éloigna de Jérusalem, et alla asseoir son camp près de Bethoron, pour y attendre les secours qu'il avait demandés de Syrie.

Judas s'établit auprès d'Adasa [1], village éloigné de Bethoron de 30 stades seulement. Il n'avait pas plus de mille combattants avec lui. Il réussit une fois de plus à leur inspirer le mépris de la mort et de leurs innombrables adversaires, et il chargea vigoureusement Nicanor et les Syriens. Les Juifs furent encore vainqueurs, et Nicanor lui-même périt bravement, les armes à la main, avec une foule des siens. Une fois leur général mort, les Syriens ne songèrent plus à résister : ils jetèrent leurs armes et prirent la fuite. Judas les poursuivit sans répit, et en fit un grand massacre ; ses trompettes donnèrent aux villages d'alentour le signal de sa victoire, et tous les habitants prirent aussitôt les armes, pour se ruer sur les fuyards, dont pas un n'échappa à la mort. Ce jour-là 9,000 Syriens furent égorgés. Cette brillante victoire fut remportée par Judas le 13 du mois d'Adar (161 av. J.-C.) que les Macédoniens appellent Dystrus. Une fête commémorative fut aussitôt instituée et les Juifs la célèbrent chaque année. A partir de ce moment la nation eut quelque temps de repos ; mais elle ne jouit pas longtemps de la

dit près de 5,000 hommes dans la bataille et qu'il s'enfuit *in civitatem David*. Qu'entend-on ici par la cité de David, si ce n'est la ville de Jérusalem, puisque de son côté Josèphe prétend que Nicanor alla s'enfermer dans Akra ? Cfr. II Machap. XIV, v. 12 et suiv.

1. Adasa, Adarsa (I. Machab. VII, v. 40). 30 stades font 5 kilomètres et demi. J'ignore ce que peut être cette localité.

paix, et fut bientôt replongée dans les combats et les périls[1].

Mais avant d'aller plus loin, analysons le récit légendaire de la fatale campagne de Nicanor, telle que nous le présente le livre second des Machabées.

Démétrius, poussé par le grand prêtre Alcimus, chargea Nicanor, chef des éléphants, d'aller en Judée, d'en ramener Judas vivant, de disperser tous ses adhérents, et d'établir solidement Alcimus dans le souverain pontificat. Tous les ennemis de Judas coururent se ranger autour de Nicanor, parce que, pour eux, les misères et les massacres des Juifs étaient autant d'événements heureux.

Judas dès qu'il fut informé de la venue de Nicanor, alla prendre position auprès de la forteresse nommée Dessan[2].

Siméon, frère de Judas, s'était rapproché de Nicanor, mais effrayé par l'apparition subite de l'ennemi, il s'était enfui.

Cependant Nicanor, d'après ce qu'il entendait dire de la vaillance des compagnons de Judas, et de l'ardeur avec laquelle ils combattaient pour leur patrie, craignait de s'attirer une *dette du sang*. Il jugea donc prudent d'envoyer Posidonius, Théodotius et Matthias, offrir la main et la paix à Judas et aux siens. La nation se consulta longuement avant d'accepter ; mais enfin elle résolut, d'un avis unanime, de souscrire à un traité d'amitié. Un jour fut choisi pour en débattre secrètement les clauses, et des sièges furent préparés pour tous les chefs des deux armées. Judas, toujours prudent, avait disposé des postes dans des lieux favorables, pour le cas où il y aurait un piège caché sous les

1. A. J. XII. X. 5.—B. J. I. 1. 6.—I. Machab. VIII, v. 33 à 50. Nous avons ici un curieux rapprochement à faire. Le verset 32 se termine par les mots : *et fugerunt in civitatem David.* 33. *Et post hæc verba ascendit Nicanor in montem Sion.* La cité de David et le mont Sion étaient donc deux choses tout à fait différentes, pour l'auteur du Ier livre des Machabées. Le lieu du campement de Judas est ici nommé Adarsa. La poursuite de l'armée syrienne dura toute la journée, et eut lieu depuis Adazer (n'est-ce pas encore Adarsa) jusqu'à Gazara. La tête de Nicanor fut coupée et on la suspendit aux murs de Jérusalem, avec sa main droite, de laquelle il avait menacé le temple.

2. Dessan. Quelle est cette forteresse ? nous l'ignorons.

belles paroles des Syriens. Ce fut ainsi que la conférence eut lieu. Nicanor était installé à Jérusalem. Il n'y commit aucune injustice, et il dispersa les bandes de mécontents qui étaient venus se joindre à lui. Il s'était pris d'amitié pour Judas, et le lui témoignait ouvertement. Il l'engagea à se marier pour avoir des fils. Judas suivit le conseil, et les meilleures relations continuèrent à exister entre lui et Nicanor.

Alcimus ne pouvait que perdre à laisser subsister un pareil accord ; il courut donc trouver Démétrius, lui dénonça Nicanor comme l'allié de ses adversaires, et comme ayant le dessein de lui donner pour successeur à lui-même, comme grand prêtre des Juifs, Judas, le traître et l'ennemi irréconciliable du Roi.

Démétrius fut exaspéré par ces nouvelles si inattendues, et, excité par les accusations calomnieuses d'Alcimus, il écrivit à Nicanor pour lui marquer tout le mécontentement que lui causaient les relations amicales qu'il entretenait avec Judas, et pour lui enjoindre de lui amener au plus tôt celui-ci chargé de chaînes, à Antioche. A la réception de cette dépêche, Nicanor fut consterné, et se désola en pensant qu'il lui fallait, sans grief aucun, manquer à la foi jurée. D'un autre côté, désobéir était impossible ; il chercha donc une occasion favorable pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir. Judas Machabée voyant Nicanor lui témoigner tout à coup une froideur inaccoutumée, jugea que ce changement d'attitude ne lui présageait rien de bon. Accompagné d'un petit nombre d'amis, il crut prudent de s'éloigner et de se mettre en lieu sûr. Dès que Nicanor vit ses projets déjoués, il se rendit au temple, et ordonna aux prêtres occupés à célébrer le sacrifice de chaque jour, de lui livrer Judas vivant. Ceux-ci lui répondirent avec serment qu'ils ignoraient où était celui qu'il cherchait, et Nicanor étendant la main vers le temple, s'écria : « Si vous ne me livrez Judas enchaîné, » je vous jure que je raserai ce temple, que je détruirai l'autel, » et que je consacrerai ici même un sanctuaire à Bacchus ! » Cela dit, il s'éloigna, pendant que les prêtres gémissant invo-

quaient le Seigneur, et le suppliaient de prendre au moins la défense de son temple vénéré.

Il y avait alors à Jérusalem un saint personnage nommé Razias, que sa bonté pour tous avait fait surnommer le Père des Juifs ; on vint le dénoncer à Nicanor qui pensa que maltraiter ce vieillard inoffensif, ce serait faire naître une bonne occasion d'infliger aux Juifs une sanglante punition. Il envoya donc 500 soldats pour s'emparer de Razias : les soldats se ruèrent sur sa maison, en enfoncèrent la porte et dispersèrent avec le fer et le feu ceux qui essayèrent de s'opposer à l'enlèvement du saint homme. Razias préféra la mort au sort qu'on se préparait à lui infliger, en le mettant au pouvoir des impies, et se frappa d'une épée, évitant ainsi d'indignes outrages à ses coreligionnaires. Mais il s'était trop hâté ; le coup était mal assuré, et lorsqu'il vit sa maison envahie, il se précipita bravement contre la muraille, malgré la troupe des soldats qui l'entouraient. Ceux-ci s'écartèrent devant cet élan furibond, et le malheureux alla se briser le crâne. Comme il respirait encore, il se releva, et tout couvert du sang qui s'échappait de ses blessures, il s'élança à travers la foule ; puis ayant atteint une pierre élevée, il parvint à y grimper, et là, debout, ayant perdu tout son sang, il s'arracha les entrailles de ses propres mains, et les jeta à la face de ceux qui le poursuivaient, en invoquant le Tout-Puissant. Bientôt il tomba mort.

Dès que Nicanor sut que Judas s'était réfugié en Samarie, il se mit à sa poursuite à la tête de toute son armée, avec le dessein bien arrêté de n'engager le combat qu'un jour de sabbat. Les Juifs qui, par misère, venaient dans les rangs des Grecs, supplièrent leur général de s'abstenir d'un pareil sacrilège. « Honorez, » lui dirent-ils, le jour de la prière : honorez surtout Celui qui sait » tout. » Nicanor leur demanda brutalement s'il y avait au ciel une puissance qui avait ordonné de célébrer le jour du sabbat.

1. II. Machab. XIV, tout entier.

— « Oui, lui dirent-ils, c'est le Dieu vivant qui réside dans le » ciel. — Hé bien, répondit Nicanor, moi qui suis puissant » sur la terre, j'ordonne de prendre les armes et de servir le » Roi. »

Malgré tout cela il ne put en venir à ses fins. Il s'était, dans son orgueil, promis de rapporter les dépouilles de Judas, pour les ériger en trophée. Mais Judas, couvert par la protection divine, sut échapper à ce suprême outrage. Il engagea comme toujours ses soldats à mettre toute leur confiance et tout leur espoir en Dieu. Il leur raconta qu'il avait vu en songe le saint pontife Onias prier pour tout le peuple des Juifs ; puis le prophète Jérémie lui avait apparu, et lui avait remis une épée d'or, en lui disant : « Prends cette épée que Dieu t'envoie ; avec elle tu mettras » en fuite les ennemis de mon peuple. » Au moment d'en venir aux mains, Judas invoqua encore une fois l'Éternel, pendant que Nicanor et son armée entonnaient des chants de guerre et faisaient retentir le ciel de leurs superbes fanfares ; puis, la bataille engagée, chacun combattit si vaillamment que trente-cinq mille Syriens perdirent la vie. Nicanor lui-même fut au nombre des morts. Judas ordonna de lui enlever la tête et le bras avec l'épaule, et il fit porter à Jérusalem ce sanglant trophée.

Dès qu il fut rentré dans la ville sainte, il convoqua la nation et le corps sacerdotal au temple, de même que ceux qui étaient dans la citadelle (voilà qui certes est bien peu probable, si Akra n'était pas tombée encore entre les mains des Juifs !). Il leur fit voir la tête et la main de Nicanor ; la langue de l'impie blasphémateur fut hachée et donnée en pâture aux oiseaux du ciel ; sa main fut suspendue à la muraille du temple ; et sa tête accrochée au sommet de la citadelle pour être vue de tous, et reconnue comme le signe manifeste de la protection divine.

Il fut alors décidé, d'un avis unanime, que la mémoire de ce jour serait à jamais consacrée par une fête annuelle. Cette fête a lieu le 13 du mois d'Adar, et s'appelle, en langue syriaque, la

veille du jour de Mardochée. A partir de ce moment la ville sainte fut entièrement au pouvoir des Hébreux [1].

Ici se termine le second livre des Machabées.

Nous ne pouvons nous empêcher de répéter une fois de plus que ce livre singulier ne doit être pris, historiquement parlant, que pour un récit légendaire. Ce récit qui avait cours parmi les Juifs de Jérusalem, fut adressé en leur nom et par l'un d'eux, aux Juifs résidant en Égypte. Voilà l'origine de cet écrit où tous les faits sont rappelés sans ordre. Ce qui frappe surtout le lecteur qui l'étudie, c'est le nombre exorbitant de Syriens mis à mort, dans les diverses batailles que la petite armée de Judas Machabée ne craignit pas d'engager ; c'est l'intervention d'anges guerriers se montrant au premier rang des Juifs, pendant l'action ; c'est la faiblesse des forces de l'insurrection, et l'héroïsme de son illustre chef, comparés à l'immensité des armées syriennes et presque toujours à la couardise de leurs généraux. Ce sont enfin ces massacres de milliers d'ennemis, dans des bicoques qui, à coup sûr, n'en auraient pu contenir le quart, en entassant les soldats les uns contre les autres. Tout cela, nous le répétons, est légendaire ; c'est de toute évidence. Mais ce qui n'est pas moins évident, c'est la sainteté de la cause défendue par Judas et par ses soldats ; c'est leur piété et leur confiance en Dieu ; c'est leur abnégation et leur mépris de la vie dont ils ne voulaient plus, si elle devait être souillée par l'esclavage et l'apostasie. En un mot, que l'on rapetisse autant qu'on le voudra le rôle de Judas Machabée, de son père et de ses frères, ils n'en resteront pas moins, à tout jamais, des hommes d'une énergie indomptable et des héros à qui la nation judaïque dut le plus splendide des réveils.

Maintenant revenons à Josèphe et au I[er] livre des Machabées.

Vers cette époque le grand prêtre Alcimus conçut le projet de détruire l'antique muraille du sanctuaire (τὸ τεῖχος τοῦ ἁγίου) qui avait été construit autrefois par les saints prophètes. Il en

1. II. Machab. ch. XV, entier. Le 13 du mois d'Adar était effectivement le jour fixé pour le massacre général des Juifs. Voyez le livre d'Esther.

fut soudainement puni par un mal terrible : il perdit la parole, et roula à terre ; puis après bien des jours de souffrance, il expira. Il avait exercé le souverain pontificat pendant quatre ans [1].

Dès qu'Alcimus eut rendu le dernier soupir, le peuple, d'un accord unanime, conféra la dignité de grand prêtre à Judas Machabée (Τελευτήσαντος δὲ τούτου, τὴν Ἀρχιερωσύνην ὁ λαὸς τῷ Ἰούδᾳ δίδωσιν) [2].

Cette assertion mérite-t-elle toute confiance ? Nous ne savons; car Josèphe a pris soin lui-même de se donner à ce sujet un démenti formel (A. J. XX. X. I). Voici comment il s'exprime : Mais Jakimus (c'est Alcimus), après trois ans de pontificat, mourut ; personne ne lui succéda ; et pendant sept ans la cité resta sans grand prêtre (Διεδέξατο δὲ οὐδεὶς αὐτόν, ἀλλὰ διετέλεσεν ἡ πόλις ἐνιαυτοὺς ἑπτὰ χωρὶς ἀρχιερέως οὖσα)[3].

Après la défaite de Nicanor (161 avant J.-C.), la Judée jouit de quelque calme ; Judas en profita pour mettre à exécution un projet qu'il avait sans doute conçu depuis longtemps, car il savait toute l'influence que Rome exerçait sur le monde entier.

N'avait-elle pas soumis à son autorité, la Galatie, l'Ibérie, Carthage, la Grèce entière, les Rois Persée, Philippe et Antiochus le Grand ? Cette autorité inébranlable ne s'exerçait-elle pas en Asie, comme en Europe ? Obtenir un traité d'alliance entre le peuple romain et la nation judaïque, c'était le salut, sans doute ; et Judas envoya en ambassade à Rome deux de ses amis, Eupolémus, fils de Jean, et Jason, fils d'Éléazar. Ils étaient chargés de supplier le Sénat, non seulement d'accorder aux Juifs son alliance et son amitié, mais encore de signifier au roi Démétrius qu'il eût dorénavant à s'abstenir de toute guerre contre les Juifs. A leur arri-

1. Il est difficile de ne pas reconnaître dans ce mal si subit une véritable attaque d'apoplexie ; d'ailleurs le premier livre des Machabées parle clairement de l'attaque de paralysie dont mourut Alcimus, en l'année 153, le 2e mois (160 av. J.-C.), chap. IX, v. 54 et 55.

2. A. J. XII. X. 6.

3. Remarquons qu'ici Alcimus est dit avoir été grand prêtre pendant trois années, et qu'au livre XII (X. 6.) c'est quatre années de durée qui sont attribuées au pontificat d'Alcimus.

vée à Rome les ambassadeurs furent admis à présenter leur requête au Sénat, et cette requête fut accueillie favorablement.

Un sénatus-consulte fut immédiatement rédigé en double expédition, dont l'une fut envoyée à Jérusalem, et l'autre, gravée sur une table de bronze, fut déposée au Capitole, dans le *Tabularium*. En voici la teneur : « Décret du Sénat touchant le traité » d'alliance et d'amitié, conclu avec la nation des Juifs.

» Que personne de ceux qui sont placés sous l'autorité Ro- » maine, ne fasse la guerre aux Juifs, et ne fournisse des vivres, » des navires ou de l'argent à quiconque leur fera la guerre.

» Si quelqu'un les attaque, les Romains leur porteront secours » de toutes leurs forces.

» En retour, si quelqu'un attaque les Romains, les Juifs vien- » dront au secours de ceux-ci.

» Si la nation judaïque veut ajouter ou retrancher quoi que ce » soit à ce traité, cela ne pourra avoir lieu que du consentement » du peuple Romain.

» Si quelque addition y est faite en cette forme, elle sera rati- » fiée. Ce Sénatus-Consulte a été signé par Eupolème, fils de » Jean, et Jason fils d'Éléazar, Judas étant souverain pontife, et » Simon, son frère, stratège des Juifs [1]. »

Si le texte de ce sénatus-consulte peut être accepté comme authentique, la suscription prouve que Judas fut en réalité investi du souverain pontificat, et que, par conséquent, c'est l'assertion contraire contenue au livre XX des *Antiquités Judaïques* qui doit être rejetée comme dénuée de fondement.

Malheureusement nous sommes condamnés à rester dans le

1. A. J. XII. X. 6. — I. Machab. VIII, v. 1 à 32. — Ce chapitre est assez curieux par les détails qu'il donne, en passant, sur la composition du Sénat, où siégeaient 320 sénateurs qui délibéraient chaque jour. Il parle d'un magistrat unique élu chaque année, pour exercer le pouvoir souverain. Il y a ici une erreur, puisque les consuls *annuels* étaient au nombre de deux. Les ambassadeurs des Juifs sont nommés Eupolème, fils de Jean, fils de Jacob et Jason, fils d'Éléazar. Le traité qu'ils obtinrent du Sénat fut gravé sur deux tables d'airain, dont l'une fut envoyée à Jérusalem, pour qu'elle servît aux Juifs de titre à la paix et à l'amitié conclues avec les Romains.

doute, parce que le texte de ce décret du Sénat se retrouve dans le Ier livre des Machabées, avec une teneur fort différente dans la forme, comme dans le fond : Le lecteur va en juger.

« Que la prospérité pour les Romains et pour la nation des » Juifs règne éternellement sur terre et sur mer ! que l'épée et » l'ennemi soient éloignés d'eux.

» Si la guerre menace les Romains les premiers, ou quelqu'un » de leurs alliés, dans tous les pays de leur domination, la na- » tion des Juifs leur portera secours, autant que le temps le per- » mettra, et de tout cœur. Il ne sera fourni aux combattants » auxiliaires ni blé, ni armes, ni argent, ni navires, selon le bon » plaisir des Romains. Ils obéiront aux injonctions de ceux-ci, » sans recevoir d'indemnité.

» Semblablement, si la guerre menace la nation des Juifs les » premiers, les Romains leur viendront bravement en aide, au- » tant que le temps le leur permettra. Les troupes de secours ne » recevront ni blé, ni armes, ni solde, ni navires, selon le bon » plaisir des Romains. Et ils exécuteront les ordres reçus, sans » fraude ; dans ces termes l'alliance est décrétée entre les Ro- » mains et le peuple des Juifs.

» Si, dans l'avenir, l'une ou l'autre des parties contractantes » veut ajouter ou supprimer quelque chose aux termes de ce » traité, elle le fera comme elle l'entendra (n'est-ce pas le sens » de *Ii facient ex proposito suo ?*), et quoi que ce soit qui ait été » ajouté ou supprimé, ce sera ratifié. Quant au mal que le roi » Démétrius fait aux Juifs, nous lui avons écrit ceci : Pourquoi » as-tu fait peser plus lourdement ton joug sur les Juifs, nos » amis et nos alliés ? S'ils viennent de nouveau se plaindre de » toi devant nous, nous leur ferons justice et nous combattrons » contre toi, sur terre et sur mer [1]. »

Ne reconnaît-on pas dans la rédaction que nous venons de transcrire en dernier lieu des indices de la finesse proverbiale des diplomates romains ? Cette considération seule nous décide-

1. I. Machab. X, v. 23 à 32.

reit à donner, au point de vue de l'exactitude, la préférence au texte du sénatus-consulte, inséré dans le Ier livre des Machabées, sur celui que Josèphe nous a transmis et qui paraît contenir de véritables contresens.

Quoi qu'il en soit, c'est en l'an 160 av. J.-C. que ce décret fut promulgué.

Pendant que les négociations avaient lieu à Rome, entre le Sénat et les ambassadeurs de Judas Machabée, pour amener la conclusion du traité d'alliance dont nous venons de nous occuper, Démétrius apprit avec fureur la défaite de son armée et la mort de Nicanor. Avide de vengeance, il envoya en toute hâte contre les Juifs une nouvelle armée commandée par Bacchides. Celui-ci alla d'abord camper à Arbela de Galilée [1].

Dans les grottes existant à proximité de cette bourgade, beaucoup de Juifs s'étaient réfugiés et fortifiés. Bacchides vint à bout de les réduire, et prit ensuite, en toute hâte, le chemin de Jérusalem. Informé chemin faisant, que Judas avait pris position dans le bourg de Bethzétho [2] le général syrien se dirigea contre lui, avec 20,000 fantassins et 2,000 cavaliers. Judas n'avait avec lui que 1,000 combattants (trois mille, dit le livre des Machabées qui est certainement dans le vrai). A la vue de l'armée énorme à laquelle ils allaient avoir affaire, presque tous les Juifs prirent peur et abandonnèrent le camp. Huit cents hommes seulement restèrent à leur poste [3].

Judas se voyant ainsi abandonné des siens, au moment où il avait l'ennemi sur les bras, comprit qu'il n'avait plus le temps de prendre un autre parti que celui de vendre sa vie le plus chèrement possible. Il exhorta donc ses fidèles à se conduire et à

1. Arbela, c'est l'Irbil de nos jours. Les grottes dont il est ici question sont les mêmes qui plus tard furent attaquées par Hérode. Ces grottes sont bien connues aujourd'hui.

2. Nous avons déjà dit plus haut que cette localité nous était inconnue.

3. S'il n'y avait eu que 1,000 hommes avec Judas comment presque tous ayant fui en serait-il resté 800? Il y a là incontestablement une incorrection due à quelque erreur de copiste.

mourir en hommes de cœur; puis il leur donna le signal du combat; mais ceux-ci lui déclarèrent qu'il n'était pas possible de se mesurer avec une si grande armée, qu'il valait beaucoup mieux se retirer et se sauver du danger présent, pour réunir plus tard toutes ses forces et tomber alors sur l'ennemi. « Moi fuir! s'écria » Judas, jamais, à la face du soleil, je ne montrerai le dos à » l'ennemi; si mon heure est venue, s'il faut de toute nécessité » mourir, si je combats, je suis prêt ; quoi qu'il puisse m'arri- » ver, je ne ternirai pas, par une fuite honteuse, la gloire que » tant de hauts faits nous ont value! » Cette courte harangue terminée, il essaya de relever leur courage [1].

Pendant que cela se passait au camp des Juifs, Bacchides avait fait sortir son armée et se préparait à engager la bataille. Il avait placé sa cavalerie à l'extrémité de chacune de ses ailes; ses archers et ses frondeurs déployés en tirailleurs, devaient précéder la phalange; et il s'était réservé le commandement de l'aile droite. Lorsque toutes ces dispositions furent prises, il donna l'ordre de sonner la charge, et de marcher en avant, en poussant de grands cris. Il n'y avait plus d'hésitation possible et Judas accepta bravement le combat, malgré l'effrayante disproportion de ses forces. Jusqu'au coucher du soleil on se battit de part et d'autre, avec un acharnement sans pareil. Ce fut à cette heure que Judas apercevant Bacchides à l'aile droite de l'ennemi, rallia les plus vaillants de ses soldats, et se rua sur cette partie de la ligne des

1. A. J. XII. XI. I. — I. Machab. IX, v. 1 à 10. L'écrivain sacré prétend qu'Alcimus accompagnait Bacchides. Ils prirent la route de Galgala (est-ce la localité de ce nom placée près de Jéricho ? c'est possible, mais bien douteux ?) Ils vinrent camper à Masaleth qui est à Arbelles (Masaleth est peut-être le nom des cavernes d'Arbella). Ils s'en rendirent maîtres, après un grand massacre; et le 1er du mois de l'an 152 (161 av. J.-C.), ils se mirent en marche sur Jérusalem. Ils arrivèrent ainsi à Berean (il faut probablement lire ici Bethsan), avec 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers. Judas avait pris position avec 3,000 hommes à Laisa (Laisa ce serait Banias ; or ces marches des deux années ne s'accordent guère). Presque tous les soldats de Judas l'abandonnèrent, à l'exception de 800 hommes. Le reste est conforme au récit de Josèphe qui s'est certainement servi du Ier livre des Machabées.

Syriens. En un clin d'œil l'aile droite était enfoncée; le désordre s'y mit immédiatement et la fuite des Syriens commença. Judas et les siens les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à la montagne qui porte le nom d'Aza [1].

Malheureusement l'aile gauche voyant l'aile droite en déroute, fit un mouvement de conversion et marchant rapidement sur les talons de Judas, le plaça ainsi entre deux feux. Il n'y avait plus dès lors moyen de se tirer de là, et nos héros s'arrêtèrent, faisant face avec vaillance au cercle de fer qui les étreignait. Mais que peut la bravoure contre le nombre? L'heure fatale avait sonné pour Judas. Accablé de fatigue, écrasé sous les coups d'une nuée d'assaillants acharnés à sa perte, Judas criblé de blessures, tomba enfin pour ne plus se relever. A la vue de cet affreux malheur, les fidèles compagnons de Judas ne se sentant plus soutenus par la présence du héros qui tant de fois les avait guidés à la victoire, se débandèrent et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Siméon et Jonathas, frères de Judas, obtinrent par traité la remise de son corps, et le transportèrent à Modiim, dans le sépulcre où reposaient déjà les restes de leur père. Le deuil fut général, et les funérailles de Judas furent célébrées avec la plus grande solennité.

Ainsi finit l'existence de cet admirable homme de guerre, qui était si fidèle aux recommandations de Matathias et qui s'était dévoué avec enthousiasme, corps et âme, à la liberté de son peuple. Sa gloire et son nom vivront éternellement dans le souvenir des hommes; car ce fut lui qui arracha sa patrie au joug des Macédoniens. Lorsqu'il mourut, il avait pendant trois années exercé les fonctions de souverain pontife (161 av. J.-C.) [2].

1. Aza, Ἀζᾶ. Dans le 1er livre des Machabées on lit Azôt; mais ce doit être une erreur, car Azôt était bien loin de Laisa ou Banias, à dix journées de marche au moins! C'est peut-être Azor qu'il faut lire.

2. A. J. XII. XI. 2 — B. J. I. I. 6. — On le voit, Josèphe persiste à dire que Judas a été revêtu de la dignité de grand prêtre. — I. Machab. IX. v. 11 à 22. Ici la poursuite de l'aile droite a eu lieu : *usque ad montem Azoti*. De plus, l'expres-

La mort de Judas rendit leur énergie à tous les bandits et à tous les apostats qu'il avait si longtemps tenus en respect. Recommencer leurs attaques contre les Juifs, à titre de vengeance, fut pour eux un bonheur. Si l'on joint aux maux qu'ils faisaient endurer à la Judée, les horreurs de la famine qui sévissait cruellement dans tout le pays, on aura l'explication, hélas! trop naturelle, des nombreuses défections qui entraînèrent une foule de malheureux dans le parti des Macédoniens. Bacchides, pour encourager ces lâchetés de la misère, accueillit tout ce monde avec bienveillance, et choisit dans leurs rangs les administrateurs du pays. Ceux-ci lui témoignèrent leur reconnaissance par un crime. Ils se saisirent de tous les amis, de tous les partisans haut placés de Judas, et les livrèrent à Bacchides, qui se hâta de les envoyer au supplice, et de les faire mourir dans les tortures. Le peuple juif en vint promptement à trouver sa condition présente plus dure que celle dont il avait souffert, au retour de la captivité de Babylone, et les derniers vivants des partisans de Judas vinrent supplier son frère Jonathas [1] de prendre son glorieux frère pour exemple, et de ne pas laisser sans défenseur une malheureuse nation qui s'en allait mourant. Jonathas leur répondit qu'il était prêt à donner sa vie pour eux, et les Juifs le jugeant à la hauteur du chef qu'ils avaient perdu, lui conférèrent aussitôt la dignité de stratège de l'armée nationale [2].

Aussitôt que Bacchides eut vent de cette élection, il craignit tout naturellement qu'elle ne devînt une nouvelle source d'embarras pour le Roi, son maître, et pour le gouvernement des Macédoniens. Il n'eut donc plus qu'un désir, celui de tendre à Jonathas un guet-apens dans lequel il perdrait la vie. Heureusement ce dessein de Bacchides fut aisément deviné par Jonathas et par Siméon son frère. Ils se hâtèrent donc de réunir tous leurs

sion dont se sert l'écrivain sacré, à propos de la remise du corps de Judas à ses frères, est: *Et tulerunt* (Jonathas et Siméon) *Judam fratrem suum, et sepelierunt eum*. Cela n'implique rien de contradictoire avec le récit de Josèphe.

1. Son véritable nom judaïque s'écrivait Jonathan, ou mieux Iehounathan.

2. A. J. XII. I. 1. — Machab. IX, v. 23 à 31.

amis, et se retirèrent avec eux dans le désert qui est rapproché de Jérusalem ; ils s'y établirent sur les bords du lac Asphaltite [1].

Bacchides eut bientôt, grâce à ses espions, connaissance du point où les forces juives étaient établies ; il se mit donc en campagne avec toute son armée, et pour donner à celle-ci le temps de se refaire, alla camper sur l'autre rive du Jourdain (la rive gauche). De son côté Jonathas ne doutait pas de l'intention formelle de Bacchides de venir l'attaquer ; il prit donc ses mesures en conséquence. Il dépêcha son frère Jean Gaddis vers les Arabes Nabathéens, avec lesquels les Juifs avaient noué des relations, pour déposer chez eux tous les bagages de l'armée, avant d'en venir aux mains avec Bacchides. Pendant que Jean cheminait vers le pays des Nabathéens, les fils d'Amaræos, sortis de la ville de Medaba, lui tendirent une embûche, dans laquelle il tomba et fut pris, avec tous ses compagnons : tout le convoi des bagages qu'ils escortaient fut enlevé ; puis, pour comble d'infamie, Jean et tous les autres prisonniers furent mis à mort. La vengeance ne devait pas tarder à atteindre les coupables [2].

Bacchides qui savait Jonathas campé dans les marécages du Jourdain, choisit le jour du sabbat pour l'attaquer, espérant que la sainteté du jour l'empêcherait de combattre. Mais le général juif harangua ses soldats, et leur fit comprendre qu'ils se trouvaient dans le plus grand péril, enfermés qu'ils étaient entre l'ennemi et le fleuve. Pas de moyen de fuir ; car ils avaient les Syriens en face et le Jourdain derrière eux. Invoquant alors

1. Ἐπὶ τὸ ὕδωρ τὸ καλούμενον λάκκον Ἀσφάρ. A. J. XIII. I. 2. — I Machab, v. 32. Ici il est dit que Jonathas et ses partisans se réfugièrent dans le désert de Thecua, au bord de Lac Aphar. Une fois de plus il est clair que Josèphe a copié le livre des Machabées, sans oser substituer le nom Asphaltite au nom Aphar, qu'il s'est contenté de changer d'instinct en Asphar. Thecua est aujourd'hui Tekouâ, au sud-ouest du Djebel Foureïdis, et à une lieue environ.

2. A. J. XIII. I. 2. — I. Machab. IX, v. 12 à 37. Il est dit ici que Bacchides et son armée traversèrent le Jourdain, pendant la célébration du sabbat. Les Nabathéens sont encore cette fois nommés Nabuthéens, et l'écrivain sacré dit que la mission de Jean était d'obtenir d'eux des vivres pour la petite armée juive. Les bandits qui se saisirent de Jean sont appelés les fils de Jambri, de Madaba.

l'aide du Tout-Puissant, il engagea vigoureusement le combat, renversant tous ceux qui se trouvaient devant lui, et courant avec furie partout où il apercevait Bacchides. Un moment il crut le tenir et le frapper de son épée, mais le Grec sut parer le coup. Jonathas alors se jeta dans le Jourdain, avec ses compagnons, et tous furent bientôt en sûreté sur l'autre rive, l'ennemi n'étant pas tenté de traverser une autre fois la rivière. Quant à Bacchides, il ne perdit pas de temps pour regagner Jérusalem où il alla s'enfermer, dans la citadelle. Il avait laissé 2,000 des siens sur le champ de bataille [1].

Il n'est pas du tout facile, topographiquement parlant, de se rendre compte de cette bataille. Essayons pourtant de le faire. Les Juifs de Jonathas ont eu l'imprudence de se loger dans une presqu'île de la rive droite du Jourdain, pour couvrir sans doute leurs flancs et leurs derrières. Bacchides, on ne voit pas trop pourquoi, si ce n'est pour éviter une attaque de nuit, s'en va camper sur la rive gauche, laissant l'ennemi sur la rive droite. Le jour du sabbat, il repasse le Jourdain, et marche contre les Juifs, toujours placés dans leur presqu'île. On conçoit alors que Jonathas dit à ses soldats qu'ils sont enfermés entre l'ennemi et la rivière qui les cerne, non pas seulement de deux, mais bien en réalité de trois côtés. Pendant que la tête de la colonne grecque engage l'action, la queue de cette colonne continue son passage de rivière. Lorsqu'ils ont à peu près tous évacué la rive gauche, les Juifs et Jonathas, à leur tête, se jettent à l'eau et vont se réfugier sur la rive que les Grecs viennent de quitter. Recommencer un passage du Jourdain et cette fois avec un ennemi qui n'était plus forcé de se maintenir dans une position assez maladroi-

1. A. J. XIII. I. 3. — Machab. IX, v. 43 à 50. Le verset 45 est bien singulier: *Ecce bellum ex adverso, aquæ verso Jordanis hinc et indè, et ripæ, et paludes, et saltus, et non est locus divertendi.* Cela ne peut s'expliquer qu'en admettant que les Juifs étaient acculés dans une sorte de presqu'île du Jourdain. Nous lisons ensuite (v. 48): *Et desiliit Jonathas et qui cum eo erant in Jordanem, et transnataverunt ad eos Jordanem. 49. Et ceciderunt de parte Bacchidis die illa mille viri; et reversi sunt in Jerusalem.*

tement choisie par lui, c'était courir au-devant d'un désastre. Aussi Bacchides eut-il le soin de laisser bien tranquilles les Juifs sur la rive gauche du Jourdain, et de se retirer assez rapidement sur Jérusalem. La journée d'ailleurs avait été rude, puisqu'il avait perdu 2,000 hommes, selon Josèphe, et 1,000 seulement selon le livre des Machabées.

Tellle est je crois la seule manière d'expliquer les marches et contre-marches des deux armées, dans cette journée de combat (160 av. J.-C.).

Bacchides venait d'acquérir à ses dépens la preuve que l'ennemi auquel il avait affaire était loin d'être méprisable. Il fallait donc, au plus vite, mettre le pays à l'abri des coups de main qu'un chef aussi entreprenant que Jonathas, secondé par des soldats pleins d'audace, ne manquerait certainement pas de tenter. Pour cela il fallait relever les murailles de toutes les places fortes qui avaient été ruinées ou démantelées, dans les guerres des années précédentes. Jéricho, Emmaüs, Béthoron, Bethela, Tamnatha, Pharathô, Tokhad et Gazara [1], furent mises sur un pied respectable. Des tours ou donjons furent construits dans chacune de ces localités ; des murailles solides et élevées les entourèrent, et des garnisons y furent installées, pour tenir de là les Juifs en éveil, par des expéditions rapides et sans cesse renouvelées. La citadelle de Jérusalem, c'est-à-dire Akra, fut particulièrement fortifiée avec le plus grand soin. Bacchides qui s'était emparé des fils des principales familles juives, qu'il entendait garder comme otages, les fit incarcérer à Akra [2].

1. Pour Jéricho, Emmaüs, Bethoron et Bethela, pas d'incertitudes ; il s'agit d'Er-Riha, d'Amouas, de Beit-hour-el-Fouqah, et de Beitin. Quant à Tamnatha, c'est probablement la Timnah où était le tombeau de Josué, aujourd'hui Tibneh ; Pharathô c est peut-être Ephrath ; Tokhoa, c'est sans doute la Tekoûa biblique aujourd'hui Tekouâ, comme alors ; et Gazara c'est Gezerah.

2. A. J. XIII. I. 3. — I. Machab. IX, v. 50 à 53. Les localités fortifiées par l'ordre de Bacchides sont nommées ici : Jéricho, Emmaüs, Beth-Horon, Beth-el, Tamatha, Phara et Thopo. Ces trois derniers noms sont entièrement altérés. Il est dit que Bethsoura, Gazara et la citadelle (de Jérusalem sans doute) furent abondamment pourvues de soldats et de vivres.

Nous avons maintenant à raconter comment fut vengée la mort de Jean, traîtreusement assassiné par les habitants de Medaba.

Un beau jour Jonathas et Siméon, son frère, virent arriver un inconnu qui les prévint que les fils d'Amarœos, meurtriers de Jean, allaient célébrer une noce, et que la fiancée appartenant à une puissante famille arabe, allait être amenée de la ville de Gabatha en grande pompe, et accompagnée d'un cortège magnifique. Le moment était venu pour Jonathas et Siméon d'accomplir ainsi l'acte de vengeance auquel ils n'avaient pas cessé de penser, depuis le jour où un lâche guet-apens leur avait enlevé un frère chéri. L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir. Ils partirent donc en hâte pour Medaba, et se placèrent en embuscade dans la montagne, attendant le joyeux cortège au passage. Bientôt parut la jeune fille et son fiancé, entourés de la foule de leurs amis, comme cela se pratique d'habitude dans les cérémonies nuptiales ; s'élancer hors de leur embuscade, fondre sur le cortège, tuer tous les hommes, s'emparer des femmes, et de tous les bagages, ce fut l'affaire d'un instant, et leur vengeance accomplie, les Juifs se retirèrent en toute hâte. Les victimes de cet audacieux coup de main laissèrent 400 morts sur le terrain. Siméon et Jonathas rentrèrent ensuite dans leur marais [1].

Dans le Ier livre des Machabées, le fait que nous venons de raconter est placé avant la bataille livrée sur les bords du Jourdain. Nous pensons qu'effectivement la bataille est postérieure ; nous croyons d'ailleurs en trouver la preuve dans l'assertion de Josèphe lui-même, qui, après avoir rapporté l'histoire de la noce de Medaba, ajoute que, leur expédition faite, Siméon et Jonathas retournèrent dans les marais du Jourdain et y

1. A. J. XIII. I. 4 et 5. — I. Machab. IX, v. 37 et 42. On lit ici : *Quia filii Jambri facerent nuptias magnas et ducerent sponsam ex Madaba, filiam unius de magnis principibus Chanâan, cum ambitione magnâ; et ecce tumultus et apparatus multus; et sponsus processit, et amici ejus et fratres ejus, obviam illis, cum tympanis et musicis et armis multis.*

restèrent. Le livre des Machabées dit exactement de même (verset 42) *et reversi sunt ad ripam Jordanis*. Or, il ne paraît pas très probable qu'après la sanglante bataille engagée là avec l'armée de Bacchides, Jonathas ait occupé la même position, forcément empestée d'ailleurs par plus d'un millier de cadavres en putréfaction.

Reprenons notre récit :

Bacchides, dès qu'il eut solidement occupé la Judée, grâce aux postes militaires qu'il avait organisés, s'éloigna, avec grand plaisir, sans doute, d'un pays si peu facile à maintenir, et retourna auprès du Roi, son maître.

Pendant deux années consécutives, à partir de ce moment, la nation judaïque jouit d'une heureuse tranquillité. Mais cela ne pouvait convenir aux transfuges et aux méchants (nous appelons toujours ainsi les Juifs qui avaient honteusement déserté le culte de leurs pères). Voir Jonathas et ses partisans jouir des bienfaits de la paix, et rester en pleine sécurité dans le pays, c'était plus qu'il n'en fallait pour réveiller leur haine impie. Ils envoyèrent donc quelques-uns des leurs supplier en leur nom Démétrius de charger derechef Bacchides de s'emparer de la personne de Jonathas. Ils affirmèrent que rien n'était plus facile, et qu'il suffirait d'une seule nuit, pour écraser toute la bande de ce criminel de lèse-majesté, si on l'attaquait à l'improviste. Le roi Démétrius se laissa persuader par ces misérables, et Bacchides repartit pour la Judée, après avoir envoyé par écrit à tous ses amis juifs, ou auxiliaires, l'ordre d'arrêter Jonathas et de le lui livrer. Tous se mirent à l'œuvre avec le plus grand zèle, mais tous échouèrent et ils ne réussirent à rien. Comment supposer en effet que des manœuvres aussi transparentes auraient échappé à la perspicacité d'un homme comme Jonathas, lorsque la venue seule de Bacchides devait éveiller tous ses soupçons ? Pour Jonathas qui était nuit et jour sur ses gardes, déjouer les mauvais desseins de ses ennemis, éviter leurs pièges et laisser avec l'humiliation de l'insuccès, ceux qui les avaient tendus, ce

fut chose facile. Bacchides n'en prit pas aisément son parti; furieux des échecs multipliés que ses agents, tous choisis parmi les Juifs apostats, essuyaient coup sur coup, il fit à ces agents un crime de leur maladresse, et pour les punir d'avoir trompé le Roi et lui-même, par des promesses qu'ils étaient incapables d'exécuter, il fit arrêter cinquante d'entre eux et les envoya au supplice, sans autre forme de procès [1].

Nous avons, lorsque nous nous sommes occupés du IIe livre des Machabées, constaté que l'auteur ne s'était fait aucun scrupule d'intervertir l'ordre des événements qu'il racontait. Nous sommes obligés de constater une négligence du même genre dans le Ier livre lui-même. Ainsi, après avoir dit que Bacchides avait enfermé dans la citadelle de Jérusalem les fils des principales familles juives, qu'il avait enlevés pour lui servir d'otages, l'écrivain sacré passe à la mort d'Alcimus et s'exprime ainsi: L'an 153 au 2e mois (avril et mai de 160 av. J.-C.) Alcimus donna l'ordre de détruire les murs de la maison sainte intérieure, qui étaient l'œuvre des prophètes (Il s'agit probablement de la muraille du saint) et ce travail fut commencé. En ce temps-là Alcimus fut frappé, et son œuvre fut entravée. Sa bouche se ferma; sa langue fut paralysée; il ne put plus prononcer une parole, ni donner des ordres, même de son appartement. Et Alcimus mourut à cette époque, avec de grandes douleurs. Et Bacchides voyant qu'Alcimus était mort, retourna auprès du Roi, et la terre de Juda resta tranquille deux ans [2].

Comment concilier chronologiquement les témoignages du livre des Machabées et ceux de Josèphe? c'est absolument impossible. Si Judas a vécu trois ans après la mort d'Alcimus, comme l'affirme Josèphe, et cela nous le croyons avec toute apparence de raison, comment Judas, tué en 161 av. J.-C., a-t-il précédé au tombeau Alcimus, mort en 160 av. J.-C.? nous nous y perdons!

1. A. J. XIII. I. 5. — I. Machab. IX, v. 57 à 61.
2. I. Machab. IX, v. 54 à 57.

Jonathas et son frère Siméon vivaient forcément dans une perpétuelle inquiétude et, il faut en convenir, la mission de Bacchides n'était pas faite pour les rassurer. Il était donc important pour eux et leurs fidèles compagnons, de se créer un poste fortifié, capable de soutenir un siège. Ils choisirent pour cela l'endroit nommé Bethalaga, petite bourgade située dans le désert [1].

Ils y élevèrent des tours et une enceinte de murailles, dans l'intérieur de laquelle ils vivaient en toute sécurité. Bacchides informé de ce fait, rassembla les troupes dont il pouvait disposer, convoqua les Juifs qui adhéraient à son parti, et se mit en route pour aller assiéger Jonathas dans sa retraite. Les opérations de ce siège traînèrent en longueur, parce que Jonathas et ses compagnons repoussaient toutes les attaques, avec une énergie sans égale. C'était un habile homme de guerre, et lorsqu'il pensa que Bacchides commençait à se fatiguer d'une résistance sur laquelle il n'avait pas compté, il laissa Siméon dans la place, avec mission de la défendre obstinément; il en sortit secrètement, courut le pays, dans lequel il rassembla en hâte une troupe nombreuse de partisans, et une belle nuit, tomba comme la foudre, sur le camp de Bacchides. Il y tua beaucoup de monde. Siméon, du haut des remparts, comprit bien vite que son frère Jonathas avait pris l'ennemi à revers; il s'empressa aussitôt d'exécuter une sortie, et réussit à brûler les machines de guerre des assiégeants, auxquels il tua de son côté beaucoup de monde. Bacchides se voyant pris, à l'improviste, entre deux feux, fut d'abord consterné et bien vite démoralisé par ce résultat inattendu d'une expédition du succès de laquelle il n'avait pas douté un instant.

1. Bethalaga, bourgade du désert, n'est très probablement que Bethagla de l'Écriture sainte, c'est-à-dire l'endroit nommé aujourd'hui Qasr-Adjlah et Ayn-Adjlah, placé à environ deux lieues au sud est de Jéricho, entre Er-riha et la mer Morte. Là se voit aujourd'hui le couvent ruiné qui porte encore le nom de Qasr-Adjlah et une source, autour de laquelle on ramasse à foison des gros cubes de mosaïque, bien qu'il n'existe sur le sol aucune ruine apparente, autre que celle du couvent de moyen âge, dont il vint d'être question. Probablement la ruine nommée Qasr-el-Yahoud, et placée près de là, représente la forteresse dont il s'agit.

Il tourna encore sa colère contre les transfuges qui avaient décidé le Roi à le charger de cette fatale mission ; il les accusa hautement d'avoir abusé de sa confiance, et il n'eut plus qu'un désir, celui de renoncer au siège qu'il avait entrepris follement, de se retirer honorablement, si faire se pouvait, et de retourner en Syrie [1]. Cela se passa en l'an 158 av. J.-C.

Jonathas fut promptement au courant des nouveaux projets de Bacchides ; évidemment il avait des intelligences dans le camp ennemi. Il n'hésita pas à profiter de ces dispositions pacifiques, et envoya au général grec des parlementaires chargés de lui offrir un traité d'alliance et d'amitié, avec l'échange des prisonniers. Bacchides s'empressa de souscrire à ces conditions inespérées, qui lui permettaient de lever le siège sans humiliation ; il échangea des protestations d'amitié avec Jonathas, et tous les deux s'engagèrent par serment à ne plus porter les armes l'un contre l'autre. Tout fut promptement conclu ; les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et Bacchides partit pour Antioche. Depuis cette époque, il renonça à toute hostilité contre les Juifs.

Jonathas ayant ainsi recouvré la tranquillité, alla s'établir à Machmas [2].

Ce fut de là qu'il se mit à gouverner le peuple, poursuivant et châtiant sans trêve les traîtres et les apostats, dont il purgea la Judée [3].

1. A. J. XIII. I. 5. — I. Machab. IX, v. 62 à 69. Au lieu de Bethalaga l'écrivain cite Beth-Bessen, comme la place de refuge de Jonathas. D'où sort ce nom de Beth-Bessen, d'une bourgade située dans le désert ? Nous l'ignorons. Le texte sacré dit ici : *Et extruxit diruta ejus, et firmaverunt eam.* C'était donc une place demantelée, qu'il était assez facile de remettre promptement en état de défense. Bacchides vint asseoir son camp *desuper Beth-Bessen,* au-dessus de la place à assiéger. Dans l'attaque opérée la nuit par Jonathas, Odares et ses frères, et les fils de Phaserón, furent massacrés dans leurs tentes. La colère de Bacchides ne se borna pas à des reproches, et un grand nombre de transfuges furent encore une fois punis de mort.

2. C'est évidemment Makhmas qui est placée au nord-est de Jérusalem, et à quelques lieues à peine.

3. A. J. XIII. I. 6. — I. Machab. IX, v. 70 à 73.

En l'an 160 de l'ère des Séleucides (153 av. J.-C.) une nouvelle révolution vint bouleverser la Syrie. Depuis plusieurs années déjà, Démétrius s'était attiré la haine de ses sujets. Le peuple d'Antioche fatigué des folies d'un Roi qui ne songeait qu'à ses plaisirs, avait jeté les yeux sur le jeune Alexandre, fils d'Antiochus IV Épiphane, qui était alors élevé à Rhodes, et il l'avait fait accompagner à Rome par l'orateur Héraclides, pour faire valoir, devant le Sénat, ses droits à la couronne (155 av. J.-C.). Pour parer ce coup inattendu, Démétrius avait envoyé de son côté son fils Démétrius encore enfant, afin de contrebalancer l'influence d'Alexandre, et d'entraver ces démarches que soutenaient Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, Attale, roi de Pergame, et Ariarathes, roi de Cappadoce.

Cet Alexandre surnommé Balas ou Ballès, était-il fils légitime, ou simplement bâtard, ou même fils supposé d'Antiochus IV? C'est ce qu'il est impossible de deviner, au milieu du désaccord des historiens profanes; mais peu nous importe! et nous n'avons à nous occuper que du rôle important qu'il a joué dans l'histoire de Syrie.

En l'an 160 (153 av. J.-C.), Héraclides avait obtenu du Sénat un décret qui conférait à Alexandre le titre d'ami des Romains, et l'autorisait à revendiquer le trône de son père, Antiochus Épiphane. Le Sénat alla même jusqu'à lui promettre son appui. Il partit donc de Rome, vint débarquer à Ptolémaïs, où il fut accueilli avec enthousiasme par la population, et maître de cette seule ville, il commença à jouer le rôle de Roi.

Maintenant laissons parler Josèphe : la garnison syrienne de Ptolémaïs était hostile à Démétrius, dont l'orgueil était insupportable, et l'accès à peu près impossible. Elle prit immédiatement le parti du prétendant Alexandre, contre un fantôme de Roi qui passait sa vie enfermé dans une forteresse qu'il avait fait construire près d'Antioche, ne recevant personne et négligeant de la façon la plus complète les affaires de l'État [1].

1. A. J. XIII. II. I. — I. Machab. X, v. 1.

Aussitôt que Démétrius connut le débarquement et l'installation d'Alexandre à Ptolémaïs, il sortit de son apathie ; la peur le prenait. Il rassembla toutes ses troupes et marcha contre l'homme qui voulait lui ravir le pouvoir dont il faisait un si pitoyable usage. Il était important de ne pas compter Jonathas dans le camp de son adversaire et il comprenait qu'Alexandre ne manquerait pas de s'en faire un auxiliaire. Il lui dépêcha donc des ambassadeurs, pour lui demander sa bienveillance et son appui. N'avait-il pas à craindre en effet que Jonathas ne se souvînt de tout le mal qu'il avait fait au peuple juif, pour saisir avec joie l'occasion de le lui rendre, en combinant ses forces avec celles du prétendant ? Il lui mandait donc de lever des troupes et de reprendre les otages que Bacchides avait enfermés dans Akra. Aussitôt cette dépêche royale arrivée, Jonathas courut à Jérusalem et en donna lecture au peuple et à la garnison de la citadelle. Cette lecture jeta l'effroi parmi les apostats et les transfuges établis dans Akra. La permission donnée par le Roi à Jonathas, de lever une armée, et de reprendre les otages, n'était-ce pas leur perte assurée? Il fallut pourtant obéir et les otages furent rendus à leurs familles. Ce fut ainsi que Jonathas rentra à Jérusalem, qu'il s'empressa de relever de ses ruines, et de remettre en état de défense. Alors les garnisons des différentes forteresses de la Judée les évacuèrent en hâte et s'enfuirent à Antioche, à l'exception de ceux qui occupaient Bethsoura et Akra ; presque tous en effet étaient des Juifs apostats et des transfuges, qui n'avaient rien à gagner, en désertant leur poste [1].

Alexandre eut promptement connaissance des promesses que Démétrius avait faites à Jonathas ; il savait d'ailleurs ce que valait celui-ci comme général ; il n'ignorait rien de tout ce qu'il avait

1. A. J. XIII. II. I. — I. Machab. X, v. 2 à 14 ; au verset II nous lisons : *Et dixit facientibus opera ut extruerent muros, et montem Sion in circuitu, lapidibus quadratis, ad munitionem; et ita fecerunt.*

Puis plus bas, v. 14 : *Tantum in Bethsura remanserunt aliqui ex his qui reliquerant legem et præcepta Dei ; erat enim hæc eis ad refugium.*

souffert de la part de Bacchides, et de tout le mal qu'il avait fait lui-même aux Macédoniens, dans les dernières années; aussi répétait-il souvent à ses amis, qu'il ne pourrait jamais trouver en l'occurrence où il était placé, un allié plus précieux que Jonathas. Pour s'en faire un ami, il n'y avait rien de plus aisé que de l'inviter à conclure un traité d'alliance; car il ne pouvait avoir perdu la mémoire des outrages dont il avait été abreuvé tant de fois, par Démétrius. De leur côté, les partisans d'Alexandre devaient reconnaître la justesse de ce raisonnement, et il fut arrêté, entre eux, d'un commun accord, qu'une ambassade irait trouver Jonathas, et lui porterait une lettre ainsi conçue :

« Le Roi Alexandre à son frère Jonathas, salut ! Depuis long- » temps nous connaissons ta valeur et ta loyauté; nous n'hési- » tons donc pas à te proposer notre amitié et notre alliance. A » partir de ce jour, nous te faisons pontife des Juifs, et nous » voulons que l'on t'appelle notre ami. J'ai voulu en outre t'en- » voyer des présents dignes de toi; c'est-à-dire une robe de » pourpre et une couronne d'or. Nous te conjurons, toi que » nous honorons à ce point, de montrer les mêmes sentiments » à notre égard [1]. »

Jonathas, une fois en possession de cette lettre, revêtit la robe pontificale, au moment où la fête des Tabernacles allait commencer, quatre ans après la mort de son frère Judas. Personne n'avait exercé le souverain pontificat, pendant ces quatre années. Il rassembla une puissante armée et fit fabriquer des armes en quantité [2].

Le livre des Machabées est plus précis chronologiquement parlant; voici comment il s'exprime: *Et induit se Jonathas stola sancta, septimo mense, anno centesimo sexagesimo, in die solemni scenopegiæ, et congregavit exercitum et fabricavit arma copiosa* [3].

1. A. J. XIII. II. 2. — I. Machab. X, v. 15 à 20.
2. A. J. XIII. II. 3.
3. I. Machab. X, v. 21.

L'an 160 de l'ère des Séleucides correspond à l'an 153 av. J.-C. Le 6e mois se trouve compris dans août et septembre. Nous sommes donc bien fixés sur la date de l'intronisation de Jonathas comme grand prêtre.

Si quatre ans s'étaient écoulés depuis la mort de Judas, celui-ci aurait été tué en 157 avant J.-C. (156 de l'ère des Séleucides); or nous avons été forcés de placer la mort de Judas en l'an 161 av. J.-C. L'assertion de Josèphe sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, n'a donc aucune valeur.

Lorsque Démétrius apprit les relations amicales qui venaient de s'établir entre Alexandre et Jonathas, il en fut affligé et démoralisé, tout à la fois. Il se reprochait amèrement la lenteur qu'il avait mise à solliciter l'amitié du chef juif; c'était par sa faute qu'Alexandre avait pu prendre les devants, et s'assurer par les larges concessions qu'il avait faites, la bienveillance de Jonathas. Il ne se tint cependant pas pour battu, et écrivit au peuple juif et à son chef une lettre ainsi conçue:

« Le roi Démétrius à Jonathas, et au peuple juif, salut!

» Puisque vous êtes restés fidèles à l'amitié qui s'était établie » entre nous, et n'avez pas pris le parti de nos ennemis, malgré » leurs séductions, je loue votre loyauté, et je vous conjure de » persévérer dans ces sentiments de droiture, dont vous recevrez » certainement de nous la juste récompense. En effet je vous » exonérerai de tous les tributs et de toutes les redevances que » vous avez payées aux Rois, mes prédécesseurs, et à moi-même. » Je vous relève, dès à présent, de tous les impôts que vous avez » eu de tout temps à payer à ma couronne. En outre de cela, et » à partir de ce jour, je vous affranchis des droits sur le sel; je » vous dispense de l'offrande des couronnes que vous aviez l'ha» bitude de me donner, et je vous dispense de me payer, comme » d'habitude, le tiers des récoltes, et la moitié des fruits de vos » arbres. La capitation qui m'était due par tous les habitants de » la Judée, et des trois Toparchies voisines, à savoir la Samarie, » la Galilée et la Pérée, je vous en affranchis à tout jamais. Je

» veux que la ville de Jérusalem soit sacrée et inviolable, et que » son territoire tout entier soit exempt de la dîme et des impôts. » Quant à Akra j'en fais la remise à votre grand prêtre Jona» thas ; qu'il y établisse, comme garnison, les plus fidèles et les » plus dévoués de ses soldats, afin qu'ils nous en conservent » eux-mêmes la possession. Tous les Juifs qui ont été faits pri» sonniers, pendant la guerre, et qui servent comme esclaves » dans toute l'étendue de nos États, nous les déclarons libres, » et nous vous les renvoyons. Nous ordonnons que tout le bé» tail appartenant aux Juifs soit à l'abri de toute réquisition. » Les jours du sabbat, toutes les fêtes et les trois jours qui pré» cèdent ces fêtes, resteront exempts de tout péage. Semblable» ment nous permettons aux Juifs établis dans notre royaume, » de retourner dans leur pays librement et à l'abri de toute » injure. Quant à ceux qui voudraient servir dans nos armées, » nous les y autorisons, et nous consentons à en admettre jus» qu'au nombre de trente mille. Ils recevront, en quelque lieu » qu'ils soient envoyés, la même solde que nos autres soldats. » Un certain nombre d'entre eux seront placés dans les villes » fortes, les autres deviendront mes propres gardes du corps, » et je leur donnerai l'autorité sur tous ceux qui vivent dans » mon palais. Je leurs permets en outre de vivre sous l'empire » exclusif des lois de leurs pères, et de les observer fidèlement. » J'entends qu'ils soient investis du gouvernement des trois » provinces attribuées à la Judée, et que de plus le grand prê» tre veille à ce qu'aucun Juif n'ait d'autre temple, pour adorer » son Dieu, que le temple qui est à Jérusalem. J'alloue, en outre » sur mon trésor royal, 150,000 drachmes par an pour les frais » du culte, et tout ce qui pourra être économisé sur cette somme, » vous restera en toute propriété. Les dix mille drachmes de re» venu que le temple était tenu de verser entre les mains du Roi, » je vous en fais l'abandon ; entendant qu'elles soient affectées » à la rémunération des prêtres qui officient dans le temple. » Quiconque se sera réfugié dans le hiéron de Jérusalem, et dans

» ses dépendances, soit parce qu'il était débiteur du fisc, ou pour » toute autre raison quelconque, est et demeure amnistié, et ses » propriétés seront respectées. Je permets que le temple soit ré- » paré et achevé, m'engageant à fournir, sur mon trésor royal, » les sommes nécessaires pour subvenir aux dépenses de ces » travaux ; de plus je vous accorde le droit de reconstruire les » murailles de la ville, et d'y placer des tours élevées, et cela ex- » clusivement à mes frais. Si enfin il y a quelque place forte qu'il » vous semble bon de mettre en état de défense, pour la sécurité « de la Judée, j'ordonne que ces travaux soient entrepris et ache- » vés à mes frais[1]. »

Telles étaient les promesses pompeuses à l'aide desquelles Démétrius espérait détacher Jonathas et les Juifs, du parti d'Alexandre. Ces promesses étaient-elles sincères? nous l'ignorons ; mais ce dont nous ne pouvons douter c'est que ceux auxquels elles étaient adressées n'y ajoutèrent aucune créance. Le I[er] livre de Machabées est parfaitement explicite sur ce point. Voici en effet ce que nous y lisons (X. 46 et 47): *Ut audivit autem Jonathas et populus sermones istos, non crediderunt eis, nec acceperunt eos; quia recordati sunt malitiæ magnæ quam fecerat in*

1. A. J. XIII. II. 3. — I. Machab. X, v. 22 à 45. Le teneur de la lettre de Démétrius est à peu près identique dans les deux versions ; seulement aux versets 34 et 35 nous lisons ceci qui nous paraît plus complet: *Et omnes dies solemnes, et sabbatha, et neomeniæ, et dies decreti, et tres dies post diem solemnem, sint omnes immunitatis et remissionis omnibus Judæis qui sunt in regno meo — et nemo habebit potestatem agere aliquid et movere negotia contra aliquem illorum in omni causâ.*

Puis au verset 39 : *Ptolemaïda et confines ejus quas dedi donum sanctis qui sunt in Jerusalem, ad necessarios sumtus sanctorum.* — Il est dit ensuite : 40. *Et ego dabo singulis annis quindecim millia siclorum argenti de rationibus Regis, quæ me contingunt.... 42. Et super hæc quinque millia siclorum argenti, quæ accipiebant de sanctorum ratione per singulos annos, et hæc ad sacerdotes pertineant qui ministerio funguntur.* Comparons un peu les chiffres stipulés dans les deux versions ; d'un côté nous trouvons 15,000 et 10,000 drachmes; de l'autre 15,000 et 5,000 sicles d'argent. Si 5,000 sicles équivalent à 10,000 drachmes, ces sicles d'argent sont évidemment des didrachmes ; mais alors comment 15,000 de ces sicles pourraient-ils faire plus de 30,000 drachmes ? De quelque manière qu'on s'y prenne, il faudra toujours que, relativement aux premières sommes énoncées, le sicle d'argent équivale à 10 drachmes. Nous ne nous chargeons pas de comprendre, ni encore moins d'expliquer ce désaccord entre les deux textes, numismatiquement parlant.

Israël, et tribulaverat eos valdè; et complacuit eis in Alexandrum, quia ipse fuerat eis princeps sermonum pacis, et ipsi auxilium ferebant omnibus diebus.

Il était bien naturel, en effet, que les Juifs eussent vivant dans le cœur le souvenir sanglant de tout le mal que leur avait fait naguère le prince qui ne semblait venir à résipiscence, que parce qu'il se sentait dans un danger terrible.

Alexandre, cependant, n'avait pas perdu de temps; il avait déjà, sous la main une puissante armée, composée en partie de mercenaires, en partie des soldats syriens qui avaient déserté le drapeau de Démétrius, pour passer sous le sien. Il n'hésita donc pas et marcha droit à Démétrius. La bataille s'engagea, et l'aile droite de Démétrius parvint à enfoncer l'aile gauche d'Alexandre, dont les soldats prirent la fuite, longtemps poursuivis par les vainqueurs, qui leur tuèrent beaucoup de monde, et envahirent leur camp qu'ils livrèrent au pillage. Il n'en fut pas ainsi de l'aile droite où se tenait Démétrius en personne; celle-ci subit le même sort qu'avait subi une partie de l'armée d'Alexandre, et les soldats qui la composaient prirent la fuite. Démétrius se défendit comme un lion, tua plusieurs ennemis de sa main, et pendant qu'il se lançait à la poursuite de quelques autres, il se laissa entraîner dans un bas-fonds difficile à franchir; là son cheval s'abattit, et Démétrius ne pouvant se dégager, fut tué. En effet à la vue de cet accident, tous ceux qu'il chassait devant lui, étaient revenus sur leurs pas, l'avaient entouré et acablé de traits. Il avait néanmoins réussi à se relever, lorsque succombant sous la douleur des blessures dont il était criblé, il roula à terre pour ne plus se relever. Ainsi mourut Démétrius, après onze ans de règne [1].

Si nous en croyons Justin [2], dans une première bataille qui eut lieu, en 152 av. J.-C., entre les armées de Démétrius et d'Alexandre, celui-ci fut vaincu et se vit forcé de battre en retraite. L'au-

1. A. J. XIII. II. 4. — I. Machab. X, v. 48 à 50.
2. Justin, l. 35, c. 2.

teur du I[er] livre des Machabées ne fait nulle mention de cette première bataille, et Josèphe semble la confondre avait celle qui n'eut lieu que l'année suivante, et dans laquelle Démétrius perdit la vie. Ce qui rend cela plus que probable, c'est la circonstance étrange dont nous lui avons emprunté le récit, que, dans la même affaire, l'aile gauche d'Alexandre aurait été mise en déroute, tandis que son aile droite restait victorieuse, et parvenait à tuer Démétrius lui-même.

Quoi qu'il en soit des monuments d'une autorité irrécusable, nous voulons dire les monnaies datées de Démétrius Soter, prouvent que Démétrius vivait encore au commencement de l'automne de l'an 151 av. J.-C., mais n'existait déjà plus au printemps de l'année suivante.

Nous avons déjà parlé plus haut d'Onias, fils du grand prêtre Onias III, et nous avons dit qu'il s'était retiré en Égypte, parce que la dignité pontificale avait été enlevée à sa famille. Après y avoir séjourné quelques années, il sollicita du roi Ptolémée Philométor, et de la reine Cléopâtre, sa sœur et sa femme, l'autorisation de bâtir en Égypte un temple semblable à celui de Jérusalem. Il appuyait sa requête sur ce fait que le prophète Isaïe[1] qui vivait six cents ans auparavant, avait prédit qu'un temple serait élevé au Tout-Puissant, en Égypte, et par un Juif. Josèphe nous a conservé le texte de la supplique dans laquelle Onias débute par rappeler au Roi et à la Reine les services nombreux qu'il leur a rendus, dans la carrière militaire. Il demande donc comme récompense, qu'il lui soit permis d'élever un temple au Dieu des Juifs, près de Léontopolis, ville de la préfecture d'Héliopolis, au lieu nommé Bubastis l'Agreste.

1. Voici le passage d'Isaïe (XIX, v. 18 et 20) auquel Josèphe fait allusion :

« 18. En ce jour il y aura en Égypte cinq villes qui parleront la langue de Kenâan, et qui jureront par Jéhovah Sebaouth ; on nommera l'une : ville de Heresse (a).

» 19. En ce jour là il y aura un autel pour Jéhovah au milieu du pays d'Égypte, et une stèle près de sa frontière (consacrée) à Jéhovah.

(a) Ce nom est curieux en ce que הרס (au lieu de חרס) signifie soleil, et rappelle Héliopolis, et que l'arabe *héras* ou *heres*, signifiant LION dévorant, rappellerait Léontopolis. Ces rapprochements sont bizarres.

Josèphe nous a également conservé le texte de la réponse de Ptolémée à Onias, et nous y remarquons, avec une certaine surprise, une phrase où le monarque demande à Onias si son Dieu aura pour agréable un temple élevé dans un lieu impur et rempli d'animaux sacrés. « Du reste, dit-il en terminant, puisque tu » allègues que le prophète Isaïe a prédit cela depuis des siècles, » nous t'autorisons à faire ce que tu désires, s'il n'y a rien en » ce fait de contraire à la loi judaïque, parce que nous ne vou» drions en rien passer pour avoir commis une offense à l'égard » de Dieu. »

Une fois muni de cette autorisation Onias bâtit un temple et un autel de Jéhovah, sur le même plan que ceux de Jérusalem, mais petit et pauvre ; puis il y installa des prêtres et des lévites, chargés d'y officier, comme on le faisait dans la ville sainte[1].

Notre historien rend compte ensuite d'une violente discussion qui s'éleva, dans la même année, entre les Juifs et les Samaritains résidant à Alexandrie. Chacune des deux nations prétendait que le temple qui lui appartenait, à Jérusalem, pour les premiers, et sur le mont Garizim, pour les seconds, était le seul qui eût été édifié par les ordres de Moïse. Le Roi d'Égypte fut pris pour arbitre et les parties convinrent qu'à la suite de cet étrange procès, ceux qui l'auraient perdu seraient condamnés à mort. Les avocats des Samaritains furent Sabbæus et Theodosius ; celui des Hébreux fut Andronic, fils de Messulam. Andronic prit le premier la parole et son plaidoyer facile d'ailleurs, grâce aux preuves multiples dont il avait les mains pleines, convainquit si bien le Roi de la bonté de sa cause, que Sabbæus et Theodosius, sans plus ample information, furent condamnés au supplice[2].

Une fois débarrassé de son rival, Alexandre ne trouva plus d'obstacles devant lui, et se vit bientôt maître de toute la Syrie. Pour affermir plus encore le trône qu'il venait de conquérir, il

1. A. J. XIII. III. 1 à 3 — (150 av. J.-C.).
2. A. J. XIII. III. 4.

songea à contracter une étroite alliance avec Ptolémée Philométor, son puissant voisin. Il lui demanda donc la main de sa fille, en appuyant ses prétentions à ce mariage, sur ce qu'ayant recouvré l'empire de ses pères, il n'était pas indigne d'entrer dans la famille du Roi d'Égypte. C'était, disait-il, à la providence divine qu'il devait d'avoir supplanté Démétrius, et fort de cette protection, il prenait pour l'avenir l'engagement de se montrer digne de l'union à laquelle il aspirait. Ptolémée s'empressa d'accueillir la demande d'Alexandre, et lui répondit que l'ayant vu, avec la joie la plus sincère, recouvrer la couronne de ses aïeux, il lui accordait avec bonheur la main de sa fille ; il lui demandait donc de venir au-devant de lui, à Ptolémaïs, où il lui amènerait sa fiancée, et où l'on célébrerait les fêtes de leur mariage. Ptolémée tint en effet parole, et courut en toute hâte à Ptolémaïs, avec la princesse Cléopâtre, sa fille. Alexandre de son côté, à la réception de la lettre de Ptolémée, s'était rendu à Ptolémaïs, où son futur beau-père le trouva déjà installé. Le mariage projeté fut immédiatement célébré, et la jeune reine de Syrie reçut de son père une dot vraiment royale [1].

Pendant que tout était en fête à Ptolémaïs, Alexandre écrivait au grand prêtre Jonathas pour l'engager à venir prendre part à la solennité. Jonathas s'empressa d'accueillir cette invitation de son suzerain; il accourut à Ptolémaïs, combla les deux Rois de présents splendides, et fut traité par tous les deux avec la plus éclatante distinction. Alexandre le força de se dépouiller de ses vêtements habituels, et de revêtir la robe de pourpre, insigne de la puissance suprême. Il le fit asseoir à côté de lui sur son trône, et ordonna aux plus hauts personnages de sa cour, de lui faire

1. A. J. XIII. IV. I.—I. Machab. X, v. 52 à 58. Nous tirons, du récit emprunté au livre des Machabées, un renseignement important ; c'est la date de la fête nuptiale qui est l'an 162 de l'ère de Grecs, ce qui revient ainsi que l'a fait remarquer Frœlich, à un moment précédant le printemps de l'année julienne correspondante à l'an 163 de l'ère des Séleucides (150 av. J.-C.). Le texte sacré donne la teneur des lettres échangées par les rois Alexandre et Ptolémée ; toutefois il paraît fort probable que ces dépêches ne sont reproduites qu'en substance, et qu'elles ont été singulièrement écourtées, pour tenir le moins de place possible dans un récit aussi serré.

parcourir la ville en lui servant d'escorte, et en proclamant, dans tous les carrefours, qu'il n'était permis à personne de parler irrévérencieusement de lui, ni d'élever contre lui une réclamation quelconque. Cette précaution qui semble fort étrange, au premier abord, n'était pourtant pas prise sans de vrais motifs. Il ne manquait pas à Ptolémaïs d'ennemis des Machabées, prêts à porter au pied du trône une accusation formelle contre Jonathas, qu'ils poursuivaient de leur haine impie. Dès qu'ils comprirent, par ce qui venait de se passer, en quel honneur le prince juif était tenu par Alexandre, ils commencèrent à craindre pour eux-mêmes, et jugèrent prudent de quitter au plus tôt la ville. Il est de fait qu'Alexandre se sentait porté vers Jonathas par une sympathie telle, qu'il n'hésita pas à déclarer qu'il le tenait pour le premier de ses amis [1].

Alexandre, parvenu au comble de la fortune, ne tarda pas à se laisser enivrer par les délices de la toute-puissance. Bientôt il dédaigna de s'occuper des affaires de l'État, dont il laissa tous les soucis à son favori Ammonius. Celui-ci commença par faire mettre à mort Laodicé, propre sœur du Roi, et Antigone, fils encore en bas âge de Démétrius Soter. C'était une manière de délivrer son maître d'embarras possibles dans l'avenir ; mais il songea prudemment à lui-même, et tous les amis du Roi l'un après l'autre, disparurent de la scène du monde. Ammonius était un ambitieux sans pitié, à qui l'assassinat paraissait le moyen le plus sûr et le plus prompt de gouverner les hommes. Il oubliait que c'était aussi le moyen le plus sûr et le plus prompt de perdre son maître et lui-même.

En l'an 165 de l'ère des Séleucides (148 av. J.-C.), Démétrius,

1. A. J. XIII. IV. 2. — I. Machab. X, v. 59 à 95. Le verset 61 nous donne l'explication de la proclamation faite à propos de Jonathan. La voici : *Et convenerunt adversus eum viri pestilentes ex Israël, viri iniqui, interpellantes adversus eum ; et non intendit ad eos Rex.*

C'est alors que le Roi fit prendre à Jonathas la pourpre royale, le mit sur le trône à son côté, et lui fit parcourir la ville, escorté par les grands de sa cour, et revêtu des insignes de la souveraineté (150 av. J.-C.).

fils de Démétrius Soter, profita habilement de la désaffection générale que s'était attirée Alexandre. Le Crétois Lasthènes lui offrit une forte troupe de mercenaires, à la tête de laquelle le nouveau prétendant passa en Cilicie. La nouvelle de son débarquement apporta un réveil cruel au voluptueux Alexandre. Plein d'anxiété et de douleur, il comprit qu'il n'avait pas un instant à perdre, et s'arrachant aux plaisirs auxquels il s'était jusque-là donné tout entier, il quitta en hâte la Phénicie, pour courir à Antioche qu'il importait d'occuper avant l'arrivée de Démétrius. Il laissait à Apollonius Daos, préfet de la Cœlésyrie, tous les pouvoirs de gouverneur général. Celui-ci partit aussitôt pour Iamnia, à la tête d'une armée considérable, et de là il envoya un défi au grand prêtre Jonathas; il était ainsi conçu : « C'est une » indignité que toi seul tu restes tranquille, et libre de tes actions, » en méconnaissant l'autorité du Roi, ton maître ; aussi tout le » monde me fait-il justement à moi-même un crime de l'indé- » pendance que tu affectes. Ne te fais pas d'illusion outrecui- » dante sur ta valeur personnelle ! au lieu de te maintenir lâche- » ment dans tes montagnes, si tu as réellement quelque confiance » dans ta propre bravoure, et dans celle de tes soldats, prends » avec toi les meilleures de tes troupes, ose descendre dans la » plaine, pour t'y mesurer avec les miennes, et celui-là sera vrai- » ment brave, qui remportera la victoire. Sache, pour ta gouverne, » que chaque ville de la Syrie a fourni à mon armée les plus » valeureux de ses soldats; car ce sont encore les mêmes » hommes qui ont toujours vaincu tes ancêtres. En plaine, ce » sera avec de véritables armes dignes de guerriers, et non avec » des quartiers de roc, qu'il faudra combattre, et là tu ne trou- » veras pas de refuge, où le vaincu puisse aller se cacher [1]. »

1. A. J. XIII IV. 3. — I. Machab. X, v. 67 à 73. Le verset 70 est très explicite et très net. *Tu solus resistis nobis,* écrit Appollonius à Jonathas; *ego autem factus sum in derisum et in opprobrium propterea, quia tu potestatem adversus nos exerces in montibus;* puis le verset 71 n'est pas moins énergique : *Interroga et disce quis sum ego et cæteri qui auxilio mihi sunt, qui et dicunt quia non potest stare pes vester ante faciem nostram, quia bis in fugam conversi sunt partes tui* (il faut évidemment lire ici *patres tui ?*) *in terra sua.*

Cet insolent défi produisit l'effet qu'en attendait Apollonius Jonathas exaspéré prit sur-le-champ dix mille hommes d'élite, et partit de Jérusalem, accompagné de son frère Siméon. Arrivé devant Joppé, il trouva portes closes. La ville en effet était occupée par une garnison qu'y avait laissée Apollonius. Il fallut donc camper hors de la place. Le lendemain, lorsque Jonathas s'apprêtait à monter à l'assaut, les assiégés ne se sentant pas de force à résister à l'attaque, se ravisèrent et se dépêchèrent d'ouvrir leurs portes.

Apollonius dès qu'il eut reçu avis de l'occupation de Joppé par Jonathas, se porta sur Azot, à la tête de 3,000 cavaliers et de 8,000 fantassins. Marchant tranquillement et au pas de route ordinaire, il alla ainsi se montrer devant Joppé; puis feignant un mouvement de retraite, il entraîna Jonathas dans la plaine, où il ne doutait pas que sa cavalerie ne fît merveille, et ne lui assurât la victoire. Jonathas poursuivit, jusqu'à Azot, l'armée d'Apollonius. Celui-ci dès qu'il eut attiré l'ennemi suffisamment en plaine, fit face en arrière, et engagea immédiatement le combat. Mille hommes de cavalerie avaient été placés en embuscade, dans le lit d'un torrent, et devaient, au moment opportun, prendre les Juifs à revers. Jonathas averti à temps de ce suprême danger, ne perdit pas son sang-froid ; il forma son armée en carré, de sorte que de tous les cotés elle faisait face à l'ennemi. Le combat se prolongea jusqu'au soir. Pendant l'action, Jonathas donna à son frère Siméon le commandement d'une partie de l'armée, avec ordre de charger la phalange des Syriens; de son côté, il commanda à tous ses soldats de se couvrir de leurs boucliers, et de se contenter de parer les traits que leur lanceraient les cavaliers ennemis. Cet ordre fut exécuté à la lettre. La cavalerie d'Apollonius épuisa ses munitions, sans blesser un seul homme, car les boucliers des Juifs, serrés les uns contre les autres, formaient comme une muraille que les javelots venaient frapper, sans autre effet que de s'amortir pour tomber inutilement à terre. Depuis le matin jusqu'au soir, cette manœuvre

continua, en causant une lassitude extrême aux Syriens. Dès que Siméon s'aperçut que ses adversaires étaient à moitié domptés par la fatigue, il fit sonner la charge, et fondit sur la phalange qui fut bientôt ébranlée, enfoncée et mise en déroute. La cavalerie, dès qu'elle vit l'infanterie tourner le dos, jugea prudent de cesser le combat. Harassée, exténuée et privée désormais de l'appui sur lequel elle avait compté jusque-là, elle rompit ses rangs, et chacun s'enfuit au hasard. On vit bientôt les fuyards couvrir la plaine dans toutes les directions. Jonathas poursuivit les vaincus jusqu'à Azot, en leur tuant beaucoup de monde. Arrivés là, ils cherchèrent un refuge dans le hiéron de Dagon, où ils s'enfermèrent. Jonathas enleva la ville du premier coup et la livra aux flammes, ainsi que les bourgades voisines. Le temple de Dagon ne fut pas plus épargné ; il fut incendié et tous ceux qui s'y étaient réfugiés, périrent avec lui. En tout, sur le champ de bataille et dans l'incendie du temple, Apollonius avait perdu 8,000 hommes. Après cette merveilleuse victoire, Jonathas se rendit d'Azot à Ascalon, où il campa hors des murailles de la ville. Les Ascalonites s'empressèrent d'aller au-devant de lui, pour lui offrir tout ce dont il avait besoin, et leurs félicitations. Jonathas leur rendit grâces de leur bienveillance, et se remit en route pour Jérusalem, où il rentra gorgé de butin.

Alexandre, lorsqu'il apprit la défaite d'Appollonius, feignit d'en être enchanté, parce que celui-ci avait osé outrepasser ses ordres et attaquer Jonathas, son ami et son allié ; il s'empressa d'envoyer au prince juif, en témoignage de sa satisfaction, et de son admiration pour sa brillante conduite, un collier d'or semblable à ceux dont on gratifiait les plus proches parents des Rois. A ce présent, il ajoutait en toute propriété la possession d'Accaron et de sa toparchie[1].

1. A. J. XIII. IV. 4. — Accaron est placé, par saint Jérôme, entre Azot et Iamnia vers l'orient, c'est aujourd'hui Akir, à un peu moins de deux lieues, au sud-sud-ouest de Ramleh. — I. Machab. X, v. 74 à 89. Le verset 83 est ainsi conçu : *Et qui diperti*

Était-ce là une comédie jouée par Alexandre Bala? nous n'en avons jamais douté. Quoi qu'il en soit, ce fait se place en l'an 148 av. J.-C.

Nous allons maintenant rencontrer un exemple significatif de la duplicité qui caractérisait les monarques grecs de cette époque. On se rappelle que le roi d'Égypte, Ptolémée Philométor, était devenu le beau-père d'Alexandre. Dès qu'il sut que son malheureux gendre était en péril, il conçut l'idée de confisquer ses États à son profit. Le prétexte était tout trouvé; ne fallait-il pas courir au secours de son gendre? Il quitta donc l'Égypte, à la tête de forces imposantes de terre et de mer. Alexandre qui ne se méfiait de rien, avait donné partout l'ordre d'accueillir avec empressement l'armée égyptienne, et toutes les villes obéirent sans difficulté. Ptolémée parvint ainsi presque en triomphateur jusqu'à Azot, où il fut assourdi par les clameurs des habitants, se plaignant à lui de la ruine de leur temple de Dagon. Jonathas était un monstre qui avait renversé de fond en comble ce sanctuaire vénéré! Il avait ravagé leur pays, par le fer et par les flammes! il avait enfin fait prisonniers un grand nombre de leurs compatriotes! Ptolémée prêta l'oreille à ces accusations violentes, mais n'y répondit pas un mot. Presque aussitôt Jonathas accourait au-devant de lui et le rejoignait à Joppé. Il fut reçu à bras ouverts, et comblé de riches présents; puis il ne quitta plus le camp de Ptolémée, qu'il accompagna fidèlement jusqu'aux rives du fleuve Éleuthèrus; là il se sépara de lui et retourna à Jérusalem[1].

sunt per campum, fugerant in Azotum et intraverant in Beth-Dagon idolum suum, ut ibi se liberarent.

Il semble que l'écrivain sacré ait voulu distinguer une localité du nom de Beth-Dagon; et, de fait, entre Ramleh et Jaffa, on aperçoit un mauvais village perché sur une petite éminence, et qui porte le nom de Beit-Dedjan. Serait-ce par hasard la Beth-Dagon du livre des Machabées? c'est fort possible. Le cadeau d'Alexandre à Jonathan est désigné ici sous le nom de *fibulam auream,* tandis que Josèphe se sert des mots; πόρπην χρυσέαν; or le vrai sens de πόρπη est agrafe, équivalent de *fibula.*

1. A. J. XIII. IV. 5. Le fleuve Éleuthèrus, c'est le Nahr-el-Barid de nos jours, qui coule devant les ruines d'Orthosia (Ardh-Artouz).

Josèphe ne parle pas des projets perfides de Ptolémée Philométor ; mais le I[er] livre des Machabées est aussi explicite que possible sur ce point : Qu'on en juge. *Et rex Ægypti congregavit exercitum, sicut arenam quæ est circa oram maris, et naves multas ; et quærebat obtinere regnum Alexandri dolo, et addere illud regno suo.*

A mesure qu'il avançait dans le pays, le roi d'Égypte qui, sur l'ordre exprès d'Alexandre, était parfaitement accueilli dans toutes les villes appartenant à son gendre, ne les quittait qu'après y avoir laissé une garnison égyptienne. Lorsqu'il approcha d'Azot, on lui montra les restes du temple de Dagon, détruit par le feu, ainsi qu'Azot et les autres localités ravagées par les Juifs. On lui fit voir les corps laissés en pâture aux bêtes sauvages, et les sépultures de ceux qui avaient succombé en combattant, et qu'ils avaient inhumés le long de la route. Ils lui nommèrent l'auteur de tous ces désastres, Jonathas, contre lequel ils espéraient enflammer sa colère. Mais Ptolémée resta muet ; on le voit, le récit de l'écrivain sacré est parfaitement concordant avec celui de Josèphe[1].

Lorsqu'il fut parvenu à Ptolémaïs[2] contre l'attente de tous, Ptolémée faillit trouver la mort dans cette ville, grâce à un complot, dont Ammonius, l'âme damnée d'Alexandre, était le chef apparent, tandis qu'en réalité c'était Alexandre lui-même qui l'avait conçu. Dès qu'il eut découvert le danger qui l'avait menacé, Ptolémée écrivit à Alexandre pour lui dénoncer la conduite d'Ammonius et lui demander la tête de son favori. Alexandre refusa de livrer le coupable et le roi d'Égypte en conclut naturellement que c'était à son gendre lui-même qu'il avait à s'en prendre. Sa colère contre lui fut extrême. Le peuple d'Antioche avait pris Alexandre en horreur, à cause d'Ammonius ; celui-ci,

1. I. Machab. IX, v. 1 à 7.

2. Il y a nécessairement une erreur ici, et ce ne peut être à Ptolémaïs que Ptolémée faillit être assassiné, puisque le fleuve Éleuthèrus est bien loin de là, au nord.

en effet, avait affreusement maltraité beaucoup d'entre eux, Ammonius fut activement recherché par la multitude qui criait vengeance. Il eut beau se travestir en femme, pour échapper à l'orage qui grondait sur sa tête coupable ; il fut reconnu et mis en pièce[1].

Ainsi voilà Josèphe qui met l'infamie sur le compte d'Alexandre, sans avoir au bout de sa plume un reproche pour Ptolémée Philométor. D'un autre côté, le Ier livre des Machabées fait de Ptolémée un misérable ambitieux, et un traître ! lequel des deux est dans la vérité ? Tous les deux probablement. En tous cas nous n'hésiterions pas à donner la préférence à la version du livre des Machabées, si nous avions à choisir ; dans le doute, nous aimons mieux croire à la perfidie du gendre et de son digne beau-père, et nous ne craignons guère de nous tromper. Mais revenons à l'historien Josèphe.

Ptolémée furieux d'avoir donné sa fille en mariage à Alexandre, et d'avoir pris le parti de celui-ci contre Démétrius, se décida à rompre avec son gendre. Il enleva d'abord sa fille, puis il écrivit à Démétrius pour lui proposer, non seulement un traité d'alliance et d'amitié, mais encore pour lui offrir la main de cette même fille, et lui promettre qu'il le remettrait en possession du royaume de son père. Démétrius ravi de ces ouvertures inespérées, accepta tout avec empressement, le traité d'alliance comme la femme. Toutefois le plus difficile restait à faire pour Ptolémée ; c'était de décider le peuple d'Antioche à reconnaître pour Roi le fils du souverain dont il avait tant à se plaindre. Mais le Roi d'Égypte était un fin diplomate, et il réussit au gré de ses désirs. Nous avons dit que les habitants d'Antioche, en haine d'Ammonius, s'étaient mis à détester le prince dont ce misérable était le favori ; il fut donc assez aisé de les pousser à chasser Alexandre. Expulsé honteusement de sa capitale, celui-ci s'enfuit en Cilicie.

1. A. J. XIII. IV. 6.

Lorsqu'il fit son entrée à Antioche, le Roi Ptolémée fut proclamé roi par la population et par l'armée, et il se vit forcé de ceindre sa tête de deux diadèmes, l'un pour l'Asie, l'autre pour l'Égypte. Mais comme il était *naturellement bon et juste, que, d'ailleurs, il avait horreur du bien d'autrui,* et qu'il savait prévoir avec prudence les événements de l'avenir, il se décida à renoncer à la couronne d'Asie, pour ne pas se mettre mal avec les Romains. Il convoqua donc le peuple d'Antioche, et l'exhorta à prendre pour Roi Démétrius, leur donnant l'assurance que ce prince, par reconnaissance pour un si grand bienfait, leur pardonnerait tout le mal dont ils s'étaient rendus coupables envers son père. Il ajouta qu'il était décidé à maintenir, par ses conseils, leur futur souverain dans la bonne voie, et que si, d'aventure, il le voyait former quelque mauvais dessein, il ne lui permettrait pas de l'exécuter. Il finit en affirmant que, quant à lui, le royaume d'Égypte lui paraissait bien suffisant. Cette harangue produisit son effet: la population d'Antioche acclama Démétrius, et se prépara à le bien recevoir[1].

Cette crainte des Romains, dont Josèphe affecte de ne parler qu'en passant, nous paraît le nœud de toute cette intrigue. Incontestablement, à notre avis, Ptolémée avait conçu l'espérance de s'approprier le royaume de Syrie. Mais il avait peur de s'aliéner le Sénat, et lorsqu'il fut arrivé au but, il eut la prudence de reculer (146 av. J.-C.).

Nous avons dit tout à l'heure qu'Alexandre, expulsé de la Syrie, avait réussi à gagner les côtes de la Cilicie. Il parvint non seulement à s'y maintenir, mais encore à rassembler autour de lui des forces assez imposantes pour qu'il se crût en mesure

1. A. J. XIII. IV. 7. — I. Machab. XI, v. 8 à 14. Le verset 8 est ainsi conçu : *Rex autem Ptolemæus obtinuit dominium civitatum usque Seleuciam maritimam, et cogitabat in Alexandrum consilia mala*. Nous trouvons ici (verset 10) dans la lettre citée comme écrite par Ptolémée à Démétrius : *Pœnitet enim me quod dederim illi filiam meam; quæsivit enim me occidere....*

Si le fait allégué ainsi par Ptolémée n'était qu'un subterfuge, il est clair que Josèphe s'en est emparé pour noircir Alexandre, en blanchissant Ptolémée. Nous le répétons une fois de plus, ces deux princes se valaient très probablement.

d'envahir, à marches forcées, le territoire d'Antioche, qu'il mit à feu et à sang ; singulier moyen de regagner l'affection de ses sujets, et de mériter qu'ils lui rendissent la couronne ! Ptolémée et son nouveau gendre Démétrius(car à ce moment le mariage de Démétrius et de Cléopâtre avait déjà été célébré) s'empressèrent de courir à la rencontre de l'envahisseur ; une grande bataille eut lieu ; ils furent victorieux, et Alexandre ne dut son salut qu'à la fuite. Ne sachant plus où chercher un asile, le malheureux prince alla se réfugier chez les Arabes; nous verrons tout à l'heure qu'il courait ainsi à sa perte.

Cette victoire coûta cher au roi Ptolémée ; pendant le combat, son cheval fut pris d'une terreur folle, en entendant les mugissements d'un éléphant. Il se cabra violemment et jeta à terre son cavalier. A cette vue les soldats d'Alexandre se ruèrent sur le Roi, et les blessures dont ils lui criblèrent la tête, le mirent à deux doigts de la mort. Il fut néanmoins secouru à temps, et dégagé par ses gardes du corps, mais en si pitoyable état, que pendant quatre jours il ne recouvra pas ses esprits.

Les Arabes avaient alors pour dynaste un prince nommé Zabel ou Zabdiel; celui-ci, pour faire sa cour à Ptolémée et à Démétrius, n'imagina rien de mieux que de les débarrasser de l'hôte qui était venu lui demander l'hospitalité. Il fit immédiatement décapiter Alexandre, et envoya sa tête à Ptolémée. Ce hideux présent arriva le cinquième jour après la chute du roi d'Égypte, au moment même où il reprenait connaissance. La nouvelle de la mort d'Alexandre, et la vue de la tête de cet infortuné, causèrent une immense joie au malade; mais cette joie infâme devait être de courte durée, car, trois jours plus tard, Ptolémée Philométor expirait lui-même, consolé de mourir, en pensant qu'Alexandre l'avait précédé dans la tombe. Cet Alexandre, surnommé Balas, avait occupé le trône d'Asie pendant cinq années consécutives[1] (146 av. J.-C.). Il laissait, de la reine

1. A. J. XIII. IV. 8.— I. Machab. XI, v. 14 à 18. C'est le récit du livre des Machabées qui nous donne la forme Zabdiel du nom porté par le roi des Arabes. Il nous

Cléopâtre, devenue la femme de Démétrius, un jeune fils nommé Antiochus, qui, dans la suite, reçut le surnom de Dyonisus.

Démétrius, surnommé Nicator, dès qu'il se vit solidement assis sur le trône, céda à ses méchants instincts, et commença à maltraiter l'armée de Ptolémée, oubliant qu'il avait été non seulement le compagnon d'armes, mais encore le gendre de ce monarque. Les troupes, voulant se soustraire aux mauvais traitements qui leur étaient infligés, n'hésitèrent pas à se mettre en retraite, et regagnèrent Alexandrie. Toutefois les éléphants de l'armée restèrent en la possession de Démétrius.

Cependant le grand prêtre Jonathas avait profité de ces temps de troubles, et rassemblant toutes les forces dont il pouvait disposer, il avait commencé le siège d'Akra, la citadelle de Jérusalem, qui était toujours au pouvoir d'une garnison macédonienne, grossie par une troupe de bandits et de Juifs apostats. Les assiégés prirent d'abord peu de souci des machines de siège préparées par Jonathas, parce qu'ils avaient une entière confiance dans la force de leurs murailles; ils crurent bon, toutefois, d'aviser à ce que des secours leur fussent envoyés. Quelques hommes déterminés profitèrent donc des ténèbres de la nuit pour sortir de la citadelle, et courir annoncer à Démétrius que les Juifs avaient entrepris le siège d'Akra. Cette nouvelle l'irrita au plus haut point contre Jonathas; il se hâta d'accourir à Ptolémaïs, d'où il lui envoya l'ordre de se rendre sans délai dans cette ville. Le cas était grave; désobéir, c'était attirer sur la Judée toutes les horreurs de la guerre; comparaître devant Démétrius, c'était s'exposer à un danger certain. Jonathas n'hésita point; il connaissait du reste l'âpre convoitise des souverains grecs, et il espérait à force d'or, conjurer l'orage qui grondait sur sa tête. D'un autre côté, il ne voulait à aucun prix renoncer à débarrasser Jérusalem de cette Akra maudite. Il se décida donc à

apprend, de plus, que le roi Ptolémée mourut le troisième jour après l'arrivée de la tête d'Alexandre.

partir accompagné des anciens du peuple, et du corps sacerdotal, mais les mains pleines de présents, d'or, d'argent et de riches vêtements. Dès qu'il fut arrivé devant ce maître courroucé, Jonathas commença par étaler à ses yeux éblouis, les trésors qu'il voulait lui offrir, et Démétrius n'eut plus l'ombre de colère. Si bien que Jonathas, reçu avec distinction, se vit confirmer la dignité pontificale dont il avait été revêtu par les prédécesseurs du nouveau Roi.

Les transfuges d'Akra avaient cru trouver une excellente occasion de perdre Jonathas, et Démétrius ne tint aucun compte de leurs accusations. Loin de là, il accueillit la requête présentée par le prince juif, pour obtenir la souveraineté de la Judée entière et des trois toparchies de la Samarie, de la Pérée et de la Galilée, au prix de trois cents talents. Démétrius promulgua à ce sujet le décret suivant :

« Le roi Démétrius à Jonathas, son frère, et à la nation des » Juifs, salut!

» Nous vous envoyons copie de la dépêche que nous avons » adressée à Lasthènes, notre parent, afin que vous en ayez » connaissance.

» Le roi Démétrius à Lasthènes, son père, salut!

» Nous avons décidé de témoigner à la nation des Juifs, nos » amis, notre gratitude pour la fidélité avec laquelle ils exécutent » les clauses du traité d'alliance qui nous unit; en conséquence, » nous remettons entre leurs mains les trois préfectures d'Aphe- » reim, de Lydda, et de Ramatha[1] qui sont détachées de la » Samarie, pour être annexées à la Judée, avec toutes leurs dé- » pendances. Nous les affranchissons des redevances perçues » par nos prédécesseurs, sur la célébration du culte dans le temple » de Jérusalem, de tous les tributs à prendre sur les fruits de la » terre et des arbres, et de tout ce qui était dû au fisc royal par » les salines, ainsi que des couronnes qui nous étaient habituel-

1. 'Αφερειμὰ ou 'Αφαίρεμα, n'est probablement qu'Aphraïm, situé du côté de Megiddo (el Ledjoun): Λύδδα, c'est El Loud, et Ραμαθὰ, peut-être Ramleh?

» lement offertes. De tous ces chefs, il ne sera jamais plus rien » réclamé des Juifs. Prends soin de faire faire une copie de ce » décret, et de le remettre à Jonathas, pour qu'il soit exposé dans » un lieu apparent du temple. »

Démétrius voyant par ces concessions tout pacifié, tout danger écarté, ainsi que toute crainte de guerre immédiate, renvoya ses soldats dans leurs foyers, en diminuant leur solde, et ne conserva leur paye entière qu'aux mercenaires étrangers qu'il avait amenés avec lui de la Crète et des autres îles. Cette mesure économique lui aliéna promptement l'esprit de l'armée, qui n'oubliait pas que les Rois, ses prédécesseurs, maintenaient aux soldats leur solde entière, même en temps de paix, afin de s'assurer leur bonne volonté et leur dévouement, pour le cas où une guerre imprévue viendrait à éclater[1].

Le mécontentement de l'armée éveilla l'ambition d'un des généraux de l'armée d'Alexandre. C'était un certain Diodote, surnommé Tryphon, originaire d'Apamée. Il alla secrètement trouver l'arabe Malchus à qui avait été confiée l'éducation du jeune Antiochus, fils d'Alexandre. Il lui confia la haine à laquelle Démétrius était désormais en butte dans l'armée entière, et l'engagea à lui remettre la personne d'Antiochus, qu'il prétendait faire remonter sur le trône de ses pères. Malchus ne se rendit que très difficilement à ce perfide conseil, parce qu'il n'avait pas grande confiance en Tryphon; aussi celui-ci

1. (145 av. J.-C.) A. J. XIII. IV. 9. — I. Machab. XI, v. 19. à 38. Ce récit commence par constater que Démétrius prit la couronne en l'an 166 de l'ère des Séleucides (146 av. J.-C.). Ici la question des trois toparchies n'est pas très claire; voici en conséquence la teneur du verset 28: *Et postulavit Jonathas a Rege ut immunem faceret Judæam, et tres toparchias, et Samariam, et confines ejus; et promisit ei trecenta talenta*. Le verset 34 relatif aux toparchies concédées, cite bien trois villes, mais n'en nomme que deux. Le voici: *Statuimus ergo illis omnes fines Judææ, et très civitates Lydiam* (lisez: *Lyddam*) *et Ramatham; quæ additæ sunt Judææ ex samariâ, et omnes confines earum sequestrari omnibus sacrificantibus in hierosolymis*. Tout le reste est entièrement conforme au récit de Josèphe, et a été évidemment copié par celui-ci.

dut-il revenir bien des fois à la charge, avant d'arriver à ses fins[1].

Au moment même où Tryphon intriguait auprès du Roi Malchus, pour se faire livrer le jeune Antiochus, fils d'Alexandre Bala, le grand prêtre Jonathas renouvelait auprès de Démétrius une tentative pour se débarrasser enfin de la garnison d'Akra, et des Juifs transfuges qui en faisaient partie, ou qui occupaient toutes les petites places fortes du pays. Des ambassadeurs, munis de somptueux présents, furent envoyés au Roi de Syrie pour traiter cette question. Il va sans dire que les présents furent gracieusement acceptés, et que Démétrius promit tout ce qu'on lui demandait et plus encore, mais pour le temps où il serait délivré de la guerre qui, pour le moment, l'absorbait tout entier. Il eut bien soin d'ajouter qu'il y avait un moyen sûr d'accélérer la venue de ce moment si désiré, et que c'était de lui envoyer en toute hâte des auxiliaires qui pussent remplacer les troupes qui avaient déserté sa cause. Jonathas s'y laissa prendre, et s'empressa de lui envoyer à Antioche trois mille soldats d'élite[2].

La population d'Antioche, éminemment hostile à Démétrius, à cause de lui-même, et surtout à cause de tout le mal que lui avait fait jadis son père, n'attendait qu'une occasion favorable pour se révolter contre lui. La venue des auxiliaires envoyés par Jonathas leur inspira de vives craintes; d'autres troupes pouvaient être levées de la même manière, et constituer en peu de temps une armée redoutable, au souverain qu'il s'agissait de renverser: il fallait donc ne plus perdre de temps, et prendre les devants sans délai. On courut aux armes et l'on cerna le palais. Toutes les issues furent immédiatement gardées, et les insurgés purent croire un instant qu'ils allaient s'emparer de la personne du Roi. Celui-ci n'hésita pas un instant et lança sur le

1. A. J. XIII. IV. II. — I. Machab. XI, v. 39 et 40. — Ici le roi des Arabes est nommé Emalchual. Ce nom est manifestement estropié.

2. A. J. XIII. V. 2. — I. Machab. XI, v. 41 à 44.

peuple d'Antioche tous les auxiliaires juifs et autres, qu'il avait sous la main ; ils commencèrent par être refoulés, tant était grande la multitude qui l'assiégeait. A ce moment les Juifs auxiliaires voyant qu'ils avaient à faire à forte partie, se postèrent sur les terrasses du palais, et de là, garantis, par la hauteur même du point qu'ils occupaient, contre les traits des assiégeants, criblèrent ceux-ci de projectiles de toute sorte, dont la portée était assurée, grâce à leur position dominante; ils eurent bientôt dégagé les alentours du palais. Les Antiochiens durent promptement évacuer les édifices voisins où ils s'étaient établis, et auxquels les Juifs ne tardèrent pas à mettre le feu. L'incendie se propagea avec une extrême rapidité, et toute la cité dont la plupart des maisons étaient bâties en bois, fut bientôt un océan de flammes. Les insurgés se voyant hors d'état de résister à ce mode d'attaque, prirent la fuite. Les Juifs alors les chassèrent devant eux, de terrasse en terrasse, et en firent un effroyable massacre. De son côté le Roi dès qu'il pensa que ses ennemis n'avaient plus d'autre souci que de sauver leurs enfants et leurs femmes, et ne songeaient plus guère à se battre, fit une sortie, les prit à revers, et les contraignit à mettre bas les armes, et à se rendre à discrétion. Il eut toutefois la prudence de se montrer généreux ; il leur pardonna, et l'insurrection fut arrêtée. Les Juifs enrichis des dépouilles de leurs adversaires, furent remerciés par Démétrius, comme les seuls auteurs de la victoire qu'il venait de remporter; mais ils furent aussitôt renvoyés à Jérusalem, porteurs pour Jonathas de dépêches, dans lesquelles le Roi reconnaissait hautement le service qu'ils lui avaient rendu [1].

Démétrius ne perdit pas de temps pour donner à sa façon à Jonathas la preuve de sa reconnaissance; non seulement il refusa de tenir les promesses formelles qu'il lui avait faites, mais

1. A. J. XIII. V. 3. — I. Machab. XI, v. 45 à 52. L'écrivain sacré nous dit que les insurgés étaient au nombre de 120,000, et que les Juifs en tuèrent 100,000. Il est clair qu'il y a là exagération flagrante; mais nous y sommes un peu habitués. — (145 avant J.-C.).

encore il le menaça d'une guerre immédiate, s'il ne lui payait pas le tribut auquel la nation judaïque avait été taxée par les Rois ses prédécesseurs. Heureusement les machinations de Tryphon vinrent entraver les effets de cette abominable duplicité[1].

Au moment où l'armée, destinée à opérer contre la Judée, allait se mettre en marche, Tryphon rentrait en Syrie, ramenant avec lui le jeune Antiochus, auquel il fit prendre la couronne, avec le surnom de Dyonisus. Les troupes de Démétrius ne recevant plus la solde qui leur était due, fournirent à Tryphon une masse énorme de déserteurs qui formèrent bientôt une armée, à la tête de laquelle il entra en vainqueur dans Antioche, après avoir défait Démétrius, et lui avoir enlevé ses éléphants[2].

Démétrius vaincu se réfugia à Séleucie d'abord, puis à Laodicée, et enfin en Cilicie. Quant au jeune Antiochus il s'empressa d'envoyer une ambassade à Jonathas, pour lui demander son alliance et son amitié, en échange desquelles il lui confirmait la possession du souverain pontificat, et lui cédait les quatre préfectures (Νομῶν) qui étaient annexées à la Judée. Il lui offrait en présent des vases et des coupes d'or, ainsi que des vêtements de pourpre, avec autorisation de se servir des uns et des autres ; il y ajoutait une fibule d'or (πόρπῃ,,, χρυσέᾳ), en un mot tous les insignes de la royauté, et il le priait de le compter au nombre de ses amis les plus dévoués. Enfin il donnait à Siméon, son frère, le commandement militaire de toute la côte depuis la Scala Tyriorum (Ras-en-nakourah) jusqu'à l'Égypte[3].

Jonathas n'avait garde d'oublier la perfidie de Démétrius, qui, en échange des services éminents qu'il lui avait rendus, ne lui

1. A. J. XIII. V. 3. — I. Machab. XI, v. 53.

2. A. J. XIII. V. 3. — I. Machab., v. 54 à 57 (144 av. J.-C.).

3. A. J. XIII. V. 4. — I. Machab. XI, v. 57 à 59. Le texte sacré est ici assez curieux pour que je croie devoir le reproduire: 57.... *Constituo tibi sacerdotium et constituo te super quatuor civitates, ut sis de amicis Regis;* 58. *et misit illi vasa aurea in ministerium, et dedit ei potestatem bibendi in auro, et esse in purpura et habere fibulam auream.* — (144 av. J.-C.).

avait fait que du mal; il s'empressa donc d'accepter les offres d'Antiochus et de Tryphon, et leur promit son concours armé contre Démétrius[1].

Autorisé par Antiochus Dyonisus à lever une armée en Syrie et en Phénicie, Jonathas, dès qu'il se vit à la tête de troupes respectables, se mit en campagne. Il parçourut d'abord plusieurs grandes villes, dont quelques-unes lui firent un brillant accueil, tout en déclinant l'honneur de lui fournir un contingent militaire. Parvenu à Ascalon, dont les habitants vinrent au-devant de lui avec de magnifiques présents, Jonathas s'empressa de leur représenter ce qu'ils avaient souffert de la part de Démétrius. Il finit par obtenir d'eux la promesse qu'ils embrasseraient le parti d'Antiochus, et cela fait, il se porta sans délai sur Gaza, afin d'entamer avec les habitants la même négociation qui venait de lui réussir à Ascalon ; mais là les affaires prirent une autre tournure. La population lui ferma les portes, et se refusa nettement à embrasser la cause d'Antiochus. Jonathas violemment irrité par cette résolution, ne perdit pas de temps, et commença le siège de la place, tout en dévastant le pays d'alentour ; à cet effet il laissa devant Gaza une partie de son armée, et, à la tête de l'autre, il promena le fer et la flamme dans toute la contrée. Voyant qu'ils ne recevaient aucun secours de Démétrius, et que les calamités de la guerre étaient à leurs portes, tandis que tout secours ne pouvait leur venir que de très loin, si même il leur était permis d'en espérer la venue, les Gazéatas jugèrent prudent et sage de déserter les drapeaux de Démétrius, et de s'efforcer de gagner l'indulgence de Jonathas. Ils lui députèrent donc en toute hâte quelques-uns de leurs notables, pour solliciter de lui un traité d'alliance et d'amitié. Le prince juif s'empressa d'accepter, se fit remettre des otages qu'il envoya à Jérusalem, et partit de là pour parcourir tout le pays jusqu'à Damas[2].

1. A. J. XIII. V. 4.
2. A. J. XIII. V. 5. — I. Machab. XI, v. 60 à 62. — (144 av. J.-C.).

Chemin faisant Jonathas apprit, par ses espions, que les généraux de Démétrius avaient concentré toutes leurs forces à Kedasa, ville située sur la frontière du pays des Tyriens et de la Galilée ; leur dessein évident était de transporter le théâtre et les lourdes charges de la guerre, de Syrie en Galilée, pays qui appartenait aux Juifs, et au secours duquel leur chef accourrait infailliblement, dès qu'il le verrait menacé. Ce calcul ne fut pas trompé. Jonathas laissant en Judée son frère Siméon, se porta en hâte au-devant de l'ennemi : mais voyons d'abord ce que fit Siméon.

Levant immédiatement dans le pays toutes les troupes qu'il put rassembler, il alla investir la forteresse de Beth-Sour qui tenait pour Démétrius. Le siège en fut immédiatement commencé, et la garnison saisie de crainte à la vue des *aggeres* et des machines de guerre qui la menaçaient, aima mieux capituler, que s'exposer à se voir prise d'assaut. Ils envoyèrent donc un parlementaire à Siméon, pour lui offrir la reddition de Beth-Sour, à la condition d'avoir la vie sauve, et de pouvoir se retirer auprès de Démétrius. La capitulation fut acceptée, et une fois les paroles échangées, les Syriens évacuèrent la forteresse où ils furent remplacés par une garnison juive [1].

Revenons à Jonathas. Une fois en Galilée, et après avoir campé sur le bord du lac de Gennésareth (ἀπὸ τῶν ὑδατων τῶν Γεννεσὰρων λεγομένων), il se dirigea vers la plaine connue sous le nom de plaine d'Asor (εἰς τὸ παλούμενον 'Ασώρ πεδίον), sans se douter qu'il allait s'y trouver en face de l'ennemi. Les généraux de Démétrius qui savaient, depuis la veille, que Jonathas s'avançait contre eux, cachèrent une embuscade dans la montagne, et avec tout le reste de leur armée, marchèrent dans cette plaine au-devant des Juifs. Aussitôt que Jonathas les aperçut et les vit

1. A. J. XIII. V. 6. — I. Machab. XI, v. 63 à 66. Le verso 63 qui contient les mots : *In cades, quæ est in Galilæa,* ne nous peut laisser l'ombre d'un doute sur la localité dont il s'agit. La Κέδασα de Josèphe, et la Cadès du livre des Machabées, c'est la Kadès de nos jours.

prêts à accepter la bataille, il se hâta autant qu'il put de prendre de son côté ses dispositions de combat. L'embuscade des Syriens se démasqua aussitôt, et vint fondre sur les derrières des Juifs; ceux-ci craignant de se voir enveloppés, prirent la fuite pour éviter une mort certaine. Presque tous abandonnèrent Jonathas qui ne vit plus à ses côtés qu'une cinquantaine de braves, parmi lesquels Matathias, fils d'Absalom, et Judas, fils de Chapsæos, principaux chefs de l'armée juive. Ceux-ci se jetèrent en désespérés sur l'ennemi, et le firent reculer. Dès que les soldats de Jonathas, qui avaient honteusement pris la fuite, s'aperçurent du trouble jeté par cette charge furieuse dans les rangs des Syriens, ils se rallièrent, reprirent vigoureusement l'offensive, et chassant devant eux les troupes de Démétrius l'épée dans les reins, les poursuivirent jusqu'à Kedasa où était assis leur camp[1].

1. A. J. XIII. V. 7. — I. Machab. XI, v. 67 à 74. — Il ne sera pas hors de propos de transcrire textuellement ici quelques-uns des versets de texte sacré, 67. *Et Jonathas et castra ejus applicuerunt ad aquam Genesar, et ante lucem vigilaverunt in campo Asor...* 70. *Et fugerunt qui erant ex parte Ionathæ omnes, et nemo relictus est eis, nisi Mathathias filius Absalomi, et Judas filius Calphi principes militiæ exercitus* 71. *Et scidit Jonathas vestimenta sua et posuit terram in capite suo, et oravit.* 74. *Et ceciderunt de alienigenis in die illa, tria millia virorum, et reversus est Jonathas in Jerusalem.*

Remarquons d'abord le nom Judas, *filius Calphi*; ce nom est certainement plus admissible que celui que nous ont transmis les copistes successifs de Josèphe. Fils de Chapsœos n'a pas en effet le moins du monde la physionomie d'un nom hébraïque ; mais là n'est pas la conséquence importante que j'entends tirer du récit sacré. Il nous dit qu'ayant assis son camp sur les bords du lac de Génesar (c'est-à-dire du lac de Gennésareth) le prince juif se trouvait avant le point du jour dans la plaine d'Asor. Quelques heures de marche avaient donc suffi à l'armée juive pour franchir la distance qui séparait le lac de Gennésareth de la plaine d'Asor. D'où provenait le nom de cette plaine ? incontestablement du site même de la fameuse Asor biblique, le ראש הגוים de l'Écriture : dès lors il n'y a plus pour moi de doute possible touchant l'emplacement de cette ville immense ; elle était bien en réalité au point où j'en ai le premier signalé les ruines, c'est-à-dire au point où se trouve actuellement le Souq-el-Khan. De la pointe nord du lac de Gennésareth au Souq-el-Khan, en allant passer le Jourdain au Djesr-benat-Iakoub, et en longeant les marécages qui bordent la rive orientale du lac Samachonite ou Merom (Bahr-el-Houleh), il n'y a pas plus de six à sept heures de chemin ; cette distance pouvait donc être franchie aisément dans la nuit par les troupes de Jonathas. En suivant cette voie, il évitait le passage assez peu facile de la chaîne de hauteurs qui sépare le bassin du lac de Gennésareth du bassin du lac Samachonite ; il s'avançait constamment en plaine, mais il avait l'inconvénient de

L'ennemi perdit deux mille hommes dans cette bataille (3,000 dit le livre des Machabées), et Jonathas s'en retourna à Jérusalem[1].

Une fois rentré dans la sainte métropole, le souverain pontife Jonathas n'eut rien de plus pressé que d'envoyer des ambassadeurs à Rome, avec mission de faire renouveler le traité d'amitié que les Juifs avaient déjà obtenu de la République. Les envoyés, suivant leurs instructions, devaient, en revenant de Rome, passer par Sparte, pour rappeler à la nation lacédémonienne les liens d'affection et de parenté qui les unissaient.

L'ambassade réussit à souhait; non seulement le Sénat confirma le traité d'alliance qu'il avait jadis conclu avec la nation juive, mais encore il munit les envoyés de Jonathas de lettres pressantes de recommandation, pour tous les Rois de l'Asie et pour les chefs des cités libres, qu'ils pouvaient rencontrer en regagnant leur patrie. Ils se rendirent à Sparte, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, et remirent aux habitants la dépêche dont ils étaient porteurs. En voici la teneur : « Jonathas, pontife de la » nation juive, le Sénat et le peuple juif, aux Éphores des » Lacédémoniens, au Sénat et à la nation, leurs frères, salut ! » Si vous êtes bien portants, et si vos affaires publiques et » privées sont prospères, tout sera au gré de nos désirs. Nous » aussi nous nous portons bien !

» Lorsque, dans les temps passés, fut apportée par Démotélès, » à notre grand prêtre Onias, la lettre que lui adressait votre » roi Areius, touchant la parenté qui existe entre nous, lettre

longer le pied de hauteurs boisées, où les Syriens, prévenus à temps par leurs espions avaient sans doute disposé leur embuscade. Il est clair en effet que Jonathas ne s'attendait pas à se trouver au point du jour en face de l'ennemi, qu'il supposait dans son camp de Kadès. C'est très probablement dans le voisinage du Tell-el-Qadhi, que la bataille eut lieu. Quoi qu'il en soit le texte important que je viens d'emprunter au Ier livre des Machabées semble me donner pleinement raison, et démontre que la fameuse Asor était bien au point où j'ai cru devoir la placer, en signalant les ruines si étranges et si éminemment antiques qui y couvrent une immense étendue de terrain.

1. A. J. XIII. V. 8.

» dont nous vous transmettons copie, nous la reçûmes avec le
» plus vif plaisir, et nous témoignâmes toute notre gratitude à
» Démotélès et à Areius, bien que nous n'eussions pas besoin
» de cette preuve pour reconnaître un fait qui ressortait pleinement de nos livres sacrés; mais nous avions pensé qu'il n'était
» pas convenable que nous prissions l'initiative de cette reconnaissance, pour ne pas avoir l'air de nous attribuer de force
» la gloire que vous avez bien voulu nous accorder spontanément. Bien que de nombreuses années se soient écoulées
» depuis cet événement qui a revivifié les liens fraternels qui
» nous unissent, sachez que dans nos jours sacrés et dans toutes
» les solennités de notre culte, nous adressons toujours à Dieu
» de ferventes prières pour qu'il vous donne à jamais le bonheur et la victoire. Nous étant trouvés exposés à beaucoup de
» guerres, suscitées par l'ambition effrénée de nos voisins, nous
» n'avons jamais eu l'idée de recourir à vous, ni à nos autres
» parents, afin de ne pas vous être à charge. Aujourd'hui que
» nous avons vaincu nos ennemis, et que nous avons envoyé en
» ambassadeurs auprès des Romains, Numenius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason, tous deux membres de notre
» Sénat, nous leur avons confié des lettres, et des pleins pouvoirs pour renouveler notre traité d'amitié mutuelle. Vous
» nous ferez plaisir, si vous nous écrivez de votre côté, de nous
» informer de ce que vous pouvez désirer de nous; car vous
» devez tenir pour assuré que nous nous empresserons toujours
» d'aller au-devant de vos désirs. »

Les Lacédémoniens accueillirent très favorablement ces ouvertures, et remirent aux envoyés juifs un décret qui était un véritable traité d'alliance [1].

1. A. J. XIII. V. 8. — B. J. II. 1. — I. Machab XII. v. 1 à 23.

Dans le récit sacré, le Roi de Sparte qui avait écrit au grand prêtre Onias est nommé Darius, c'est évidemment une erreur; mais il y a autre chose encore : le livre des Machabées auquel Josèphe a presque textuellement emprunté le texte de la lettre de Jonathas aux Spartiates, nous fait connaître celui de la réponse dont Josèphe n'a pas cru devoir tenir compte, et pour cause, le voici: 19. *Et hoc rescriptum est episto-*

Les généraux de Démétrius brûlaient naturellement du désir de venger l'échec grave qu'ils avaient reçu, lorsqu'ils croyaient tenir la victoire ; ils s'empressèrent donc, à l'aide de nouvelles levées plus considérables que les premières, de combler les vides qui s'étaient formés dans leur armée, et marchèrent incontinent contre Jonathas. Celui-ci, dès qu'il fut instruit de leur mouvement agressif, courut au-devant d'eux dans l'Amathitide (sans doute le pays d'Amathus), pour ne pas leur laisser le loisir et la possibilité d'envahir encore une fois la Judée. Dès qu'il fut arrivé à la distance de cinquante stades des positions ennemies, il s'arrêta et lança des éclaireurs, pour reconnaître la situation précise et l'état de leurs retranchements. Il eut bientôt recueilli tous les renseignements nécessaires, et apprenant par quelques prisonniers qui avaient été enlevés pendant la nuit, que le projet des Syriens était de l'attaquer, il prit ses précautions. Des postes avancés furent placés en avant du camp : l'armée entière resta debout et sous les armes, bien prévenue qu'elle devait s'attendre à un combat de nuit. De leur côté les généraux de Démétrius surent promptement, par leurs espions, que Jonathas était sur ses gardes; cela suffit pour les démoraliser et les troubler singulièrement. La surprise projetée par eux ayant été éventée, ils n'osaient plus espérer un succès, car s'ils étaient obligés de combattre au grand jour, ils se regardaient d'avance comme vaincus. Ils se décidèrent donc à opérer leur retraite; ils allumèrent de grands feux, en nombre suffisant pour faire croire aux Juifs qu'ils étaient toujours là, et s'esquivèrent le plus lestement possible. Au point du jour, Jonathas s'étant approché du

arum quod misit Onias. 28. *Rex Spartiatarum Onias Jonathæ sacerdoti magno, salutem.* 21. *Inventum est in scripturis de Spartiatis et Judæis, quoniam sunt fratres et quod sunt de genere Abraham ;* 22. *Et nunc ex quo hæc cognovimus, bene facitis scribentes nobis de pace vestra.* 23. *Sed et nos rescripsimus vobis : Pecora nostra, et possessiones nostræ, vestræ sunt, et vestræ, nostræ. Mandavimus itaque hæc nunciari vobis.*

Rien que la présence du nom Onias appliqué à un roi de Lacédémone, contemporain de Jonathas, doit nous faire tenir pour plus que suspecte la réponse que Josèphe n'a eu garde de citer.

camp ennemi, le trouva vide, comprit qu'il avait été dupé par l'ennemi, et se mit à sa poursuite; mais ceux-ci avaient déjà franchi le fleuve Éleuthère et ils étaient désormais en sûreté [1].

Jonathas tourna alors ses forces contre l'Arabie, battit les Nabathéens, leur enleva nombre de captifs et un butin considérable, et vint ensuite vendre le tout à Damas [2].

Cependant Siméon, après avoir parcouru la Judée entière et la Palestine jusqu'à Ascalon, établit dans tout le pays des corps de troupes chargés de la défense de toutes les places fortes, et se porta ensuite sur Joppé qu'il fit occuper par une nombreuse garnison, parce qu'il savait que la population avait formé le dessein de livrer la ville aux partisans de Démétrius [3].

Tout cela fait les deux princes juifs rentrèrent à Jérusalem. Aussitôt de retour, Jonathas convoqua au temple l'assemblée générale de la nation, et proposa de remettre en bon état de défense les murailles de la ville, de restaurer l'enceinte du temple, partout où elle présentait des brèches, et d'en munir le Péribole de tours élevées. Il demanda de plus l'autorisation de construire une forte muraille en travers de la ville, pour rejeter en dehors du forum, la garnison d'Akra, et l'empêcher de se ravitailler à l'aise; enfin il proposa de construire, dans tout le pays, des places fortes meilleures que celles qui y avaient existé jusqu'alors. Tout cela fut approuvé par l'assemblée. Jonathas s'occupa des ouvrages projetés pour la capitale, et il envoya son

1. A. J. XIII, V. 9. — I. Machab. XII, v. 24 à 30.

2. A. J. XIII. V. 9. — I. Machab. XII, v. 31 à 32. — S'agit-il bien ici comme le dit Josèphe, des Nabathéens, le texte sacré parle des Arabes « *qui vocabantur Zabadæi* »; puis il dit: « *et venit Damascum et perambulabat omnem regionem illam.* » De Damas à Pétra, capitale des Nabathéens, il y a si loin qu'il serait difficile d'admettre que les Nabathéens se trouvassent dans le voisinage de Damas, si nous ne savions qu'un de leurs Rois, Arétas, avait été précisément Roi de Damas; le nom de Nabathéens pouvait donc continuer à être appliqué aux tribus arabes du voisinage qui avaient fait partie du royaume de cet Arétas. Tout bien considéré donc, c'est probablement Josèphe qui a raison et le nom *Zabadæi* du livre des Machabées, implique une mauvaise leçon.

3. A. J. XIII. V. 11. — I. Machab., v. 33 et 34.

frère Siméon dans la province, pour diriger le travail des fortifications[1].

Que devenait Démétrius, pendant ce temps-là? Il franchissait l'Euphrate et entrait en Mésopotamie, afin de s'emparer de Babylone. En effet, il pensait qu'une fois maître des satrapies du haut pays, il lui serait plus facile de rentrer en possession de tous ses États. D'ailleurs les Grecs et les Macédoniens établis au delà de l'Euphrate, l'appelaient incessamment, promettant de se soumettre à son autorité, s'il venait au milieu d'eux, et de l'aider à faire la guerre à Arsace, roi des Parthes. Poussé par les espérances que l'on faisait briller à ses yeux, Démétrius répondit à l'appel des Grecs, avec la pensée de tomber sur Tryphon, une fois la guerre des Parthes terminée, et de le chasser de la Syrie. Son arrivée fut saluée avec enthousiasme par les habitants du pays. Une armée fut bientôt placée sous ses ordres, et il s'empressa de déclarer la guerre à Arsace; mais il

1. A. J. XIII. V. II. — I. Machab. XII. v. 35 et 36. Le livre des Machabées seul nous donne quelques détails, malheureusement fort succincts, sur les travaux exécutés par Jonathas et par Siméon : deux versets contiennent ces détails; les voici (I. Machab. XII) :

38. *Et convenerunt ut ædificarent civitatem, et cecidit murus qui erat super Torrentem, ab ortu solis, et reparavit eum, qui vocatur Caphethetha.*

39. *Et Simon ædificavit Adiada in Sephela, et munivit eam, et imposuit portas et seras.*

De la teneur de ces versets, il résulte que le mur oriental du Haram-ech-Cherif a dû être remaniée par l'ordre de Jonathas. Qu'est-ce que le mur nommé Caphethetha? J'avoue humblement que je l'ignore et que je ne sais pas mieux ce que signifie ce nom, si toutefois il nous a été transmis correctement. Passons maintenant à ce qui concerne *Adiada in Sephelâ*. Le mot Sephela, שפלה, tiré du radical שפל, être abattu, abaissé, signifie en hébreu terrain bas, plaine. C'était sous cette dénomination qu'était connue toute la plaine qui s'étend le long de la mer, depuis Jaffa jusqu'à Gaza. C'est donc là que se trouvait l'Adiada du livre des Machabées, et dont le nom était certainement Adida plutôt que Adiada. Dans la Guerre judaïque, aussi bien que dans ses Antiquités, Josèphe parle à plusieurs reprises de Adida, où Vespasien fut amené par ses opérations militaires contre Jérusalem, et établit une garnison (καὶ ἐν 'Αδιδοι; στράτοπεδα); c'était certainement la même localité qui, dans le livre d'Esdras (II. v. 33) et dans celui de Néhémie (XI. v. 34) est nommé חדיד, et se trouve mentionné parmi les villes de la tribu de Benjamin. Elle était donc tout à fait au nord de la Sephela; c'est aujourd'hui El-Hadith, située à environ une lieue à l'est d'El-Loudd, au point même où cesse la plaine, et où le terrain commence à s'élever sensiblement.

fut battu à plate couture, et tomba vivant entre les mains du roi des Parthes [1].

Dès que Tryphon fut instruit du triste sort de Démétrius, il eut l'idée de jeter le masque, de se défaire du jeune Antiochus Dyonisus, et de se saisir du souverain pouvoir, aussitôt qu'un assassinat l'aurait débarrassé du pauvre enfant qui faisait obstacle à ses projets ambitieux. Mais Jonathas le gênait fort; celui-ci, en effet, s'était déclaré l'ami et le protecteur d'Antiochus. Il était donc prudent et nécessaire de faire disparaître Jonathas de la scène du monde, avant de consommer son infâme attentat sur son Roi légitime. Employer la ruse et tendre un piège au pontife des Juifs, lui parut le seul moyen d'assurer l'usurpation qu'il méditait. Il quitta donc Antioche et se rendit à Bethsan que les Grecs nomment Scythopolis. Jonathas ne tarda pas à s'y présenter à la tête d'une armée de 40,000 soldats d'élite, parce qu'il supposait que Tryphon avait l'intention de l'attaquer. Celui-ci dès qu'il comprit que Jonathas était prêt à tout événement, s'empressa de combler le prince juif de présents et de caresses, et donna l'ordre aux chefs de sa propre armée d'obéir en tout à Jonathas. Tel fut le moyen qu'il crut le plus sûr pour éveiller dans son cœur des sentiments de bienveillance, et pour y étouffer tout soupçon de perfidie; de sorte qu'il lui deviendrait facile, lorsqu'il le verrait sans défiance, de s'emparer de sa personne. Il fit si bien qu'il réussit à lui persuader de congédier ses troupes, dont la présence était désormais inutile, puisqu'il n'y avait pas de guerre entre eux, et que tout, au contraire, était en paix. Il l'engagea néanmoins à garder autour de lui un petit nombre de soldats, et à l'accompagner à Ptolémaïs. Là il mettrait cette ville entre ses mains, ainsi que toutes les autres forteresses du pays, car il n'était venu absolument que pour cela [2].

Jonathas eut l'inconcevable faiblesse de croire aux belles paroles de Tryphon; il n'eut pas l'ombre d'un soupçon contre

1. A. J. XIII. V. 11. — I. Machab. XIV, v. 1 à 3 (143 av. J.-C.).
2. A. J. XIII. VI. I. — I. Machab. XII, v. 39 à 45.

ce traître, qu'il jugeait d'après lui-même. Il licencia ses troupes, et ne garda que 3,000 hommes, dont il laissa 2,000 en Galilée, emmenant avec lui les 1,000 hommes de surplus, avec lesquels il entra à Ptolémaïs, en compagnie de Tryphon. Aussitôt qu'il fut dans la ville, les habitants, qui avaient reçu en secret les ordres de Tryphon, fermèrent les portes, et le massacre des Juifs commença; Jonathas fut pris vivant; deux mille hommes furent envoyés immédiatement en Galilée, pour aller massacrer les soldats juifs que Jonathas y avait laissés; mais ceux-ci prévenus du sort de leur souverain pontife, n'attendirent pas la venue des troupes envoyées par Tryphon; ils prirent les armes et s'éloignèrent en bon ordre. Quant aux Grecs qui avaient mission de les poursuivre et de les anéantir, dès qu'ils les virent bien décidés à disputer et à vendre chèrement leur vie, ils eurent la prudence, ou, si l'on aime mieux, la lâcheté de les laisser aller en paix, et revinrent honteusement auprès de Tryphon [1].

Lorsque la nouvelle du guet-apens dans lequel Jonathas et ses soldats étaient tombés, se répandit à Jérusalem, la consternation fut générale; on tremblait en pensant qu'une fois privé de la protection et de la vaillance d'un chef pareil, on allait se trouver en butte à toutes les insultes, à toutes les violences des nations voisines, parmi lesquelles on ne comptait que des ennemis. Cette crainte n'était que trop fondée. Les Gentils, en apprenant la mort de Jonathas, attaquèrent de tous côtés les Juifs qu'ils jugeaient désormais sans chef capable de conduire une guerre. Tryphon lui-même, réunit son armée et se prépara à envahir la Judée. Mais Siméon, voyant ses compatriotes si facilement démoralisés, s'empressa de convoquer le peuple au temple, et lui parla ainsi : « Vous savez tous, malheureux concitoyens, que mon père, mes » frères et moi, nous avons cent fois bravé la mort, pour con- » quérir votre liberté; animé par l'exemple que m'ont donné les

1. A. J. XIII, VI. 2. — B. J. I. II. 1. — I. Machab. XII, v. 49 à 51. — Au verset 49 il est dit que la rencontre eut lieu *in campo magno*, c'est-à-dire dans la plaine de Jézraël, ou d'Esdrelon. — (143 av. J.-C.).

» miens, et sachant que la destinée de notre famille est de périr
» pour nos lois, et pour notre religion, sachez bien qu'il n'y
» aura jamais de crainte capable de chasser de mon cœur cette
» pensée qui est la nôtre, et d'y faire entrer en prenant sa place,
» l'amour de la vie, et le mépris de la gloire. Vous avez donc
» un chef prêt à tout souffrir, à tout entreprendre pour vous.
» Suivez-moi bravement partout où je vous conduirai; je
» ne vaux pas plus que mes frères : donc je ne dois pas épargner
» ma vie; je ne vaux pas moins qu'eux non plus, puisque,
» comme eux, je pense du fond de l'âme, que le sort le plus beau
» est de mourir pour nos lois et pour le culte de notre Dieu.
» Croyez que je pourrai prouver à nos ennemis que je suis vrai-
» ment le frère de vos valeureux chefs. Je suis convaincu que
» je les vengerai, que je vous arracherai, vous, vos femmes et
» vos enfants, aux injures de ces misérables, et qu'avec la pro-
» tection de Dieu, votre temple restera débout et inviolé. Les
» Gentils, vous croyant sans chef, osent vous mépriser et vous
» attaquer; que voulez-vous décider et faire [1] ? »

Quand Siméon eut cessé de parler, le peuple reprit courage; il se reveilla de sa torpeur, bannit sa crainte folle, et renaissant subitement à l'espérance, acclama Siméon, et lui conféra le principat qu'avaient exercé Judas et Jonathas; il lui fit le serment de lui obéir aveuglément. Aussitôt un choix fut fait de tous les hommes valides, et l'on se hâta de mettre les murailles en état de défense. Dès qu'elles furent munies de tours solides et élevées, Siméon envoya son ami Jonathas, fils d'Absalom, avec une armée à Joppé. Il avait l'ordre d'expulser les habitants de cette ville, et de s'y mettre à leur place, parce qu'il craignait qu'elle ne fût livrée à Tryphon. Quant à lui, il resta à Jérusalem, pour en diriger la défense [2].

Tryphon parti de Ptolémaïs à la tête d'une puissante armée, envahit la Judée, traînant avec lui le malheureux Jonathas chargé de

1. A. J. XIII. VI. 2. — I. Machab. XII. v. 52 à 54. et XIII v. 1. à 6.
2. A. J. XIII. VI. 3. — I. Machab. XIII. v. 7 à 11.

fers. Siméon courut au-devant de lui, avec ses soldats, et vint à Adida, qui, tout en étant dans la montagne, commande la plaine judaïque. Dès que Tryphon eut appris que la nation avait élu Siméon pour son chef, il lui envoya des parlementaires, dans l'espérance qu'il parviendrait à le jouer, comme il avait joué son frère. Il lui faisait dire que s'il voulait que Jonathas recouvrât la liberté, il n'avait qu'à lui envoyer cent talents d'argent, comme rançon, et deux fils de Jonathas comme otages, afin qu'il ne fût pas tenté, une fois rentré en Judée, de faire révolter cette province contre son souverain. Il ajoutait que Jonathas n'avait été arrêté que parce qu'il devait au Roi la somme d'argent réclamée. Siméon fut plus clairvoyant que n'avait été son frère ; il comprit que la somme demandée serait payée en pure perte, et que la liberté ne serait pas rendue à Jonathas, dont les fils seraient ainsi livrés à l'ennemi ; toutefois craignant que le peuple ne le livrât lui-même, comme auteur de la mort de son frère s'il refusait, de son autorité privée, la somme et les otages exigés, il réunit l'armée, et lui fit connaître la proposition de Tryphon, ajoutant que ce n'était certainement qu'un leurre ; mais que cependant il aimait mieux payer la somme exigée, et livrer les enfants de son frère, que de laisser soupçonner qu'en rejetant les offres de Tryphon, il avait refusé de sauver son frère. Cela dit Siméon envoya aux Grecs les 100 talents d'argent et les fils de Jonathas; mais Tryphon, dès qu'ils les eut en son pouvoir, ne tint pas sa parole et garda Jonathas. Il parcourut le pays et l'Idumée, et se résolut enfin à marcher sur Jérusalem. Il parvint ainsi à Adora (Adoraïm de l'Écriture) ayant toujours devant lui Siméon dont le camp était chaque jour établi en face du camp des Grecs[1].

La garnison syrienne d'Akra, étroitement bloquée par les Juifs, allait manquer de vivres. Elle réussit à faire passer à Tryphon un émissaire chargé de demander au plus vite des vivres et du secours. Tryphon chargea sa cavalerie de cette expédition et se

1. A. J. XIII. VI. 4. — I. Machab. XIII, v. 12 à 20. Dans le verset 13, Adida est nommée Addus, et dans le verset 20, on lit Ador au lieu d'Adora. — (143 av. J.-C.).

figura qu'il serait à Jérusalem dans la nuit même. Survint la neige qui tomba en telle quantité, qu'il n'y avait plus moyen de reconnaître les chemins, et de faire marcher les chevaux, sans courir le risque de les voir périr engloutis. Ce contretemps providentiel découragea Tryphon qui prit le parti de marcher sur la Cœlésyrie. Il envahit la Galaadite, et une fois arrivé là, il fit mourir Jonathas, donna l'ordre de l'y enterrer, et regagna au plus vite Antioche. Siméon s'empressa de son côté d'envoyer dans la ville de Basca des affidés sûrs, pour recueillir les restes de son malheureux frère. Il les fit transporter à Modim, où ils furent déposés dans le sépulcre de famille. En Judée le deuil fut général.

Ce fut à ce moment que Siméon ordonna d'élever à son père et à ses enfants un magnifique mausolée, bâti en pierres blanches et polies. Il le fit entourer d'un portique soutenu par des colonnes monolithes et d'un effet admirable. Sept pyramides furent construites, dont une pour chacun des membres de la famille qui reposait dans le monument. Ces pyramides étaient aussi remarquables par leur beauté que par leur grandeur. Ici Josèphe ajoute : ἃι καὶ μέχρι δεῦρο σώζονται, *quæ ad hanc usque diem servantur.*

Lorsque Jonathas périt assassiné, il avait exercé le souverain pontificat et le principat, pendant quatre années[1].

1. A. J. XIII. VI. 5. — B. J. l. II. 1. — I. Machab. XIII, v. 23 à 30. Quelques circonstances sont à noter dans ce dernier récit. Ainsi au verset 28, il est dit que la garnison d'Akra fit demander à Tryphon de venir en hâte à son secours, *per desertum et mitteret illis alimoniam.*

22. *Erat autem nix multa valde, et non venit in Galaaditim.*

23. *Et cum appropinquasset Bascannam, occidit Jonathan, et filios ejus illic.* Basca ou Bascanna m'est complètement inconnue. La description que l'écrivain sacré donne du monument sépulcral des Machabées mérite d'être transcrite ; la voici :

27. *Et ædificavit Simon super sepulcrum patris sui, et fratrum suoru n ædificium altum visu, lapide polito, retro et ante.*

28. *Et statuit septem pyramidas, unam contra unam, patri et matri, et quatuor fratribus.*

29. *Et his circumposuit columnas magnas et super columnas arma ad memoriam æternam : juxta arma naves sculptas quæ viderentur ab omnibus hominibus navigantibus mare.*

30. *Hoc est sepulcrum quod fecit in Modin, usque in hunc diem.*

Siméon proclamé souverain pontife par la nation, délivra ses compatriotes du joug macédonien, et dans la 1re année de son pontificat, il les affranchit du tribut qu'ils payaient à leurs oppresseurs.

Les Juifs, dit Josèphe, recouvrèrent leur liberté, et furent délivrés du tribut, dans la 170e année du royaume des Assyriens (τῆς 'Ασσυρίων βασιλείας; c'est évidemment Συρίων qu'il faut lire ici) c'est-à-dire depuis que Séleucus Nicator se fut emparé de la Syrie. Il est de fait que ces glorieux événements s'accomplirent en l'an 170 de l'ère des Séleucides (143 av. J.-C)[1].

Pour rendre hommage à Siméon, il fut décidé par la nation que dans tous les actes publics, aussi bien que dans tous les actes privés, on emploierait, pour les dater, la formule : L'an premier de Siméon, bienfaiteur des Juifs et Ethnarque[2].

Sous son principat la prospérité du peuple juif prit le plus heureux développement. Siméon en effet soumit les villes de Gazara, de Joppé et de Iamnia. Il réduisit la citadelle de Jérusalem, et la fit raser, afin qu'elle ne pût jamais servir à abriter l'ennemi. Lorsque cette Akra maudite eut été renversée, Siméon pensa qu'il serait sage de raser également la colline sur laquelle cette forteresse avait été établie pour dominer le temple. Le peuple fut convoqué, et consulté sur l'opportunité de cette mesure qu'il adopta d'enthousiasme. Tous se mirent à l'œuvre; pendant trois ans on travailla jour et nuit à faire disparaître la col-

La gloire d'avoir retrouvé et signalé le premier les restes de cet illustre monument, appartient tout entière à M. Victor Guérin, l'infatigable explorateur de la Terre Sainte. Je croirais commettre une mauvaise action, si j'en disais plus long sur ce sujet qu'il n'appartient de traiter à fond qu'à M. Guérin seul. Puisqu'il a été à la peine, il n'est que trop juste qu'il soit à l'honneur.

1. A. J. XIII. VI. 6.— I. Machab. XIII, v. 41. *Anno centesimo septuagesimo ablatum est jugum gentium ab Israël.*

2. A. J. XIII. VI. 6. — I. Machab. XIII, v. 42. La teneur de ce verset diffère notablement de la phrase de Josèphe; le voici : *Et cœpit populus Israël scribere in tabuli et gestis publicis : anno primo sub Simone summo sacerdote, magno duce et principe Judæorum.*

line en question, à la place de laquelle il n'y eut plus qu'un espace plan que le temple dominait à son tour [1].

Peu de temps s'était écoulé depuis le jour où Démétrius était tombé entre les mains des Parthes, lorsque Tryphon pensa qu'il était temps de se débarrasser du jeune Antiochus Dyonisus qui régnait en Syrie depuis quatre ans, sous la tutelle de son meurtrier. Pour dissimuler son crime, Tryphon suborna des médecins, qui se firent ses complices. Le bruit se répandit que le Roi souffrait de la pierre et qu'une opération était devenue indispensable. Les bourreaux opérèrent leur victime, si bien qu'il en mourut. Aussitôt tous les amis du monstre furent mis en campagne, et s'efforcèrent de corrompre les soldats. Ils leur faisaient les plus belles promesses de distributions d'argent, s'ils consentaient à proclamer Tryphon à la place du Roi défunt; ils leur représentaient que Démétrius était prisonnier, et que si

1. A. J. XIII. VI. 6.— B. J. I. II. 2.— I. Machab. XIII, v. 43 à 54. Le récit sacré diffère tellement de celui de Josèphe, qu'il ne m'est pas permis de le passer sous silence. Je le transmis donc intégralement :

43. *In diebus illis applicuit Simon ad Gazam, et circumdedit eam castris ; et fecit machinas, et applicuit ad civitatem, et percussit turrem unam, et comprehendit eam.*

44. *Et eruperunt qui erant intrà machinam, in civitatem, et factus est motus magnus in civitate.*

45. *Et ascenderunt qui erant in civitate, cum uxoribus et filiis suprà murum, scissis tunicis suis, et clamaverunt voce magna, postulantes a Simon dextras sibidari.*

46. *Et dixerunt : Non nobis reddas secundum malitias nostras, sed secundum misericordias tuas, et serviemus tibi.*

47. *Et flexus Simon non debellavit eos ; ejecit tamen eos de civitate, et mundavit ædes in quibus erant simulachra, et tum intravit in eam cum hymnis, benedicens dominum.*

48. *Et ejecta ab ea omni immunditate, collocavit in ea viros qui legem facerent, et munivit eam, et fecit sibi habitationem.*

49. *Qui autem erant in arce Jerusalem prohibebantur egredi et ingredi regionem et emere, et vendere ; et usurierunt valdè, et multi ex eis fame perierunt.*

50. *Et clamaverunt ad Simonem ut dextras acciperet, et dedit illis, et ejecit eos inde, et mundavit arcem a contaminationibus.*

51. *Et intraverunt in eam tertia et vicesima die secundi mensis, anno centesimo septuagesimo primo, cum laude et ramis palmarum, citharis et cyaniris et cymbalis, et nablis, et hymnis, et canticis, quia contritus est inimicus magnus ex Israël.*

52. *Et constituit ut omnibus annis agerentur dies hi eum lætitia.*

d'aventure son frère Antiochus montait sur le trône, il leur ferait chèrement payer leur défection : alléchés qu'ils l'étaient par l'argent qui leur était promis, ils acclamèrent Tryphon. Dès que celui-ci fut arrivé à son but, il donna cours à sa perversité ; tant qu'il n'avait été qu'un subalterne, il avait flatté le peuple et fait parade de modération ; dès qu'il eut ceint le diadème, il jeta le masque et montra le vrai Tryphon. Il réussit de la sorte à se créer des ennemis plus puissants que lui. Les soldats le prirent en horreur, et embrassèrent le parti de Cléopâtre, femme de Démétrius ; cette princesse s'était enfermée avec ses enfants à Séleucie. Antiochus surnommé Évergète, le frère de Démétrius, errait de ville en ville, sans réussir à trouver un asile nulle part, tant on redoutait Tryphon ; Cléopâtre lui fit proposer de l'épouser, et de favoriser ainsi son accession au trône. Ce qui avait décidé Cléopâtre à tenter cette singulière démarche, c'étaient les conseils de ses amis, et la crainte dont elle été poursuivie, sachant que dans Séleucie même Tryphon avait des partisans tout prêts à lui livrer la ville [1].

Antiochus accourut à Séleucie, y réunit promptement une armée, et se mit à la poursuite de Tryphon. Celui-ci fut vaincu, et forcé d'abandonner la Haute-Syrie, il alla se réfugier en Phé-

53. *Et munivit montem templi, qui erat secus aram, et habitavit ibi ipse, et qui eum cum eo erant.*

54. *Et vidit Simon Johannem filium suum, quod fortis vir prælii esset, et posuit ducem virtutum universarum; et habitavit in Gazaris.*

De ce récit il semblerait résulter que c'est Gaza qui fut assiégée par Siméon ; masi c'est une erreur, c'est bien de Gazara qu'il s'agit, ainsi que le prouvent les versets 48 et 54. Du reste, Josèphe ne s'y est pas trompé, et c'est bien Gazara qu'il mentionne ; on remarquera que le livre des Machabées ne parle pas de la destruction d'Akra et de la colline de ce nom.

1. J. XIII. VII. I. 1. — Machab. XIII, v. 31 et 32. — Le P. Frœlich pense que le jeune Antiochus Dyonisus n'a regné que deux ans et non quatre, ainsi que le prétend Josèphe, mais nous connaissons des monnaies de ce prince de quatre années différentes ZΞP, HΞP, ΘΞP et OP (167, 168, 169 et 170 de l'ère des Séleucides, 145, 144, 143 et 142 av. J.-C. Le Ier livre des Machabées (XIII. 1.) dit que ce fut en l'an 172 de l'ère des Séleucides que Démétrius entreprit sa désastreuse campagne contre Arsace; ce serait donc en l'année 142, av. J.-C. ; mais ces dates de Josèphe sont absolument fausses, et doivent être rejetées.

nicie. Antiochus l'y suivit, et vint l'assiéger dans Dora où il se tint enfermé, et qui était une excellente place de guerre. Pendant qu'il la serrait de près, Antiochus écrivit au souverain pontife Siméon, pour lui offrir son amitié et son alliance. Siméon s'empressa d'acquiescer à ces ouvertures, et envoya sur-le-champ à Antiochus des vivres et de l'argent. Le siège de Dora n'en fut que plus vigoureusement conduit, et Tryphon se vit bientôt obligé de fuir et de se retirer à Apamée, où il fut assiégé une seconde fois et moins heureusement pour lui : car il y fut pris et mis à mort, après un règne de trois années [1].

Ce Tryphon, dont le véritable nom était Diodote, était originaire de Seccanis, bourgade voisine d'Apamée. Lorsqu'il prit la couronne, il joignit à son titre de ΒΑΣΙΛΕΥΣ celui d'ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ. Il avait essayé vainement, à ce que nous apprend Diodore de Sicile, de capter la bienveillance du Sénat romain. Il avait envoyé à Rome des ambassadeurs chargés de solliciter la reconnaissance de son titre de Roi, et d'offrir au Sénat une figure de la Victoire en or, du poids de 1,000 statères. Le Sénat accepta le cadeau, mais y fit inscrire le nom d'Antiochus mort, au lieu de celui de Tryphon l'usurpateur ; cela se passait en l'an 142, av. J.-C.

Antiochus Évergète frère de Démétrius II, était fils comme lui de Démétrius I[er]. Le livre des Machabées nous fournit au sujet de ses relations avec le souverain pontife Siméon, des détails que nous allons reproduire, avec d'autant plus de soin que nous ne les trouvons pas dans l'histoire de Josèphe, ou qu'ils sont en contradiction avec le récit de l'historien des Juifs. Ce fut en l'an 174 de l'ère des Séleucides (139 av. J.-C.) qu'Antiochus envahit la Syrie. Son armée presque entière fut immédiatement composée des soldats qui désertaient les drapeaux de Tryphon ; celui-ci chaudement poursuivi par son rival, s'enfuit le long de

1. A. J. XIII, VII. 2 — B. J. I. II. 2. — I. Machab. XV, v. 10 à 14 — Il faut reconnaître qu'à partir du XIV[e] chapitre, le I[er] livre des Machabées embrouille les faits, et ne peut plus guère nous servir de guide.

la côte de Phénicie, et dut s'enfermer dans Dora. Antiochus vint en faire le siège avec 120,000 hommes d'infanterie et 8,000 cavaliers. Il investit la ville par terre et par mer, et la bloqua si étroitement, que personne n'y pouvait plus entrer et n'en pouvait plus sortir [1].

Antiochus solidement établi devant Dora, mena le siège de la place avec une grande vigueur, de telle façon que Tryphon ne pouvait plus s'enfuir. Ce fut alors que Siméon envoya au Roi Antiochus un corps de 1,000 hommes d'élite, de l'or, de l'argent et des vases en quantité. Antiochus refusa d'accepter ces présents, rompit tous les engagements qu'il avait pris antérieurement avec Siméon et se déclara ouvertement son ennemi [2].

Quels étaient ces engagements? Le même chapitre XV du livre des Machabées va nous l'apprendre.

Le Roi Antiochus, fils de Démétrius Ier, écrivit des îles où il était encore, à Siméon, le grand prêtre, prince de Juifs et à la nation entière. Ses lettres étaient ainsi conçues : « Le roi Antio-
» chus à Siméon, le grand prêtre, et à la nation juive, salut!
» Puisque certains misérables ont usurpé les États de nos pères,
» j'entends les recouvrer et rétablir le royaume dans l'état ou il
» était auparavant. J'ai une nombreuse et vaillante armée; j'ai
» une puissante flotte de guerre, et je veux entrer en campagne,
» pour tirer vengeance de ceux qui ont ravagé mes États et ruiné
» une foule de mes villes.

» En conséquence, je te confirme tous les privilèges et tous les
» dons que tu as reçus des Rois mes prédécesseurs. Je te permets
» de frapper monnaie dans ton pays. Je veux que Jérusalem soit
» une ville sainte et libre; j'entends que tu restes en possession
» de toutes les armes que tu as fabriquées, et de toutes les places

1. I. Machab. XV, v. 10 à 14. Au verset suivant, reprend le récit de l'ambassade de Numénius, envoyé auprès du Sénat romain par Siméon; plus loin nous reviendrons en détail sur cette ambassade.

2. Machab. X. 25 à 27. — B. J. I. II. 2. Josèphe nous dit ici que Siméon ne put satisfaire l'avidité du Roi.

» que tu as construites et que tu occupes. Je te fais la remise de
» tout tribut royal, à présent et à toujours. Puis aussitôt que
» j'aurai recouvré mes États, je te glorifierai, toi, ton peuple et
» ton temple, de telle façon que l'univers entier en soit émer-
» veillé[1]. »

Nous sommes maintenant édifiés sur la bonne foi d'Antiochus Évergète. Aussitôt que celui-ci eut rompu avec les Juifs, il chargea l'un de ses amis, Athenobius, de se rendre auprès de Siméon et de lui tenir ce langage: « Tu détiens Joppé, Gazara et la
» citadelle de Jérusalem qui sont des villes de mes États; tu
» en as dévasté les environs, et tu t'es établi en maître dans
» beaucoup de lieux de mon royaume. Rends immédiatement les
» villes que tu as occupées, et paye le tribut pour tous les lieux
» où tu t'es arrogé l'autorité souveraine, en dehors de la Judée,
» sinon tu payeras 500 talents d'argent pour tout le mal que tu
» as fait supporter aux populations, et 500 autres talents, pour
» les tributs des villes; si tu ne le fais pas, nous ne tarderons
» pas à venir et nous te châtierons[2]. »

Athenobius, lorsqu'il fut arrivé à Jérusalem, fut stupéfié par l'apparence de puissance et de richesse que présentait la capitale de Siméon; il ne s'en acquitta pas moins de son outrageant message. Lorsqu'il eut fini, Siméon lui répondit: Nous n'avons pas pris un pouce de terre qui ne nous appartînt pas, et nous ne détenons rien qui ne soit légitimement à nous. Ce que nous possédons est l'héritage de nos pères, que l'injustice et la force nous a arraché pendant un certain temps; mais avec le temps aussi nous avons recouvré notre patrimoine. Joppé et Gazara dont tu parles étaient une plaie pour notre nation et pour notre pays; j'en donne cent talents.

Athenobius ne jugea pas à propos de répliquer, il repartit sur l'heure, et porta au Roi la réponse qu'il avait reçue. Il lui

1. I. Machab. XV, v. 1 à 9.
2. Machab. XV, v. 28 à 31.

raconta ensuite tout ce qu'il avait vu, et Antiochus entra en fureur[1].

Ici, sans qu'il soit possible de nous rendre compte de sa présence, nous lisons le verset suivant qui reste isolé.

37. *Tryphon autem fugit navi in orthosiada ;* et aussitôt après le récit reprend, comme s'il n'avait pas été interrompu.

Maintenant nous pouvons nous reporter au livre de Josèphe. Antiochus, nous dit l'historien des Juifs, était avare et pervers ; aussi mit-il promptement en oubli tous les engagements qu'il avait pris avec Siméon, lorsqu'il avait besoin de lui. Il mit à la tête de ses troupes son ami Cendébée, avec ordre de ravager la Judée, et de lui amener Siméon vivánt. Siméon lorsqu'on l'avertit des projets iniques d'Antiochus, fut saisi d'indignation ; quoique déjà bien avancé en âge, il se mit avec une ardeur toute juvénile à la tête de ses troupes, et les conduisit au combat. Pendant qu'avec son armée il suivait une route, il fit prendre par un autre chemin les devants à ses fils, auxquels il avait confié le commandement de ses soldats les plus éprouvés. Il disposa de nombreuses embuscades, dans les passages des montagnes, et partout où l'ennemi osa se présenter, il fut battu constamment. Une fois délivré de cette attaque si inattendue, Siméon passa le reste de ses jours dans une heureuse tranquillité, qu'assurait encore les traités d'ailliance qu'il avait conclus avec les Romains[2].

Ces détails, on le voit, font absolument défaut dans le livre de Josèphe, mais heureusement le livre des Machabées y supplée. Consultons le donc.

Cendébée, nous dit l'écrivain sacré, était chef de la flotte. Le Roi lui donna le commandement de son armée de terre, infanterie et cavalerie, pour entrer en campagne contre les Juifs. Il avait reçu l'ordre d'aller établir de solides retranchements sur

1. Machab. XV. v. 32 à 36.

2. A. J. XIII. VII. 3. — B. J. I. II. 2. Ici Josèphe dit que ce fut après la victoire remportée sur Cendébée, que Siméon fut fait Souverain Pontife ; il ajoute qu'il réussit à délivrer les Juifs du joug des Macédoniens, après une sujétion de 170 ans.

le Cédron (?) et de bloquer étroitement les portes (?) de la cité sainte, afin de la réduire. Pendant que le Roi était à la poursuite de Tryphon, Cendébée marcha sur Iamnia dont il se rendit maître. Aussitôt les persécutions les plus atroces commencèrent contre les Juifs. Après en avoir réduit un grand nombre en esclavage, et massacré beaucoup d'autres, il alla s'établir sur le Cédron? et disposa des postes de cavalerie pour couper toute les routes de la Judée. Jean fils de Siméon était à Gazara, au moment où commençait l'expédition de Cendébée, et il se hâta de se rendre auprès de son père, pour l'avertir de ce qui se passait. Siméon reunit ses deux fils aînés, Judas et Jean, et leur dit: « Mes frères et moi, et toute la famille de mes pères, nous n'avons » cessé de combattre les ennemis d'Israël, depuis notre jeunesse, » jusqu'au jour où nous sommes ; plus d'une fois nous avons eu » le bonheur de délivrer Israël. Maintenant que je suis vieux, » prenez ma place et celle de mon frère ; allez droit à l'ennemi ; » combattez bravement pour notre nation, et que l'aide de Dieu » soit avec vous ! » Puis il choisit dans le pays vingt mille guerriers d'élite et un corps de cavalerie, et il marcha contre Cendébée. Ils vinrent passer la nuit à Modim.

A l'aube du jour suivant, ils se mirent en marche et descendirent dans la plaine, où ils ne tardèrent pas à se trouver en face de l'armée ennemie, dont un torrent les séparait[1]. Les Juifs établirent leur camp devant le front des Grecs, et Siméon s'aperçut que ses soldats s'effrayaient à la vue du torrent qu'ils avaient à franchir. Il s'y lança le premier et le passa. Tout le monde se rassura et le suivit. Il disposa alors son corps de bataille, avec l'infanterie aux ailes et la cavalerie au centre.

Bien que la cavalerie ennemie fût extrêmement nombreuse, les trompettes sacrées sonnèrent la charge, et l'armée de Cendébée fut mise en déroute. Beaucoup tombèrent criblés de blessures ;

1. C'est sans doute le torrent qui coule à la saison des pluies dans l'Ouad-Atâlaah, et qui va se jeter dans le Nahr-el-Aoudjeh, près de son embouchure, au nord de Jaffa.

le reste alla se réfugier dans ses retranchements. En ce moment Judas frère de Jean, fut blessé, et Jean seul put continuer la poursuite des fuyards : *donec venit Cedronem quam ædificavit,* ajoute le verset 9 du chapitre XVI, et j'avoue que je ne comprends absolument rien à l'intervention de ce membre de phrase. Immédiatement après, en effet, le récit continue ainsi : *et fugerunt usque ad turres quæ erant in agris Azoti.* Il est bien clair qu'en s'enfuyant vers Azot (Esdoud), les Grecs tournaient le dos au Cédron[1]. Les Juifs incendièrent les tours dans lesquelles l'armée s'était refugiée, et l'ennemi perdit deux mille hommes dans cette bataille. Siméon revint alors tranquillement en Judée.

Nous avons vu un peu plus haut que Josèphe fait par un mot allusion à un traité d'alliance conclu par Siméon avec les Romains, traité qui contribua à assurer la paix dans la Judée. Cette paix est exaltée au chapitre XIV du Ier livre des Machabées (versets 4 à 15) de la manière suivante :

La terre entière de Judée resta dans le calme *(siluit)* pendant toute la vie de Siméon, qui ne cessa de s'occuper du bien-être de la nation. Celle-ci vécut toujours avec bonheur sous son autorité, et à l'ombre de sa gloire. Il fit de Joppé le port de Jérusalem, et pénétra dans les îles de la mer (que veut dire cela ? Je l'ignore) ; il recula les frontières du pays et fit des conquêtes. Il fit de nombreux prisonniers ; il s'empara de Gazara, de Bethsoura et de la citadelle de Jérusalem (Akra) ; il purifia celle-ci. Personne ne put lui résister.

Chacun cultivant son champ en paix, la terre de Juda produisait ses fruits, et les arbres des campagnes donnaient les

1. Évidemment la mention du Cédron implique ici une forte bévue des copistes. Il s'agit assurément d'une place forte dont le nom ressemblait à celui du Cedron ; mais quelle peut être cette place ? je l'ignore : ne serait-ce pas, par hazard, El-Atroun ? Je suis bien tenté de le croire ; car alors le récit deviendrait compréhensible, et les fortifications antiques de la position d'el-Atroun ou Lâtroun, qui commandait si bien l'entrée des défilés conduisant à Jérusalem, auraient leur raison d'être, historiquement parlant.

leurs. Tous les anciens prenaient place dans les carrefours et s'entretenaient des biens de la terre; les jeunes se livraient aux exercices militaires; aux villes il fournissait des vivres, et il en faisait des greniers d'abondance; aussi sa gloire se répandit-elle jusqu'au bout de l'univers. Il répandit la paix sur la terre, et Israël fut dans l'allégresse; chacun put s'asseoir sous sa vigne et sous son figuier; personne ne les effrayait. Il défit les Rois qui furent brisés pendant ces jours, et il rendit forts tous les faibles de son peuple. Il appliqua strictement la loi, et fit disparaître toute iniquité et tout mal. Il glorifia les choses saintes et augmenta considérablement les vases des sanctuaires.

Voyons maintenant ce que fit l'ambassade juive envoyée à Rome par Siméon, et analysons le récit du livre des Machabées à ce sujet. Le verset 16 du chapitre XIV est ainsi conçu : « *Et auditum est Romæ, quia defunctus esset Jonathas, et usque in Spartiatas, et constristati sunt valdè.* »

Nous lisons ensuite : Dès que l'on sut que Siméon son frère avait été proclamé grand prêtre à sa place, et qu'il avait repris possession de tous les pays et de toutes les villes qui y étaient contenues, il lui fut envoyé un décret gravé sur des tables de bronze, pour renouveler le traité d'alliance antérieurement conclu avec Judas et avec Jonathas, ses frères, et ce décret fut lu devant le grand Synhédrin. Ici se trouve intercalée dans le récit sacré, la dépêche qui fut adressée aux Juifs en cette occasion, par le peuple lacédémonien. Il serait difficile de deviner pourquoi cette dépêche a été insérée à cette place, et l'on est bien tenté de croire que dans la rédaction définitive adoptée par l'Église, on n'a pas pensé à tenir compte de l'interversion de certains feuillets de l'histoire, qu'il aurait été facile de coordonner plus convenablement. Quoi qu'il en soit voici la teneur de cette dépêche : « Les » Princes (*alias:* le Prince) des Spartiates et leur cité, au grand » prêtre Siméon, aux anciens et à tout le peuple des Juifs, » leurs frères, salut! Les ambassadeurs que vous nous avez en- » voyés nous ont informés de votre gloire et de votre prospérité,

» et nous avons été réjouis de leur venue ; et nous avons écrit
» ce qui avait été dit par eux dans l'assemblée du peuple, ainsi
» qu'il suit : Numenius fils d'Antiochus, et Antipater fils de Ja-
» son, ambassadeurs des Juifs sont venus vers nous, pour re-
» nouveler avec nous notre ancienne alliance. Il a plu au peu-
» ple de faire honneur à ces hommes illustres, et de déposer
» la transcription de leurs paroles amicales dans les archives
» de la nation, pour que la mémoire en fût conservée parmi les
» Spartiates. Nous en avons de plus envoyé copie au grand prê-
» tre Siméon [1]. »

La teneur de cette dépêche est assez singulière par elle-même. Les ambassadeurs nommés sont précisément ceux que Jonathas avait chargés, quelques années auparavant, de cette délicate mission ; ne pourrait-on donc pas, dès lors, soupçonner qu'il s'agit en réalité d'un seul et même fait, répété à deux reprises différentes, par pure inadvertance de l'écrivain ? J'avoue que je suis fort disposé à le croire.

Vient enfin le récit de l'ambassade envoyée à Rome par Siméon. Nous allons encore le transcrire.

Après cela, Siméon envoya Numénius à Rome (encore Numénius ! c'est bien étrange !), pour régler avec le Sénat les conditions d'un traité d'alliance. Il était porteur d'un bouclier d'or du poids de mille mines, destiné à être offert en présent au peuple Romain.

Lorsque le Sénat eut entendu ses paroles, il dit : Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à Siméon et à ses fils, puisqu'il a relevé ses frères, et abattu les ennemis d'Israël ? Ils décrétèrent alors qu'ils le reconnaîtraient libre, et le décret, transcrit sur des tables de bronze, fut déposé sur le mont Sion, dans les archives de la nation. Voici la teneur de ce décret.

« Le 18 du mois d'Eloul, l'an 172, troisième année du sou-
» verain sacerdoce de Siméon, Asaramel [2]. Dans l'assemblée

1. I. Machab. XIV, v. 20 à 23.

2. Qu'est ce mot Asaramel. Je suis bien tenté de croire que ce n'est que le nom

» générale des prêtres, du peuple, des princes de la nation et
» des anciens du pays, il a été reconnu ceci: Notre pays a
» subi fréquemment les calamités de la guerre. Mais Siméon
» fils de Matathias, fils de Joarib, et ses frères se sont exposés
» à tous les périls, et ont résisté opiniâtrément aux ennemis
» de leur nation, pour que leurs sanctuaires et leurs lois res-
» tassent intacts, et ils ont répandu une grande gloire sur leur
» nation. Jonathas, après avoir rassemblé son peuple à été pro-
» clamé grand prêtre et prince des Juifs. Leurs ennemis ont
» voulu fouler aux pieds leurs choses saintes et écraser leur
» pays, et étendre leurs mains profanes sur le saint des saints.
» Alors ç'a été le tour de Siméon, de résister et de combattre
» pour sa nation. Il a recueilli des sommes considérables, et
» armé les guerriers de sa nation, auxquels il a donné une solde.
» Il a fortifié les villes de Juda et Bethsoura qui était sur les
» frontières de Juda, et qui auparavant était occupée par l'en-
» nemi. Il y plaça une garnison juive. Il fortifia Joppé et Ga-
» zara qui est dans la région d'Azot, et que l'ennemi avait
» aussi occupée. Il y rétablit également une garnison juive.
» Le peuple voyant tout ce que Siméon avait fait pour sa
» gloire, le prit pour chef et souverain pontife. Pendant tous
» les jours de son règne, tout fut prospère pour Israël; l'en-
» nemi fut chassé du pays, aussi bien que ceux qui étaient
» dans la cité de David à Jérusalem, dans la forteresse, et qui,
» en faisant de fréquentes sorties, souillaient tous les alentours
» des lieux saints, et infligeaient de perpétuelles calamités à la
» cité de Dieu. Siméon y plaça des guerriers juifs, chargés de
» veiller à la garde du pays et de la cité; il rehaussa les mu-
» railles à Jérusalem; et le roi Démétrius lui confirma le sou-

de Jérusalem affreusement estropié. En effet la deuxième et la troisième lettre nous donnent la syllabe SA; les trois dernières lettres lues de droite à gauche, nous donnent LEM et il nous reste A — RA qui se rapproche assez de IERV. — Quoiqu'il en soit le mot *Asaramel* qui ne se trouve que là, tient indubitablement la place du nom de Jérusalem.

» verain pontificat, le traita comme son ami, et exalta sa gloire.
» Il apprit que les Juifs avaient été mis au rang de leurs amis
» par les Romains, au rang de leurs alliés et de leurs frères, et
» une ambassade de Siméon fut reçue par eux glorieusement.
» C'est pour cela que les Juifs, d'un commun accord, l'ont re-
» connu pour leur prince et pour leur grand prêtre à toujours,
» en attendant que paraisse un prophète fidèle. Ils l'ont chargé
» d'être leur général, et le protecteur de leurs sanctuaires, de
» les surveiller et de les diriger dans tout ce qu'ils entrepren-
» draient, ainsi que le pays, les armées, et les places fortes. Ils
» ont décidé qu'il serait seul chargé des choses saintes, qu'il
» serait obéi de tous, et que tous les actes souscrits dans le
» pays, seraient rédigés en son nom ; enfin qu'il revêtirait la
» pourpre et les ornements d'or. Ils ont décrété qu'il ne se-
» rait permis à aucun des membres du peuple et du sacerdoce,
» de contrevenir à ses décisions, et de faire opposition à tout
» ce qu'il ordonnerait : qu'il serait interdit à tous de convo-
» quer, sans lui, une assemblée de la nation, de revêtir la
» pourpre, ou de se servir d'une fibule d'or. Quiconque ferait un
» acte contraire à ces prescriptions, serait traité en coupable du
» crime de lèse-majesté. Tout cela fut décidé unanimement par
» le peuple. Siméon a accepté cette glorieuse mission, et a pris
» avec joie les fonctions de grand prêtre, celles de général et de
» prince de la nation des Juifs et des prêtres, afin qu'il fût le
» premier de tous. Et il a été décidé que tout cela serait gravé
» sur des tables d'airain, que l'on placerait en évidence dans le
» Péribole du sanctuaire, et qu'un second exemplaire serait
» déposé dans le trésor public, à la gloire éternelle de Siméon
» et de sa postérité[1]. »

Au chapitre suivant nous lisons : « Numenius et ceux qui l'a-
» vaient accompagné revinrent de Rome, porteurs de lettres
» adressées par le Sénat aux Rois et aux pays en relation d'a-

1. I. Machab. XIV, v. 24 à 49.

» mitié avec Rome; ces lettres étaient ainsi conçues: « Lucius, » consul des Romains au roi Ptolémée, salut! Les ambassa- » deurs des Juifs, nos amis sont venus vers nous, pour renou- » veler l'ancien traité d'alliance, de la part de Siméon, prince » des prêtres, et du peuple des Juifs. Ils nous ont offert un bou- » clier d'or du poids de mille mines. Il nous a plu, pour ces » causes, d'écrire aux Rois et aux nations de ne leur causer » aucun préjudice; de ne les molester en rien, ni eux, ni leurs » villes, ni leurs pays; et de ne prêter secours à aucun de ceux » qui seraient en guerre avec eux. Nous avons jugé conve- » nable d'accepter le bouclier qu'ils nous offraient. Si quel- » ques misérables s'enfuyaient de leur pays, et cherchaient un » refuge dans le vôtre, livrez-les à Siméon, prince des prêtres, » afin qu'il les châtie, suivant les prescriptions de sa loi. Nous » avons adressé le même rescrit au roi Démétrius, à Attale, à » Arabas (?) et à Arsace, et à tous les pays ici nommés, à » Sampsama (n'est-ce pas Lampsaque(?), aux Spartiates, à De- » los, à Mydo (Melos probablement) à Sicyone, à la Carie, à » Samoun(?), à la Pamphylie, à la Lycie, à Halycarnasse, à Rho- » des, à Phaselis, à Cos, à Sidé, à Aradus, à Cortyna, à Cnide, » à Chypre et à Cyrène. »

La copie de cette dépêche fut de plus adressée à Siméon, prince des prêtres, et au peuple des Juifs [1].

Nous pouvons maintenant reprendre le fil de notre récit des événements.

Siméon gouverna pendant huit années le peuple des Juifs. Il était dans sa destinée de mourir assassiné dans un festin, par son propre gendre, Ptolémée. Celui-ci se saisit en même temps de la femme de Siméon, et de deux de ses fils, qu'il fit charger de fers. Cela fait, il envoya des affidés pour le débarrasser, par un meurtre, du troisième fils de Siméon, Jean, qui fut surnommé Hyrcan. Celui-ci informé de la venue des assassins, parvint à se

1. I. Machab. XV, v. 15 à 24.

soustraire au péril qui le menaçait, et accourut à Jérusalem, sur la population de laquelle il avait le droit de compter, parce qu'elle n'avait pas perdu la mémoire des bienfaits de son père, et que, d'un autre côté elle n'avait que des sentiments de haine contre Ptolémée. Jean ne s'était pas trompé; Ptolémée tenta de s'introduire dans la cité sainte; le peuple qui avait accueilli Hyrcan avec joie, repoussa avec horreur l'assassin de Siméon[1].

Le récit de cet attentat infâme se retrouve avec beaucoup de détails à la fin du livre des Machabées (I. Machab. XVI, v. 11 à 22). En voici la substance :

Ptolémée, fils d'Abobus, était gouverneur militaire de la plaine de Jéricho; il était puissamment riche, et avait épousé la fille du grand prêtre. Ambitieux sans conscience, cet homme aspirait au souverain pouvoir, et, pour y parvenir, il fallait se débarrasser de Siméon et de ses fils. Un assassinat ne pouvait l'arrêter.

Siméon qui inspectait les places de la Judée, afin de pourvoir à leur bien-être, descendit à Jéricho, avec ses fils Matathias et Judas, en l'an 177, au onzième mois, qui se nomme Schabat. Le fils d'Abobus les reçut dans une petite forteresse, nommée Doch, qu'il avait fait construire (elle était probablement dans le voisinage immédiat de l'Ayn-Douk). Il leur fit servir un grand festin, après avoir fait cacher des soldats qui devaient l'aider à perpétrer son crime. Lorsque Siméon et ses fils commencèrent à ressentir les effets du vin, Ptolémée donna le signal convenu à ses sicaires qui accoururent en armes, envahirent la salle du festin, et massacrèrent Siméon, avec ses deux fils et quelques-uns de ses serviteurs. Ce fut une grande douleur et un grand deuil dans Israël.

Ptolémée écrivit immédiatement au roi de Syrie, pour lui demander l'envoi d'une armée de secours, et lui annoncer qu'il

1. A. J. XIII. VI. 4. — B. J. I. II. 3. — (135 ans av. J.-C., vers le mois de février.)

lui livrerait tout le pays, et toutes les villes, en payant les tributs qui lui étaient dus. En même temps partaient des émissaires pour Gazara, où résidait Jean. Tous les chefs de l'armée reçurent des lettres de Ptolémée qui les invitait à se réunir à lui, leur promettant force argent et force cadeaux. D'autres affidés encore étaient dépêchés à Jérusalem, pour occuper cette ville et la montagne du temple. Ils ne firent pas assez diligence pour empêcher un ami dévoué d'accourir à Gazara, pour instruire Jean Hyrcan de ce qui venait de se passer. A ces effroyables nouvelles, Jean se crut d'abord perdu. Mais bientôt après il retrouva toute son énergie, et il réussit à s'emparer de ceux qui arrivaient pour l'égorger ; il les fit mettre incontinent à mort.

Malheureusement pour nous là finit le livre des Machabées, dont les deux derniers versets sont ainsi concus :

23. *Et cætera sermonum Johannis et bellorum ejus, et bonarum virtutum quibus fortiter gessit, et ædificiis murorum quos extruxit, et rerum gestarum ejus.*

24. *Ecce hæc scripta sunt in libro dierum sacerdotii ejus, post patrem suum.*

Combien nous devons déplorer la perte d'un pareil écrit !

Nous n'avons plus maintenant d'autre guide que l'historien Josèphe; suivons-le donc fidèlement.

Après son infâme tentative d'usurpation, précédée du meurtre de son beau-père et de ses deux beaux-frères, Ptolémée alla s'enfermer dans une forteresse placée au-dessus de Jéricho, et nommée Dagon[1].

Hyrcan ayant succédé, par droit de naissance, au pontificat de son père, commença par offrir des sacrifices au Très-Haut, et se mit aussitôt en campagne contre Ptolémée. Il vint le cerner

1. Ce doit être un nom estropié. En quittant Jéricho pour remonter à Jérusalem, on laisse à sa gauche, sur la pente de la montagne, une ruine assez étendue d'une forteresse qui porte actuellement le nom de Kharbet-Kakoun. A notre avis, c'est bien là qu'est le Dagon de Josèphe. Un copiste familiarisé d'ailleurs avec le nom de la divinité philistine, aura trouvé tout naturel de le substituer à celui d'une localité qu'il ne connaissait pas.

dans son repaire; mais son amour pour sa mère et pour ses frères l'empêchait de profiter de ses avantages, et de pousser vigoureusement le siège[1].

En effet, Ptolémée avait fait amener ses prisonniers sur les murailles de Dagon, et là, choisissant le point le plus en vue, il les maltraitait, en menaçant de les précipiter du haut en bas de la forteresse, si Hyrcan ne renonçait à l'assiéger. Celui-ci, on le comprend sans peine, retenu par sa tendresse pour des êtres si chers, n'osait activer ses travaux d'approche, et se montrait hésitant. Sa mère alors, tendant vers lui des mains suppliantes, lui cria de ne pas s'arrêter à cause d'elle, mais au contraire de poursuivre son attaque avec d'autant plus d'indignation, qu'il l'a voyait plus menacée, de tout faire, en un mot, pour forcer la place, pour se saisir de l'assassin des siens, et les venger sur ce misérable. Elle ajouta qu'il serait doux pour elle de mourir dans les tortures, si elle emportait avec elle la certitude que l'auteur de leurs maux serait châtié comme il le méritait. En entendant ces paroles de sa mère, Hyrcan recommença plus vigoureusement son attaque; mais dès qu'il vit frapper et déchirer de coups celle à qui il devait le jour, le courage lui manqua, et il n'eut pas la force de continuer. De cette façon, le siège se prolongea, si bien que l'année sabbatique commença. Pendant cette année, qui revient tous les sept ans, les Juifs sont obligés de renoncer à tout travail quel qu'il soit, et ils observent cette prescription avec autant de rigueur que celle qui concerne le repos du septième jour, ou jour du sabbat. Ptolémée délivré par cette cause de la guerre qui le menaçait, en profita pour faire mettre à mort la mère et les frères de Hyrcan. Lorsqu'il eut accompli ces nouveaux forfaits, il courut se réfugier auprès de Zénon, surnommé Cotylas, tyran de la ville de Philadelphie[2].

1. B. J. I. II. 3. Nous avons vu, dans le livre des Machabées, que les deux frères de Hyrcan avaient été égorgés au même moment que leur père ; nous nous en tenons donc au récit de l'écrivain sacré, et nous pensons que Josèphe a voulu dramatiser sa narration.

2. A. J. XII.. VIII. 1. — B. J. I. II. 4. Philadelphie c'est Rabbat-Ammon, l'Am-

La mention de l'année sabbatique nous fournit la date exacte de cet événement. C'est, en effet, entre l'automne de l'an 136 av. J.-C., et l'automne de l'année 135, que se place l'année sabbatique des Juifs.

Disons en passant que puisque Ptolémée manda sur-le-champ au roi Antiochus, le succès de son attentat contre Siméon, il est bien probable que ce Roi, qui avait à cœur de s'emparer de la Judée, avait trempé dans l'abominable complot dont Siméon fut victime.

Antiochus avait trop à cœur de se venger de tout le mal que lui avait fait Siméon, pour ne pas saisir l'occasion qui se présentait à lui. En l'an IV de son règne, première année du principat de Hyrcan, dans la 162e olympiade (135 av. J.-C.), il envahit la Judée et, après avoir ravagé les campagnes, il refoula Hyrcan dans les murs de Jérusalem. Il investit alors la place, et disposa sept camps fortifiés sur son pourtour. Au commencement du siège, il ne remporta aucun avantage, grâce à la solidité des remparts, grâce surtout à la valeur des assiégés; le manque d'eau ayant commencé à se faire sentir dans la place, une pluie abondante vint heureusement combattre cette calamité. Le roi de Syrie avait choisi naturellement pour point d'attaque le nord de l'enceinte, où il pouvait cheminer en terrain plat; il y fit construire cent tours à trois étages, qu'il remplit de soldats, et chaque jour il essayait d'enlever Jérusalem de vive force; il finit par creuser un double fossé large et profond, à l'aide duquel il crut avoir réussi à cerner étroitement les assiégés; ceux-ci néanmoins parvinrent à se créer plusieurs issues par lesquelles ils opéraient des sorties multipliées, et, dans ces sorties, ils faisaient subir de grandes pertes à l'ennemi. Aussitôt que leurs tentatives devenaient dangereuses, ils se repliaient, et trouvaient bientôt un abri sûr derrière leurs murailles. Hyrcan comprenant tout ce qu'avait de fatal la présence des bouches inutiles,

man de nos jours, dont j'ai visité et décrit ailleurs les ruines splendides (Voyez mon *Voyage en Terre sainte*, t. I).

prit le parti de s'en débarrasser. Tous ceux qui n'étaient pas aptes à porter les armes et qui ne constituaient qu'une foule gênante, furent expulsés de la ville. Antiochus ne leur permit pas le passage, de sorte que beaucoup de ces malheureux, errant au pied des murailles, y périrent misérablement de faim. Cependant lorsque arriva la fête des Tabernacles, les défenseurs de Jérusalem se sentirent émus de compassion, et permirent aux survivants de rentrer dans la place. Hyrcan alors envoya au camp des Grecs un parlementaire chargé de demander un armistice de sept jours, pour que la solennité pût se célébrer tranquillement. Chose étrange! Antiochus mû par un sentiment de piété bien inattendu, accorda l'armistice réclamé et fit mieux encore; il envoya dans la place, pour être sacrifié au Dieu des Juifs, des taureaux aux cornes dorées, et une foule de vases d'or et d'argent, remplis des aromates les plus précieux. Les victimes offertes furent acceptées par les gardes des portes, et aussitôt conduites au temple. Pendant que la fête s'accomplissait dans la ville assiégée, Antiochus réunissait son armée dans un immense banquet, bien différent en cela d'Antiochus Épiphane, qui une fois maître de la ville, immolait des porcs sur l'autel, et inondait les parvis sacrés du sang de ces animaux immondes, violant ainsi de la manière la plus outrageante les lois et la piété de la nation. Ces procédés n'avaient pas manqué d'exaspérer le peuple, de telle sorte que jamais Épiphane ne trouva grâce aux yeux des Juifs. Au contraire, le Roi qui venait de donner cette preuve si éclatante et si inespérée de piété, reçut immédiatement de la population entière le surnom d'Eusébès, « le pieux »[1].

Hyrcan touché de cette magnanimité de son adversaire, n'hésita pas à lui envoyer des ambassadeurs chargés d'obtenir de lui, pour la nation juive, la liberté de vivre sous les lois et les institutions de ses pères. A l'arrivée de ces envoyés, on ne manqua pas de conseiller à Antiochus de rejeter cette prière, et

1. A. J. XIII. VIII. 2.

de ne déposer les armes que lorsqu'il aurait anéanti une race au contact de laquelle nulle autre ne pouvait vivre. Ces conseils furent repoussés sans hésitation par le Roi qui, persuadé que l'humanité lui réussirait mieux, répondit aux envoyés juifs : Déposez les armes, payez-moi le tribut pour Joppé et les autres villes placées en dehors de la Judée, et dans lesquelles je mettrai des garnisons; à ces conditions, je renonce à la guerre. Toutes furent acceptées avec empressement, à l'exception de celle qui concernait les garnisons, qu'ils ne pouvaient accepter, parce qu'il ne leur était pas permis d'avoir commerce avec des étrangers. Un compromis sauva cette difficulté; au lieu d'admettre des garnisons grecques dans les places, il fut convenu que les Juifs livreraient des otages, et qu'ils payeraient cinq cents talents d'argent. Trois cents talents furent payés immédiatement. Les otages exigés et choisis par Antiochus furent remis entre ses mains, et parmi eux se trouvait le propre frère d'Hyrcan. Les créneaux des murailles de la ville furent jetés bas, et cela fait Antiochus se retira avec son armée[1].

Hyrcan fit alors ouvrir le sépulcre de David qui avait été le plus riche des Rois, et il en tira 3,000 talents d'argent. Avec ces ressources, il fut le premier des princes juifs à entretenir des troupes composées de mercenaires. Il conclut avec Antiochus un traité d'alliance et d'amitié, et l'ayant reçu dans Jérusalem, il le traita magnifiquement, ainsi que son armée; comme ce prince allait entreprendre une campagne contre des Parthes, Hyrcan l'accompagna.

Josèphe ajoute ici que Nicolas de Damas rapporte la particularité suivante, relative à cette expédition. « Antiochus ayant » élevé un trophée au bord du fleuve Lycus, après avoir vaincu » Indatès, général de l'armée des Parthes, séjourna deux » jours en ce point, à la prière de Hyrcan, parce que le moment » était venu d'une certaine fête nationale, pendant laquelle il » n'était pas permis aux Juifs de faire route. »

1. A. J. XIII. VIII. 3. — B. J. I. II. 5 (135 av. J.-C).

En cela, dit encore Josèphe, Nicolas de Damas ne se trompait pas, car cette année la Pentecôte suivait immédiatement le jour du sabbat, et il ne nous est pas permis de voyager pendant ces jours-là.

Antiochus, dans une bataille qu'il livra à Arsace le Parthe, perdit une grande partie de son armée, et périt lui-même. Son frère Démétrius lui succéda sur le trône de Syrie; en effet il avait été remis en liberté par Arsace, au moment où Antiochus se préparait à marcher contre le pays des Parthes. Ces événements n'eurent lieu, du reste, que plusieurs années après le siège de Jérusalem[1].

Jean Hyrcan s'empressa de profiter de ces graves événements, pour commencer une rapide campagne contre les villes de la Syrie. Il supposait avec raison qu'il les trouverait dégarnies de troupes, et qu'il viendrait facilement à bout de leur conquête. La première qu'il attaqua fut Medaba, devant laquelle il éprouva un véritable désapointement; car elle lui résista six mois durant, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il parvint à la réduire. Il marcha ensuite sur Samega dont il s'empara, ainsi que de tout le pays d'alentour; Sichem et le Garizim eurent le même sort. Les Cuthéens avaient sur cette sainte montagne un temple qu'ils vénéraient, comme les Juifs vénéraient leur temple de Jérusalem. Ce temple, Alexandre le Grand avait jadis permis au Satrape Sanaballète de le construire, pour faire honneur à son gendre Manassès, frère du grand prêtre des Juifs Jaddous (Jadoua).

1. A. J. XIII. VIII. 4. — B. J. V. II. 5. Le Lycus dont il s'agit dans ce passage ne doit pas être confondu avec le Lycus qui coule près de Beyrouth, c'est-à-dire le Nahr-el-Kelb de nos jours; c'est du Lycus, rivière d'Assyrie, que Josèphe entend parler (130 av. J.-C.). J'ai fidèlement copié le récit de Josèphe qui prétend qu'Antiochus perdit la vie dans la bataille contre Arsace; mais je m'empresse de faire observer ici que les monuments numismatiques démentent absolument cette assertion de l'historien des Juifs. Il est certain, en effet, qu'il existe des monnaies d'Antiochus frappées dans les trois années qui suivirent sa défaite. Comme ce n'est pas l'histoire des Séleucides que nous écrivons, il nous suffit de signaler ce fait, déjà prouvé par Frœlich.

La destinée de ce temple était de ne rester debout que deux siècles : car dans la 200e année de son existence, il fut dévasté et ruiné par Hyrcan [1].

Hyrcan s'empara aussi de quelques villes de l'Idumée, telles que Adora et Marissa ; et après avoir soumis les Iduméens, il leur permit de rester dans leur pays, à la condition qu'ils se feraient circoncire, et qu'ils adopteraient le culte des Juifs. Ceux-ci, par amour pour le sol natal, consentirent à tout ce que le vainqueur exigeait d'eux, et devinrent ainsi des Juifs prosélytes [2].

Le souverain Pontife, après ses brillantes conquêtes, envoya une ambassade à Rome, pour renouveler avec le sénat le traité d'alliance qui, depuis des années, liait le peuple romain au peuple juif. L'édit qui consacra ce nouveau traité était ainsi conçu :

« Le préteur Fannius, fils de Marcus, a convoqué le sénat en » comité, pour le huit des ides de février; étaient présents : » Lucius Manlius, fils de Lucius, de la tribu Mentina, et Caius » Sempronius, fils de Caius, de la tribu Falerna. Le but de la » séance était l'examen des propositions apportées par Siméon, » fils de Dosithée, Apollonius, fils d'Alexandre, et Diodore, fils » de Jason, hommes honorables et probes, ambassadeurs du » peuple juif. Ils venaient demander le renouvellement du » traité d'alliance et d'amitié qui avait été jadis conclu entre » eux et les Romains, et prier le sénat de s'occuper de diverses » questions d'intérêt public, telles que celles de Joppé et de son » port, de Gazara et de ses fontaines, ainsi que de toutes les

1. A. J. XIII. IX. I. — B. J. I. II. 6. Ici nous lisons Σαμαίαν. Qu'est-ce que Samega, dans la *Guerre judaïque*, Samæa ? Ne faut-il pas y voir le nom altéré de Samarie ? Je le crois. Quant au temple du Garizim, dont j'ai pu étudier les beaux restes à deux reprises, il mérite, à juste titre, l'attention des archéologues. Plusieurs voyageurs se sont évertués à le méconnaître ; mais l'un d'eux et des plus savants, feu le duc de Luynes, avait été frappé du caractère imposant de ces restes vénérables, et je me rappelle avec reconnaissance les paroles qu'il me dit à leur sujet, au moment de son retour ; les voici textuellement : « Quant au temple du Gari- » zim, je ne m'explique pas comment on a pu avoir l'idée de vous en contester l'attri- » bution et la découverte. »

2. A. J. XIII. IX. I. — B. J. I. II. 6. Ici nous lisons 'Αδωρεόν καὶ Μάρισσαν (129 ou 128 av. J.-C.).

» autres villes et localités que le roi Antiochus leur avait enle-
» vées, malgré les prohibitions du Sénat; ils en réclamaient la
» restitution, avec défense formelle de la part du peuple
» romain, aux troupes royales, de passer sur leurs terres, et
» sur toutes celles qui leur étaient soumises. De même ils
» demandaient que tout ce qui avait été décrété par Antiochus
» pendant cette guerre, à l'encontre des décisions du sénat, fût
» regardé comme nul et de nul effet : de plus, que des envoyés
» spéciaux fussent autorisés à réclamer auprès d'Antiochus
» tout ce qu'il avait usurpé, et à estimer les dégâts que le pays
» avait subis, par le fait de la guerre. Enfin ils réclamaient du
» sénat des lettres de sauf-conduit adressées aux Rois et aux
» peuples libres, pour qu'il pussent exister avec sécurité, et ren-
» trer en paix dans leur pays. En conséquence il a été décrété
» que toutes ces demandes étaient accordées, et que le traité
» d'alliance et d'amitié, anciennement conclu, était renouvelé
» avec ces hommes probes, ambassadeurs d'un peuple bon et
» ami du peuple romain. »

Quant aux lettres de sauf-conduit, il fut répondu aux ambassadeurs, qu'il en serait délibéré plus tard, en séance générale du sénat, mais qu'ils pouvaient être assurés que toutes les précautions seraient prises, afin qu'il ne pût leur être fait nulle injure, ni infligé aucun préjudice. Le préteur Fannius fut, en outre, chargé de les gratifier de leurs frais de retour en Judée, sur les deniers du trésor public. Cet ordre fut exécuté. Les ambassadeurs juifs reçurent une large indemnité de route, payée par le trésor, et partirent munis d'un sénatus-consulte adressé à ceux qui étaient chargés de les guider et de les ramener en toute sécurité dans leur pays[1].

Le Roi Démétrius aurait été bien tenté de déclarer la guerre à Hyrcan, mais le temps et l'occasion lui manquèrent, parce qu'il avait eu la maladresse d'exciter contre lui l'animadversion de son peuple et de son armée. C'était en effet un méchant homme,

1. A. J. XIII. IX. 2.

duquel il n'y avait jamais eu rien de bon à attendre. Fatigués enfin du joug odieux qu'ils subissaient, les Syriens envoyèrent des émissaires auprès du Roi d'Égypte, Ptolémée, surnommé Physcon, pour le supplier de leur donner un autre Roi de la famille de Séleucus. Ptolémée leur envoya, à la tête d'une armée, Alexandre, surnommé Zebina. Une bataille eut lieu, et Démétrius vaincu courut chercher un refuge à Ptolémaïs, auprès de Cléopâtre, sa femme. Celle-ci ne lui permit pas de pénétrer dans la ville, et Démétrius se vit forcé de courir à Tyr, où il fut arrêté. Après avoir souffert toutes les avanies, il fut enfin mis à mort par ses ennemis. Alexandre, dès qu'il se vit libre possesseur de la couronne, conclut un traité d'alliance avec le pontife Hyrcan ; mais quelques années plus tard, Antiochus surnommé Grypus, fils de Démétrius, fit la guerre à Alexandre Zébina qui périt dans un combat[1].

Les historiens sont dans une complète incertitude sur l'origine réelle d'Alexandre Zébina. Il n'était probablement que le fils d'un marchand nommé Protarchus ; mais on fit courir le bruit qu'il était fils, soit d'Antiochus IV, soit d'Alexandre Bala ; ce qui est certain c'est que le surnom Zébina, זבינא, signifie « acheté » (du chaldéen זבן, acheter).

Antiochus Grypus, dès qu'il fut monté sur le trône de Syrie, pensa à se jeter sur la Judée à la tête d'une armée ; mais il en fut détourné par la nouvelle que son frère de mère, nommé comme lui Antiochus, et surnommé le Cizycène, parce qu'il avait été élevé à Cyzique[2], se préparait à lui disputer la couronne.

Pendant plusieurs années la guerre entre les deux frères sé-

1. A. J. XIII. IX. 3. C'est en 129 av. J.-C., qu'Alexandre Zébina envahit la Syrie, à la tête des troupes égyptiennes ; et c'est en 122 av. J.-C. que cet Alexandre fut mis à mort, par l'ordre d'Antiochus Grypus, si nous en croyons Justin. Dans ce cas, l'assertion de Josèphe qui prétend que ce prince mourut les armes à la main, dans un combat, n'aurait aucune valeur.

2. Antiochus le Cyzicène était fils d'Antiochus Soter, qui avait péri dans la guerre contre les Parthes ; celui-ci était frère de Démétrius, le père de Grypus ; tous les deux avaient été tour à tour mari de Cléopâtre, ainsi que nous l'avons raconté plus haut.

vit en Syrie, et tout le temps qu'elle dura, fut un temps de paix pour Hyrcan. Nous avons dit, en effet, qu'il avait abandonné la cause des princes macédoniens, et que depuis lors, ni comme vassal, ni comme ami, il ne leur avait plus prêté aucun secours. Lorsque Alexandre Zébina fut élevé au pouvoir suprême, la Judée devint florissante, et le devint plus encore, pendant que les deux frères rivaux se disputèrent la couronne. Ce repos heureux permit à la Judée d'accumuler des sommes énormes. Aussitôt qu'Antiochus le Cyzicène se mit à ravager la Syrie, Hyrcan ne fit plus mystère de ses idées d'indépendance absolue ; Grypus étant abandonné par les Égyptiens, et neutralisant autant qu'il le pouvait les forces de son frère, qui le lui rendait de son mieux, le prince juif ne s'inquiétait plus ni de l'un ni de l'autre [1].

Ce fut alors qu'il entreprit une expédition contre Samarie, ville extrêmement forte et qui fut reconstruite plus tard par Hérode, sous le nom de Sébasté. Hyrcan était irrité contre les Samaritains, parce que, à l'instigation des rois de Syrie, ils avaient fait tout le mal possible aux Marisséniens, colons et alliés des Juifs. Il enserra la ville dans un fossé garni d'une double muraille, de l'étendue de 80 stades, et, cela fait, il laissa la direction du siège à ses fils Antigone et Aristobule. Cet étroit blocus amena bientôt la famine dans la place, et les Samaritains implorèrent l'assistance d'Antiochus le Cyzicène. Celui-ci croyant n'avoir affaire qu'à des ennemis méprisables, se fit battre à plate couture par Aristobule et Antigone, et prit la fuite. Il fut poursuivi par les deux frères, jusqu'à Scythopolis. L'armée de secours une fois rejetée au loin, le siège recommença de plus belle, et les Samaritains se virent bientôt forcés d'implorer de nouveau l'aide d'Antiochus. Celui-ci obtint de Ptolémée Lathyrus un contingent de 6,000 hommes, que le roi d'Égypte lui envoya contre le gré de sa mère qui l'avait à peu près dépouillé déjà de toute autorité. A la tête de ce petit corps d'armée, Antiochus fon-

1. A. J. XIII. X. 1.

dit sur la Judée, commettant partout les plus affreuses rapines, mais se garant autant qu'il le pouvait de la nécessité d'en venir à une bataille décisive avec Hyrcan. Il espérait par ses déprédations, forcer Hyrcan à abandonner le siège de Samarie, mais il avait compté sans l'habileté militaire de son adversaire. Il finit par tomber dans une embuscade, y perdit une bonne partie de ses troupes, et se vit contraint de fuir jusqu'à Tripolis, laissant le soin ingrat de continuer cette guerre à ses généraux Callimander et Épicrate [1].

Callimander, à la première rencontre avec les Juifs, fut mis en déroute et perdit la vie; quant à Épicrate qui était d'une avarice sordide, il livra à prix d'or Scythopolis et les places voisines, et ne songea guère à délivrer Samarie. Après une année entière de siège, la place fut enlevée, et Hyrcan, lorsqu'il l'eut rasée jusque dans ses fondements, y amena des torrents, qui en noyèrent les tristes débris. A la place où s'élevait naguère la brillante Samarie, il n'y eut bientôt plus que de vastes cavités dans lesquelles s'effondrèrent les derniers vestiges de la cité [2]. Après cette conquête, les deux princes allèrent ravager Scythopolis et le Carmel.

Ici Josèphe raconte un fait incroyable. A l'entendre, le pontife Hyrcan était en communication avec l'esprit de Dieu. On raconte, dit-il, que le jour même où ses fils défirent Antiochus le Cyzicène, pendant qu'il était seul dans le saint des saints, offrant l'encens à Jéhovah, une voix lui annonça que ses fils allaient remporter la victoire sur Antiochus. Aussitôt sorti du temple, il fit part au peuple de ce qu'il venait d'apprendre miraculeusement, et, de fait, la prédiction s'accomplit de point en point [3].

A la même époque, la reine Cléopâtre qui, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, était en absolu désaccord avec son fils

1. A. J. XIII. X. 2. — B. J. I. II. 7. Ici Josèphe donne à Antiochus le surnom d'Aspendien, d'Aspendus ville de Pamphylie.

2. A. J. XIII. X. 3. — B. J. I. II 7 (109 av J.-C.).

3. A. J. XIII. X. 3.

Ptolémée Lathyrus, mit à la tête de ses armées Chelcias et Ananias, fils de cet Onias à qui il avait été permis d'élever dans le nôme Héliopolitain, un temple semblable à celui de Jérusalem. A partir de ce moment, Cléopâtre ne fit rien, n'entreprit rien, sans consulter ses deux généraux juifs. Strabon le Cappadocien nous en donne le témoignage, ajoute Josèphe, car il s'exprime ainsi : « Presque tous les Égyptiens et ceux qui vin-
» rent avec nous en Chypre, aussi bien que ceux qui y furent
» envoyés plus tard, se rangèrent aussitôt sous les drapeaux de
» Ptolémée. Les Juifs du parti d'Onias restèrent seuls fidèles à
» la Reine, dont leurs concitoyens Chelcias et Ananias avaient
» toute la confiance [1]. »

Voulez-vous avoir des ennemis ? Faites fortune : soyez heureux, et vous n'en aurez que trop. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver à Jean Hyrcan : la prospérité lui créa une foule d'envieux. La secte des Pharisiens, l'une des trois grandes sectes du judaïsme, ne tarda pas à se montrer hostile au grand prêtre. Elle jouissait d'une telle autorité sur le peuple, que tout ce qu'elle disait, fût-ce contre le Roi, fût-ce contre le grand prêtre, trouvait immédiatement crédit. Hyrcan avait été l'un de leurs affidés, et ils l'avaient d'abord tenu en grande affection. Un jour qu'il avait convié à un somptueux festin les chefs des Pharisiens, lorsqu'il les vit animés par le plaisir qu'il leur procurait, il se prit à leur dire qu'ils savaient parfaitement qu'il voulait être un juste, et ne rien faire qui ne plût à Dieu ; tous répondirent qu'il en était ainsi. Il reprit alors pour les prier instamment, s'ils le voyaient s'écarter de la bonne voie, de l'y faire rentrer par leurs sages avis, et de le corriger au besoin. Pendant que tous exaltaient à l'envi sa vertu, à laquelle ils rendaient hommage, l'un des convives, nommé Éléazar, homme méchant, et toujours prêt à se révolter, prit la parole : « Puisque
» tu veux savoir la vérité, dit-il, si tu veux être un honnête

1. A. J. XIII. X. 4.

» homme, tu dois te démettre du souverain pontificat, et te con-
» tenter du principat. — Pour quelle raison, s'écria Hyrcan,
» dois-je renoncer au pontificat? — Parce que nous avons appris
» de nos pères, que ta mère avait été esclave du temps d'Antio-
» chus Épiphane. » — C'était un odieux mensonge qui irrita Hyrcan au plus haut point, et dont tous les Pharisiens se sentirent gravement offensés[1].

Un certain Jonathas qui appartenait à la secte des Sadducéens, les éternels rivaux des Pharisiens, et qui était lié d'amitié avec Hyrcan, lui dit que c'était du consentement unanime des Pharisiens, qu'Éléazar l'avait insulté, et qu'il lui serait facile d'en acquérir la preuve, s'il leur demandait quelle punition avait méritée cet Éléazar, pour son insolent propos. Hyrcan suivit le conseil et leur demanda à quelle peine, selon eux, devait être condamné l'insulteur ; il aurait en effet la conviction que c'était sans leur avis que cette injure lui avait été jetée à la face, s'ils condamnaient le coupable à la peine qu'il avait encourue.

Ils lui répondirent qu'il devait être frappé de verges et mis en prison, la peine capitale leur paraissait trop forte ; d'ailleurs il était dans les principes des Pharisiens de se montrer cléments, toutes les fois qu'il y avait une condamnation à prononcer. Cette clémence, qu'il jugeait intempestive, offensa si fortement le grand prêtre, qu'il fut dès lors convaincu que c'était avec leur assentiment, qu'Éléazar avait parlé. Jonathas ne négligeait rien pour attiser sa colère, et il fit tant et si bien que Hyrcan se laissa persuader de renoncer au Pharisaïsme, de s'affilier aux Sadducéens, et de persécuter tous ceux qui resteraient fidèles aux préceptes des Pharisiens. Il en résulta que la multitude le prit en aversion, ainsi que ses fils; nous en reparlerons plus loin. Pour le moment nous nous contenterons de dire que les Pharisiens avaient transmis au peuple traditionnellement une

1. A. J. XIII. X. 5.

foule d'institutions qu'ils avaient reçues de leurs aïeux, et qui ne figuraient nullement dans les lois de Moïse, ce qui les faisait rejeter absolument par les Sadducéens qui soutenaient qu'il n'y avait de règles respectables que les règles écrites, tandis que toutes celles qui n'avaient d'autre origine que la tradition, ne devaient pas être observées. De là sortirent de très graves dissensions; parce que les Sadducéens ne s'affiliaient jamais que les riches et les grands, tandis que les Pharisiens ne s'appuyaient que sur la multitude[1].

Hyrcan réussit pourtant à apaiser les rancunes nées de ce débat, et il vécut encore assez longtemps dans la prospérité. Il gouverna le peuple juif pendant trente et un ans, et laissa en mourant cinq fils héritiers de sa gloire. Il avait joui de trois grands biens accordés par Dieu, à savoir : le principat, le pontificat suprême, et le don de prophétie. Il était en effet inspiré, et il possédait la prescience des événements, à tel point qu'il prédit que ses deux fils aînés ne jouiraient pas longtemps du pouvoir souverain. Nous allons maintenant raconter les événements de leur courte existence, pour montrer combien la fortune de leur père fut plus grande que la leur[2].

Lorsque Jean Hyrcan eut rendu l'âme, son fils aîné Aristobule, dont le nom judaïque était Judas, n'hésita pas à prendre le titre de Roi, et à mettre le diadème royal sur sa tête, 481 ans et trois mois après le retour de la captivité de Babylone[3].

Aristobule aimait tendrement son frère Antigone qui était le second des enfants d'Hyrcan; il partagea donc avec lui le pouvoir souverain, et retint ses autres frères en captivité. Il infligea le

1. A. J. XIII. X. 6. — B. J. I. II. 8.

2. A. J. XIII. X. 7. — B. J. I. II. 8. Ici Josèphe donne à Hyrcan 33 ans de règne. Il paraît néanmoins certain que le principat de Hyrcan ne dura que 29 ans au plus, puisqu'il mourut en l'an 107 av. J.-C., après avoir remplacé son père Siméon en l'an 135 av. J.-C.

3. A. J. XIII. XI. 1. — B. J. I. III. 1. Ici Josèphe ne compte plus que 471 ans entre la fin de la captivité de Babylone, et la prise de la couronne pour Aristobule.

même sort à sa mère, parce qu'elle avait essayé de lui disputer le principat, en s'appuyant sur ce qu'à son lit de mort, Hyrcan l'avait investie du pouvoir sur toutes choses. Aristobule poussa la cruauté contre celle qui lui avait donné le jour, jusqu'à la laisser mourir de faim dans sa prison [1].

Il devint également le meurtrier de son frère Antigone, nonobstant l'affection qu'il affichait pour lui, et qui avait été assez grande pour lui faire partager avec lui la puissance souveraine. Mais dans les cours les calomniateurs abondent : d'abord Aristobule se refusa à croire à leurs odieux propos, parce qu'il aimait réellement son frère, et qu'il mettait sur le compte de l'envie toutes les infamies dont on poursuivait son cœur. Il arriva cependant qu'au moment où Antigone allait rentrer triomphalement à Jérusalem, après une guerre heureuse, pour célébrer la fête des Tabernacles, Aristobule tomba gravement malade et se vit obligé de garder le lit, pendant qu'Antigone se rendait en grande pompe au temple, avec ses soldats, afin d'assister à la solennité, et surtout d'adresser à Jéhovah des vœux sincères pour le rétablissement d'Aristobule. Les ennemis d'Antigone s'empressèrent de saisir cette occasion de le perdre. Ils accoururent au chevet du Roi, exagérèrent à dessein l'éclat de la fête à laquelle présidait son frère; ils lui firent entendre qu'Antigone agissait déjà en maître absolu, en souverain unique, et qu'il méditait certainement un fratricide, bien facile à commettre, à l'aide de la troupe armée dont il disposait, et qu'en un mot, puisqu'il pouvait rester seul maître du pouvoir, il serait véritablement insensé de continuer à le partager [2].

Aristobule exaspéré par ces infâmes insinuations, ne songea plus qu'à sauver sa vie qu'on lui montrait menacée. Il fit placer ses gardes du corps dans un souterrain obscur (il habitait alors la forteresse de Baris, qui devint plus tard la tour Antonia), avec ordre de respecter quiconque se présenterait sans armes ; mais

1. A. J. XIII. XI 2. — B. J. I. III. 3.
2. A. J. XIII. XI. 1. — B. J. I. III. 3.

de mettre à mort Antigone lui-même, s'il voulait pénétrer armé dans son appartement. Par une sorte de remords, il envoya prier Antigone de quitter ses armes, avant de venir le voir.

Mais la Reine et ceux qui avaient comploté la mort d'Antigone, réussirent à gagner l'envoyé d'Aristobule, et à le décider à dire à celui-ci tout le contraire de ce que lui mandait son frère, c'est-à-dire que celui-ci sachant qu'il avait revêtu son plus beau costume militaire, désirait le voir dans cette tenue d'apparat[1].

Antigone ne soupçonnant rien de la fraude cruelle dont il allait être victime, et plein de condescendance pour le désir que lui faisait exprimer son frère chéri, se rendit couvert de son armure chez Aristobule, pour la lui faire admirer. Lorsqu'il parvint à la tour nommée Tour de Straton, à travers laquelle il devait suivre un passage très obscur, il fut égorgé par les gardes du Roi[2].

Ce qu'il y a de plus étrange dans cet affreux événement, c'est qu'un certain Judas, qui appartenait à la secte des Esséniens, et qui n'avait jamais fait de fausses prédictions, en voyant Antigone sortir du temple, s'écria, du milieu de la foule qui le suivait pour entendre ses prédictions, qu'il devait désirer la mort, puisqu'il avait menti, Antigone étant vivant ! Qu'il avait prédit que, ce jour-là même, il mourrait à la tour de Straton, et qu'il le voyait passer sain et sauf; que le lieu désigné par lui étant à 600 stades de Jérusalem et que la plus grande partie du jour étant déjà passée, il était matériellement impossible qu'il courût un danger en ce lieu, afin que sa prédiction s'accomplît.

Tandis qu'il parlait ainsi en se désolant, le bruit se répandit soudain qu'Antigone venait d'être tué dans un passage souterrain, qui s'appelait la Tour de Straton, comme la ville qui fut depuis Césarée. On comprend facilement tout ce que l'Essénien

1. A. J. XIII. XI. 2. — B. J. I. III. 3.
2. A. J. XIII. XI. 2. — B. J. I. III. 4.

Judas dût éprouver de saisissement à cette nouvelle inattendue[1].

A peine le crime était-il accompli, que le désespoir s'empara d'Aristobule; son mal s'aggrava subitement, des douleurs intolérables envahirent tout l'intérieur de son corps, et il rendit une grande quantité de sang. Par un hasard véritablement providentiel, un des serviteurs qui l'entouraient, enleva ce sang et le porta jusqu'au point même qui était encore tout souillé du sang d'Antigone. Là il fit une chute, et laissa tomber le vase qui le contenait, de sorte que le sang d'Aristobule se mêla à celui de son frère. Un cri d'horreur s'éleva parmi les assistants, comme si le serviteur l'eût fait exprès. Aristobule entendant ces exclamations, en voulut connaître la cause. On refusa d'abord de lui répondre; il n'insista que plus vivement pour savoir ce qui s'était passé. A force de menaces il finit par se faire révéler la vérité, et fondant alors en larmes, il s'écria. « Il n'était pas pos- » sible de cacher à Dieu mes abominables crimes, et je suis » promptement puni du meurtre de mon frère. Misérable corps, » garderas-tu longtemps la vie que je dois aux mânes de mon » frère et de ma mère? Pourquoi la mort ne vient-elle pas tout » d'un coup? pourquoi faut-il que je perde, goutte à goutte, le » sang que je dois verser pour ceux que j'ai traîtreusement » assassinés? »

Il mourut en prononçant ces paroles, après un an de règne[2].

Aristobule avait été surnommé le Philhellène. Son règne si court fut néanmoins favorable à son peuple. Il vainquit les Ituréens et soumit à la Judée une grande partie de leur pays. Il en força les habitants, s'ils voulaient rester dans leurs foyers, à se faire circoncire et à vivre sous la loi juive. Il était juste et réservé, ainsi que l'atteste Strabon, d'après l'autorité de Timagènes qui s'exprime ainsi: « Il se montra toujours juste, et ren-

1. A. J. XIII. XI. 2. — B. J. I. III. 5.
2. A. J. XIII. XI. 3. —B. J. I, III. 6 (105 av. J.-C.).

» dit de grands services aux Juifs; car il recula leurs frontières, » et annexa à la Judée une partie de l'Iturée, dont les habitants » durent se soumettre à la circoncision[1] ».

Aussitôt après la mort d'Aristobule, Salomé, sa femme, qui portait parmi les Grecs le nom d'Alexandra, mit en liberté les frères du Roi défunt, que celui-ci avait incarcérés. Jonathan et par abréviation Jannée qui était également nommé parmi les Grecs Alexandre, était le plus avancé en âge et le plus distingué. Ce fut à lui que Salomé donna la royauté. Chose étrange! Le nouveau Roi, depuis le jour de sa naissance, avait été détesté par son père, qui ne lui avait jamais permis de paraître en sa présence. Cette haine impardonnable avait la cause suivante: Hyrcan qui chérissait tendrement ses deux fils aînés, Antigone et Aristobule, pria Dieu de lui faire connaître celui de ses enfants qui lui succéderait au trône. Dieu lui apparut en songe, et lui désigna Alexandre Jannée. Désespéré de savoir que cet enfant serait l'héritier de sa grandeur, il l'exila, pour ainsi dire, en Galilée, où il avait vu le jour, et l'y fit élever loin du palais. Nous avons vu comment la prédiction divine s'accomplit. Aussitôt maître du pouvoir, Alexandre se débarrassa par un meurtre de l'un de ses frères qui cherchait à lui disputer la couronne; quant à l'autre qui se vouait volontairement à l'obscurité, et qui se nommait Absalom, le nouveau Roi le traita avec bienveillance[2].

Dès qu'il eut réglé à sa guise toutes les affaires de l'État, Alexandre Jannée entreprit une expédition contre Ptolémaïs, et ayant refoulé tous les habitants dans la place, il en commença le siège. De toutes les villes de la côte, en effet, il ne restait plus à soumettre que Ptolémaïs et Gaza, d'une part, et de l'autre, la tour de Strabon et Dora qui étaient occupés par un tyran nommé Zoïle. Pendant tout le temps que dura la guerre fratricide entre Antiochus Grypus et Antiochus le Cyzicène, Ptolémaïs ne reçut

1. A. J. XIII. XI. 3.
2. A. J. XIII. XII. 1. — B. J. I. IV. 1 (105 av. J.-C.).

de secours d'aucun des deux compétiteurs; mais Zoïle qui redoutait pour son compte le sort que le Roi des Juifs réservait à Ptolémaïs, et qui avait une petite armée à son service, essaya de porter secours aux assiégés, qui n'en avaient évidemment aucun à attendre des deux princes rivaux. Il ne restait aux habitants de Ptolémaïs qu'une seule espérance, c'était de se voir aidés par Ptolémée Lathyrus qui occupait l'île de Chypre, après avoir été chassé d'Égypte par sa propre mère Cléopâtre. Ils l'implorèrent donc et le supplièrent de les tirer des griffes d'Alexandre Jannée. Ils leur firent croire que dès qu'il aurait passé en Syrie, il aurait avec lui les habitants de Gaza, et Zoïle, et même les Sidoniens, avec d'autres encore: comptant sur des auxiliaires puissants, Ptolémée se hâta d'armer une flotte[1].

Sur ces entrefaites un certain Démétrius, très écouté du peuple, à cause de son éloquence, et qui jouissait d'une certaine autorité parmi ses compatriotes, réussit à changer les dispositions des habitants de Ptolémaïs. Il leur représenta qu'il valait cent fois mieux courir les chances encore incertaines d'une guerre avec les Juifs, que d'accepter une servitude inévitable, en se donnant bénévolement un maître; qu'ils n'y gagneraient qu'une chose, à savoir, après la guerre présente, la guerre bien autrement redoutable qui leur viendrait d'Égypte; que Cléopâtre à coup sûr n'était pas assez peu soucieuse de ses intérêts, pour permettre à Ptolémée d'acquérir de nouvelles forces, recrutées parmi les voisins de l'Égypte; et qu'infailliblement elle les attaquerait avec une armée formidable. Ne voulait-elle pas en effet chasser son fils de Chypre même? Qu'enfin si Ptolémée ne réussissait pas à les délivrer, il lui resterait toujours la ressource de se réfugier dans son île, et qu'ils resteraient seuls exposés aux plus grands périls. Ptolémée, au moment de son départ, fut informé du changement qui s'était opéré dans les esprits à Ptolémaïs; il n'en fit pas moins route, et venant mouiller à Sycaminos, au pied du Carmel, il y fit débarquer ses troupes.

1. A. J. XIII. XII. 1.

Celles-ci comptaient en tout une trentaine de mille hommes, cavalerie comprise; de là il vint camper dans le voisinage de Ptolémaïs; mais comme la ville refusa l'entrée à ses envoyés, et ne voulut même pas écouter leurs propositions, Ptolémée restait aussi irrité qu'anxieux[1].

Les choses en étaient là, lorsque Zoïle et les habitants de Gaza vinrent le trouver, et le prier de leur prêter son appui, contre les Juifs et leur Roi Alexandre qui avaient dévasté leurs campagnes. Alexandre ne se sentant pas de force à tenir tête à tant de monde, et à poursuivre un siège en même temps, se retira prudemment de devant Ptolémaïs. L'armée juive rentra dans ses foyers et Alexandre Jannée s'empressa d'appeler en secret Cléopâtre à son secours, contre Ptolémée, avec lequel il négociait en même temps. Il fit plus encore, et promit à celui-ci 400 talents d'argent, s'il voulait faire disparaître le tyran Zoïle, et donner aux Juifs le pays à la tête duquel il s'était mis. Ptolémée, dupe de cette scandaleuse comédie, accepta les offres de Jannée, et s'empara de la personne de Zoïle; mais il fut bientôt au courant des manœuvres du Roi des Juifs, et dès qu'il sut que celui-ci avait envoyé des ambassadeurs à sa mère Cléopâtre, il n'hésita pas à manquer à la parole qui lui avait été extorquée, et il commença lui-même le siège de Ptolémaïs, dont les portes lui avaient été fermées. Laissant devant la place une partie de son armée, avec des chefs capables de diriger les opérations du siège, il se mit de sa personne en campagne, avec le reste de ses troupes pour ravager la Judée. Alexandre, lorsqu'il se sentit sérieusement menacé, ne resta plus inactif. Il réunit promptement 50,000 habitants du pays (80,000, comme le prétendent quelques auteurs), et se mettant à la tête de cette armée improvisée, il courut au-devant de Ptolémée. Déjà celui-ci avait attaqué à l'improviste, et un jour de sabbat, une ville de Galilée nommée Asokhis; il y avait capturé

1. . J. XIII. XII. 2.

dix mille prisonniers, en outre d'un butin considérable[1].

De là Ptolémée vint essayer d'enlever de vive force Sepphoris, ville voisine de celle qu'il avait déjà mise au pillage; mais il ne réussit qu'à y perdre beaucoup de monde et il se replia sur Ptolémaïs, afin de faire tête à Alexandre Jannée. Celui-ci arrivait par la vallée du Jourdain, et vint camper à proximité de l'ennemi, à un endroit nommé Asophon et qui n'est pas très éloigné du fleuve. La première ligne de bataille des Juifs se composait de 8,000 combattants, auxquels Alexandre donna le nom d'Ekatontamaques (ceux qui soutenaient le choc de cent hommes) et qui se couvraient d'un bouclier plaqué d'airain. La première ligne de Ptolémée était bien aussi munie de boucliers d'airain, mais pour tout le reste, ses soldats se sentaient de beaucoup inférieurs aux Juifs; aussi n'acceptèrent-ils le combat qu'avec timidité. Philostephanus qui les commandait, leur rendit néanmoins un peu de courage, en leur donnant l'ordre de franchir le fleuve qui séparait les deux camps ennemis. Alexandre le laissa faire, pensant qu'il aurait plus facilement raison d'eux, s'ils avaient une rivière à dos, parce qu'ils ne pourraient plus en fuyant se soustraire au combat. L'action s'engagea et le résultat en fut d'abord douteux, car de part et d'autre les pertes étaient grandes. Lorsque l'avantage paraissait rester aux troupes d'Alexandre, Philostephanus qui avait su ménager une réserve, courait promptement appuyer les points où sa ligne de bataille semblait fléchir. Les Juifs au contraire n'ayant à compter sur l'appui d'aucun corps de réserve, furent bientôt en débandade; ceux qui fuyaient, ne se sentant pas secourus par leurs voisins eux-mêmes qui se mêlaient immédiatement aux fuyards, les soldats de Ptolémée les poursuivirent alors l'épée dans les reins, et ce fut bientôt un sauve-qui-peut général. Le massacre fut si grand que les épées des Grecs étaient émoussées, et la main des soldats fatiguée de frapper. 30,000 Juifs restèrent sur le champ de

1. A. J. XIII. XII. 4 — A. J. I. IV. 2. Je ne devine pas ce que peut être cette ville d'Asokhis, qui était voisine de Sepphoris.

bataille (50,000 dit Timagènes); le reste fut fait prisonnier, ou regagna péniblement ses foyers[1].

Ici l'historien des Juifs enregistre un fait abominable, et auquel on a peine à croire. Il paraîtrait que Ptolémée, le soir de sa victoire, vint occuper quelques bourgades juives, où s'étaient réfugiées nombre de femmes et d'enfants, fuyant devant les dévastateurs. Il ordonna à ses soldats de les égorger et de les dépecer, puis de jeter leurs membres dans des marmites, et d'en préparer un horrible mets, afin que tous ceux qui, après avoir échappé aux chances du combat, viendraient pour se rendre, crûssent qu'ils se repaissaient de chair humaine, et fûssent terrifiés d'avoir affaire à de pareils ennemis. Strabon et Nicolas de Damas, ajoute Josèphe, attestent la vérité de ce fait.

Peu après, Ptolémaïs fut prise par Ptolémée Lathyrus[2].

Cléopâtre, justement effrayée des succès de son fils qui ravageait la Judée, et avait déjà réussi à se rendre maître de Gaza, résolut de s'opposer de toutes ses forces à la marche victorieuse de Ptolémée; car celui-ciétait déjà sur les frontières de l'Égypte, dont il voulait s'emparer à tout prix. La flotte de la Reine se mit immédiatement en route, ainsi que son armée de terre, à la tête de laquelle étaient placés les deux Juifs, Chelcias et Ananias. Elle fit transporter immédiatement à Cos la plus grande partie de ses trésors, qu'accompagnaient ses petits-fils et son testament. Son fils Alexandre ayant reçu l'ordre de diriger une flotte puissante sur les côtes de Phénicie, ce pays fit immédiatement sa soumission et Cléopâtre vint de sa personne se présenter devant Ptolémaïs. La population ayant refusé de lui ouvrir ses portes, elle commença le siège de la place. Ptolémée, de son côté, avait quitté la Syrie, s'était rué sur l'Égypte qu'il supposait dégarnie de troupes, et par conséquent facile à surprendre; mais il fut trompé dans cette espérance. A ce moment même il arriva que Chelcias, l'un des deux généraux de Cléopâtre, mourut

1. A. J. XIII. XIII. 5.
2. A. J. XIII. XII. 6 — (104. av. J.-C.).

en Cœlésyrie, lorsqu'il marchait à la poursuite de Ptolémée[1].

Dès que Cléopâtre apprit que l'expédition de son fils contre l'Égypte n'avait pas eu le résultat qu'il en espérait, elle détacha contre lui une partie de son armée qui le chassa du pays. Forcé de battre en retraite, Ptolémée vint prendre ses quartiers d'hiver à Gaza ; pendant que sa mère Cléopâtre réussissait à enlever Ptolémaïs, Alexandre Jannée vint l'y trouver avec de magnifiques présents, lui exposa tout le mal que lui avait fait Ptolémée Lathyrus, et lui dit qu'il n'avait plus d'autres ressources que sa protection. Quelques-uns des amis de Cléopâtre cherchèrent à lui persuader de prendre d'abord les présents, et de s'emparer ensuite de la Judée, parce qu'elle ne devait pas souffrir qu'une si grande multitude de Juifs valeureux fussent placés sous la main d'un seul homme. Ananias lui tint un tout autre discours. « Il serait inique, lui dit-il, de priver de son pou- » voir un homme qui est ton allié, et de plus ton parent. Il faut » que tu saches bien qui si tu lui fais cette injure, tu auras au- » tant d'ennemis que de Juifs, nous compris. » Ces paroles d'Ananias décidèrent Cléopâtre à respecter Alexandre Jannée, et bien plus elle conclut avec lui un traité d'alliance à Scythopolis, en Cœlésyrie[2].

Alexandre une fois débarrassé de la crainte que lui inspirait Ptolémée, conduisit ses troupes en Cœlésyrie, et commença le siége de Gadara, siége qui dura dix mois. Il prit également Amathus(?) la plus forte de toutes les places qui se trouvaient au delà du Jourdain, et où Théodore, fils de Zénon (sans doute le Zénon Cotylas, tyran de Philadelphie) avait mis à refuge tout ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher. Théodore réussit cependant à surprendre l'armée juive, et à lui tuer 10,000 hommes, en enlevant tous les bagages du Roi Alexandre. Ce revers ne l'abattit pas, loin de là ; car il commença une nouvelle expé-

1. A. J. XIII. XIII. 1.
2. A. J. XIII. XIII. 2.

dition contre les villes de la côte, et s'empara de Raphia et d'Anthedon qui fut rebâtie plus tard par Hérode, en recevant le nom d'Agrippias[1].

Pendant qu'Alexandre guerroyait ainsi, Ptolémée avait été forcé de regagner Chypre, et Cléopâtre sa mère était retournée en Égypte. Le Roi des Juifs irrité contre la population de Gaza qui s'était jetée dans les bras de Ptolémée, vint assiéger leur ville et ravager leurs campagnes. Apollodote qui commandait dans la place, fit de nuit une sortie à la tête de 2,000 mercenaires et de 10,000 habitants, et surprit le camp des Juifs. Tant que les ténèbres ne furent pas dissipées, les Juifs croyant avoir affaire à Ptolémée, ne réussirent qu'à se faire battre; mais dès que le jour fut venu, ils reconnurent leur erreur, reprirent courage, se rallièrent, et fondant bravement sur leurs adversaires, en tuèrent un millier et les refoulèrent dans la place. Les Gazéates cependant résistèrent bravement, et tinrent bon, malgré la famine qui commençait à se faire sentir; ils comprenaient en effet qu'il était préférable pour eux de tout souffrir, plutôt que de tomber au pouvoir de l'ennemi. Mais ce qui soutenait leur courage, c'était surtout l'espérance du secours qu'Arétas, Roi des Arabes, leur avait promis, et qu'ils attendaient d'un moment à l'autre. Cet espoir fut déçu. Leur chef Apollodote avait un frère nommé Lysimaque, qui enviait bassement son autorité, et son influence sur le peuple. Ce frère infâme l'assassina, et ouvrit à Alexandre les portes de la ville. Dans les premiers moments, le Roi des Juifs se conduisit à Gaza avec magnanimité et douceur; mais il jeta bien vite le masque et lança ses soldats sur les habitants, avec ordre de les passer au fil de l'épée. Le massacre commença: les Gazéates cependant ne tendirent pas bénévolement la poitrine à leurs égorgeurs; ils se défendirent tant qu'ils purent, et il périt autant de Juifs que d'habitants de Gaza, dans cette affreuse journée. Quelques-uns d'entre eux mirent le feu à leur maison, pourqu'il n'y restât rien

1. J. A. XIII. XIII. 3. — B. J. I. IV. 2.

qui pût assouvir la soif de pillage des ennemis ; d'autres, pour épargner à leurs femmes et à leurs enfants des douleurs de la servitude, les égorgèrent de leurs propres mains. Le sénat de Gaza, composé de cinq cents membres, avait réussi à se réfugier tout entier dans le temple d'Apollon, parce que d'aventure, au moment même où la ville tombait au pouvoir des Juifs, le sénat était en séance. Ils y furent tous massacrés, par l'ordre d'Alexandre, et la ville fut ruinée de fond en comble. Le siège de Gaza avait duré un an, et après cette sanglante campagne, Alexandre Jannée rentra à Jérusalem [1].

A cette même époque mourut assassiné par Héraclion, Antiochus Grypus qui avait passé 29 ans sur le trône. Il était âgé de 45 ans. Héraclion, originaire de Berœa (Alep) avait été comblé d'honneurs par Antiochus. Il conçut le projet d'usurper la couronne, et ce fut là l'unique cause de son ingratitude.

Séleucus, fils de Grypus, dès qu'il eut succédé à son père, se mit en campagne contre Antiochus le Cyzicène. Il le vainquit, s'empara de sa personne, et le fit mettre à mort. Il devait bientôt connaître à son tour les amertumes de la défaite. Antiochus, surnommé Eusébès, fils du Cyzicène, prit le diadème royal à Aradus, et déclara aussitôt la guerre à Séleucus qu'il parvint bientôt à forcer d'évacuer la Syrie [2].

Séleucus s'était réfugié en Cilicie, à Mopsueste. Il prétendit alors frapper sur la population un impôt énorme, pour recommencer la guerre, sans doute. Mais le peuple irrité mit le feu au palais, et Séleucus périt avec ses amis, dans les flammes [3].

Antiochus Eusébès dut à son tour disputer la Syrie à Antiochus, frère du Séleucus mort à Mopsueste. Le sort des armes lui fut favorable; car son rival fut vaincu, et perdit dans cette guerre son armée, avec la vie. Séleucus avait deux frères jumeaux qui tous les deux portèrent le double surnom d'Épipha-

1. A. J. XIII. XIII. 3. — (97. av. J.-C.).
2. A. J. XIII. 4 — (94 av J.-C.).
3. A. J. XIII. XIII. 4. — (94 av. J.-C.).

ne Philadelphe. C'étaient Antiochus et Philippe. Après la mort d'Antiochus, Philippe son frère prit le diadème et commença à régner sur une partie de la Syrie.

Cependant Ptolémée Lathyrus n'avait pas abandonné ses projets sur cette belle province. Il fit venir de Cnide un autre frère des deux princes jumeaux, nommé Démétrius Eucærus, et il l'établit roi à Damas[1].

Ce fut pendant qu'il cherchait à résister à cette nouvelle tentative du prince égyptien, qu'Antiochus Philadelphe mourat, noyé dans l'Oronte, presque au début de son entreprise.

Il s'était porté au secours de Laodicé, reine des Galaadites, qui guerroyait contre les Parthes, et il périt bravement les armes à la main[2].

Revenons au Roi Alexandre Jannée. Il eut à supporter un scandaleux outrage que ses sujets lui firent subir, pendant qu'il célébrait, en sa qualité de grand prêtre, la fête des tabernacles. Il est d'habitude, parmi les Juifs qui assistent à cette solennité, de s'y présenter portant un bouquet formé de palmes et de branches de citronniers, nommé *(Loulab)* et un cédrat *(Ethrodj)*. Alexandre était à l'autel, lorsque les assistants s'écrièrent qu'il était le fils d'une captive, et par suite indigne d'exercer le souverain pontificat. Ce disant, ils lui lancèrent à la tête les cédrats qu'ils tenaient à la main. On le voit, c'était en quelque sorte la continuation de la scène dans laquelle son père avait reçu la même injure, de la part d'un pharisien, ce qui avait amené sa rupture avec cette secte puissante. Furieux de cette injure, Alexandre fit charger les séditieux, dont six mille restèrent sur le carreau ; puis, ayant fait élever une enceinte de planches autour de l'autel et de la partie du temple, où les prêtres seuls avaient le droit d'entrer, il se sépara ainsi de la multitude. Il avait à sa solde des soldats mercenaires tirés de la Pisidie et de

1. 92 av. J.-C.

2. Ce fait, rapporté par Josèphe, paraît controuvé. Qu'était-ce en effet que cette Laodicé, reine des Galaadites ? Personne ne saurait le dire.

la Cilicie ; quant aux Syriens qu'il détestait, il n'en voulut jamais admettre dans sa garde.

Alexandre Jannée subjugua les Moabites, et les Galaadites qui sont de race arabe, et les soumit au tribut. Puis il rasa la place d'Amathus? sans que le tyran Théodore, fils de Zénon Cotylas, osât tenter de l'en empêcher[1].

Il fit ensuite une désastreuse campagne contre Obodas, Roi des Arabes. S'étant en effet laissé entraîner dans une embuscade qui lui était tendue dans des lieux âpres et difficiles, il se vit rejeté au fond d'une vallée abrupte et sauvage, sous le choc d'une multitude de chameaux, et il eut grand'peine à échapper à ce danger. Cela se passait près de Gadara, dans le pays de Galaad (Gadara c'est aujourd'hui Omm-Keis, qui se trouve sur la rive orientale du Jourdain, à peu près vis-à-vis de Beysan). S'étant tiré de ce mauvais pas, Alexandre Jannée rentra à Jérusalem, où il trouva le peuple exaspéré contre lui, à cause de cette triste défaite. De là naquit une guerre civile qui dura six ans, et dans laquelle il ne périt pas moins de cinquante mille Juifs. Tout ce que le Roi tenta pour calmer l'irritation de ses sujets fut inutile ; plus il avait sévi contre les révoltés, plus la haine contre lui avait grandi. Il finit par demander ce qu'il fallait qu'il fît, pour calmer ces colères : Mourir, lui fut-il répondu par la multitude, qui alla jusqu'à implorer l'assistance de Démétrius Eucærus contre son malheureux souverain[2].

Démétrius, heureux de recevoir une semblable proposition, partit aussitôt à la tête d'une armée que vinrent rejoindre une foule de transfuges, et il alla camper à Sichem.

Alexandre, à la tête de 6,200 mercenaires, auxquels s'étaient joints une vingtaine de mille Juifs qui ne l'avaient pas abandonné, accourut au-devant de Démétrius, dont les forces se composaient de 3,000 cavaliers et 40,000 fantassins. Lorsque les deux armées furent à proximité l'une de l'autre, ceux qui en faisaient

1. A. J. XIII. XIII. 5. — B. J. I. IV. 3.
2. A. J. XIII. XIII. 5. — B. J. I. IV. 4. (90 av J.-C.)

partie tentèrent d'abord les moyens d'embauchage; les mercenaires d'Alexandre poussant les Grecs à la désertion, et les Juifs de l'armée de Démétrius poussant leurs compatriotes à en faire autant. Chacun restant fidèle à son drapeau, on se décida à en venir aux mains. Démétrius demeura maître du champ de bataille qui fut couvert des morts des deux armées [1].

Alexandre avait été obligé de chercher un refuge dans les montagnes; par un singulier retour de fortune, les Juifs se sentirent alors pris de pitié pour leur Roi que le malheur accablait, et six mille d'entre eux vinrent le rejoindre. Ce fut alors au tour de Démétrius à se retirer, parce qu'il ne voulait pas risquer une fois de plus le sort des armes contre un pareil adversaire. A partir de ce moment la rébellion contre Alexandre Jannée reprit de plus belle, et beaucoup de Juifs périrent encore dans les combats qu'ils lui livrèrent. En une certaine circonstance ce prince, ayant réussi à rejeter les plus marquants de leurs chefs dans une petite place nommée Bethema, en fit immédiatement le siège. Il réussit promptement à s'en emparer et y fit prisonniers ses ennemis qu'il ramena à Jérusalem, où il leur réservait un sort affreux. Ce n'est pas sans horreur que je dois écrire les lignes qui vont suivre. Alexandre ayant fait préparer sur un lieu élevé un grand festin pour ses concubines, ordonna de mettre en croix 800 de ces malheureux, et avant que la vie ne les eût abandonnés, il fit égorger, sous leurs yeux, leurs femmes et leurs enfants. Il avait à se venger des injures qu'il avait reçues, cela est vrai; mais il y a des vengeances qu'un homme de cœur ne rêve même pas. Certainement il avait été jeté par ses victimes dans les plus cruelles extrémités, pendant qu'il combattait contre ses sujets; bien souvent, ils avaient mis sa couronne, sa vie même en danger; ils avaient poussé la haine au point d'ameuter contre lui l'étranger; depuis longtemps, ils l'a-

1. A. J. XIII. X. IV. I. — B. J. I. IV. 5. Dans ce passage de la Guerre des Juifs Josèphe donne à l'armée d'Alexandre 1,000 cavaliers et 8,000 fantassins mercenaires que vinrent rejoindre 10,000 Juifs, amis du Roi. (89 av. J.-C.)

vaient réduit à la dure nécessité d'abandonner au Roi des Arabes les terres et les villes qu'il avait conquises dans la Moabitide et dans le pays de Galaad, pour l'empêcher de prendre part à la guerre sans merci qu'on lui faisait. Certes ses griefs étaient grands, mais devait-il les venger d'une façon aussi atroce? Y avait-il nécessité pour lui d'agir de la sorte? il est permis d'en douter, lorsqu'on se rappelle que les Juifs, pour caractériser sa cruauté raffinée, l'avaient surnommé Thrakidas (enfant de Thrace?). Cette effroyable exécution jeta la terreur parmi ses ennemis, qui étaient au nombre d'environ huit mille. La nuit suivante tous avaient fui de Jérusalem, et tant que vécut Alexandre, ils restèrent exilés volontairement. Il avait réussi du reste à se débarrasser des troubles intérieurs, et à partir de ce moment son règne fut parfaitement tranquille [1].

Démétrius, après avoir évacué la Judée, se porta sur Berœa, pour combattre son frère Philippe, à la tête d'une petite armée de dix mille fantassins et de mille cavaliers. A la nouvelle de son approche, Strabon, tyran de Berœa et allié de Philippe, s'empressa d'appeler à son ride Zizos (sans doute Aziz), chef des tribus arabes, et Mithridate Sinacès, Éparque des Parthes. Ceux-ci accoururent à la tête de forces considérables, assiégèrent Démétrius dans son camp, où ils le bloquèrent étroitement. Les traits des assiégeants et la soif surtout eurent raison de leurs adversaires qui furent promptement réduits à capituler. Le camp fut pillé, et Démétrius captif envoyé à Mithridate, roi des Parthes. Tous les citoyens d'Antioche faits prisonniers dans cette guerre furent immédiatement rendus à la liberté, et renvoyés dans leurs foyers. Quant à Démétrius, le Roi des Parthes le traita avec les plus grands honneurs, et le garda auprès de lui, jusqu'au moment où une maladie mit promptement fin à sa captivité. Philippe, après cet heureux combat, se rendit à Antioche et resta désormais seul maître de la Syrie [1].

1. A. J. XIII. XIV. 2.— B. J. I. IV. 6. Ici Bethema est appelé Béméséllis (87 av.J.-C.
2. A. J. XIII. XIV. 3. — (87 av J.-C.)

Dans la même année (87 av. J.-C.), Antiochus surnommé Dyonisus, frère de Philippe, réussit à s'emparer de Damas, où il prit le titre de Roi. Mais ayant commencé une campagne contre les Arabes, Philippe profita de son absence et rentra en possession de Damas. Ce fut pour bien peu de temps. Milésios, gouverneur de la ville, l'avait livrée à Philippe, dans l'espérance que sa trahison lui serait grassement payée. Philippe se montra ingrat, d'abord par économie, et ensuite parce qu'il aimait mieux laisser croire que c'était à la puissance de son nom, et non à la perfidie de Milésios, qu'il avait dû la reddition de Damas. Ce calcul lui porta malheur et Milésios le voyant sortir pour se rendre au cirque, fit fermer les portes de la ville d'où Philippe se vit ainsi expulsé sans coup férir. Antiochus était donc redevenu maître de Damas. Dès qu'il apprit ce qui s'était passé, il s'empressa de quitter l'Arabie et de regagner sa capitale. Peu après il voulut retourner en Arabie, et passer par la Judée, à la tête d'une armée de 8,000 fantassins et de 800 cavaliers. Alexandre Jannée effrayé à l'annonce de sa venue, essaya de lui barrer le passage ; pour cela il fit creuser un fossé profond à partir de Chabarzaba qui s'appelle aujourd'hui Antipatris, fait observer Josèphe (c'est la Kafer-Saba de nos jours) jusqu'à la mer de Joppé, seul point par lequel l'armée syrienne pouvait trouver une route facile. Un mur élevé tout le long du fossé, et garni de tours de bois et de palissades, coupait la route d'Antiochus, sur une largeur de 150 stades. Antiochus réussit à ruiner et à incendier cet obstacle, et conduisit de là son armée victorieuse vers l'Arabie. Il rencontra bientôt l'ennemi qui, feignant de céder, lui opposa tout à coup une masse de dix mille cavaliers, avec lesquels Antiochus eut à combattre inopinément. Il fit avec les siens des prodiges de valeur, et paya la victoire de sa vie, en courant soutenir un point où sa ligne de bataille paraissait fléchir. Dès qu'Antiochus fut tué, son armée se débanda et s'enfuit au bourg de Cana (Κανά) où la plupart de ses soldats moururent de faim[1].

1. A. J. XIII. XV. I. — B. J. I. IV. 7 — (85 av. J.-C.). Quelle est la Cana dont il

Une fois leur roi Antiochus Dyonisus mort, les Damascènes que haïssaient et redoutaient leur puissant voisin Ptolémée, fils de Mennæus, tétrarque de Chalcis, offrirent le royaume de Cœlésyrie à Arétas, roi des Arabes. Arétas se mit en marche pour gagner sa nouvelle capitale, et passa naturellement par la Judée [1]. A celui-là aussi Alexandre Jannée essaya de barrer la route ; mais il fut battu près d'Adida, forteresse dont nous avons déjà parlé, et qui était proche de Lydda, et un traité étant intervenu entre le vainqueur et le vaincu, Arétas s'éloigna de la Judée.

Alexandre recommença alors une expédition contre les villes situées au delà du Jourdain : Dium fut prise la première, puis il marcha sur Essa, où étaient renfermés les trésors de Zénon. Il enceignit la place d'un triple mur de contrevallation, et finit par la prendre d'assaut. Puis il marcha sur Gaulana et Séleucie qu'il prit également, ainsi que la vallée nommée la vallée d'Antiochus et la forteresse de Gamala : pour s'emparer de toutes ces places, il dut faire valoir les griefs, vrais ou faux, qu'il avait contre Démétrius qui en était le possesseur, et il réussit à le dépouiller de cette province. Toutes ces conquêtes s'accomplirent en un espace de trois années (de 84 à 82 av. J.-C.) et lorsque Alexandre Jannée rentra à Jérusalem, il y fut bien reçu cette fois, grâce aux succès qu'il avait remportés [2].

En ce moment l'autorité du Roi des Juifs s'était étendue sur une foule de villes des Syriens, des Iduméens et des Phéniciens ; ainsi, sur la côte, ils possédaient la tour de Straton, Apollonias, Joppé, Jamnia, Azot, Gaza, Anthédon, Raphia et Rhinocolura

est question ? c'est très probablement la Cana voisine de Tyr, si la bataille contre les Arabes a eu lieu de ce coté-ci de la mer Morte.

1. A. J. XIII. XV. 2. — B. J. I. IV. 5. 82 av. J.-C.

2. A. J. XIII. XV. 2. — B. J. I. IV. 8. — Ici les noms de Dium et d'Essa sont remplacés par ceux de Pella et de Gérasa, ce qui est, sans aucun doute, la bonne leçon. Dium, Gérasa, Gamala, et Gaulan ou Golan de la Batanée, sont des villes bien déterminées. Quant à Séleucie, il est bien évident qu'il ne peut être question ici de l'illustre Séleucie située au delà d'Antioche, mais bien de la Séleucie qui se trouvait dans le voisinage du lac Samachonite (Bahr-el-Houleh).

(El-Arich) : dans les terres, du côté de l'Idumée, Adora et Marissa ; puis la Samarie, le Mont-Carmel et le Mont-Thabor, Scythopolis, Gadara, La Gaulanite, Séleucie, Gabala ; chez les Moabites, Essebon, Medaba, Lemba, Oronœ, Telithon, Zara (Zoara ?) la vallée cilicienne (Κιλίκων αὐλῶνα) et Pella. Celle-ci fut rasée, parce que ses habitants refusèrent d'adopter la foi religieuse des Juifs[1].

Depuis plus de deux années déjà Alexandre Jannée s'était adonné à l'ivresse, et, par suite de son intempérance, avait été pris d'une fièvre quarte qui ne le quittait plus. Il n'en continua pas moins à guerroyer ; et il alla mourir devant la place de Ragaba, dont il avait commencé le siège : Ragaba était une ville des Geraséniens, située par conséquent sur la rive orientale du Jourdain[2].

Lorsqu'elle le vit à toute extrémité, la Reine, qui se nommait Alexandra, se mit à fondre en larmes et à se lamenter, en envisageant l'avenir de ses enfants et le sien ; car ils allaient rester sans protection : « A qui, dit-elle, me laisses-tu, à qui laisses-tu » tes enfants qui ont tant besoin d'un appui étranger, toi qui » sais combien la nation t'est hostile ? » Alexandre agonisant lui recommanda de suivre ses derniers conseils, si elle voulait conserver sa couronne et ses enfants : « Cache ma mort à l'ar- » mée, lui dit-il, jusqu'à ce que la place soit emportée ; rentre » alors triomphalement à Jérusalem, et remets une certaine » autorité entre les mains des Pharisiens. Eux seuls, reconnais-

1. A. J. XIII. XV. 4. — 80 av. J.-C. La vallée Cilicienne dont ce nom ne se présente qu'ici, que je sache, est fort difficile à identifier. Pour ma part, je ne me reconnais pas capable d'en fixer la position. Frœlich (*Annales*, V, p. 116) dit en en parlant, au sujet du passage de Josèphe où nous sommes arrivés : *Autonem Cilicium, sive potius vallem Cillitarum,* et son explication ne me paraît pas plus claire que la dénomination transmise par Josèphe.

2. B. J. I. IV. 8. Ici Josèphe ne parle plus de l'intempérance d'Alexandre. Il dit qu'il tomba malade d'une fièvre quarte, aussitôt qu'il cessa de faire la guerre ; il crut qu'il s'en débarrasserait en recommençant à guerroyer. Les fatigues de sa nouvelle expédition étaient au-dessus de ce qui lui restait de forces, et il en mourut. Il avait régné 27 ans.

» sants de l'honneur que tu leur feras, sauront te concilier la » bienveillance du peuple. » Il ajouta que les Pharisiens étaient tout-puissants sur les Juifs ; qu'ils étaient en mesure de perdre ceux qu'ils détestaient, comme de sauver ceux auxquels ils voulaient du bien ; que la multitude avait une foi aveugle en toutes leurs paroles, bonnes ou mauvaises, et qu'il ne devait la haine de la nation, qu'à l'injure qu'il leur avait faite jadis. « Dès que » tu seras rentrée à Jérusalem, dit-il en terminant, mande » leurs principaux chefs, montre-leur mon cadavre, et en t'in- » géniant pour leur faire croire à la sincérité de tes paroles, » offre-leur de me traiter à leur gré, soit qu'ils veuillent pri- » ver mes restes des honneurs de la sépulture, en souvenir du » mal que je leur ai fait, soit qu'ils veuillent, dans leur ressen- » timent, infliger quelque autre châtiment à ma dépouille mor- » telle. Sois assurée que si tu leur parles ainsi ils se charge- » ront de me faire des funérailles plus splendides que celles » que tu pourrais me faire toi-même. Précisément, parce » qu'il leur deviendra loisible de me faire injure à moi » mort, cela ne leur conviendra plus ; de la sorte tu règneras » en toute sécurité.

Après avoir ainsi parlé à la Reine, Alexandre Jannée rendit le dernier soupir, à l'âge de 49 ans, dont il avait passé 27 sur le trône[1].

Josèphe dit ici qu'Alexandre Jannée légua l'autorité royale à sa femme; il pensait que les Juifs se soumettraient volontiers à elle, parce que d'abord elle était loin de partager ses sentiments de cruauté, et qu'ensuite elle résisterait toujours à toute violation des lois. Cette espérance se réalisa d'autant plus facilement qu'Alexandra, sincèrement attachée aux pratiques religieuses de ses pères, n'hésitait pas à dépouiller de toutes leurs dignités tous ceux qui enfreignaient les lois sacrées.

La reine Alexandra suivit de point en point les instructions que lui avait laissées, en mourant, son époux Alexandre Jannée. Aus-

1. A. J. XIII. XV. 5. — B. J. I. V. I. — (78 av. J.-C.).

sitôt que Ragaba fut prise, elle rentra à Jérusalem, convoqua les Pharisiens, leur remit tout pouvoir d'agir à leur guise, à l'égard des restes mortels de son mari, et de régler les affaires de l'État. Leur ressentiment contre Alexandre s'éteignit aussitôt, et, d'ennemis acharnés qu'ils avaient été, ils devinrent des amis dévoués [1].

Ils convoquèrent aussitôt le peuple en assemblée générale, récapitulèrent devant lui toutes les grandes choses qu'Alexandre avait effectuées durant son règne ; ils déclarèrent que le Roi qu'ils avaient perdu était un juste. En un mot, ils firent de lui un éloge si complet, que le peuple le pleura, et que le deuil général qui accompagna ses obsèques surpassa en magnificence tout ce qui avait jamais été fait pour un des Rois ses prédécesseurs.

Alexandre laissait deux fils, Hyrcan et Aristobule ; mais par son testament il léguait l'autorité souveraine à sa veuve Alexandra. Des deux enfants issus de son mariage, l'aîné, Hyrcan, montrait peu de capacité et témoignait d'ailleurs un véritable goût pour la vie calme ! Le plus jeune, Aristobule, au contraire, était rusé et audacieux. Quant à la Reine, elle était vénérée par le peuple, parce qu'elle avait réprouvé publiquement les méfaits de son mari [2].

Hyrcan fut créé Souverain Pontife, tant à cause de son âge que de son indolence naturelle, et la conduite des affaires publiques fut confiée tout entière aux Pharisiens. Toutes les institutions que Jean Hyrcan avait jadis abolies, et que les Pharisiens avaient reçues de leurs pères, par la tradition, furent aussitôt remises en vigueur.

En un mot, Alexandra avait bien le titre de Reine, mais en réalité, c'étaient les Pharisiens qui gouvernaient; ainsi ils rappelaient les exilés, délivraient ceux qui étaient incarcérés et étaient les véritables souverains. Cependant, de son côté, la Reine donnait tout son temps aux affaires de l'État ; elle recruta beaucoup

1. A. J. XIII. XVI. I. et 6. — B. J. I. V. 2.
2. A. J. XIII. XVI. I. — (78 av. J.-C.).

de mercenaires et développa si bien la puissance de la Judée, que tous les tyrans ses voisins furent pris de crainte et se virent obligés de lui livrer des otages.

Dans ces conditions le pays eût joui d'une tranquillité parfaite, sans les Pharisiens; ceux-ci en effet obsédaient la Reine, pour la décider à sévir contre les hommes qui avaient poussé Alexandre à envoyer au supplice les 800 captifs dont il s'était emparé. Ils finirent par tuer eux-mêmes[1] l'un d'eux nommé Diogène, et après lui, bien d'autres tour à tour; si bien que quelques-uns des plus grands personnages de l'État se rendirent au palais avec Aristobule. Celui-ci en effet ne cachait pas l'indignation qu'il ressentait pour tout ce qui se passait, et il déclarait hautement que s'il se sentait assez fort, il ne permettrait pas à sa mère de supporter tous les actes qu'elle laissait accomplir. Ils rappelèrent hautement à Alexandra avec quel bonheur ils avaient bravé les plus grands périls pour se montrer fidèles et énergiques serviteurs de son époux, ce qui leur avait valu les plus grandes récompenses; ils venaient donc la supplier de ne pas souffrir que leurs espérances fussent à jamais anéanties. En ce moment ceux qui avaient échappé aux périls de la guerre étaient égorgés chez eux, comme des moutons, sans que personne s'occupât de venger leur mort. Ils ajoutaient que si leurs ennemis se contentaient des victimes qu'ils avaient déjà immolées, ils supporteraient avec résignation tout ce qui était arrivé; mais que si au contraire ces assassinats devaient continuer, ils réclamaient par dessus tout des ordres; car ils n'étaient pas gens à chercher leur salut en dehors de la Reine, eux qui étaient prêts à mourir joyeusement dans le palais, si leur grâce ne leur était pas octroyée ouvertement. Ils dirent que ce serait une honte éternelle pour eux et pour la Reine, s'ils étaient obligés, à cause de son indifférence, d'implorer l'aide des ennemis de son mari. A la tête ils plaçaient à juste titre Arétas, le roi des Arabes, et d'autres princes, dont

1. A. J. XIII. XVI. 2. — B. J. I. V. I. et 2.

il suffisait de prononcer les noms pour inspirer la terreur à leurs égorgeurs ; que si ce dernier parti ne lui convenait point, si elle pensait que les Pharisiens la servaient honorablement, elle n'avait qu'à les disséminer eux-mêmes dans les places fortes ; car si quelque démon poussait jusque-là la persécution de la maison d'Alexandre, ils étaient prêts à rentrer dans la condition la plus humble [1].

En entendant ces paroles et les invocations que ces infortunés adressaient aux mânes d'Alexandre, en faveur des victimes déjà frappées, et de tous ceux que le même sort menaçait, les assistants furent émus jusqu'aux larmes, et Aristobule laissant bien voir les sentiments dont il était animé, se répandit en reproches violents contre sa mère. Il accusa les grands d'être les propres auteurs de leurs maux, eux qui avaient laissé les rênes de l'État entre les mains d'une femme, dont l'ambition n'avait pas de bornes, et cela contre toute justice, et comme si le Roi défunt n'avait pas d'héritiers directs de sa couronne. Alexandra ne sachant quel parti prendre, se décida au dernier parti qui lui avait été proposé, et confia à ceux qui étaient venus se plaindre si amèrement, la garde de toutes les forteresses, à l'exception d'Hyrcania, d'Alexandrium et de Machærous, où tous ses trésors étaient déposés. Peu de temps après, elle envoya son fils Aristobule, avec une armée, à Damas contre Ptolémée, fils de Mennæus, qui était un voisin trop incommode et trop dangereux pour les Damascènes.

Le jeune prince, après une campagne où il ne se distingua guère, rentra à Jérusalem [2].

A cette époque on apprit que Tigranes, roi d'Arménie, qui avait envahi la Syrie à la tête d'une armée de 500,000 hommes, se proposait d'entrer en Judée. On comprend combien cette nouvelle inattendue effraya la Reine et le peuple ; Tigranes assiégeait déjà Ptolémaïs, où était enfermée la Reine Cléopâtre,

1. A. J. XIII. XVI. 2 — B. J. I. V. 3.
2. A. J. XIII. XV. I. 3. — B. J. I. V. 3. (71 av. J.-C.).

lorsque arrivèrent auprès de lui des ambassadeurs d'Alexandra, porteurs de présents somptueux. C'était Cléopâtre Séléné, qui était alors sur le trône de Syrie, qui avait poussé la population à refuser l'entrée de leur ville à l'envahisseur. Les ambassadeurs juifs supplièrent Tigranes de renoncer à tout fâcheux dessein contre leur Reine et leurs compatriotes. Celui-ci les remercia de ce qu'ils étaient venus d'avance lui rendre hommage, et leur donna de bonnes espérances. Ptolémaïs était prise, lorsque Tigranes apprit que Lucullus, qui avait poursuivi Mithridate, n'avait pu l'atteindre, parce qu'il s'était réfugié en Ibérie, et se dédommageait de son insuccès en ravageant l'Arménie. Tigranes vola aussitôt à la défense son pays[1].

Peu de temps après, Alexandra tomba gravement malade; Aristobule, croyant l'occasion favorable pour s'emparer de la couronne, s'échappa nuitamment de Jérusalem, accompagné d'un seul serviteur, et courut en hâte aux places fortes dans lesquelles se trouvaient les amis de son père. Depuis longtemps, nous l'avons déjà dit, il blâmait ouvertement les actes de sa mère, et il craignait bien plus encore qu'elle une fois morte, toute la famille de celle-ci ne restât au pouvoir des Pharisiens. Ce qui lui donnait cette appréhension, c'était surtout l'incapacité de son frère, qui devait, comme aîné, monter sur le trône. Il n'avait fait part de ses projets qu'à sa femme, qu'il laissa à Jérusalem avec ses enfants. Ce fut d'abord à Agaba, où commandait Gabæstus, l'un des grands subissant cette espèce d'exil, qu'il se rendit; il fut reçu à bras ouverts.

Dès que le jour fut venu, la reine fut instruite de la fuite d'Aristobule, et elle refusa longtemps de croire qu'il s'était éloigné avec le projet de tenter une révolution; mais tant d'avis lui arrivèrent coup sur coup, pour lui annoncer qu'il avait occupé une place forte, puis deux, puis toutes (car il réussissait partout), qu'une inquiétude extrême s'empara d'elle,

1. A. J. XIII. XVI. 4. — B. J. I. V. 3. 70 av. J.-C.

comme du peuple entier. Tous en effet, et Hyrcan à leur tête, jugeaient bien prochain le moment où Aristobule, déjà Roi de fait, serait le maître absolu de l'État, et tremblaient d'avoir à subir le châtiment qu'il ne manquerait pas de leur infliger, pour leur payer tout le mal qu'ils avaient fait à sa famille. La Reine et le peuple prirent le parti de s'emparer de la femme et des enfants d'Aristobule, et de les incarcérer comme otages dans la forteresse qui dominait le temple au nord, c'est-à-dire dans Baris[1].

Les progrès d'Aristobule étaient immenses, et déjà il agissait en Roi. En quinze jours, il avait occupé 22 forteresses, et une armée considérable, fournie par le Liban, par la Trachonite et par les monarques voisins, s'était rassemblée autour de lui.

La victoire dit-on est toujours du côté des gros bataillons, mais beaucoup d'hommes sont disposés à faire comme la victoire; ainsi beaucoup des adhérents d'Aristobule espéraient que l'ayant servi quand la fortune lui était peu favorable, ils ne tireraient pas un moindre profit de son élévation au trône, puisqu'ils y auraient contribué.

Parmi les Juifs, à Jérusalem, les anciens et le pontife Hyrcan se présentèrent devant la Reine, pour lui demander conseil dans ces pressantes conjonctures. Aristobule, lui dirent-ils, déjà maître de tant de points importants, était bien près de devenir maître de tout le reste ; dans ces circonstances, il ne pouvait leur convenir de rien décider sans la consulter, toute malade qu'elle fût. Le danger était imminent; il était presque aux portes de la capitale. Alexandra leur répondit de faire ce qu'ils voudraient : qu'il leur restait de grandes ressources, une nation vigoureuse, et l'armée, et l'argent du fisc; toutes choses dont ils pouvaient disposer à leur guise ; que, quant à elle, elle n'avait plus de souci des affaires de l'État, lorsque les forces et la vie l'abandonnaient[2].

1. A. J. XIII. XVI. 5. — B. J. I. V. 4. (70 av. J.-C.).
2. A. J. XIII. XVI. 5. — B. J. I. V. 4. (70 av. J.-C.).

Peu de moments après avoir prononcé ces paroles, elle expira. Elle était âgée de 73 ans, et en avait passé 9 sur le trône. C'était une femme forte, et qui jamais ne fit paraître la faiblesse de son sexe. Elle avait une ambition effrénée du pouvoir; mais elle prouva qu'elle ne possédait point les qualités nécessaires pour tenir convenablement les rênes d'un État. Toute au présent et peu soucieuse de l'avenir, ne tenant compte de rien, pourvu qu'elle fût toute-puissante, elle ne s'appliquait pas à discuter ce qui était honnête et juste, et à ne faire que cela. Elle arriva de la sorte à gouverner si mal les intérêts de sa race, que celle-ci bien peu de temps après perdit la puissance que les princes Asmonéens n'avaient conquise qu'à force de périls et de labeurs, et elle la perdit par le manque de tout ce qu'elle avait regardé comme inutile; parce qu'elle se laissa trop souvent endoctriner par les ennemis de la famille royale, et parce qu'elle priva le royaume de l'appui des grands; il en résulta que les conséquences de sa déplorable administration des affaires furent, après elle, des calamités et des perturbations sans cesse renaissantes dans le palais. Il faut cependant nous hâter d'ajouter que, malgré sa manière de gouverner, elle vit, pendant toute la durée de son règne, la paix se maintenir en Judée[1].

J'ai longuement raconté dans la première partie de l'*Histoire d'Hérode* tous les événements qui, à partir de la mort d'Alexandre, amenèrent la ruine de la dynastie Asmonéenne, au profit de la race Iduméenne d'Antipater et d'Hérode; recommencer ici ce récit que j'ai présenté avec tous les détails désirables serait donc parfaitement inutile. Je me bornerai à dire, en deux mots, qu'après les péripéties les plus fatales pour la nationalité Judaïque, les deux fils d'Alexandre Jannée et d'Alexandra Hyrcan et Aristobule périrent, le premier assassiné par Hérode, le second empoisonné par les ennemis de César; qu'Aristobule en mourant laissait un fils, Antigone, qui ceignit

1. A. J. XIII. XIV. 6. — B. J. I. V. 4.

la couronne royale, pendant un petit nombre d'années, pour périr enfin par la hache du bourreau, à l'instigation de l'infâme Hérode, qui, plus tard, frappa sans pitié tout ce qui restait de la race des Machabées.

Les actes de la vie de chacun des princes Asmonéens ayant été minutieusement racontés par moi, je laisse à mes lecteurs le soin de formuler par eux-mêmes le jugement applicable à chacun de ces princes.

Sans doute les Machabées ont rendu de signalés services à la nationalité Judaïque; sans doute ils ont réveillé, chez la plupart de leurs compatriotes, un amour ardent de la liberté, de la liberté religieuse surtout. S'ils n'avaient fait que cela, il n'y aurait que des éloges, sans restriction, à adresser à leur mémoire. Loin de là! nous les avons vus souvent se livrer aux plus déplorables écarts des passions humaines; dès lors le prestige dont on a revêtu leurs noms s'est évanoui à mes yeux.

Les Machabées ont été admirés et glorifiés outre mesure; nous nous contenterons, nous, de louer ce qu'ils ont fait de noble et de juste, en nous réservant de condamner, sans scrupule, ce qu'ils ont fait de mal.

FIN.

